

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. De Nat. Deor.*



AVRIL 1788.

DE LXXV.



A PARIS,

Chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins;
N° 32.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE;
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1788.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 4.

*Topographie de la ville & de l'hôpital de
Duretal ; par M. DE L'HUMEAU,
chirurgien de cet hôpital.*

DURETAL est une petite ville de France, en Anjou, avec titre de Comté-Pairie. Elle est située sur la rivière du Loir, à sept lieues nord-est d'Angers, au 17^e degré 23 min. de longitude, & au

A ij

4 DÉPARTEMENT

47^e degré 40 min. de latitude. La route de Paris à Nantes traverse Duretal dans toute sa longueur.

Il y a à Duretal un grand & magnifique château qui a été commencé par *Foulques Nera*, comte d'Anjou, où l'on remarque particulièrement une vaste terrasse, & des jardins disposés de manière qu'ils forment trois amphithéâtres d'une rare beauté. La principale & la plus belle façade de ce château est au sud, & vis-à-vis d'elle se trouve un pont magnifique sur le Loir, qui a été achevé en 1753. A un quart de lieue au sud de la ville, on trouve une forêt considérable, nommée *la forêt de Chambierre*; elle étoit autrefois en si grande réputation pour la quantité de bêtes fauves qu'elle contenoit, que plusieurs de nos rois sont venus y prendre le plaisir de la chasse. Une particularité remarquable au comté de Duretal, c'est qu'il n'a jamais été vendu. On distingue parmi les anciens seigneurs les barons de *Matheflon*, qui vivoient vers les dix & onzième siècles, & qui tiroient leur nom de la baronnie de *Matheflon*, actuellement Annexe de Duretal. Depuis 1659, ce comté est dans la maison de la Rochefoucault, & il appartient aujourd'hui à madame la duchesse d'Eltissac,

La ville de Duretal est placée dans un demi-bassin au bas d'un coteau, qui commence à l'est-sud, & finit à plus d'une lieue de Duretal à l'ouest. Une partie de ce coteau est inculte, & remplie de pierres gypseuses; l'autre est plantée en vigne, & fournit de très-bon vin.

L'enceinte de la ville est petite, & ne renferme que trois cents maisons, qui sont anciennes & mal bâties. Les rues y sont étroites & humides.

La rivière du Loir coule au midi de la ville, & la sépare du faubourg Saint-Léonard, qui est entouré de prairies souvent inondées, & de fossés qui sont en tout temps remplis d'une vase abondante & infecte.

On trouve aux environs de Duretal un grand nombre de fontaines minérales qui donnent, pour la plupart, des eaux martiales dont on pourroit user avec quelque avantage dans plusieurs maladies. L'eau des puits y est dure & séléniteuse; mais il y a dans le sein de la ville plusieurs sources dont l'eau est très-légère & fort agréable à boire. Le pays est abondant en blé & en vin; le fourrage y est à fort bon marché, le bois commun, & on n'y manque pas de gibier.

On compte à Duretal environ quinze

cents habitans , qui , pour la plupart , vivent dans l'aisance.

Les maladies épidémiques y sont rares & peu meurtrières. L'air que l'on respire dans la ville est assez salubre ; mais il n'en est pas de même de celui des environs.

Dans le faubourg Saint-Léonard , qui est fréquemment inondé , & où il y a toujours une grande quantité de matières végétales & animales en putréfaction , soit dans les fossés , soit dans les ateliers des tanneurs , il règne habituellement des fièvres intermittentes , qui quelquefois sont très-rebelles. On y observe aussi de temps en temps des flux de ventre & des angines de mauvais caractère.

Au nord-ouest de la ville , le pays est bas , argileux & marécageux. Ce canton , qui est appelé le *Canton des tuileries* , à cause d'une manufacture de tuiles qu'on y a établie , est encore plus insalubre que le faubourg Saint-Léonard. Les maladies que l'on y observe sont des fièvres intermittentes de toute espèce , des œdèmes , des ulcères rebelles aux jambes , & des cachexies produites par le relâchement de la fibre & la dissolution des humeurs. Presque tous les ouvriers qui travaillent à cette manufacture sont pauvres & mal nourris. Le régime restaurant & cordial ,

les toniques, & sur-tout le quinquina, sont les moyens que l'on peut employer avec le plus d'avantage dans leurs maladies.

Il y a une autre fabrique au sud-est de la ville, c'est celle des pierres de construction. Le canton où elles se trouvent est sec & plat ; les habitans y sont presque tous à l'aise, & jouissent d'une bonne constitution. Les maladies auxquelles les ouvriers employés à cette fabrique sont exposés, sont les maladies inflammatoires dont ils sont frappés, principalement pendant l'hiver, parce qu'en sortant des souterrains où ils travaillent à une douce chaleur, ils sont subitement saisis du froid : ce qui produit des péripneumonies sanguines, des pleurésies, & des rhumatismes plus ou moins aigus. Les saignées, les délayans, les bains, sont les moyens qui réussissent le mieux dans le traitement de ces maladies.

HÔPITAL DE DURETAL.

L'hôpital de Duretal, que l'on nomme *hôpital*, ou *hospice de Saint-Joseph*, a été fondé en 1672, par le testament de *René Hus*, lieutenant du comté de Duretal, qui donna sa maison pour remplir cette

3 DÉPARTEMENT

œuvre pieuse. Les seigneurs & dames de Duretal, ainsi que plusieurs particuliers, ont contribué à assurer l'existence de cet hôpital, & à augmenter sa dotation.

Il est gouverné par trois dames de la congrégation de la Croix, qui ont sous leurs ordres deux servantes, & un garçon pour le service des pauvres.

Les bâtimens sont anciens ; celui qui est occupé par les dames de la Croix, & par tout ce qui tient au service, est le plus mal commode. Il est à l'ouest, & forme un angle avec les salles des malades qui sont au nord.

Ces deux salles qui sont contiguës, sont grandes, bien élevées, & éclairées par six grandes fenêtres, une à l'ouest, trois au nord, & deux au midi. Il y a cinq lits dans la salle des hommes, & quatre dans celle des femmes. La position de la salle des femmes les oblige de traverser celle des hommes pour se rendre à la chapelle, ou aux latrines.

Les malades sont très-bien, tant du côté des soins, que de celui de la nourriture & de la propreté.

C'est particulièrement par les malades du faubourg Saint-Léonard & du canton de la Tuilerie, que les lits sont occupés ; & ordinairement on peut compter que

sur les neuf malades qui occupent les lits, il y en a sept de la Tuilerie ou de la chapelle d'Alignay, qui est limitrophe, & dans la même exposition.

Les maladies les plus communes à l'hôpital de Duretal, sont des ulcères malins aux jambes, le scorbut, & sur-tout l'hydropisie. J'y ai vu jusqu'à sept hydropiques à la fois.

Malgré les soins assidus & la variété de traitement auquel on a recours pour combattre cette dernière maladie, il est fort rare de voir un hydropique sortir de l'hôpital ; ce que nous attribuons à l'état de dissolution & de relâchement excessif dans lequel sont ces malades lorsqu'ils y arrivent.

Nous sommes beaucoup plus heureux dans le traitement des scorbutiques. Les dépuratifs, les toniques & la diète végétale, sont des moyens que nous employons presque toujours avec succès. On n'a pas cru devoir séparer les scorbutiques des autres malades, parce que l'on ne regarde pas leur maladie comme contagieuse.

R É F L E X I O N S.

Les topographies des grandes villes & de leurs hôpitaux, inspirent naturelle-

ment de l'intérêt ; ce sont des tableaux étendus, dans lesquels la multiplicité & la variété des détails réveillent la curiosité, ou présentent un mouvement qui attache. La description d'une petite ville & d'un hospice de quelques lits, est par elle-même une chose fort peu remarquable ; mais dans le plan que nous suivons, rien n'est indifférent ; & l'objet qui paroît peu digne d'attention lorsqu'il est isolé, ne sera pas sans valeur quand il sera rangé & mis à la place qu'il doit occuper.

Outre cette utilité finale, la topographie des plus petits endroits peut avoir quelques avantages, soit par les résultats qu'elle présente, soit par la comparaison que l'on peut en faire avec celle des lieux plus étendus.

Dans les grandes villes, où les approvisionnemens de toute espèce sont en suffisante quantité & d'une bonne nature, & où la police veille sans cesse à écarter tous les objets propres à altérer la pureté de l'air, il n'y en a pas moins un grand nombre de causes d'insalubrité : on les trouve dans la grande population & dans le mouvement excessif qui en résulte. Elles sont évidentes dans certaines manufactures, & dans ces métiers qui sont nuisibles, ou tout-à-fait contraires à la

santé; enfin, qui ne connoît pas les effets de la répartition trop inégale de la fortune, qui expose les riches aux dangers de l'abondance & de la satiété, & qui jette les autres dans la langueur & dans le découragement attachés à la pauvreté.

Dans les petites villes situées dans des lieux bas & marécageux, l'air est altéré par des vapeurs délétères; dans celles qui sont placées sur les montagnes, il est trop peu combiné & trop vierge pour nos organes, qui semblent se trouver mieux d'une atmosphère dans laquelle l'air vital est dans une proportion moins considérable. Les alimens des pauvres sont d'une très-mauvaise nature, & l'eau qu'ils boivent est le plus souvent crue, bourbeuse, & propre à faire naître elle seule des maladies; leurs habitations sont basses, peu éclairées, & presque toujours humides, & le défaut de propreté en augmente encore l'insalubrité. Mais l'isolement des maisons, un exercice constant & régulier, une constitution plus robuste, & l'absence des passions qui ruinent les forces, sont heureusement pour la santé des pauvres des petites villes, des préservatifs qui corrigent & diminuent l'influence des causes que nous venons d'exposer.

Dans les grandes villes , les tempéramens sont plus foibles , les nerfs plus mobiles , les humeurs sont plus âcres ; dans les petites villes & dans les campagnes , les fibres sont plus roides & plus irritables , la circulation plus lente & les organes plus disposés aux engorgemens : aussi les habitans des grandes cités sont exposés aux maladies qui dépendent de la dépravation des humeurs & de la mobilité des nerfs , & les habitans des petites villes sont sujets aux maladies inflammatoires & aux maladies organiques. Dans les grandes villes , les maladies tiennent plus au genre de vie & de nourriture , qu'à l'influence des saisons ; dans les petites villes , presque toutes les maladies ont un caractère épidémique , & chaque année l'équinoxe (ou le solstice) fait reparoître des maladies analogues.

On peut trouver de même des résultats utiles , en comparant ensemble les grands & les petits hôpitaux.

Les premiers , quoique infiniment supérieurs aux autres par la grandeur du local , par les distributions , par la quantité de linge , par le secours mutuel que peuvent se prêter plusieurs personnes éclairées & charitables , & par l'économie qui résulte de la réunion d'un

grand nombre de malades dans le même lieu, le cèdent cependant en plusieurs points aux petits hôpitaux. En effet, on ne reçoit dans ces derniers qu'une quantité de malades proportionnée à leur étendue, tandis que dans les premiers on est forcé quelquefois d'y en admettre plus qu'il n'en faut pour ne pas diminuer la salubrité du local. Ici, malgré tous les soins, on a à redouter les effets de la contagion ; là, on peut être sûr qu'une maladie ne prendra point un autre caractère que celui qui lui est propre. Dans un petit hospice, on apperçoit d'un coup-d'œil l'état des salles & des différens offices, & l'on arrête le désordre ou l'indiscipline dès sa naissance ; dans un grand hôpital, il est bien plus difficile d'y établir & d'y maintenir une bonne police, & de surveiller avec l'exactitude & la vigilance convenables l'exécution des remèdes & la distribution des alimens.

Dans les grands hôpitaux, il s'y glisse toujours, quelque attention qu'on y mette, des hommes vagabonds & paresseux, qui n'ont aucune maladie ; dans les petits hôpitaux, cette supercherie ne peut avoir lieu, soit parce que les malades sont tous connus, soit parce qu'au lieu d'occuper inutilement un lit, ils ne

se rendent presque tous à l'hôpital que beaucoup plus tard qu'il ne conviendrait.

La mortalité des hôpitaux des grandes villes est, en proportion, infiniment plus forte que celle des hôpitaux des petites villes, 1^o. parce que les travaux excessifs, la débauche & la misère y entretiennent perpétuellement des maladies graves & dangereuses; 2^o. parce que dans les grandes villes, l'homme vieux & dénué de secours, vient expirer dans les hôpitaux, tandis que dans les petites villes, les pauvres atteints de maladies incurables, ou tombés dans la décrépitude, meurent presque tous dans leurs foyers, ou viennent chercher un dernier asyle dans les hôpitaux des grandes villes.

Il est aisé de voir, d'après cet aperçu, que dans les grands hôpitaux la loi doit être rigoureuse & la discipline sévère, pour y prévenir des abus qu'il seroit impossible souvent d'arrêter dans leur origine, & qui produiroient les plus grands désordres. Dans les petits hôpitaux, où la surveillance peut facilement s'étendre à tout & arrêter le mal dans sa source, l'autorité peut se cacher sous le voile de la confiance & de l'intérêt, se présenter sous différentes formes; mais dans tous, c'est

la raison qui doit commander, & l'économie qui doit régir.

Plusieurs hôpitaux de la dernière classe font voir ainsi que celui de Duretal, jusqu'à quel point le zèle, la vigilance & la propreté, peuvent corriger les vices du local, suppléer au défaut des domestiques, & augmenter par une juste répartition le patrimoine du pauvre.

La mémoire du lieutenant *Jean Hus*, simple bourgeois de Duretal, doit être plus précieuse aux habitans de cette ville, que celle de cette longue suite de seigneurs qui ont consacré leur superflu à édifier un superbe château, & à planter de magnifiques jardins. Il seroit fort à désirer que l'exemple de ce généreux citoyen attirât à cette maison de nouveaux dons par le moyen desquels elle pût avoir augmentation ; les divisions & les distributions dont elle a besoin.

L'hydropisie est une maladie que l'on ne guérit pas souvent dans les hôpitaux, parce que les malades qui en sont affligés, y arrivent trop tard, & que, jusqu'à ce moment-ci, les malades y ont été fort souvent dépourvus des secours dont ils avoient besoin. Nous ne nous occuperons pas ici de cet objet ; mais nous croyons devoir dire un mot de la contagion du

scorbut dont parle *M. de l'Humeau*, à la fin de sa topographie, parce que c'est une question sur laquelle les avis ont été fort partagés.

Un des premiers auteurs qui ait écrit sur le scorbut (*Echius*), a pensé que cette maladie étoit contagieuse, parce qu'il observoit que des monastères entiers en avoient été affectés après des fièvres qui y avoient régné. *Wierus* combat ce sentiment, en disant que cette maladie avoit été propagée dans ces monastères par l'identité de nourriture & de régime, & remarque fort bien d'ailleurs qu'il est essentiel de ne point confondre le scorbut avec les fièvres. Les auteurs qui ont écrit quelque temps après, ont publié que le prétendu virus contagieux s'étoit répandu de tout côté; & parmi eux, on distingue *Eugalenus*, dont le traité sur le scorbut est devenu si fameux.

Willis adopta l'opinion d'*Eugalenus*; & *Horstius*, médecin hollandois, poussa la crédulité jusqu'à imaginer que cette maladie n'étoit fréquente dans son pays & en Allemagne, que par l'habitude où l'on est de s'embrasser en se saluant, & de boire dans le même vase. *Sennert* assure que cette maladie se communique par les embrassemens vénériens; autre

erreur non moins illusoire que la première. *Frédéric Hoffman & Boerhaave*, ayant dans leurs écrits adopté le sentiment de la contagion du scorbut, cette opinion a dû avoir des sectateurs parmi le plus grand nombre des médecins, qui ne présumoient pas que des législateurs en médecine pussent se tromper sur un article de cette importance : d'un autre côté, l'horreur que cette maladie inspire quand elle est à un certain degré, & la facilité que le peuple a de confondre les maladies épidémiques ou endémiques, avec les maladies contagieuses, n'ont pas peu contribué à l'accréditer.

Mais il est facile de faire voir que c'est à tort que l'on regarde le scorbut comme une maladie contagieuse.

1°. Presque tous les auteurs que nous venons de citer ont copié *Eugalenus*, qui, comme l'a démontré *Lind*, a eu des idées fausses sur cette maladie, soit en la confondant avec d'autres affections morbifiques bien différentes, soit en lui donnant des attributs qui ne lui appartiennent pas.

2°. Le résultat d'un très-grand nombre d'observations exactes & précises qui ont été faites dans ce siècle sur cette maladie, est que sa naissance & sa propa-

gation dépendent seulement de plusieurs causes prises dans le régime qui, en même temps, influent sur tous les individus qui y sont également soumis. Dans les vaisseaux comme dans les camps, les soldats en sont gravement atteints, tandis que les officiers, qui sont mieux nourris, mieux vêtus & moins fatigués, n'en sont presque jamais affectés : aussi des nourritures fraîches, du vin, un beau temps, dissipent cette maladie, sans qu'on soit obligé de prendre les mêmes précautions que pour les maladies contagieuses.

3°. Il n'y a aucun fait constaté qui prouve que l'on ait gagné le scorbut par contagion. On voit bien, dit *Lind*, que cette maladie a régné plusieurs fois épidémiquement; mais dans les temps où elle a été le plus meurtrière, ceux qui ont pris les mesures convenables pour éviter l'influence des causes de régime dont nous venons de parler, n'en ont pas été atteints. Ainsi, dans cette épidémie scorbutique si fatale à l'armée de Hongrie, qu'elle enlevait des milliers de soldats, *Kramer* a remarqué qu'aucun officier, pas même le plus subalterne, n'en a été attaqué. *Van-Swieten* a observé dans les lieux où le scorbut étoit endémique, que ceux qui habitoient le rez-de-chaussée en étoient très-

affectés , tandis que ceux qui étoient logés au premier , mieux nourris d'ailleurs , mais vivant habituellement avec les scorbutiques , n'en étoient jamais affectés. *Poupart* , chirurgien de l'hôtel-dieu , rapporte qu'en 1699 , il régna à l'hôtel-dieu une épidémie scorbutique si terrible , qu'il la compare à la peste d'Athènes ; mais on ne voit pas même , par son récit , qu'elle se soit communiquée par contagion. Enfin , suivant *Lind* , dans les vaisseaux où l'on a le plus grand soin de placer dans un lieu particulier les malades atteints de maladies putrides , on ne prend pas les mêmes précautions pour les scorbutiques , & l'on voit des malades de cette espèce , très-gravement affectés , boire avec les autres sans qu'il en résulte aucun dommage.

C'est d'après ces faits , & d'après ce que l'expérience a appris sur ce sujet aux médecins les plus employés de la capitale , que la Faculté de médecine , consultée il y a quelques années sur ce sujet par le Gouvernement , a répondu que le scorbut n'étoit point contagieux , & qu'il n'étoit pas nécessaire dans les hôpitaux de séparer les scorbutiques des autres malades , en les plaçant dans des salles particulières.

OBSERVATION sur une affection scorbutique, remarquable par la manière dont la poitrine a été affectée; par le même.

La nommée *Chante-Oiseau*, demeurant à la chapelle d'Alignay, âgée de 25 à 26 ans, d'un tempérament mélancolique, arriva à l'hôpital de Duretal le 14 mai 1787; elle avoit le ventre gros, mais mollet, à l'exception de l'hypocondre gauche, que je trouvai dur & tendu, au point de former une tumeur considérable, qui me parut être produite par la rate. Cette tumeur existoit depuis un an, & étoit absolument indolente, & les règles étoient supprimées depuis quinze à seize mois. L'absence des douleurs avoit rassuré cette fille sur son état, au point qu'elle ne songeoit pas à se faire traiter pour cette maladie; & que lorsqu'elle vint à l'hôpital, c'étoit pour se faire guérir d'un ulcère sanieux qu'elle portoit à la malléole interne de la jambe gauche depuis plus de huit mois.

En l'examinant avec attention, je lui trouvai de plus une oppression remarquable; j'observai que les jambes

étoient œdématisées, douloureuses, que les chairs de l'ulcère étoient livides, & que les bords formoient un bourrelet mollaſſe. Je panſai la plaie avec un digeſtif animé, afin d'y exciter une chaleur néceſſaire pour la formation d'un pus louable. Je mis la malade à l'uſage des bouillons & des tiſanes apéritives, & je crus qu'il étoit néceſſaire de faire appliquer des ſangſues aux vaiſſeaux hémorroïdaux. Je continuai l'uſage de ces moyens pendant trois ſemaines ; j'y joignis l'application d'un emplâtre fondant ſans obtenir le moindre avantage.

La plaie ne changeant point de nature, j'y appliquai le cauſtique & les deſſicatifs ordinaires, mais ſans aucun ſuccès. J'eus recours alors à des moyens plus actifs, tels que l'eau bleue. L'effet de cet aſtringent ne fut pas équivoque. La malade fut ſaiſie ſubitement d'une quinte de toux & d'une oppreſſion plus conſidérable, pour laquelle on m'envoya promptement chercher. J'appliquai un véſicatoire ſur la plaie, afin de rappeler la matière âcre & mobile qui avoit reſſué ſur les poumons par la deſſication de l'ulcère. Je fis uſer d'un looch adouciſſant, & d'autres moyens analogues. La poitrine ſe calma, mais les acci-

primitifs subsistèrent toujours avec la même intensité.

Une si grande opiniâtreté dans cette maladie, me fit alors soupçonner chez cette fille un vice scorbutique, quoiqu'elle eût l'haleine assez fraîche & la bouche en bon état. La langueur dont cette malade étoit affectée, la malignité de l'ulcère, l'ichor qui en découloit & le volume de la rate, en étoient d'ailleurs des signes frappans, qui auroient peut-être dû fixer davantage mon attention dès les premiers momens où je vis la malade.

Dès-lors je travaillai à la guérir par le moyen des antiscorbutiques, que je lui fis prendre sous différente forme.

Je lui fis boire tous les matins un verre de suc de cresson bien décanté & édulcoré avec le sirop de limon; j'y joignis l'eau de veau altérée avec l'oseille, la chicorée, la fumeterre & la pimprenelle. Les légumes verts faisoient la base du régime, & la malade ufoit de limonade pour boisson ordinaire.

Ces remèdes ne tardèrent pas à opérer le changement le plus salutaire, & tous les symptômes dont la malade étoit affectée, disparurent en moins d'un mois. Les règles n'avoient cependant pas en-

core reparu le 25 juillet, lorsque la malade sortit de l'hôpital.

Il n'est peut-être point de maladie dont les symptômes soient aussi variables que le scorbut; il se montre sous un aspect différent, non-seulement suivant les différentes périodes, mais aussi suivant la constitution des personnes qu'il attaque. Ainsi c'est une erreur de croire qu'il n'existe point d'affection scorbutique, lorsque les gencives sont en bon état; comme c'en est une autre d'imaginer que toutes les fois que les gencives sont malades il y a du scorbut. Le désordre des dents, la fétidité de l'haleine, les taches violettes ou noires, les ulcérations des parties charnues, la douleur universelle des membres, les urines brunes, les hémorragies, sont les suites d'un vice porté au plus haut degré.

La malade qui fait le sujet de cette observation, étoit d'un tempérament mélancolique; elle avoit la fibre lâche; elle habitoit depuis deux ans un terrain bas & marécageux, sans avoir d'autre aliment que du pain mal fermenté, & des eaux stagnantes & vapidés. Ces causes constitutionnelles & accidentelles ne tardèrent pas à développer chez elle le germe scorbutique; les règles se sont

supprimées, la rate s'est prodigieusement tuméfiée, les jambes sont devenues pâteuses, & il s'est formé un ulcère rebelle, auquel on a dû l'exemption des symptômes formidables qui accompagnent ordinairement cette maladie. Les suffocations & l'oppression considérable que la malade a éprouvées après l'usage des dessicatifs, étoient la suite du reflux de la matière acrimonieuse sur la poitrine; & aussi un des premiers signes du triomphe de la nature dans cette maladie, a été le suintement de l'ulcère.

SUPPURATION A LA POITRINE;

G U É R I E

PAR LES ANTI-SCORBUTIQUES;

Par M. MARCQ, chirurgien du dépôt de mendicité de Rouen, sous la direction de M. LE PECQ, médecin de cette maison.

Depuis très-long-temps le nommé *Payfant*, d'une constitution lâche, & d'un tempérament cacochyme, éprouvoit des douleurs, tant à la partie antérieure qu'à la partie postérieure de la poitrine. L'origine

gine du mal venoit d'une fluxion de poitrine que le malade avoit effuyée deux ans auparavant. Toutes les fois qu'il touffoit, il rendoit une grande quantité de crachats purulens. L'état de cet homme me parut d'autant plus inquiétant, qu'il étoit tourmenté d'une fièvre lente, qu'il avoit presque tous les jours des frissons plus ou moins marqués, & qu'il étoit dans le dernier état de marasme. Quoique ce malade me parut présenter peu de ressource, je me déterminai, d'après les taches scorbutiques qu'il avoit aux jambes, à lui faire prendre beaucoup de cresson, & à lui donner pour toute nourriture du pain trempé dans du lait. L'effet surpassa mes espérances : bientôt les crachats furent moins abondans, & le malade reprit son embonpoint avec la plus grande promptitude. Il continua l'usage du cresson pendant une partie de l'été, c'est-à-dire, pendant trois mois & demi, après lesquels il sortit du dépôt, jouissant d'une bonne santé. Il est bon d'observer que pendant le cours de ce traitement, j'ai purgé plusieurs fois le malade avec des minoratifs.



DEUX OBSERVATIONS sur la phthisie tuberculeuse ; par M. LA PÉYRE, médecin de l'hôpital d'Auch.

P R E M I E R E O B S E R V A T I O N .

Antoine Conty, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament pituiteux, entra à l'hôpital le 25 janvier 1787 ; il avoit depuis long-temps une toux sèche & une extinction de voix ; son poulx étoit petit, mais ne paroissoit pas fiévreux ; sa langue étoit blanche & un peu chargée, & il n'avoit pas de goût. Je mis d'abord en usage les béchiques incisifs pour le préparer à quelque chose de plus efficace.

Le 27, je lui fis prendre l'ipécacuanha ; le 31 l'appétit n'étoit pas meilleur : l'aphonie étoit la même. Comme le ventre & le visage me paroissoient empâtés, & que la maladie étoit ancienne, je présentai qu'il y avoit des engorgemens glanduleux, non-seulement dans la poitrine, mais même dans le bas-ventre. Je prescrivis en conséquence les sucs apéritifs aiguës de quelques grains de crème de tartre, ce qui fut soutenu jusqu'au 12 février ; & je fis faire en même temps

des fumigations avec l'infusion des plantes pectorales, dont la vapeur pénétrait jusqu'à la poitrine, par le moyen d'un entonnoir disposé pour cet usage. Ces nouveaux remèdes ne procurèrent aucun changement favorable. Et bien loin que le malade s'en trouvât mieux, il parut plus mal, parce que les forces étoient diminuées.

Bientôt le dégoût augmenta, la fièvre devint très-manifeste, & les crachats qui, jusqu'alors, n'avoient été que suspects, parurent décidément purulens. Le 13 février, je purgeai, parce que le ventre me parut gros & la langue chargée. Le 14, je substituai aux fucs apéritifs les fondans mêlés avec les détersifs à petite dose. Ces nouveaux remèdes furent aussi infructueux que les premiers.

Le 24, je perdis tout espoir en voyant que les forces manquoient tout-à-fait, que le dégoût étoit extrême, la parole de plus en plus éteinte & le pouls misérable. Le malade se soutint ainsi jusqu'au 6 mars, qu'il mourut.

Je fis faire l'ouverture du cadavre, persuadé que je trouverois des engorgemens dans les deux cavités de la poitrine & du ventre. Nous découvrîmes

en effet que toutes les glandes, soit de la poitrine, soit du bas-ventre, avoient six fois plus de volume & de dureté qu'elles n'en ont ordinairement ; celles de la trachée - artère & de l'œsophage, avoient grossi dans la même proportion, & plusieurs glandes du poumon étoient ulcérées.

II^e. O B S E R V A T I O N .

Jean Pierre, âgé de vingt-deux ans, entra à l'hôpital le 27 janvier. Il avoit le visage pâle & un peu bouffi, une toux presque constante, surtout pendant la nuit, un enrouement considérable, & des crachats suspects.

Il y avoit une exacerbation tous les soirs, mais la fièvre n'étoit pas sensible dans le jour. J'espérai qu'avec des soins long-temps continués, cette affection de poitrine pourroit se guérir ; & ce qui étoit propre à me confirmer dans cette opinion, c'est que le malade n'avoit pas perdu l'appétit.

Je commençai par le mettre à l'usage du lait & des béchiques, qui, au bout de quinze jours, parurent diminuer l'aphonie, & donner un peu de calme à la toux ; mais le temps devint pluvieux,

& ce mieux disparut; la fièvre s'établit d'une manière très-marquée, & nos espérances diminuèrent.

Le 21 février, je changeai de traitement; je substituai aux premiers remèdes des béchiques incisifs, auxquels j'unis le quinquina, dans la vue de remédier au relâchement du poumon, & de détruire la fièvre, qui paroissoit prendre le caractère d'une fièvre lente continue. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la mi-mars, parce que la température étoit douce. A cette époque il survint des froids & des pluies, la poitrine s'embarraffa davantage, la toux devint plus forte, la fièvre plus aiguë, l'aphonie augmenta chaque jour, les forces déclinerent; & malgré mes soins & la variété que je mis dans le traitement, le malade mourut le 30 mars.

*OBSERVATION sur une vomique; par
M. PASCAL, maître en chirurgie à
Brie-Comte-Robert, & chirurgien en
chef de l'hôtel-dieu de la même ville.*

La vomique est une maladie dont les symptômes ne sont pas toujours certains; c'est le sentiment des meilleurs méde-

cins. On le trouve exprimé dans le précis de Médecine-pratique de M. *Lieutaud*. La difficulté de connoître & de guérir cette maladie, rend les observations qui la regardent fort intéressantes.

Le nommé *Jean-François Besé*, cordier de son métier, âgé de vingt ans, fut attaqué d'une maladie inflammatoire qui avoit son siège dans la poitrine. M. *Ribé*, chirurgien à Tournant, appelé pour lui donner les premiers secours, lui fit deux saignées, & conseilla au maître de cet homme de le faire transporter à Briecomte-Robert, où ce malade, dénué de tout, pouvoit trouver tous les secours dont il avoit besoin; mais la personne qui s'étoit chargée de le conduire à l'hôtel-dieu, l'ayant abandonné à trois quarts de lieue de la ville, dans un temps où il faisoit une grande pluie, le malade mit trois heures à franchir cette distance, & arriva à l'hôpital le 6 novembre 1785.

Je trouvai qu'il avoit une fièvre très-vive, avec une très-grande sécheresse à la peau & à la langue, ce que j'attribuai à la fatigue qu'il venoit d'éprouver; & en l'interrogeant, j'appris que depuis le premier moment de son transport, toutes les excrétiions avoient été suspendues.

J'employai pendant cinq jours tous

les moyens analogues à l'état où se trouvoit le malade , mais je n'aperçus pas que la nature fît le moindre mouvement critique en sa faveur.

La difficulté de respirer devint plus forte de jour en jour ; la bouche étoit fétide , le pouls petit & concentré , & il y avoit en même temps une très-grande difficulté d'uriner. Lorsque , pour m'assurer de son état , j'engageois ce malade à se placer dans une position horizontale , il se jetoit par habitude sur le côté droit ; mais bientôt réveillé par la douleur , il jetoit les hauts cris. Les extrémités inférieures étoient gonflées , mais la main du côté droit étoit encore plus œdématiée. Ces symptômes annonçoient la vomique. Je songeai bien d'abord à appliquer les vésicatoires ; mais la sensibilité de la vessie & du canal de l'urètre , m'empêchoient de recourir à ce moyen.

Je prescrivis une boisson adoucissante avec l'eau de graine de lin , ce qui parut faciliter l'écoulement des urines. Cependant le malade s'en étant lassé , j'essayai différentes espèces de tisanes , telles que l'eau de chiendent miellée , l'eau de sureau , qu'il refusa également de prendre.

Je me déterminai alors à lui donner une potion huileuse , avec six grains d'i-

pécacuanha par once , non dans l'intention de le faire vomir, mais pour donner à son estomac quelques secouffes, qui sont souvent favorables dans ces circonstances.

Sur les dix heures du soir du même jour, il avoit de l'anxiété, & se plaignoit d'éprouver des nausées fréquentes. A minuit, on vint m'avertir qu'il vomissoit, & je trouvai qu'il avoit rendu plein un bassin d'une matière semblable à de la bouillie. Je ne fis autre chose que lui faire rincer la bouche avec du vinaigre ; le malade s'endormit peu à peu, & son sommeil dura jusqu'à quatre heures, ce qui ne lui étoit pas encore arrivé.

Le lendemain matin, je lui fis continuer la même potion incisive, dont il avoit déjà fait usage. Avant midi du même jour, il rendit un peu de matière semblable à celle qu'il avoit déjà rejetée, mais il crachoit en même temps une peau blanchâtre, qui me parut avoir été le kiste de la vomique. Pour m'assurer davantage de la nature de cette membrane, je la mis dans l'eau froide sans qu'elle en fût altérée ; l'eau tiède l'attaqua un peu, mais elle fut totalement dissoute dans l'eau bouillante.

Depuis ce temps-là, cet homme a été de mieux en mieux, & son embonpoint

& ses forces n'ont pas tardé à revenir dans le même état qu'avant la maladie.

OBSERVATION sur une phthisie pulmonaire laiteuse.

En commençant mon quartier à l'hôpital, le premier mai 1787, je trouvais parmi les femmes une malade nommée *Broffier*, de la chapelle d'Alignay. Cette femme étoit dans un état si déplorable, que je la crus agonisante. Le pouls étoit petit, serré & très-foible, la respiration très-difficile, la toux vive & fatigante, la figure bouffie, les mains œdématisées, & tout le reste du corps dans le marasme. Il y avoit une expectoration assez abondante, mais séreuse, qui ne soulagéoit pas. La langue étoit blanche, sans être très-sale; le ventre tendu, sans être dur, ni serré, & les urines couloient assez librement.

Cette femme étoit depuis six semaines à l'hôpital. Après avoir essuyé une fièvre peu régulière, elle avoit eu des maux d'estomac & de poitrine : on n'avoit pu jusqu'alors arrêter les progrès de la maladie, qui étoit arrivée au point fâcheux que nous venons de décrire. Je regardai

cette femme comme attaquée d'une hydropisie de poitrine ; & sans concevoir l'espérance de la guérir , je lui prescrivis une décoction pectorale & apéritive nitrée , un looch avec le sirop de guimauve , un grain de kermès toutes les trois heures , & je fis appliquer deux cautères aux jambes. La nuit fut très-mauvaise ; il y eut plusieurs foiblesses alarmantes , & l'expectoration fut si abondante , que la malade gâta six serviettes. Le jour suivant , les crachats continuèrent ; la fièvre devint plus vive ; mais cette femme avoit repris des forces , & étoit en état de rendre compte de ce qui lui étoit arrivé , & de ce qu'elle éprouvoit. J'appris que la maladie avoit commencé six semaines avant son arrivée à l'hôpital , & qu'elle avoit été causée par les tentatives répétées & imprudentes qu'elle avoit faites pour faire passer subitement son lait en sévrant son enfant. Le premier effet du refoulement laiteux avoit été de produire des douleurs erratiques qui s'étoient ensuite fixées à la partie droite de la poitrine , & qui s'étendoient jusqu'à l'épaule du même côté.

Je ne doutai pas que la maladie de cette femme ne fût due à la déviation & à la métastase de l'humeur laiteuse

sur le poumon. Je continuai la tisane & le looch que j'avois d'abord prescrits, & je mis de plus la malade à l'usage d'un apozème fait avec la bourrache, la manne & le sel de *duobus*.

Le 3, les cautères commençoient à suppurer, & la malade eut plusieurs selles séreuses & fétides, qui furent suivies d'une amélioration sensible. Le 4, les crachats devinrent plus épais, la fièvre continua avec frisson. Le 5, l'expectoration diminua, la respiration fut plus gênée, le pouls plus serré : il y eut fièvre avec frisson ; la douleur de poitrine devint plus aiguë ; mais il faut observer que le vent étoit au nord. Le même régime fut continué ; on ajouta seulement au looch ordinaire un peu de camphre, & l'on donna quelques bains de vapeur. Le 6, les accidens avoient un peu diminué d'intensité ; la douleur fut plus supportable ; l'expectoration se rétablit. Le 7, la douleur n'étoit presque rien ; je fis prendre deux onces de manne & deux gros de sel de *duobus* dans une infusion de tilleul ; ce minoratif procura quatre selles, & la malade se trouva beaucoup soulagée. Le 8, le pouls étoit bien développé, la respiration libre : on ne donna que du bouillon & de la tisane avec deux gros de sel de *duobus*.

Le 9, tout étoit bien, jamais les cautères n'avoient rendu aussi abondamment.

Le 10, les accidens reparurent subitement & avec beaucoup de violence ; l'oppression étoit menaçante, le pouls ferré, la toux opiniâtre sans expectoration, la douleur de côté très-vive. On fit respirer de nouveau à la malade la vapeur des plantes émollientes : on lui donna un lavement le soir & le matin ; ces moyens procurèrent une nuit assez paisible.

Le 11 au matin, il se déclara une petite sueur ; on fit usage du petit-lait, en y ajoutant un peu de crème de tartre. A midi, il y eut beaucoup de trouble, la douleur de côté & l'expectoration augmentèrent, la tête devint douloureuse, & les yeux si sensibles, qu'à peine la malade pouvoit-elle supporter le jour. Je fis passer quelques tasses d'eau de tilleul animée avec la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*. Le soir, la poitrine se trouva couverte d'une éruption miliaire, qui gagna successivement la tête & le corps. Les accidens diminuèrent considérablement dans la nuit. L'éruption continua le 12, le 13 & le 14. Le pouls étoit bon, & la malade respiroit librement. Le petit-lait, le bouillon & un lavement tous les soirs, furent les seuls remèdes que j'employai.

Le 15, l'éruption diminua. Le 16, l'épiderme tomba en desquamation. Le 17, je fis prendre un minoratif avec la manne & le sel de *duobus*. Le 18 & le 19, cette femme se trouva bien soulagée; l'œdème des mains & du visage étoit presque dissipé. La journée du 20 se passa de manière à me faire croire que la maladie étoit jugée, mais celle du lendemain nous persuada du contraire.

Le 21, l'oppression se réveilla, & il s'y joignit un mal de gorge. Le 22, la déglutition étoit très-pénible; on reprit le premier régime, un gargarisme avec l'eau d'orge & le sirop de limon. La langue & l'arrière-bouche étoient d'un rouge vif, & le pouls très-ferré. Le 23, même trouble que le précédent, à la suite duquel survint une éruption miliaire de même nature que la première; j'eus soin de l'entretenir par des delayans & de doux diaphorétiques. L'éruption continua le 24 & le 25; ce qui apporta beaucoup de soulagement. Le 26, la peau se nettoya. Le 27, la malade fut purgée avec la médecine dont elle avoit déjà fait usage. A cette époque, elle entra dans une convalescence heureuse; la foiblesse, suite naturelle de sa maladie, se dissipa par le moyen des toniques & du régime forti-

fiant, & elle sortit de l'hôpital parfaitement guérie le 14 juin.

R É F L E X I O N S.

Les maladies chroniques de poitrine, connues sous le titre de *phthifies pulmonaires*, sont en général des maladies fort dangereuses, mais contre lesquelles la médecine n'est pas toujours sans ressource, comme on le pense trop communément. Il est sans doute des phthifies dont aucun remède ne peut arrêter les progrès & prévenir l'issue : telles sont celles qui dépendent de la mauvaise conformation de la poitrine, héréditaire ou accidentelle, de la constitution scorbutique, du desséchement & du spasme qui constituent la phthisie nerveuse : telles sont encore les phthifies qui sont la suite des grandes hémophthifies, & celles qui sont produites par des tubercules multipliés, ou par des ulcères intérieurs ; mais il en est quelques autres pour lesquelles l'art de guérir n'est pas sans ressource, ce sont les phthifies causées & entretenues par l'acrimonie des humeurs, comme les phthifies scorbutiques & dartreuses ; ce sont certaines phthifies tuberculeuses commençantes, & celles qui surviennent à la suite d'une hémophthisie légère, ou

d'un abcès enkysté : ces dernières assertions sont prouvées par plusieurs des observations précédentes.

On ne peut douter que la maladie dont il est question dans la première observation, ne soit une phthisie scorbutique. Les médecins entendent par phthisie scorbutique, des affections de poitrine lentes, produites par le refoulement d'une matière acrimonieuse dans les bronches pulmonaires. La cachexie, la dessiccation des ulcères & la suppression des règles, sont souvent les causes prochaines de cette maladie. *Morton*, qui, le premier, a jeté un grand jour sur toutes les questions relatives à la phthisie, nous a donné des exemples frappans de ces deux causes. La phthisie scorbutique, dit-il, est lente & chronique; elle est accompagnée d'une difficulté de respirer, d'un resserrement & d'une pesanteur de pœumon beaucoup plus remarquables que dans les autres maladies du même genre. Ses progrès sont lents; elle n'annonce pas une mort prompte, & les gencives ne sont pas toujours affectées (a). Dans un autre endroit, ce même auteur, en décrivant la phthisie qui survient à la suite

(a) MORTON, tom. i, phthisiolog. pag. 84.

de la dessiccation des ulcères & de la suppression des menstrues, ajoute que la résorption de ces humeurs hétérogènes dans le sang, en altère la composition, & lui donne une disposition semblable à celle qu'il a dans le scorbut (a).

On trouve dans la première observation les principaux signes qui caractérisent la phthisie scorbutique; savoir, la cachexie, l'œdème, la dessiccation d'un ancien ulcère, la suppression des règles, & l'oppression de poitrine, qui paroît avoir été l'accident le plus alarmant.

La grosseur du ventre & le volume de la rate, qui étoient si remarquables dans la malade qui fait le sujet de cette observation, sont propres à confirmer l'opinion des personnes qui croient qu'*Hippocrate* a connu cette maladie, & que c'est-elle qu'il a désignée sous le nom de *magni lienes*.

Ceux qui ont la rate fort grande, dit-il, ont les gencives malades, & leur bouche exhale une mauvaise odeur. Quand ces malades n'ont point la bouche fétide, qu'il ne leur survient pas d'éruption sanguine, on observe à leurs jambes des ulcères de mauvaise nature, ou des cicatri-

(a) MORTON, *ibid.*

ees noires (a). *Mead* a trouvé dans le cadavre d'un jeune paysan, mort du scorbut, la rate d'un volume considérable. Sa forme étoit naturelle; sa couleur n'étoit pas changée: il n'y avoit ni skirrofité, ni tumeur; elle avoit sa mollesse ordinaire; elle pesoit cinq livres un quart, tandis que le foie ne pesoit que quatre livres quatre onces. La substance de ce viscère étoit composée de fibres lâches, au milieu desquelles étoit épanché un sang noirâtre (b).

On a répondu à *Mead* que le malade dont il rapporte l'histoire, avoit éprouvé une fièvre intermittente considérable, après laquelle il n'est pas rare de voir la rate très-gonflée. *Lind* lui objecte encore que les dissections ont prouvé que la rate étoit rarement affectée dans le scorbut, & que le gonflement de la rate est une maladie particulière que *M. Cleghorn* a observée dans l'isle de Minorque.

Il semble cependant qu'on ne puisse pas douter de l'opinion d'*Hippocrate*, quand il parle de la tumeur & de l'obstruction de la rate, & qu'il s'exprime ainsi: « Le ventre s'enfle d'abord, la rate grossit, ensuite devient dure, & on y ressent une vive

(a) VAN-SWIETEN, de Scorbut. (b) Ibid.

douleur. Le malade perd sa couleur naturelle, devient noir ou pâle, de la couleur de l'écorce de grenade; les gencives sentent mauvais, & se séparent des dents: il survient des ulcères aux jambes, les membres s'atrophient, & le ventre est constipé ».

On sait que les eaux croupissantes & l'habitation des lieux humides où elles se trouvent, sont une des causes les plus communes du scorbut. *Hippocrate* attribue l'enflure de la rate & les symptômes dont elle est accompagnée, aux eaux crues, croupissantes & mal-saines dont on use pour boisson; & il ajoute que ceux qui ont cette maladie, & qu'il appelle *lienosi*, sont *fluets*, maigres & exténués.

La deuxième observation de *M. Marcq*, faite au dépôt de mendicité de Rouen, présente une phthisie plus scorbutique que purulente. Il arrive souvent, à la suite des fièvres malignes contractées dans les hôpitaux & dans les prisons, où les crises sont rarement complètes & décisives, qu'il se fait une métastase sur quelque viscère, & particulièrement sur le poulmon. Ces sortes de dépôts sont formés par une matière inerte qui engoue le tissu cellulaire de ce viscère; & rien n'est plus propre à la diviser que les suc

anti-scorbutiques qui raniment la circulation, qui augmentent le ressort de la fibre, & qui restituent à nos humeurs la partie vitale dont elles avoient été privées.

Les phthises tuberculeuses sont de nature à en imposer quelquefois aux praticiens les plus exercés : tantôt elles sont accompagnées d'une expectoration catarrhale qu'on attribue à des rhumes. Plus souvent les malades ne sont affectés que d'une oppression. Le crachement de sang est rare & peu considérable ; quelquefois même il n'y en a pas du tout ; cependant les malades sont tristes, ils éprouvent une anxiété intérieure, ils maigrissent sensiblement ; mais déjà le premier degré de la maladie est passé avant qu'ils aient travaillé à s'en occuper. Bientôt les tubercules travaillent, la toux devient plus forte & plus profonde, les crachats prennent une couleur & une odeur qui sont de mauvais augure. On essaie en vain un grand nombre de remèdes ; les sueurs s'établissent, le marasme survient, & la diarrhée colliquative annonce la perte prochaine.

Parmi les malades affectés de phthises tuberculeuses, il en est beaucoup qui auroient été incurables, à quelque époque qu'on eût commencé à les traiter,

parce qu'une des causes les plus communes de cette espèce de phthisie, est le vice scrophuleux ; mais il est aussi des cas dans lesquels on peut espérer de guérir les malades : telles sont entre autres les phthisies tuberculeuses, qui doivent leur origine à un régime incendiaire, & à l'acrimonie des humeurs produite par la rentrée ou la répercussion de certains virus, tels que celui de la petite-vérole & de la rougeole.

Quand on saisit ces maladies à leur origine, & qu'on a assez d'empire sur l'esprit des malades pour qu'ils suivent rigoureusement le régime dont ils ont besoin, on parvient à les guérir. En effet, c'est sur-tout dans cette maladie qu'il est nécessaire de placer les médicamens dans les alimens.

Les deux malades de M. *de la Peyre* étoient dans le moment où ils passaient du deuxième au troisième degré ; ils pouvoient, pour quelques jours, présenter encore un peu d'espérance, mais leur guérison étoit impossible.

Les désordres observés par M. *de la Peyre* à l'ouverture du corps du premier des deux malades dont il rapporte l'histoire, sont ceux que l'on rencontre ordinairement dans les cas de cette espèce.

Adhérence, tubercules plus ou moins gros, foyers purulens, ulcérations : tels sont les vices que les anatomistes & les médecins ont toujours observés dans la poitrine des malades qui succombent à la phthisie tuberculeuse ; la désorganisation est souvent si considérable , qu'on conçoit à peine comment les malades ont pu vivre si long-temps avec autant de causes propres à empêcher le jeu du poumon. *M. de la Peyre* dit que le premier malade avoit une aphonie : il n'est pas rare de rencontrer dans ces cas d'aphonie des ulcérations sur la trachée-artère qui se propagent jusqu'au larynx. *M. de la Peyre* parle bien des ulcérations qu'il a observées, mais il ne décrit pas où elles étoient situées.

Les abcès qui surviennent à la suite des inflammations du poumon ne produisent pas toujours la phthisie , si la matière rejetée dans les bronches n'est pas de mauvaise qualité , & si la résorption n'est pas assez considérable pour exciter la fièvre hectique.

Mais les vomiques sont rarement un accident aussi simple qu'on pourroit le croire, d'après la quatrième observation faite par *M. Pascal*, à l'hôpital de Brie-Comte-Robert : quelquefois les vomiques

étouffent les malades ; d'autres fois elles ne s'évacuent pas en entier , & ce qu'il en reste est un foyer de purulence , qui , par son acrimonie , consomme le poumon , ou qui entretient une fièvre lente dont rien ne peut arrêter les progrès ; dans d'autres cas , au lieu d'une seule vomique semblable à celle que décrit M. *Pascal* , il y a une infinité de petites vomiques que le malade ne peut pas parvenir à expulser toutes.

Les secousses dans la vomique sont des moyens très-hasardeux , parce qu'un effort violent est propre à la rompre dans une trop grande surface , & à faire refluer sur le poumon la matière qui , par une ouverture moins grande & un mouvement plus doux , auroit pu sortir par la trachée-artère.

Ce qui prouve que la vomique dont parle M. *Pascal* étoit isolée & enkystée , c'est non-seulement l'enveloppe semi-membraneuse qui a été rejetée par le vomissement , mais c'est la promptitude avec laquelle le malade a guéri ; car dans tous les autres cas , il y a une ulcération & une destruction de l'organe du poumon , qui est aussi difficile à guérir que la phthisie au deuxième degré.

La dernière observation , qui est encore

de M. de l'Humeau, est une phthisie laiteuse. *Hippocrate*, qui ne paroît pas avoir distingué les métastases laiteuses de celle des lochies, a observé que la suppression de ces excrétions utérines pendant la couche, produisoit la toux, la réplétion du poulmon & la suppuration de ce viscère.

Hoffman rapporte qu'une femme s'étant exposée au froid le cinquième jour de son accouchement, éprouva une grande difficulté de respirer, avec douleur au côté gauche, & beaucoup d'anxiété aux hypocondres. Deux saignées & les diaphorétiques ramenèrent le calme; il s'établit des sueurs, les lochies revinrent, & la malade fut guérie promptement (a). *Hoffman*, à la vérité, ne parle pas du lait dans cette observation; mais ce qui démontre jusqu'à quel point ce fluide y concouroit, c'est qu'*Hoffman* ajoute que dans ces cas il a vu souvent survenir des éruptions miliaires.

Puzos, dans les excellens Mémoires sur les dépôts laiteux & chroniques, n'a pas manqué de faire mention des acci-

(a) F. HOFFMAN, *medicina rationalis & systematica*, tom. iv, sect. ij, cap. 10.

dens graves qui survenoient dans la poitrine par la déviation laiteuse (a).

Il paroît, d'après l'histoire de la malade dont il est question dans la sixième observation, que cette femme n'avoit pas été frappée d'un dépôt très-aigu, parce que la nature de ces dépôts est d'être guéris promptement par résolution, ou de causer la mort aux malades.

D'un autre côté, en considérant les symptômes dont la malade a été affectée, on ne peut pas dire que le dépôt ou l'infiltration ait été purement chronique.

Il est vraisemblable, d'après les symptômes qui subsistoient lorsque la malade a été traitée par M. de l'Humeau, & d'après les remarques de l'auteur de l'observation, que cette maladie avoit en grande partie son siège dans les parties extérieures de la poitrine.

Quoi qu'il en soit de l'état où avoit été la malade auparavant que d'être vue par M. de l'Humeau, le caractère laiteux s'est manifesté par les deux éruptions miliaires qui sont survenues, & qui ont été l'une & l'autre des crises très-favorables.

(a) Deuxième Mémoire sur les dépôts laiteux dans le Traité des Accouch. de Puzos, p. 373.

La marche que M. de l'Humeau a suivie dans le traitement, est celle d'un observateur qui ne perd pas de vue le caractère de la maladie, qui calcule les forces de la nature, qui est sage & circonspect dans le choix des moyens qu'il emploie pour remplir les indications qu'il fait.

Peut-être quelques médecins trouveront-ils que M. de l'Humeau a eu un peu trop-tôt recours aux purgatifs, & attribueront-ils les rechutes que la malade a essuyées, aux suites de cette précipitation; mais, quelque réservé que l'on doive être sur l'usage des purgatifs dans les fièvres miliaires laiteuses, dans la crainte de déranger le transport des humeurs qui se portent à la peau, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il est des cas dans lesquels les minoratifs sont nécessaires, & que M. de l'Humeau étoit porté à tenter l'usage, à cause de l'ancienneté de la maladie, & de plusieurs autres motifs exposés dans l'observation.



SUFFOCATION

Attribuée à une cause externe, affection épidémique observée à Hesdin en Artois; par M. LALLEMENT, médecin des hôpitaux militaires, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, & du collège royal des médecins de Nancy, ancien médecin pensionné des villes d'Epernay en Champagne, & de Calais en Picardie.

Je décrirai la maladie avec d'autant plus d'exactitude, que je l'ai moi-même essuyée; elle a été, & elle est encore plus souvent concomitante des maladies intercurrentes & accidentelles, qu'essentielle par elle-même. Je me permettrai peu de réflexions sur les faits que je vais exposer aussi simplement qu'ils se sont présentés.

Le 2 août dernier, M. Le Grand, chanoine, âgé de soixante ans, me consulta pour des oppressions qu'il éprouvoit depuis quinze jours, & qui augmentoient à chaque accès, au point que quand elles lui prenoient dans les rues, il étoit obligé de

s'arrêter & de s'appuyer pour ne pas tomber. Cette espèce de foiblesse ne duroit que quelques minutes. Etoit-elle dissipée, M. *Le Grand* paroissoit dans l'état parfait de santé. Après toutes les informations sur le passé, le régime & les habitudes du malade, j'ai cru, pour établir mon diagnostic, devoir attribuer la cause de cette maladie à un vice dartreux, qui, depuis plusieurs années, existoit, & qui, dans ce moment, exerçoit toute sa fureur à l'extérieur. En conséquence je prescrivis les délayans, les légers minoratifs ; & vu les retours de cette oppression, dont je n'avois jamais pu être témoin, je fis appliquer un vésicatoire à chacun des bras.

Le 9, à trois heures du matin, on vint me chercher pour être témoin d'une de ces attaques : à mon arrivée je reconnus tous les symptômes dont je viens de faire mention ; le malade se plaignit de plus d'*engourdissement aux deux bras* (a) ; je lui conseillai d'ôter les boutons des manches de sa chemise, & voulus l'aider ; il défit lui-même le premier, & le pouls & la respiration cessant tout-à-coup leur mou-

(a) Symptôme auquel j'ai fait plus d'attention par la suite.

vement, il mourut en parlant, & en parfaite connoissance, sans qu'on put lui donner aucun secours, ni prévoir une fin aussi prompte, qui n'étoit annoncée par aucun symptôme précurseur & alarmant.

Frappé d'une mort aussi extraordinaire, & de la marche des symptômes qui l'ont précédée, je fis part de mon observation à M. *Le François*, médecin de cette ville, avec qui le goût de notre état, & le desir commun de nous faire part chaque jour des faits que notre pratique journalière nous présente, m'ont lié d'une amitié étroite dès le moment de mon arrivée en cette ville ; il me dit avoir observé la même affection & les mêmes symptômes chez la femme d'un de ses voisins, les premiers jours de l'invasion d'une fièvre miliaire ; mais qu'occupé de la maladie essentielle, il y avoit fait peu d'attention, parce que la moiteur une fois établie, fit disparaître les symptômes précurseurs.

Toujours occupé, ainsi que M. *Le François*, à consulter les auteurs qui pouvoient avoir observé à-peu-près pareille maladie, j'étois éloigné de croire que je serois dans peu à même d'en donner une aitiologie plus exacte : en effet, le 10

octobre dernier, me mettant à table pour dîner, & ayant déjà mangé quelques cuillerées de soupe, je fus saisi d'une douleur au sternum, aussi brusque & aussi violente que si elle eût été occasionnée par quelque coup ; je me levai de table pour passer dans une chambre à côté ; j'y fus aussitôt suivi par MM. *Regent* & *Begon*, l'un chirurgien major de notre hôpital, & l'autre du régiment du roi cavalerie, avec qui je dînois pour lors ; ils ont été étonnés de me voir dans une si grande agitation ; l'oppression étoit si forte que je ne pouvois parler : en un instant les extrémités devinrent froides, le pouls & la respiration, furent suspendus l'intervalle à peu près de cinq à six secondes ; j'étois comme dans un état d'asphyxie, avec cette différence, que ne sentant aucun engorgement du côté du cerveau, j'avois l'attention fixée sur ce qui se passoit en moi. J'ai senti la contraction & la pression des muscles pectoraux agir sur tout le sternum dans sa partie moyenne, au point de rétrécir toute la capacité de la poitrine, de manière qu'elle me paroïssoit comprimer les poumons dans toute leur étendue, & y occasionnoit une douleur universelle, aussi vive que celle qu'on ressent dans la pleurésie. Cet état a duré

à-peu-près dix minutes. Je pris de la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, & les accidens effrayans se sont dissipés aussi promptement qu'une foiblesse ordinaire, en laissant au sternum un sentiment de douleur, qui se communiquoit jusqu'à ses attaches aux côtes. Les extrémités supérieures ont été paralysées l'espace d'une heure & demie ; on a observé un léger gonflement dans tout l'étendue des muscles pectoraux ; l'espèce de craquement & de crépitation qu'on sentoit sous les doigts en les touchant, l'a fait regarder comme un gonflement emphysémateux, qui s'est dissipé avec la paralysie des extrémités supérieures.

Dès ce moment jusqu'à minuit, c'est-à-dire, dans l'intervalle de près de douze heures, j'ai éprouvé cinq de ces attaques, qui, à la vérité, diminuoient chaque fois d'intensité, mais qui ont présenté constamment les mêmes phénomènes. *M. Le François* a été témoin de la seconde ; son avis & celui de *MM. Régent & Begon*, ont été de me procurer une moiteur générale, pour opérer la détente des muscles pectoraux ; à cet effet, je pris des boissons, des potions, des bouillons & des loochs diaphorétiques : les symptômes ont diminué ; il survint un accès

de fièvre de trente heures, & un minoratif m'a mis en état, au bout de huit jours, de retourner à mes fonctions ordinaires.

Mais le 24 du même mois, & après huit jours de bonne santé, la même suffocation, les mêmes symptômes & les mêmes accidens se sont fait ressentir à sept heures du soir, & ont été combattus avec les mêmes remèdes. J'ai cru, pour éviter le retour de cette maladie, qui en effet n'a pas eu lieu depuis ce temps là, devoir le prévenir par l'application des vésicatoires aux deux bras, & sur-tout sur l'attache des muscles pectoraux. Je savois, en choisissant cette place pour leur application, les vives douleurs auxquelles je m'exposois, & les accidens qui pouvoient en résulter; je les comptai pour rien, dans l'espérance que les vésicatoires me mettroient à l'abri du danger auquel le retour de cette maladie pouvoit m'exposer. Les vésicatoires ont donné abondamment; mon attente n'a point été trompée du côté de la douleur qu'ils ont occasionnée; mais le seul accident qui se soit manifesté, a été un gonflement considérable, qui m'a fait craindre pendant quelques jours qu'il n'y survînt un dépôt. Cette crainte diminuoit chaque jour avec

la suppuration, & depuis les dix premiers jours de novembre, je n'ai de cette maladie d'autre suite que le souvenir des douleurs & des inquiétudes qu'elle m'a causées.

Un autre chanoine de mes voisins, âgé de près de trente-six ans, a éprouvé trois attaques essentielles de cette même affection. M. *Le François* a eu occasion d'en observer la complication avec d'autres maladies qu'il a traitées; trop souvent je suis à même d'en faire autant : le détail dans lequel j'entrerois à ce sujet, ne pourroit rien ajouter à ce que j'ai dit plus haut.

R É F L E X I O N S.

On voit que les symptômes pathognomoniques de cette affection, sont faciles à distinguer, & à la faire distinguer des autres. L'engourdissement & la paralysie des extrémités supérieures, la douleur de tout le sternum, laquelle se borne à ses attaches aux côtes, la pression sur les poulmons (tous symptômes dépendans de l'action, de l'irritation & contraction des muscles pectoraux) sont ceux qui se sont présentés constamment dans cette maladie, & qui la feront toujours distinguer

des autres affections de la même classe. Il seroit satisfaisant de dire pourquoi l'invasion de cette maladie est aussi subite, & pourquoi sa récurrence est tout aussi inopinée & aussi inattendue. Que quelques pathologistes s'exercent à nous en donner la raison, en attendant je ferai les remarques suivantes.

1°. Depuis plus de quatre mois, le vent a presque toujours soufflé ici du sud ouest; les pluies ont été fréquentes; l'humidité habituelle que le site de la ville (a) occasionne, a été augmentée par l'état de l'atmosphère; moi-même, malgré toutes les précautions que j'ai prises, je n'ai pu me garantir de l'humidité des pieds, à laquelle j'ai attribué en partie ma maladie.

2°. Nous sommes ici éloignés de cinq lieues des bords de la mer; une chaîne de montagnes, au bas de laquelle coulent toutes les sources & rivières qui vont s'y rendre, nous donne un courant d'air qui est très-sensible, sur-tout dans le temps

(a) Je n'entre pas dans un plus grand détail sur cet objet, parce que je m'occupe de la description topographique de la ville d'Alcala & des environs.

de la marée montante , quand le vent vient de cette partie.

3°. Etant à Calais, où j'ai exercé la médecine pendant tout le temps de la guerre dernière , j'ai eu occasion d'observer les effets de cet air marin , sur un matelot du vaisseau corsaire l'*Ouifity*. Ce matelot fut amené à l'hôpital , en janvier 1782 , pour y être traité d'un rhumatisme goutteux inflammatoire , qu'il avoit gagné à la mer par un gros temps , & par l'impossibilité où il avoit été de faire sécher ses habits , que les vagues mouilloient à tout moment pendant trois jours & trois nuits de suite. La maladie a parcouru son type ordinaire : la cure n'en a pas été difficile ; mais les douleurs augmentoient considérablement au moment même où la marée montoit , & diminuoient quand elle cessoit d'être dans son plein ; de sorte qu'il falloit saisir ce moment pour placer les minoratifs dont il a fait usage. J'ai voulu être témoin de ce phénomène , & j'ai été surpris de l'invasion vive , précise & subite des douleurs , dont le retour a été aussi exact & aussi marqué que celui du frisson des fièvres intermittentes (a).

(a) Ce phénomène , qui pourroit être commun sur les bords de la mer , n'avoit pas en-

4°. Enfin, bien que l'explication de ce dernier phénomène paroisse facile à donner, à cause de l'analogie entre l'humidité qui a causé la maladie, & le contact de ce même air, que le flux & le reflux de la mer ramènent constamment sur les bords toutes les douze heures, je me garderois cependant bien (n'ayant pas observé assez exactement si les variations subites & fréquentes de l'état de l'atmosphère auxquelles nous sommes journellement exposés, peuvent avoir déterminé l'invasion brusque de l'affection épidémique que je viens de décrire) de vouloir moi-même en expliquer le retour.

EXAMEN

*De trois nouveaux faits relatifs à la section de la symphyse des os pubis ;
par M. DESGRANGES, gradué,
de l'Académie royale de chirurgie, de
la Société littéraire de Bourg-en-Bresse,
de l'Académie royale des belles-lettres*

core été observé par les médecins & chirurgiens de l'endroit, que j'ai eu soin d'en rendre témoignage.

*d'Arras, de celle des Arcades de Rome,
& conseiller du comité du collège royal
de chirurgie de Lyon :*

Observationes sunt vera fundamenta ex quibus,
in arte medicâ, veritates elici possunt. *Præf.
ad obs. Wepf.*

S'il est vrai que les vérités fondamentales de l'art de guérir découlent de l'observation, on ne peut disconvenir aussi de la nécessité qu'il y a de ne pas prendre (en ne s'arrêtant qu'aux succès) tous les faits qui nous sont transmis comme autant de modèles à suivre. L'observation, dit *Quesnay*, est souvent imparfaite & trompeuse; elle a été également la source de l'erreur & de la vérité; & des opinions, entièrement opposées, ont eu fréquemment pour elles le témoignage d'un nombre égal d'observations: c'est donc en analysant chacune d'elles séparément, en les comparant & en les opposant les unes aux autres, qu'on peut éviter qu'elles jettent dans l'erreur. Pénétré de ces vérités importantes, j'ai présenté une *analyse raisonnée* des diverses sections de la symphyse des os pubis venues à ma connoissance, & j'ai fait tous mes efforts pour

les *classer* d'une manière convenable (a) : aujourd'hui je vais soumettre à la même discussion trois nouveaux faits qui ont été rendus publics.

Les deux premiers ont pour objet la même femme désymphysée deux fois à la *Haye*, insérés successivement dans les recueils périodiques de trois nations différentes (b); ces faits ne seront bientôt ignorés nulle part : je ne fais si la *Hollande* & l'*Angleterre* ont applaudi à l'emploi de la *symphysiotomie* dans cette double occurrence ; mais j'ose assurer qu'en *France* les gens instruits n'y ont vu qu'une preuve de plus du mérite *très-limité* du nouveau procédé : j'en dis autant du troisième fait qui s'est passé à la *Ferté-Bernard*, dans le *Maine*. Il faut les examiner chacun en particulier.

PREMIÈRE OBSERVATION.

« Madame *Cornélie Stols*, âgée de

(a) Journal de Médecine, cahier de juin 1786, pag. 481 & suiv. ; & de juillet suivant, pag. 63 & suiv. Je prévien qu'il se trouve dans ce Mémoire beaucoup de fautes d'impression.

(b) Journal de Médecine, cahier du mois de juin 1787, p. 464 & suiv.

62 FAITS RELAT. A LA SECTION

trente-quatre ans , étoit , à tous égards , bien conformée , si ce n'est qu'on la soupçonnoit d'avoir le bassin trop étroit : on évalua que le plus petit diamètre (celui qui s'étend d'un os ischium à l'autre) avoit environ trois pouces , & le plus grand (des os pubis au sacrum) environ quatre pouces. M. *Damen* , chirurgien de la Haye , qui l'avoit assistée dans deux accouchemens précédens , avoit chaque fois jugé nécessaire de recourir au crochet. Trois accoucheurs expérimentés , qui l'aidèrent dans l'extraction du second enfant , convinrent avec lui que le bassin étoit trop étroit pour permettre à la tête d'un fœtus à terme de passer à travers sans être diminuée ».

« La dame *Cornélie* , devenue enceinte une troisième fois , M. *Damen* pensa à la section de la symphyse , à laquelle il fut beaucoup engagé par le professeur *Camper* & le docteur *Vande-Laar* , accoucheur bien famé , qui tous deux , après avoir examiné la malade , reconnurent une étroitesse à la partie supérieure du petit bassin ».

« Le 20 octobre 1783 , appelé pour la secourir dans ce troisième enfante-ment , M. *D.*... la trouve avec de fortes douleurs ; il sent l'orifice de la matrice

très-dilaté, & la tête du fœtus *arrêtée sur la marge du bassin* : aussitôt il procède à la section (déjà consentie par la malade & sa famille) du cartilage inter-pubis, & les os s'écartent suffisamment pour admettre sans peine entre eux *le doigt* de l'opérateur ; il peut *alors* introduire la main dans la matrice, retourner l'enfant & l'amener par les pieds ».

« On applique ensuite un bandage d'acier, garni d'un cuir doux, & recouvert avec de la flanelle, de l'invention de M. *Camper* ; mais la malade ne peut en supporter l'usage. La sortie des urines a été involontaire jusqu'au douzième jour de l'opération. La malade a resté constamment couchée sur le dos pendant trente-huit jours ; elle n'a commencé à marcher qu'à cette époque, & la plaie a été guérie complètement dix à douze jours ensuite. L'enfant étoit gros & en bonne santé. On a gardé le silence sur le volume de sa tête & sur ses dimensions ».

« La dame *Stols*, examinée huit mois après, on a remarqué que les os pubis étoient unis d'une manière immobile à l'intérieur du bassin, offrant sur le trajet de la symphyse *une petite élévation de la largeur d'une paille*, & qu'en devant il y avoit, au tiers inférieur de cette union,

64 FAITS RELAT. A LA SECTION

un endroit douloureux au toucher , un peu mollet & élevé , qu'on présuma renfermer du pus ; l'os pubis gauche parut à l'opérateur un peu plus élevé que le droit, & l'urètre, mobile des deux côtés, étoit mal affermi sous le pubis. Les urines par fois s'écouloient involontairement, sur-tout lorsque cette femme étoit dans une posture droite ».

II^e. OBSERVATION.

« Près de deux années après, le 11 août 1785, M. *Damen* est encore mandé pour accoucher la dame *Cornélie Stols* de son quatrième enfant ; l'orifice de la matrice étoit *très-dilaté*, mais la tête de l'enfant étoit *si haut, qu'il ne put la sentir au toucher. . . . L'opinion où étoit cet accoucheur, qu'il étoit impossible que l'enfant passât vivant à travers le bassin de sa mère*, le détermina de nouveau à la section de la symphyse, d'autant mieux que cinq docteurs présens s'assurèrent que le bassin *n'étoit point du tout élargi par la première opération ».*

« La section fut plus difficile cette fois-ci, le cartilage intermédiaire étant plus dur ; les pubis s'éloignèrent de même assez pour permettre de placer *deux doigts* entre eux. L'enfant, qui étoit une

filles, fut également retourné & extrait par les pieds. La circonférence de sa tête étoit de quatorze pouces : il n'a vécu que cinq semaines ».

« Cette seconde opération fut troublée le troisième jour par la révolution du lait, qui fut accompagnée de quelques symptômes graves, qu'on a regardés comme des épiphénomènes, mais qui pouvoient bien être les accidens concomitans de la fièvre puerpérale primitive (a), lesquels ont cédé, le sixième jour, à un traitement convenable. La malade n'a point voulu s'affujettir au bandage, & cependant la réunion des pubis a été plus prompte que la première fois ; elle fut si complète à la fin de la troisième semaine, que la malade étoit en état de marcher.

« Soumise, dix mois après, à un nouvel examen, on trouva la réunion des os parfaite, avec un léger enfoncement à l'intérieur de la symphyse, que le *calus*

(a) On doit considérer cette fièvre en certains cas comme le premier degré de la *fièvre pernicieuse des femmes accouchées*, dont ont parlé beaucoup d'auteurs, & que *Le Roy* nomme *fièvre de lait maligne*. Voyez ses *Mélanges de phys. & de médec.* premier Mémoire sur les fièvres aiguës, p. 199 & suiv.

n'avoit point encore rempli. *Cornélie* pouvoit se tenir sur l'une ou l'autre de ses jambes, & marchoit aisément ; c'est ce qu'ont reconnu MM. *Camper* & *Vande-Laar*, les promoteurs de ces deux opérations ».

Ainsi donc, sur le simple soupçon d'une étroitesse dans le bassin, & sans avoir déterminé d'une manière précise quel étoit le détroit vicié, dans quel sens & à quel degré se trouvoit la défeciuosité, M. *Damen* a dessymphylé deux fois *Cornélie*, femme d'ailleurs bien conformée, sur laquelle le rachitis n'avoit eu aucune prise dans son enfance.

On nous apprend que dans deux accouchemens antécédens, M. *D...* a eu recours au crochet ; mais on nous laisse ignorer les raisons qui avoient fait juger nécessaire l'emploi de cet instrument meurtrier : on ne sait pas mieux sur quoi se fondoient ses trois coopérateurs dans le second travail, pour décider impossible le passage de la tête d'un fœtus à terme sans être diminuée ; l'exposé des dimensions reconnues au bassin, auroit dû nous mettre sur la voie, & nous faire connoître sans équivoque les motifs de leur conduite. Mais c'est ici que les doutes s'élèvent de toutes parts.

Si nous en croyons l'historien du fait, le resserrement du bassin étoit, à la sortie dans le diamètre transversal du détroit inférieur (*d'un os ischium à l'autre*), estimé environ trois pouces; ... & cependant MM. *Camper & Vande-Laar*, qui ont examiné la femme *Stols* pendant la troisième grossesse, ont reconnu une étroitesse à la partie supérieure du petit bassin, c'est-à-dire, au détroit supérieur: voilà qui implique formellement le dire de l'accoucheur ordinaire.

M. *Damen* juge le plus grand diamètre (de l'os pubis au sacrum) à-peu-près de quatre pouces de longueur; mais la mesure a-t-elle été prise du milieu de l'angle sacro-vertébral à la partie supérieure & interne des pubis, ou du dessous de l'arcade à l'union sacro-coccygienne? C'est ce qu'il étoit essentiel de différencier & d'articuler positivement: au reste, quatre pouces donnent à l'un ou à l'autre de ces diamètres toute l'étendue nécessaire & suffisante à la sortie, même spontanée, d'un enfant à terme. Si MM. *C...* & *V...* ne se sont point trompés, il ne doit être ici question que du diamètre antéro-postérieur de la sortie du bassin, dont M. *D...* auroit pu se dispenser d'assigner l'étendue, puisqu'elle est naturelle; mais

les deux premiers, praticiens de grande réputation, ne sont point excusables d'avoir omis de déterminer dans quel diamètre la partie supérieure du bassin est rétrécie, & de combien elle s'éloigne de ses dimensions ordinaires; car il y a tout lieu de croire que c'est-là seulement où réside le défaut de conformation. Au troisième accouchement, M. D... trouvant l'orifice de la matrice dilaté, sentit, après dix heures de fortes souffrances, la tête de l'enfant *arrêtée sur la marge du bassin*: certainement les efforts de la mère n'ont été inutiles, pour faire avancer cette tête & l'engager dans le petit bassin, que parce que l'obstacle se trouvoit à son entrée (a); le toucher le démontre à l'opérateur, & sa plume se refuse à le tracer. En nous l'indiquant, il eût été d'accord avec ses conseils; ... c'est cependant à travers de pareilles obscurités, au milieu de tant d'incertitudes, & des contradictions aussi frappantes & aussi répétées, qu'il nous faut marcher pour arriver à la

(a) Peut-être se présentait-elle dans une mauvaise position; alors c'étoit le cas de chercher à mettre le grand diamètre de la tête dans une direction parallèle à celle d'un des diamètres obliques du bassin. BAUDELOCQUE, §. 789.

vérité, ou du moins à des résultats conséquens que la raison avoue & que l'expérience autorise.

J'infère toujours de ce premier examen, que si le bassin de *Cornélie* pêche dans quelques-unes de ses dimensions, c'est dans le détroit supérieur, qui n'a que trois pouces à-peu-près, en ligne directe, du sacrum au pubis, au lieu de trois pouces & demi à quatre pouces qu'il a communément; & que c'est d'après ce défaut de conformation, d'abord soupçonné, puis évalué à un pouce, que M. D... s'est déterminé à lacérer, à l'aide d'un crochet, dans le sein de leur mère, deux enfans dont la délivrance lui avoit paru impossible.

Mais le crochet étoit-il indiqué dans ces deux premiers accouchemens? C'est ce que nous ne pouvons décider: on s'est bien gardé de nous faire part des raisons qui ont paru prescrire impérieusement l'emploi de cet instrument, de préférence au forceps, ou à la tournée de l'enfant. Le premier, comme la manœuvre de la main, n'étoit cependant ni empêché ni contre-indiqué par une dimension moindre d'un pouce environ, dans le détroit supérieur. Au surplus, on sait que les crochets, ces moyens qui

dévouent à une mort certaine, l'enfant qu'on soumet à leur action, ne doivent être mis en usage, dans un cas de bonne conformation, que lorsque, assuré de sa mort, on trouve sa tête hors du cercle utérin, occupant le fond du bassin, ou si amollie par la putréfaction, que ni l'une ni l'autre des ressources mentionnées ne peuvent être tentées, y ayant d'ailleurs un besoin instant de délivrer la mère ;... & dans un cas de défaut de rapport des dimensions respectives, lorsqu'au préalable on aura vidé la tête arrêtée au passage pour en procurer l'affaïssement & faciliter la sortie du corps, dont l'épaisseur néanmoins doit correspondre au diamètre reconnu vicié.

Je dis que l'épaisseur du thorax, que l'on peut estimer à deux pouces, ou deux pouces & demi environ, lorsqu'il est déprimé, doit être *en quelque sorte* en rapport avec le passage resserré, parce que je n'approuve pas que, dans le cas contraire, on aille le mutiler dans la matrice, & dépecer sa charpente avec le crochet, dont la griffe pourroit alors porter atteinte à cet organe & blesser dangereusement la mère. On n'ignore pas de plus que le libre exercice de cet instrument exige au moins un pouce & demi, &

même deux pouces d'étendue dans le plus petit diamètre, ce qui souvent n'est pas dire assez (a). Faute de cette dernière dimension, nous sommes autorisés à pratiquer l'opération césarienne, ou la section de la symphyse. « Le seul cas où cette dernière convienne, disoit feu M. *Guillaume Hunter*, ce célèbre accoucheur de Londres, est celui où, l'enfant étant mort, l'étroitesse du bassin est telle, qu'on n'auroit pas le libre usage des crochets pour en faire l'extraction *sans danger pour la mère*; alors cette section permettra un peu plus d'aisance »... Encore, en ce cas extrême, *Hunter* paroïssoit pencher de préférence pour la section césarienne, avertissant qu'il ne se seroit décidé pour la première, que d'après l'avis des plus habiles praticiens qu'il auroit eu soin de rassembler.

(a) Je proteste ici qu'ayant vu & examiné, avec plusieurs confrères très-instruits, le bassin de *Marie Daune*, resserré dans son diamètre antérieur & supérieur jusqu'à dix-neuf lignes, nous jugeâmes unanimement l'emploi du crochet sinon impossible, du moins très-périlleux pour la mère. C'est ce dont ne douteront pas ceux qui ont rencontré des bassins aussi étroits, & qui connoissent la gêne qu'on a alors pour opérer; cependant nous avions affaire à un enfant mort, dont la tête étoit déformée, affaîlée, &c.

Heister avoit déjà conclu à l'opération césarienne dans tous les cas où l'enfant étant mort, & la mère dans un grand danger, on ne peut l'extraire par les voies naturelles (a). *M. Simon* a ajouté avec raison, qu'il étoit même inutile, pour se décider, que des accidens pressans exposassent les jours de la mère (b). Je n'ignore pas la doctrine établie en Angleterre par le docteur *Osborn* & *M. Clarke*, chirurgiens-accoucheurs de Londres, qui tous deux préconisent l'emploi du crochet dans les cas de difformité extrême du bassin, soit que l'enfant ait vie ou non, rejetant absolument la section césarienne (c) ; mais cette méthode destructive, fort usitée avant que l'art des accouchemens ait fait de si grands progrès, ne sera pas accueilli, & l'on ne peut que souscrire à la critique judicieuse qu'en a faite le traducteur du journal anglois. Je reviens aux faits de *M. Damen*.

L'écartement spontanée des pubis,

(a) Institution de chirurgie; de l'opération césarienne, §. vj.

(b) Tome II, Mémoires de l'Académie de chirurgie, premier cas.

(c) Journal de médecine de Londres, traduit en françois, année 1786, tom.vj, §. ix.

d'abord

d'abord de sept à huit lignes, paroît avoir suffi dans le premier cas ; car l'observateur ne parle nullement d'une plus grande diduction. La manœuvre ensuite a été simple & facile ; la main a pénétré aisément dans l'utérus, & extrait sans difficulté un gros garçon.... A la seconde opération, l'éloignement des pubis a été du double, quoique le cartilage fût plus dur, & les symphyfes sans doute aussi plus resserrées & moins aptes à prêter ; cependant la délivrance s'est également opérée avec aisance, sans autre disjonction des pubis, & rien n'est venu, dans le cours de cette cure, comme dans celui de la première, troubler une aussi belle & aussi heureuse entreprise, si on excepte des accidens sérieux, survenus le troisième jour, qui pouvoient tenir à la révolution du lait, & qu'il seroit très-possible aussi que cette opération seule eût fait éclore.

Nous avons déjà sur la section de la symphyse une suite d'observations comparatives, qui peuvent mettre à même de juger par analogie celles pratiquées sur la dame *Cornélie*. J'en ai présenté le tableau dans les cahiers de juin & juillet 1786, & je prie instamment le lecteur de revoir mes remarques critiques

à ce sujet ; j'ajouterai le fait suivant , configné dans les *Œuvres chirurgicales d'Antoine Lambert*, qui exerçoit la chirurgie à Marseille au milieu du seizième siècle. « Une dame de trente-trois ans , éprouve au cinquième mois de sa première grossesse , une disjonction des os de l'hypogastre , qui rend sa marche de plus en plus pénible , & lui fait entendre un *craquement obscur* dans les os , lorsqu'elle rapproche les cuisses. Son accouchement est heureux ; mais bientôt il survient une tumeur à gauche , qui s'étend depuis le pubis jusques près de l'anus. . . . L'ayant ouvert dans toute son étendue , *Lambert* porte la main dans l'hypogastre , il sort un grand plat de grumeaux de sang qui étoit épanché entre le vagin & le tissu cellulaire qui le lie au bassin : . . . aussi la matrice avoit été abaissée tant que la collection avoit eu lieu , &c. ». Si un pareil accident peut survenir après une disraption naturelle des pubis , à plus forte raison on pourroit s'y trouver exposé après la division de cette même synchondrose.

La symphyse antérieure a donc été ouverte de l'épaisseur d'un & de deux doigts ; ce qui donne dans le dernier cas tout au plus dix-sept lignes ; les pubis

ont pu diverger d'une ligne ou deux (a), & augmenter d'autant le diamètre de devant en arrière de l'isthme supérieur qu'on suppose ici resserré, & à la faveur d'une pareille ampliation, deux enfans ont vu heureusement le jour. La circonférence de la tête du second étoit de quatorze pouces.

Mais de quelle *circonférence* M. *Damen* a-t-il voulu faire mention ? Nous n'en reconnoissons que deux, avec un célèbre accoucheur de nos jours (b), dont la plus grande, qui a en effet 14 à 15 pouces, passe sur le menton, les deux fontanelles, la nuque & le trou occipital ; & l'autre, qui croise celui-ci en passant sur le vertex, les protubérances pariétales & la base du crâne, a communément dix à onze pouces : c'est cette dernière

(a) Les plus grands auteurs de la nouvelle opération, M. *Alphonse Le Roy* lui-même, n'accordent que deux lignes de divergence sur un pouce d'ouverture. *Recherches sur la future de la symphyse*, pag. 71.

(b) M. *Baudelocque*, dont l'excellent ouvrage devoit être connu de tous les praticiens, & sur-tout de ceux qui veulent donner des observations pratiques ; ce seroit le moyen de se rendre intelligible à tous ceux qui cultivent l'art.

qui est embrassée par les différens contours intérieurs du bassin (a), lorsque l'enfant le traverse ; elle ne peut diminuer sans que la première s'allonge proportionnellement : ainsi une tête pourroit avoir seize à dix-huit pouces de grand contour, & offrir à peine deux pouces & demi de diamètre transverse (b) ; elle auroit donc pu passer à travers un bassin resserré à ce terme. Et ne seroit-ce pas donner une idée bien peu fidelle des dimensions de ce vase solide, que d'annoncer vaguement qu'une tête qui avoit quinze à seize pouces de circonférence l'a traversé ? C'est cependant ce que n'a pas craint de faire M. *Sigault* (c), pour justifier l'opération de la symphyse, pratiquée en 1778 sur la femme *Blandin* : il n'en retira qu'un enfant mort, dont la tête avoit quatorze pouces de circon-

(a) *De Haller*, Dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot BASSIN.

(b) En général, on sait que la petite circonférence d'une tête est de dix à onze pouces au plus, lorsqu'elle a trois pouces & demi d'épaisseur d'un côté à l'autre.

(c) Journal de Paris, 11 octobre 1779 ; n°. 284.

férence , & il voulut la soumettre l'année suivante à une seconde section ; mais douze heures après qu'il l'eut abandonnée , cette femme accoucha spontanément, sous la direction d'une sage-femme, d'un enfant plein de vie, dont la tête n'avoit que douze pouces de contour ; ... comme si ces deux pouces de différence pouvoient faire croire à la nécessité du nouveau procédé dans le premier cas, & rendre raison de son inutilité dans le second ! M. *Sigault* cependant avoit attesté, d'après deux examens faits attentivement, le besoin extrême de la division du cartilage des pubis dans ce dernier accouchement, *son bassin étant aussi étroit que le goulot d'une bouteille (a)* ; mais c'est jeter volontairement de la confusion dans les idées , & ne présenter à l'esprit rien de fixe , que de parler sans cesse de circonférence, sans indiquer dans quel sens on entend mesurer la tête : pour moi j'ai reçu, il n'y a pas long-temps, un enfant qui n'étoit pas tout-à-fait à terme, dont la tête avoit plus de quinze pouces de grande circonférence, tandis

(a) Observation intéressante sur un accouchement , par madame *Bélami*, sage-femme de Paris, 1780.

que le diamètre transversal n'avoit pas deux pouces trois-quarts. Il donna quelques signes de vie , qui me permirent de l'ondoyer avec certitude.... La mère a un bassin régulier, mais évidemment trop petit ; j'ai jugé son diamètre antérieur & supérieur rétréci au quatrième degré. On fait que M. *Solhayrès* a reçu un enfant dont la tête avoit huit pouces moins deux lignes de diamètre oblique , & seulement deux pouces cinq à six lignes d'épaisseur.

En admettant le diamètre antérieur du bassin de *Cornélie* rétréci supérieurement jusqu'à trois pouces , on ne doit pas perdre de vue que le diamètre oblique devoit offrir environ six lignes de plus , & que c'est toujours dans ce sens que passe l'épaisseur de la tête (a). Le défaut de

(a) Le diamètre oblique de l'entrée du bassin est d'une étendue qui tient le milieu entre celle de l'antérieur & du transverse , ce qui doit avoir également lieu dans un bassin vicié par l'étroitesse , mais régulier, mais symétrique ; il n'est pas question ici d'un bassin difforme, contourné, &c. J'ai fait entrevoir la marche admirable que tient l'enfant pour voir le jour , dans mes *Réflexions sur la symphyse*, qui ont paru en mars 1781 , (§. xxvij , & suiv.) qui se vendent à Paris , chez *P. F. Didot le jeune* , imprimeur-libraire , quai des Augustins.

rapport devoit donc être nul, ou de très-peu de chose. Ici s'applique naturellement tout ce que nous avons dit, cahier de juin 1786, n°. 2, page 499 & suiv. Ainsi, en partant de l'exposé même de l'observateur, on voit que rien ne sauroit justifier l'emploi du crochet dans les deux premiers accouchemens, ni la pratique de la synchondrotomie dans les deux seconds; tandis qu'au contraire tout porte à croire, je dirai même qu'il est démontré, que si l'on eût usé du forceps avec adresse & ménagement, on se seroit dispensé de toute opération, & l'on auroit conservé la vie aux individus intéressés, c'est-à-dire, à la mère & à ses quatre enfans.

La dilatation du col de la matrice *très-complette*, ne fait-elle pas entrevoir des dimensions encore plus favorables, par les raisons que je déduirai dans le journal suivant?

De plus, on ne peut concevoir la facilité qu'a eue M. D.... à retourner les enfans dans les deux cas de symphyse, lorsqu'on a été témoin d'une pareille manœuvre exécutée sur un bassin très-étroit, & ouvert par devant, sans affirmer qu'ici la difformité n'étoit pas considérable, & qu'on a évidemment erré dans l'estima-

tion qu'on en a faite. J'ai porté moi-même la main dans le bassin de *Franç. Danne*, opérée à Lyon le 6 décembre 1781, dont les pubis n'étoient distans de la saillie sacro-vertébrale que de dix-neuf lignes, & j'ai senti combien la main seule, à plus forte raison remplie d'un pied de l'enfant, avoit peine à manœuvrer, malgré vingt-quatre à trente pouces d'entre-ouverture, & combien chaque os des hanches en vacillant, exposoit à des déchirures, à des contusions, &c. (Cahier de juillet 1786, pag. 76.)

Ne puis-je pas conclure de tout ceci, 1°. que le double fait de la Haye, loin de fournir une preuve de la *nécessité* de la nouvelle méthode dans la circonstance présente, nous est au contraire un nouvel exemple non équivoque qu'on en a abusé; 2°. qu'il doit être compris dans le nombre des *cas où l'on pourroit évidemment se passer de l'opération sigaultienne*, (deuxième classe) à moins que, vu l'obscurité & les contradictions dont fourmille cette histoire *singulière*, pour me servir des termes du rédacteur même de l'observation, on ne préfère de le placer dans la troisième classe. Dans ce dernier cas, les partisans de la symphyse ne feroient s'en autoriser, & ils seroient forcés

de convenir avec moi, qu'il eût été plus prudent de ne pas offrir aux gens de l'art une observation aussi imparfaite & aussi peu concluante, laquelle peut néanmoins, sur la foi des praticiens qui ont provoqué l'opération, & qui y ont applaudi, séduire les moins instruits & induire à de grandes fautes. « La nouveauté saisit; on court à la renommée; & chacun voulant partager la gloire de la découverte, s'empresse à mettre en usage un *secours* qu'il connoît à peine : les occasions ne manquent pas de se multiplier : bientôt on abuse du *moyen*. Eh que de victimes immolées avant que le prestige soit dissipé ! » *Réflexions* déjà citées, §. xxj.

Nos remarques sur la double opération qu'a subie la femme de *Gaspard Stols*, ne paroîtront point déplacées à ceux qui se rappelleront combien les accoucheurs hollandois abusèrent, au commencement de ce siècle, du *levier* de *Roonhuysen*, prenant pour têtes enclavées toutes celles dont la marche étoit lente, & la sortie trop tardive à leur gré. On sait que *Debruyne*, un des premiers acquéreurs du *secret de l'instrument*, l'a mis huit cents fois en usage dans l'espace de quarante-deux ans, & qu'à cette époque il y avoit

81 FAITS RELAT. A LA SECT. &c.

déjà plusieurs autres praticiens qui s'en servoient : d'où il n'est pas permis de méconnoître l'abus qu'on en faisoit alors, quoi qu'en ait dit depuis M. *Camper* pour prouver le contraire. N'a-t-on donc pas lieu de craindre que si les praticiens de ce pays venoient à s'engouer de l'opération de la symphyse, ils ne vissent partout qu'empêchement invincible au passage de l'enfant, qu'enclavement extrême, &c. & indication pressante de la mettre en usage? « L'on n'apprend l'art, a dit un savant, qu'en l'exerçant avec réflexion ; & l'exercice sans lumières n'est que routine & métier, en médecine comme dans les professions les plus viles ». M. *Louis*, séance publ. de l'Acad. de chirurgie, 15 avril 1779.

La suite au Journal prochain.



E X T R A I T

D'UN MÉMOIRE

*Lu à l'Académie des sciences, sur le mécanisme des luxations de la clavicule ;
par M. PINEL, docteur en médecine.*

1. Des faits constatés prouvent que la clavicule peut éprouver deux espèces de luxations, l'une à l'extrémité antérieure ou sternale, & l'autre à son extrémité postérieure ou humérale. Je suppose connues la structure & la forme de la clavicule & de l'omoplate ; mais je dois faire quelques considérations particulières sur leur position respective & leurs connexions.

2. Si l'on imagine une ligne tirée depuis le centre des attaches de la clavicule au sternum, jusqu'au centre de l'articulation acromiale de la clavicule, & qu'on imagine de même une ligne tirée depuis l'angle inférieur de l'omoplate, & suivant la côte inférieure de cet os jusqu'à l'acromion, on aura deux lignes, qui, dans l'âge adulte, ont à-peu-près chacune six pouces d'étendue, & qui, par

84. MÉCANISME DES LUXATIONS.

leur concours, forment sensiblement un angle droit. Si l'on imagine, d'un autre côté, une ligne tirée dans le sens de l'épine de l'omoplate, elle n'a que quatre pouces & demi de longueur, & forme avec la ligne tirée du sternum à l'acromion, un angle de 45 deg. On verra dans la suite l'utilité de ces considérations.

3. La clavicule est appliquée en forme de levier sur la base de l'apophyse coracoïde qui lui sert comme d'appui (a), & avec laquelle elle est d'ailleurs unie par un ligament très-fort, appelé *Coraco-claviculaire*. Le bras antérieur de ce levier, c'est-à-dire, la partie de la clavicule comprise entre l'apophyse coracoïde & le sternum, offre en ligne directe quatre pouces d'étendue, tandis que l'autre bras du même levier, c'est-à-dire, la partie

(a) Quand on examine la clavicule sur un squelette desséché, elle paroît appuyée sur l'apophyse coracoïde de l'omoplate, mais dans l'état naturel elle en est éloignée d'environ quatre à cinq lignes, & séparée par les ligamens coraco-claviculaires. Le seul appui de l'extrémité externe de la clavicule, est la facette articulaire de l'acromion, qui est taillée obliquement de dehors en dedans, & en sens opposé de celle de la clavicule, & qui est bien plus élevée que l'apophyse coracoïde. *Note du Rédacteur.*

de la clavicule comprise entre l'apophyse coracoïde & l'acromion, n'est que d'un pouce & demi. On voit d'avance que toutes les causes qui tendront à diminuer l'angle formé par le concours de deux lignes, dont l'une sera tirée de l'extrémité sternale de la clavicule, jusqu'à la portion de cet os situé sur l'apophyse coracoïde, & l'autre de cette portion vers l'angle inférieur de l'omoplate, pourront produire une distension, & même une rupture des ligamens & de la capsule qui unissent la clavicule à l'acromion. L'action de ces causes sera d'autant plus puissante, que les deux bras du levier sont plus inégaux.

4. Je dois encore ajouter quelques remarques sur l'angle formé par le concours des deux lignes qui représenteroient les deux clavicules, & qui se réuniroient au milieu de la partie supérieure du sternum. Ces deux lignes forment un angle très-obtus, & cet angle n'est susceptible que de varier très-peu. Il diminue lorsqu'une puissance quelconque fait retirer les épaules en arrière, & on éprouve alors une distension plus ou moins grande dans les ligamens sterno-claviculaires. Cette distension peut être portée jusqu'à une lésion marquée, & même jusqu'à une rupture.

86 MÉCANISME DES LUXATIONS.

Cet objet va être éclairci en traitant de la luxation sternale de la clavicule.

I.

Sur le mécanisme de la luxation sternale de la clavicule.

5. Il est bon de rappeler ici quelques notions anatomiques sur les ligamens de la clavicule. On fait que cet os est fixé au sternum par une capsule articulaire, & que cette articulation est fortifiée par les ligamens rayonnés antérieurs qui recouvrent la capsule, & dont les fibres vont en divergeant. En enlevant ainsi avec soin le tissu cellulaire de la partie postérieure de cette articulation, on observe des trousseaux ligamenteux, qui vont, en s'étendant en rayons, se perdre à la partie postérieure & supérieure du sternum, en passant sur les rebords de la facette articulaire. Le ligament inter-claviculaire résiste en outre à l'écartement des extrémités sternales des deux clavicules; mais toutes les fibres de ce ligament ne vont pas se rendre d'une clavicule à l'autre: un grand nombre se borne de part & d'autre aux deux parties supérieures de la facette articulaire du ster-

num, & quelques-unes seulement s'étendent d'une clavicule à l'autre.

6. Mais de tous ces ligamens, le plus fort est le costo-claviculaire, qui s'attache à la distance de près d'un pouce de la partie antérieure de la clavicule & au cartilage, ainsi qu'à la partie osseuse correspondante de la première côte. La direction de ses fibres est de haut en bas, & de derrière en devant : elles sont seulement dans un état de tension quand la clavicule, dans ses divers mouvemens naturels, s'éloigne de la première côte, ou qu'elle se porte en arrière ; ce qu'il faut remarquer avec soin, relativement au mécanisme de la luxation sternale de la clavicule.

7. Les ligamens dont je viens de parler, fixent cet os, sans cependant l'empêcher d'avoir une espèce de mouvement en cône : la pointe de ce cône répond au centre de l'articulation sternale de la clavicule, & sa base circulaire est décrite par l'extrémité humérale, & se trouve environ d'un pouce & demi de diamètre. Ce mouvement s'exécute de concert avec l'omoplate, à l'aide des muscles moteurs de ce dernier os. Ce sont là les bornes auxquelles la tension des ligamens de la partie sternale de la clavicule paroît pouvoir

88 MÉCANISME DES LUXATIONS.

s'étendre; en sorte que, lorsque les épaules sont portées en arrière & en bas, autant que l'état naturel peut le permettre, les ligamens rayonnés antérieurs & le costo-claviculaire éprouvent une forte tension, & l'extrémité antérieure de la clavicule devient plus saillante, & fait effort pour se porter en avant.

8. Quoique la luxation sternale de la clavicule soit très-rare, cependant la rétraction des omoplates en arrière peut être assez violente pour la produire. Dans les classes laborieuses de la société, les grands poids qu'on porte dans des hottes peuvent exposer à cet accident, avec le concours de quelque autre circonstance singulière. Il est vrai qu'un instinct naturel porte l'homme à la prévenir, en s'inclinant & en remuant d'ailleurs le centre de gravité en avant; car alors le dos porte une partie du poids facile à évaluer, si on fixoit l'inclinaison du plan, & les épaules n'éprouvent qu'une bien moindre rétraction; en sorte qu'on voit des hommes robustes, & même des femmes, porter impunément des fardeaux énormes dans leurs hottes. Une observation particulière fera connoître le concours des circonstances qui peuvent, dans ce cas, produire la luxation sternale de la clavicule.

9. Dans l'été de 1784, un boulanger, chargé d'une hotte pleine de pain, voulut se reposer en passant sur le pont neuf: il choisit une borne pour servir d'appui au poids dont il étoit chargé; mais à cause de la forme sphérique du sommet de la pierre, la base de sa hotte glissa, & dans le moment où elle alloit l'entraîner à la renverse, il fit brusquement une flexion du corps en avant, pour éviter d'être entraîné. L'effort violent qu'il fit pour contrebalancer la compression des attaches de la hotte, fut immédiatement suivi d'une vive douleur à la partie supérieure & latérale du sternum, avec une saillie en avant, formée sous la peau par la tête de la clavicule du côté gauche. L'épaule de ce côté étoit retirée en arrière, & ne pouvoit être mue sans augmenter la douleur. Le lieu où les ligamens sternaux & la capsule de la clavicule avoient été rompus, s'engorgea bientôt, & il s'y forma une espèce de tumeur qui s'étendoit aux environs. C'est dans cet état qu'il se présenta dans un des hôpitaux de la capitale, pour consulter le chirurgien major qui étoit alors en exercice. Ce dernier négligeant de prendre des informations exactes sur les circonstances qui avoient précédé, & ignorant d'ailleurs

90 MÉCANISME DES LUXATIONS.

le mécanisme de la luxation sternale de la clavicule, ne vit dans ces symptômes qu'une tumeur qui s'étoit formée dans cette partie, & qu'il falloit tâcher de résoudre par l'application d'un emplâtre. Le malade s'en tint long-temps à ce frivole secours, toujours presque privé de l'usage de son bras, & dans un état de souffrance. Le gonflement se dissipa peu à peu en grande partie; mais l'extrémité antérieure de la clavicule étoit toujours fort saillante, & le bras, privé de son point d'appui, étoit presque sans force. Il resta près de trois mois dans cet état, & consulta diverses personnes, sans en tirer aucune lumière ni aucun soulagement.

10. C'est à cette époque que j'eus occasion de le voir à la Charité, où il étoit venu consulter M. *Desault*, qui étoit alors substitut du chirurgien en chef de cet hôpital. Cet habile chirurgien fit les questions convenables; & portant la main sur la partie saillante de la clavicule, il reconnut sans peine l'existence de la luxation: le temps propre à la réduction étoit sans doute expiré, & il y avoit à présumer que le tissu cellulaire, voisin de la partie affectée, avoit pris une consistance ligamenteuse, & suppléoit en partie à la fonction des ligamens qui avoient été

rompus : aussi le malade commençoit-il à reprendre un peu plus de liberté dans le mouvement du bras. Le chirurgien éclairé auquel le malade s'étoit adressé en dernier lieu, lui proposa de tenter encore l'application du bandage, pour réduire & entretenir en position la clavicule ; mais le boulanger craignit la perte du temps, ou de nouvelles souffrances ; il préféra garder son incommodité. Je laisse au lecteur le soin de se livrer aux réflexions qu'un semblable événement fait naître.

11. L'aitiologie de la luxation sternale de la clavicule est facile à entendre, d'après ce que j'ai dit (4, 7,) ; mais il reste à rendre sensible, par des vérités prises de la mécanique, la violence de la distension qu'ont dû éprouver les ligamens sterno-claviculaires dont la rupture n'a eu lieu que d'un côté, sans doute par une position particulière de la personne. Elle étoit debout lorsque tout le poids du fardeau a porté ses épaules en arrière & en bas ; mais dans le même temps, les muscles abdominaux sont entrés dans une forte contraction, & ont retiré brusquement le sternum, & la partie inférieure de la poitrine en devant. Les ligamens sterno-claviculaires ont donc été dans

92 MÉCANISME DES LUXATIONS.

le cas d'une corde tirée en même temps en sens opposé par deux causes puissantes. *Borelli* fait voir, & c'est d'ailleurs une vérité facile à démontrer, que si les deux extrémités d'une corde roide, & propre à être contractée, sont directement tirées par deux puissances dont les mouvemens soient égaux au moment de la résistance de la corde, la force par laquelle cette corde résiste à l'attraction, égale les deux puissances ensemble, qui sont d'ailleurs égales entre elles. Les ligamens sterno-claviculaires, pour ne pas être rompus, auroient dû avoir une force égale à l'attraction qu'exerçoit le poids du fardeau, & à celle que pouvoit produire la contraction des muscles de l'abdomen : or, cette dernière action seule est énorme, si l'on en juge par comparaison avec celles de plusieurs autres muscles dont *Borelli* a évalué les puissances.

12. On a encore une autre manière de juger de la force de ces muscles, en partant d'un fait connu. On sait que lorsqu'un homme est étendu à la renverse sur un plan horizontal, la seule contraction des muscles abdominaux suffit pour élever le tronc, & pour vaincre la résistance qu'oppose le poids de ce même tronc, de la tête & des extrémités inférieures.

En supposant ce poids total de cent livres, tel qu'il est à peu près dans un homme d'une stature ordinaire, & en transportant le centre de gravité de cette masse irrégulière dans la partie moyenne & interne de la poitrine, il faudroit une puissance de cent livres pour élever un pareil poids, en rendant la direction de cette puissance perpendiculaire à l'axe du corps. Il faut maintenant faire attention que l'attraction des muscles abdominaux qui l'emporte sur la résistance de ce poids, s'exerce presque parallèlement à l'axe du corps, & que par conséquent elle doit être immense; la difficulté de fixer avec précision la position du centre de gravité, & le degré d'inclinaison de la direction des muscles abdominaux, empêche d'évaluer avec exactitude la forte attraction de ces muscles. Il suffisoit de faire voir qu'elle ne peut être que d'une très-grande étendue. Cette considération sur la force des muscles, qui quelquefois concourent par leurs efforts à produire une luxation, ne doit jamais être omise : elle sert à corriger les fausses idées qu'on se formeroit de la non possibilité de certaines luxations, d'après des expériences faites dans les amphithéâtres. J'ai vu en effet des hommes

94 MÉCANISME DES LUXATIONS.

très-forts pousser avec violence l'épaule d'un cadavre , en arrière & en bas , sans jamais pouvoir produire la luxation sternale de la clavicule.

13. On sent bien que pour réduire une pareille luxation, il ne faut ni leviers, ni poulies , ni cabestan , ni enfin tout cet appareil imposant de machines compliquées, qu'on a employées dans l'antiquité, même dans les cas les plus simples. La réduction consiste à faire pousser par un aide l'épaule en avant , & dans un sens contraire à l'action des muscles trapèze & rhomboïde, pendant que le chirurgien lui-même comprime la partie antérieure de la clavicule , & la remet en place (a). Le bandage qu'on applique pour maintenir la partie réduite, doit remplir trois objets ; fixer le bras contre le tronc en forme de maillot , pendant que l'avant-bras est fléchi à angle droit ; empêcher l'épaule de se porter en arrière, & contenir l'extrémité luxée avec une

(a) La réduction consiste à porter en dehors le moignon de l'épaule , & à l'éloigner du tronc, en même temps qu'on le pousse en devant. C'est le moyen de mettre l'extrémité interne de la clavicule au niveau de la cavité sur laquelle elle doit appuyer. (*Note du Rédacteur.*)

pelote ou des compresses graduées : je supprime les détails de ce bandage & les autres moyens connus , qui sont relatifs à la conduite du malade , & aux accidens particuliers qui peuvent survenir.

II.

*Sur le mécanisme de la luxation humérale ;
ou scapulaire de la clavicule.*

14. L'articulation de l'extrémité postérieure de la clavicule, est non-seulement contenue par sa capsule articulaire, & par les ligamens qui la fortifient , mais encore cet os est attaché d'une manière plus fixe à l'omoplate , au moyen du ligament qui part de la base du bec coracoïde , & qui va s'attacher vers le point d'inflexion de la courbure de la clavicule. Ce dernier ligament permet cependant des mouvemens de quelques lignes d'étendue , en avant, en haut & en arrière. Sa partie postérieure , par sa forme triangulaire & ses attaches , limite le mouvement de rotation que la clavicule pourroit exécuter , ce qui produiroit une espèce de torsion dans la capsule acromiale & pourroit la faire rompre. L'autre partie du même ligament , qui a une forme quarrée , oppose un obstacle au

trop grand éloignement de la clavicule d'avec le corps de l'omoplate.

15. Lorsque la clavicule porte sur son point d'appui, le ligament coraco-claviculaire est dans un état de relâchement, & cet os peut alors exécuter plus librement un commencement de rotation, ce qui augmente la facilité des mouvemens du bras. Il faut sur-tout remarquer que c'est dans cette position que la capsule articulaire de la clavicule avec l'acromion, est dans un certain degré de distension forcée. Au contraire, lorsque la clavicule est aussi éloignée de la base coracoïde, que peut le permettre le ligament coraco-claviculaire, la capsule acromiale est dans un état de relâchement. Ces deux états opposés doivent être remarqués avec soin, pour bien concevoir comment s'opère la luxation de l'extrémité postérieure de la clavicule.

16. Puisque la capsule & les ligamens qui fixent la clavicule avec l'acromion s'opposent à la luxation, on peut les regarder comme une puissance placée à l'extrémité externe de la clavicule, considérée comme un levier dont le point d'appui est vers la base coracoïde, & dont le plus grand bras, qui est vers le sternum, est à l'autre dans le rapport de 8
à

à 3. L'autre puissance appliquée au grand bras du levier, sera le muscle grand pectoral, qui, lorsqu'il se contracte, presse fortement la clavicule contre le bec coracoïde, & met dans la distension forcée, la capsule acromiale. Voilà donc d'abord la position de la clavicule qui peut favoriser la luxation. Il s'agit de rechercher quel est le genre de mouvement de l'omoplate, qui peut concourir au même effet.

17. Je dois d'abord rappeler ce qu'on entend par axe de rotation : c'est une ligne droite prise dans le corps, autour de laquelle il peut se mouvoir. Or, on démontre en mécanique, qu'un corps de figure quelconque, a toujours trois axes principaux, qui font entr'eux des angles droits, & autour desquels il peut exécuter des mouvemens de rotation (a). Cela

(a) Quoique pour entendre la démonstration de cette proposition, il faille être très-versé dans les hautes mathématiques, cependant on peut facilement, sans ces connoissances, bien entendre la proposition en s'exerçant à faire tourner des corps de figure quelconque successivement autour de trois axes, & par conséquent ce que j'en dis par rapport à la luxation de la clavicule, est à la portée de tout le monde.

Ceux qui voudront en connoître la démon-

98. MÉCANISME DES LUXATIONS.

posé, l'omoplate considérée comme un corps isolé, & d'une figure déterminée, peut exécuter un mouvement de rotation autour de l'axe de l'extrémité humérale à l'extrémité sternale de la clavicule; un second autour de l'axe étendu de l'extrémité acromiale à l'angle antérieur & inférieur de cet os; & enfin, un autre autour d'un troisième axe, qui seroit représenté par une ligne perpendiculaire aux deux autres. Il s'agit maintenant d'examiner quels sont, parmi ces mouvemens, ceux qui peuvent lui être imprimés dans l'état naturel, & produire la rupture de la capsule acromiale. Il est évident d'abord, que l'omoplate est trop immédiatement appliquée au tronc du corps, pour qu'elle puisse exécuter un commencement de rotation autour du second axe désigné : d'ailleurs, le ligament coraco-claviculaire, opposeroit une forte résistance à la luxation. Il ne reste donc qu'à considérer les efforts qui pourroient être faits autour des deux autres axes.

18. J'ai déjà dit que la ligne tirée de

stration, la trouveront dans le troisième chapitre de l'introduction à l'astronomie-physique, par M. Cousin. (*Note de l'auteur.*)

l'acromion à l'extrémité sternale de la clavicule, forme un angle droit avec la ligne étendue de l'acromion à la pointe antérieure & inférieure de l'omoplate. La première peut donc être regardée comme un des axes principaux, autour duquell'omoplate peut recevoir, par des causes quelconques, un mouvement de rotation; enforte que l'angle formé par ces deux lignes, tende à augmenter. Plusieurs puissances peuvent contribuer à cet effet, pendant que la capsule acromiale & les ligamens qui la fortifient, tendent à l'empêcher; mais cette résistance seule auroit un grand désavantage dans la manière d'agir. En effet, si on prend pour centre de mouvement, le milieu de la facette articulaire acromiale, la distance de ce point à la direction des fibres capsulaires & ligamenteuses, est environ de deux lignes, & si on substitue, à l'action du grand dentelé, une puissance unique qui pousse en avant le milieu de la base de l'omoplate, la distance du centre de mouvement à la direction de cette puissance, sera environ de trois pouces. Le rapport des distances de ces deux puissances, sera donc celui de 2 : 36, ou bien 1 : 18. On voit avec quelle facilité la capsule & les ligamens de l'articulation

acromiale seroient rompus , si d'un autre côté le ligament qui unit l'apophyse coracoïde avec la clavicule , n'offroit une très-grande résistance au mouvement de rotation de l'omoplate autour du premier axe supposé. Il faut joindre à cela l'action combinée du muscle trapèze & du rhomboïde , qui, par leur contraction, peuvent balancer l'effort du grand dentelé & celui des autres puissances étrangères. Il ne paroit pas d'ailleurs qu'une luxation humérale de la clavicule, de cette sorte, soit constatée par aucune observation directe.

19. Il ne reste donc plus qu'à considérer un troisième cas, c'est-à-dire, l'examen des efforts qui peuvent imprimer un mouvement de rotation à l'omoplate autour d'un troisième axe perpendiculaire aux deux autres , & qui seroit représenté par une ligne tirée à angles droits sur le plan de cet os & de la clavicule. Il est évident qu'au moment que ces efforts commencent à agir, l'angle droit qu'ils forment est diminué , & que la capsule acromiale , ainsi que ses ligamens, sont dans une distension forcée ; mais ce qui facilite la diminution de cet angle, & par conséquent le danger de la luxation, est l'action simultanée des muscles releveurs de l'omoplate, & en même temps quel-

que chute ou quelque coup qui tende à porter l'épaule vers la tête; car alors la clavicule & l'omoplate seront comme deux leviers étendus de l'extrémité sternale de la clavicule à l'acromion, & de l'acromion à l'angle inférieur de l'omoplate, lesquels forment un angle à l'acromion, & que des puissances fléchissantes tâchent de rapprocher, pendant qu'un lien qui passe à l'extérieur du sommet de cet angle, & qui vient s'attacher de part & d'autre à chacun de ces leviers, empêche le rapprochement de ces derniers, & la diminution de l'angle. Si l'on pouvoit donc déterminer avec précision la direction de ces puissances fléchissantes, & leurs distances du centre du mouvement, il seroit facile de connoître dans le cas d'équilibre, leur rapport avec la résistance, c'est-à-dire, l'action des fibres capsulaires & ligamenteuses à l'articulation acromiale; mais quoi qu'il en soit de cette évaluation, qu'une foule de circonstances peuvent faire varier, on voit que les ligamens qui résistent en cet endroit à la luxation, ont un très-grand désavantage, parce qu'ils agissent à une très-petite distance du centre du mouvement.

20. Une circonstance qui augmente dans ce cas la facilité de la rupture des

ligamens vers l'acromion, est la situation de la clavicule sur l'apophyse coracoïde : en effet, dans les efforts de rotation de l'omoplate autour du troisième axe, la base de l'apophyse coracoïde, est en même temps poussée avec violence contre la clavicule, au point où elle y correspond; & puisque les arcs décrits suivent la raison des rayons, on aura l'arc en ce point : l'arc au point acromial : : 8, 11 ; ce qui concourt à la rupture des ligamens, à l'articulation acromiale : d'ailleurs, le ligament coraco-claviculaire, qui, dans les autres cas précédens, opposoit un très-grand obstacle à la luxation, devient ici indifférent & de nul effet, puisque la luxation n'arrive jamais mieux que quand la clavicule reste appliquée sur l'apophyse coracoïde (a).

(a) L'examen de l'articulation de l'extrémité scapulaire de la clavicule peut conduire à la connoissance du mécanisme de sa luxation. Cette articulation est tellement serrée, que les deux os qui la forment, ne peuvent se mouvoir l'un sans l'autre ; leurs facettes articulaires sont affermies par des ligamens très-courts qui en empêchent la mobilité. Cette disposition fait que la clavicule ne peut agir seule : c'est un levier appuyé par ses deux bouts, fixé d'une manière immobile à son extrémité externe, & dont le centre du mouvement se passe toujours

21. La théorie reçoit un dernier complément de preuves, des faits observés qui constatent la luxation de l'extrémité scapulaire ou humérale de la clavicule. Je

dans son articulation avec le sternum. En effet, que l'épaule s'abaisse, qu'elle s'élève, qu'elle se porte en devant, la clavicule suit ces différens mouvemens. On remarque aisément que dans l'élévation portée à un haut degré, la clavicule & l'acromion forment un angle rentrant en bas & saillant en haut, de manière que leurs facettes articulaires se touchent moins exactement vers leur partie supérieure, & se pressent inférieurement, & que dans l'abaissement le contraire arrive. Cela posé, comme la clavicule ne peut jamais se luxer en bas sous l'acromion, il est évident que la luxation de son extrémité externe n'aura lieu qu'autant que l'omoplate sera abaissée & fixée par la puissance qui détermine cette luxation, tandis que la portion du trapèze qui s'attache à la clavicule, agira en même temps, & élèvera seulement cet os. Cette puissance, dans le cas de coup ou de chute, doit être assez forte pour rompre les ligamens de cette articulation, & même une partie de ceux qui unissent la clavicule à l'apophyse coracoïde. À l'instant de cette rupture, le trapèze, dont l'action sur l'omoplate fixée, est alors sans effet, exerçant toute sa force sur la clavicule, l'entraînera en haut avec d'autant plus d'énergie, que le levier qu'elle représente, a son point d'appui du côté interne, & par conséquent dans un lieu éloigné de l'endroit où agit la puissance. (*Note du Rédacteur.*)

n'ai pas besoin de rappeler celle qui arriva à *Galien* lui-même dans le parc des exercices ; le récit en est si dénué de circonstances , qu'on ne peut en tirer aucune lumière. On a rapporté d'autres observations semblables, sans insister beaucoup ni sur les détails de l'accident , ni sur les signes diagnostics qui peuvent faire éviter toute erreur. Je dois cependant excepter celle qui a été publiée dans le *Journal de médecine* du mois de juin 1785 : elle a pour objet un homme qui , en sortant d'un cabaret , se laissa tomber de manière que le moignon de l'épaule droite porta sur un pavé plus haut que les autres. Son camarade fut entraîné dans sa chute , & tomba sur lui. On voit là toutes les circonstances qui concourent à diminuer l'angle droit désigné ci-dessus , & à produire la luxation de l'extrémité scapulaire de la clavicule.

22. Les signes diagnostics sont dans ce cas -ci assignés avec beaucoup de netteté , & tels qu'on devoit les attendre d'un chirurgien très-habile en anatomie. *M. Desault* s'informa d'abord des circonstances de la chute , & il procéda ensuite à l'examen des parties. Il commença par promener un doigt sur cette clavicule de dedans en dehors , &

un doigt de l'autre main sur l'épine de l'omoplate, de derrière en devant : il reconnut que l'extrémité scapulaire de la clavicule faisoit une saillie considérable au-dessus de l'apophyse acromion, tandis que l'extrémité scapulaire de la clavicule gauche étoit presque au niveau de l'apophyse acromion correspondante. Pour une plus grande sûreté, il apprit du malade que cette disposition n'existoit point avant la chute. En retirant l'épaule en dehors, & en pressant sur la saillie de l'extrémité scapulaire de la clavicule, on la faisoit disparaître : ce qui ne laissoit plus de doute sur l'existence de la luxation.

23. La réduction est facile, & s'opère sans effort : elle consiste à retirer l'épaule en dehors en la relevant, & à presser sur la saillie de l'extrémité scapulaire de la clavicule, pour l'adapter à la partie latérale interne & supérieure de l'acromion. Pour maintenir les parties luxées, & favoriser la génération d'une nouvelle capsule articulaire, je ne connois point de bandage mieux entendu que celui qu'emploie M. *Desault* à l'hôtel-dieu, & dont on peut voir la description dans l'ouvrage périodique que je viens de citer. Il a l'avantage de tenir l'épaule relevée, de fixer le bras d'une manière solide, & de

prévenir toute espèce de dérangement.

Je publierai successivement le mécanisme des luxations des os du bras & de l'avant-bras, & ainsi des autres. Il est bon que les personnes éclairées soient bien convaincues de la nécessité d'une nouvelle théorie dans ce genre. Je conviens qu'un chirurgien habile en anatomie évite souvent l'erreur, quoiqu'il n'ait point approfondi le mécanisme des luxations; mais outre qu'il lui importeroit d'être conduit par des principes raisonnés, & qu'il peut sans cela faire lui-même des tentatives vaines & fausement dirigées dans des cas difficiles, ne doit-il pas rechercher à mettre plus de cohérence dans ses procédés, & à s'éclairer des lumières de la mécanique? La nécessité d'un nouveau traité des luxations, est bien plus urgente pour les personnes qui se mêlent de les réduire, en se bornant à des idées vagues & confuses d'anatomie. On doit désirer d'ailleurs, que les savans qui ont une influence si puissante sur l'opinion publique, puissent avoir désormais des idées fixes sur l'application de la mécanique au corps humain, & que cette branche importante de la physique, prenne enfin dans ce siècle, le rang qu'elle mérite d'occuper parmi les autres sciences humaines.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1788.

La colonne du mercure, dans le baromètre, du premier au 6, s'est abaissée de 27 pouc. 11 lign. à 27 pouces 8 lignes; le six & le sept, elle s'est élevée de 28 pouces 2 lignes à 28 pouces 4 lignes; du 8 au 10, de 28 pouces, elle s'est abaissée à 27 pouces 8 lignes; du onze au quatorze elle s'est élevée de 28 pouces 1 ligne à 28 pouces 4 lignes; du quinze au vingt-neuf, elle s'est abaissée de 27 pouces 11 lignes à 26 pouces 11 lignes; le vingt-un au soir, par S. la plus haute élévation a marqué 28 pouces 4 lignes; la moindre 26 pouces 11 lignes: ce qui fait une variation de 17 lignes.

Du premier au quinze le thermomètre a marqué, au matin, deux fois 1 au-dessous de 0, deux fois $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, & de 2 à 6 au-dessus; à midi, de 1 à 10; au soir, de 0 à 6 au-dessus. Pendant cette quinzaine, le ciel a été couvert huit jours, clair un, & variable six jours; il y a eu six fois de la pluie, deux fois de la neige, une fois de la bruine, quatre fois du brouillard, dont deux épais

& puant. Les vents ont soufflé quatre jours N., un jour E., un jour N-E., un jour N-O., cinq jours S., trois jours S-O., un jour O.

Du 16 au vingt-neuf, le thermomètre a marqué au matin de 1 à 5 au-dessus de 0 ; à midi de 4 à 10 ; au soir, de 2 à 7. Le ciel a été couvert six jours, clair un jour, & variable sept jours. Il y a eu vingt fois de la pluie, dont pluie & grand vent le 21. Les vents ont soufflé deux jours N., un jour E., un jour N-E., cinq jours S., trois jours O., un jour S-O., & un jour N-E. matin, S-O. soir. Le sud a été orangeux & fort.

L'hygromètre a montré plus d'humidité dans la seconde quinzaine.

Il est tombé pendant le mois 2 pouces 3 lignes 6 dixièmes d'eau à Paris.

La température a été très-douce, particulièrement pendant la seconde quinzaine, où le thermomètre est monté au terme de la végétation (10) : aussi quelques arbustes ont donné des feuilles, & les soucis ont conservé leurs fleurs ; mais les matinées fraîches & la froideur de l'humidité ont arrêté la grande végétation, qui n'a fait heureusement aucun progrès.

Cette constitution douce & humide a été favorable à la classe du peuple , qui a fourni peu de malades aux hôpitaux : analogue à celle du mois dernier , elle a entretenu les fluxions , les rhumes , les catarrhes ; les affections rhumatismales ont paru plus inflammatoires , & ont exigé des saignées rapprochées. Les fluxions de poitrine ont presque toutes porté le caractère rhumatismal ; les plus fâcheuses ont été celles dont les douleurs se portoient principalement à la base de la poitrine ; le point de côté se manifestoit aux fausses côtes , se portant postérieurement ; la toux étoit alors profonde , & les malades ressentoient une chaleur brûlante à la base des poumons , tirant vers le dos , ce qui rendoit la toux très-douloureuse , & la respiration très-gênée : la plupart ont été sujets à la suppuration des poumons , ou à une leucophlegmatie rebelle , avec un pouls dur , malgré les saignées abondantes faites à l'invasion , les évacuations de bile cuite , & qu'on ait fait suppurier long - temps les vésicatoires appliqués sur le foyer de la douleur de côté.

Les fausses fluxions de poitrine , les douleurs de côté avec oppression , ont été très-communes , & se sont dissipées.

facilement. On a vu quelques hépatites : elles ne se sont terminées que vers le quinze de la maladie. En général, la bile a eu peine à couler ; elle s'est manifestée long-temps crue dans les fièvres bilieuses , ce qui les a rendu rebelles. Cette disposition a donné lieu à beaucoup d'affections nerveuses, dont on n'a obtenu la terminaison que par des évacuations de bile cuite, & d'où les affections hémorrhoidaires ont été nombreuses : les saignées du bras, les sangsues, les délayans, les bains, paroïssient bien énerver les symptômes, mais on pouvoit assurer leur retour, si on n'avoit pas obtenu des fontes bilieuses ; plusieurs ont occasionné des attaques d'apoplexie qui ont cédé aux moyens indiqués. »

La goutte a tourmenté ceux qui y sont sujets ; elle s'est déplacée fréquemment, & a été assez irrégulière. Il y a eu nombre de gouttes vagues, mais régulières ; les synoques simples ont été très-communes : elles se sont terminées heureusement par des sueurs critiques. Les petites véroles n'ont point été communes, mais les rougeoles ont régné ; plusieurs ont été orageuses à leur début & assez bénignes ; d'autres, bénignes à

leur invasion , qui sont devenues très-fâcheuses : celles-ci, du deux ou trois, manifestotent leur malignité par une très-grande agitation, par un gonflement aux mains, ensuite aux pieds; la langue sèche & noire , peu ou point d'altération, un petit délire sourd, de l'oppression ; alors rarement les malades passotent le cinq : en général, la saignée est devenue nécessaire vers la convalescence, où il survenoit des accidens très-fâcheux dont peu ont rechappé. Les fièvres nerveuses ont été communes & très-orageuses, mais peu ont eu une terminaison funeste. Les apoplexies ont été nombreuses, ainsi que les paralysies. Enfin, le peu d'élasticité de l'atmosphère qui s'est maintenue pendant la seconde quinzaine , & qui doit faire époque dans l'histoire météorologique , a fatigué cruellement les asthmatiques.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

F E V R I E R 1788.

(Nota. Ce signe 0-indique les degr. de froid au dessous de zéro.)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A sept heures du mat.	A midi	A neuf heures du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	0-1	1, $\frac{1}{4}$	0-0	27 11, $\frac{1}{4}$	27 11,	27 10, $\frac{1}{4}$
2	0-1	1, $\frac{1}{4}$	1,	27 10, $\frac{1}{4}$	27 10, $\frac{1}{4}$	27 8, $\frac{1}{4}$
3	3, $\frac{3}{4}$	8, $\frac{1}{4}$	5, $\frac{1}{4}$	27 8,	27 8, $\frac{3}{4}$	27 10, $\frac{1}{4}$
4	3, $\frac{3}{4}$	7, $\frac{1}{4}$	5,	27 10, $\frac{1}{4}$	27 10, $\frac{1}{4}$	27 10, $\frac{1}{4}$
5	6,	10,	5, $\frac{1}{2}$	27 10, $\frac{1}{4}$	27 11,	28 1,
6	3,	6,	5,	28 4,	28 4,	28 4,
7	3,	8, $\frac{1}{4}$	5,	28 4,	28 3,	28 2, $\frac{1}{4}$
8	3,	5,	3, $\frac{1}{2}$	28	27 11, $\frac{1}{4}$	27 10, $\frac{1}{4}$
9	2, $\frac{1}{4}$	4,	3,	27 9,	27 9, $\frac{1}{4}$	27 8, $\frac{1}{4}$
10	2,	6,	2,	27 10,	27 11,	28
11	0 -	3, $\frac{1}{4}$	1,	28 1,	28 3,	28 4,
12	0 -	3, $\frac{1}{4}$	3,	28 4,	28 4,	28 4,
13		5,	2, $\frac{1}{2}$	28 2,	28 2,	28 3,
14	2, $\frac{1}{4}$	6,	5,	28 3,	28 3,	28 2, $\frac{1}{4}$
15		8, $\frac{1}{4}$	5,	28 1,	27 11, $\frac{1}{4}$	27 11, $\frac{1}{4}$
16	4,	8,	4, $\frac{1}{2}$	27 11,	27 11,	27 10, $\frac{1}{4}$
17	3, $\frac{1}{4}$	6,	5,	27 10, $\frac{1}{4}$	27 10, $\frac{1}{4}$	27 10, $\frac{1}{4}$
18	1, $\frac{1}{4}$	4, $\frac{1}{4}$	2, $\frac{1}{4}$	27 11,	27 11, $\frac{1}{4}$	27 10, $\frac{1}{4}$
19	1,	5, $\frac{1}{4}$	3,	27 7,	27 6,	27 4,
20	3,	9,	6,	28 2,	27 2,	27 1, $\frac{1}{4}$
21	4, $\frac{1}{4}$	9,	5, $\frac{3}{4}$	27	27	26 11, $\frac{1}{4}$
22	5,	9, $\frac{1}{4}$	5,	27 3,	27 3, $\frac{1}{4}$	27 4,
23	4,	7,	5,	27 3,	27 2, $\frac{1}{4}$	27 4, $\frac{1}{4}$
24	5,	8,	5, $\frac{1}{4}$	27 2,	27 1, $\frac{1}{4}$	27
25	4, $\frac{1}{4}$	6, $\frac{1}{4}$	4, $\frac{1}{4}$	27 5,	27 6, $\frac{1}{4}$	27 9, $\frac{1}{4}$
26	3, $\frac{1}{4}$	8, $\frac{1}{4}$	5, $\frac{1}{4}$	27 10,	27 10,	27 8,
27	4, $\frac{1}{4}$	6,	7,	27 5,	27 5,	27 6,
28	5,	10,	7,	27 7,	27 7, $\frac{1}{4}$	27 7, $\frac{1}{4}$
29	5,	9, $\frac{1}{4}$	6, $\frac{1}{4}$	27 6,	27 6, $\frac{1}{4}$	27 5, $\frac{1}{4}$

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>A 7 heures du mat.</i>	<i>A midi.</i>	<i>A 9 heures du soir.</i>
1	N-E. couvert.	N-E. couvert.	Co. neig. apr.-m.
2	S. couvert.	S. un peu de fol	Couvert.
3	S. co. un p. de v.	S. clair en part.	Co. pluie ap.-m.
4	S. couvert.	S-O. couv.	Couvert.
5	S-O. couvert.	S-O. pluie.	Clair.
6	S-O. brouillard.	S-O. soleil faible	Couvert.
7	E. cl. bro. lég. n. <i>lun. à 7 h. 2' m.</i>	E. clair.	Clair.
8	N. couv.	N. couvert.	Couv.
9	N. couv.	N. couv.	Couv.
10	N. un p. de neig.	N. couv.	Couv.
11	N. co. lég. brou.	N-E. clai. en pa.	Bro. épai. & pu.
12	S. couv. brouil.	S. couv.	Couvert.
13	S. cou. brou. ép.	S. pluie.	Clair.
14	O. couvert.	O. couvert.	Pl. <i>lun. p. q. à 9 h.</i> <i>5' f. pl. ap.-m.</i>
15	N-O. co. pl. la n.	N-O. pl. da. la m.	Un p. de pl. a.-m.
16	N-O. clair en pa.	S. couv.	Clair en partie.
17	O. co. en par. v.	O. pl. da. l. ma. v.	Cl. en pa pl. a.-m.
18	N. couv.	N. couvert.	Couv.
19	N. clair.	N. clair.	Clair.
20	O. clair en part.	O. couv. en par.	Co. pl. vers 1 h.
21	S. couvert.	S. pluie, <i>pl. lu.</i> <i>à 0 h. 58' f.</i>	Pluie, gr. vent.
22	S-O. clair en pa. ve. pluie la nuit.	S-O. clai. en part. vent.	Cl. c. p. pl. ap.-m. p. vent.
23	O. pluie.	O. co. pl. da. la m.	Cl. en p. pl. a.-m.
24	S. pl. & pend. la n.	S. co. pl. la m. v.	Co. pl. apr.-m. v.
25	N-E. pl. & p. la n.	N-E. c p. da. la m.	Clair.
26	S. couv.	S. couv.	Cou. plu. apr.-m.
27	E. pl. & pe. la nu.	E. co. un p. de pl.	Co. pl. ab. ap.-m.
28	S. couvert, pluie pend. la nuit.	S. couv.	Cl. en par. d. q. à 8 h. 25' soir.
29	S. couv.	S. couv.	Pluie abund.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chal. 10 deg. le 5 & le 28

Degré de froid. 1 le 1 & le 2

Chaleur moyenne. 5 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*

 Mercure. 28 4 $\frac{1}{2}$.

Moindre élév. du Mercure. . . . 26 11 $\frac{1}{2}$

Elévation moyenne. 27 8

Nombre de jours de Beau 3

 de Couvert. . 18

 de Vent. . . . 5

 de Brouillard. 5

 de Pluie. . . . 16

 de Neige. . . . 2

Quantité de Pluie 2 pouces 3 lignes
6 dixièmes.

Le vent a soufflé du N. 6 fois.

 N-E. 2

 N-O. 2

 S. 10

 S-O. 3

 E. 2

 O. 4

TEMPÉRATURE. Elle a été humide, molle
& douce en généra^l; la végétation cependant
n'a point avancé.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de février 1788 ;
par M. BOUCHER, médecin.*

Le froid n'a pas été plus marqué ce mois que le précédent ; la liqueur du thermomètre n'a été observée qu'un seul jour au terme de la congélation : c'est le 18 du mois.

Le vent du sud, qui a régné durant la plus grande partie du mois, nous a encore amené des pluies, & sur-tout à la fin du mois, auquel temps le mercure dans le baromètre a été journellement observé fort bas. Le 21, le 22 & le 23, il étoit descendu au terme de 27 pouces 1 ligne.

Nous avons eu des brouillards pendant plusieurs jours au commencement du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été du terme près de la congélation.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouc. 1 ligne. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 1 ligne $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

15 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

116 MALADIES RÉGN. A LILLE.

Il y a eu 25 jours de temps couvert du nuageux.

15 jours de pluie.

9 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille darts le mois de février 1788.

Quoiqu'il n'y ait pas eu de gelées pendant ce mois, & que le vent ait presque toujours été *sud*, un grand nombre de personnes parmi le peuple ont été attaquées de la pleuro-péritonumonie inflammatoire ; d'autres ont essuyé la fièvre péritonumonique. Le crachement de sang avoit souvent lieu dans la première de ces maladies. Quand le point de côté ne cédoit point aux saignées, un vésicatoire, appliqué à propos sur la partie souffrante, faisoit assez ordinairement cet effet. Nos bols pectoraux diaphorétiques ont par fois achevé la cure, en procurant des sueurs favorables. L'on a été d'autres fois obligé d'aiguiser les loochs avec le kermès minéral, pour obtenir une expectoration louable.

A l'égard des fièvres péritonumoniques, elles étoient de la nature de la double-tierce continue, ayant des redoublemens plus marqués de deux jours l'un ; après avoir désempli suffisamment les vaisseaux sanguins, on devoit avoir recours à un purgatif antiphlogistique, ou même à un émético cathartique, pour évacuer la saburbe des premières voies, marquée par les signes ordinaires, & dont le bon effet decidoit souvent du sort des malades, en prévenant ou

du moins en affoiblissant les redoublemens consécutifs : nombre de personnes auxquelles les remèdes convenables n'avoient point été administrés à temps , sont tombées dans la pulmonie ou dans la fièvre hectique , qui ont aussi été la suite de rhumes négligés.

Il y a eu parmi le peuple quelques familles infestées de la fièvre putride maligne , à laquelle plusieurs ont succombé. La petite-vérole , qui s'étoit montrée dans quelques maisons dès le mois de janvier , ne s'est point étendue.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Memoirs of the medical Society of London , &c. C'est-à-dire , *Mémoires de la Société médicale de Londres , instituée en 1773 ; vol. in-8°. A Londres , chez Dilly , 1787.*

1. Après quatorze années d'institution , cette Société médicale publie enfin les premiers fruits de ses longs travaux.

La préface contient un abrégé des réglemens établis pour cette association , ainsi que les instructions sur les objets des dissertations ou Mémoires , & sur la manière dont ils doivent être traités pour mériter de paroître sous l'attache de cette compagnie. On trouve ensuite l'annonce de la fondation d'un prix annuel de 10 livres

sterlings, destiné aux auteurs qui, au jugement de la Société, auront le mieux traité le sujet proposé. Celui de l'année dernière fut, *quelles sont les maladies qui peuvent être calmées ou guéries en excitant des affections ou des passions particulières de l'ame*. La couronne a été adjugée à M. le D. Falconer, de Bath. La Société demande pour cette année 1788, que l'on détermine comment le corps humain, en santé ou en maladie, est affecté par les différentes espèces d'air. Elle propose pour l'année 1789, le problème énoncé en ces termes : *quelles sont les circonstances qui accélèrent, retardent ou préviennent les progrès de l'infection*.

Passons aux Mémoires qui composent ce volume :

I. Caractère d'Esculape.

L'objet de l'anonyme est de prouver que les divinités payennes étoient en général des hommes qui s'étoient distingués par des découvertes, & par des inventions utiles ; que l'Être suprême, d'après la doctrine des payens, renfermoit plusieurs personnes, suivant qu'il se manifestoit dans l'exercice de sa puissance ; que cette doctrine étoit quelquefois une production de l'esprit du polythéisme, si naturel aux hommes, d'autres fois une suite des méprises des Grecs, qui apportoit leurs divinités de l'Égypte, ou, ce qui est encore plus probable, des nations orientales. Notre auteur avance qu'Esculape étoit ou l'être suprême désigné sous cet attribut particulier, ou un bienfaiteur auquel la postérité attribuoit la découverte de tous les arts utiles. Cet essai est plein de recherches & d'érudition : il suppose une connoissance pro-

fonde des antiquités , & en même temps un talent particulier de faire des conjectures heureuses.

II. *Histoire d'une gangrène survenue à la suite d'une castration, & traitée avec succès par les alkalis & les acides donnés séparément ; par EDOUARD LUTRELL, chirurgien à Tunbridge, communiqué par NATHANIEL HULME, docteur en médecine & membre de la Société méd.*

Cette gangrène avoit résisté au quinquina ; administré seul pendant cinq à six jours, & les forces du malade commençoient à se perdre. Dans ces circonstances, en continuant l'écorce du Pérou en substance, à la dose d'un scrupule, & en décoction, à celle d'environ une once & demie, donnée toutes les trois heures, on eut en même temps recours à l'air fixe dégagé dans l'estomac de l'alkali végétal, par un acide pris immédiatement après le sel lixiviel. Ce fut alors que la mortification s'arrêta, & que la supuration devint bientôt louable.

III. *Observations sur la cause & la cure du tétanos, dans une lettre de BENJAMIN RUSH, docteur en médecine, professeur de chimie en l'université de Philadelphie ; & correspondant de la Société médicale de Londres, à J. C. LETTSOM, docteur en médecine, membre des Sociétés des Antiquaires & médicale de Londres.*

Nous avons rendu compte de ce Mémoire ; en faisant l'analyse du second volume des transactions de la Société philosophique américaine de Philadelphie, dans lequel il est inséré. Voyez le cahier de janvier dernier de notre Journal, tom. lxxiv, pag. 121.

IV. *Palpitation de cœur, accompagnée de symptômes particuliers ; par J. C. LETTSON, docteur en médecine, &c. &c.*

On donne des détails sur deux palpitations, terminées par la mort.

Dans le premier, à l'ouverture du cadavre on a trouvé le cœur considérablement élargi : le ventricule droit étoit sur-tout fort distendu ; & il paroît que cette distension étoit occasionnée par un vice du lobe droit du poumon, devenu presque imperméable au sang. Dans le second cadavre la cavité du thorax & celle du péricarde étoient remplies d'eau : le cœur contenoit une grande quantité de sang. Il est probable que cet état vicieux provenoit de la compression qu'avoit exercée sur l'aorte & sur la trachée-artère une tumeur stéatomateuse du volume d'une noix. L'un & l'autre sujet avoient été affectés pendant leur vie d'une espèce de mouvement vermiculaire, que l'auteur estime être un symptôme inséparable des obstructions des gros vaisseaux sanguins & de ceux du cœur, & une suite des efforts pour vaincre les obstacles qu'essuie la circulation. Ces symptômes ne se rencontrent pas dans l'*angina pectoris*, comme d'un autre côté l'obstruction des gros vaisseaux n'est pas accompagnée de suffocation, accident inséparable de la première.

V. *Observations sur la surdité provenant des affections de la trompe d'EUSTACHI ; par JACQUES SIMS, président de la Société médicale de Londres.*

Lorsque la trompe d'*Eustachi* est obstruée, on entend difficilement, & pour entendre, il faut fermer les narines & la bouche en même temps

temps qu'on fait une forte expiration. Voilà à-peu-près tout ce que cet article contient d'essentiel : nous remarquerons seulement que M. Sims pense que la trompe sert à nous faire entendre notre propre voix : ce qui supposeroit qu'elle est formée sans le concours de la bouche, supposition qui est au moins inadmissible pour la formation des sons articulés.

VI. *Rétention d'urine à la suite d'une violence externe, guérie au moyen de la ponction par le fondement ; par M. GUILLAUME NORRIS, membre de la Société médicale.*

Il paroît que l'urètre a été blessé par un coup, & que l'épanchement de l'urine, qui s'est fait dans le tissu cellulaire, a formé obstacle à l'introduction du catheter. La ponction par le rectum a eu assez de succès ; cependant il est resté à cet homme un inconvénient : il s'échappe par le fondement un peu d'urine toutes les fois qu'il fait quelque effort.

VII. *Remarques sur les effets du bois de Quassie ; par J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c. &c.*

Le bois de Surinam a été introduit en Europe dès l'année 1763 ; depuis ce temps on en a fait en médecine plusieurs essais, qui probablement n'ont pas rempli l'attente des observateurs, puisqu'il n'est encore que d'un usage peu familier. Le docteur Lettsom donne ici la description de l'arbre d'où on le tire, d'après le docteur Blom, qui l'a traduite en anglois des *amoenitates academicae* DE LINNÉ. Cet article ne présente rien de neuf. Quant à la manière de s'en servir, l'auteur le prescrit en infusion, & ob-

serve que le vin d'Espagne blanc est le meilleur correctif de son extrême amertume.

VIII. *Hydrocéphales internes ; par JOSEPH HOOPER, chirurgien, membre de la Société médicale.*

On décrit dans cet article les accidens observés dans deux sujets atteints d'hydrocéphale interne, & des altérations qu'on a découvertes dans le cerveau, en disséquant leurs cadavres. Ce qu'il y a de plus particulier dans ces deux hydrocéphales, c'est que dans le premier malade les pupilles n'ont pas été dilatées, & que dans le second le cerveau a été presque entièrement détruit.

IX. *Observations sur quelques hydrocéphales internes ; par M. J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c.*

Ces observations semblent en général confirmer l'activité des vésicatoires & du calomelas dans cette espèce de maladie. Le sujet de la seconde observation a essuyé des accès périodiques de fièvre ; il jouissoit de l'usage parfait de ses sens ; il étoit exempt de strabisme ; mais il étoit extraordinairement constipé, & avoit les prunelles dilatées : deux symptômes qui passent pour être pathognomoniques.

X. *Détails sur une exfoliation extraordinaire, dans une lettre à J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c. par sir THOMAS-GEARY CULLUM, baronnet de Saint-Edmundsbury.*

Un garçon de sept ans s'étoit laissé tomber dans le feu, & y étoit resté près d'un quart-d'heure. Une année s'étoit presque écoulée avant que l'escharre formée à la tête fût totalement tombée,

& six mois après cette séparation la plaie n'étoit pas même encore cicatrisée. Lors de la rédaction de cet article, l'ossification avoit seulement commencé à se faire ; cependant l'enfant se portoit bien. On voit sur une planche les effets de l'exfoliation : elle a détruit la totalité d'un des os pariétaux , une partie de l'autre , & une portion de l'occipital. Cette guérison a été exclusivement l'ouvrage de la nature ; la mère , voulant se charger seule des pansemens de son enfant , n'a consulté aucune personne de l'art.

XI. Elargissement singulier du cœur ; par THOMAS OGLE , chirurgien.

Il paroît que c'est à la suite d'une chute qu'est survenu le dérangement découvert par l'ouverture du cadavre ; il consistoit dans un élargissement considérable du cœur , & dans un état très-altéré des viscères chylopoëtiques.

XII. Elargissement morbifique de la prostate ; avec la description des apparences singulières de la vessie , trouvées dans le cadavre , &c. ; dans une lettre à J. C. LETTSOM , docteur en médecine , &c. ; par ANTOINE FOTHERGILL , docteur en médecine , membre de la Société royale de Londres , & correspondant de la Société médicale.

La suppression d'urine , causée par l'augmentation de volume de la prostate , a été funeste au malade. La vessie étoit partagée en deux cavités par une cloison membraneuse dans laquelle il y avoit un trou pour donner passage à l'urine.

XIII. Accouchement extraordinaire ; par JACQUES SHAW , chirurgien , membre de la Société médicale.

Outre le désavantage d'une chute de l'utérus, le périnée formoit autour de la nuque de l'enfant un collet, qui empêchoit la sortie du fœtus, ainsi que la réduction de l'utérus. Cependant, à force de patience & de soins bien entendus, M. *Shaw* est parvenu à sauver la mère & son fruit.

XIV. *Deux personnes attaquées de goëtres, traitées avec une apparence de succès avec l'éponge calcinée ; par TIMOTHÉE LANE, membre de la Société médicale.*

Toutes les nuits l'observateur a fait placer sous la langue une lozange d'éponge calcinée.

XV. *Rhumatisme guéri par l'électricité ; par ROBERT SHERSON, membre de la Société médicale.*

Cette observation laisse beaucoup à désirer.

XVI. *Pierre dans la vessie urinaire, traitée avec succès en employant de l'eau imprégnée d'air fixe, au moyen du sel de tartre, & d'un foible esprit de vitriol ; par M. JEAN HARRISON.*

Le sujet, délivré de ce calcul à l'aide de cette eau aérée, a néanmoins essuyé une rechute ; à laquelle il a succombé.

XVII. *Hydropisie de l'ovaire, & ascite ; par GUILLAUME FRENCH, chirurgien, membre de la Société médicale.*

La seule chose, qui mérite dans ce Recueil une place à cet article, est que la compression de l'eau a fait changer la situation naturelle de l'estomac, en sorte que le pylote s'est trouvé plus bas que l'orifice cardiaque.

XVIII. *Angina pectoris ; par JOSEPH HOOVER, chirurgien.*

L'auteur a joint des remarques très-judicieuses aux détails anatomiques de la dissection du cadavre.

XIX. *Hydrophobie , avec des réflexions sur le traitement prophylactique , & curatif des personnes mordues par des animaux enragés & hydrophobes ; par JACQUES JOHNSTONE , docteur en médecine.*

Il s'agit ici de deux hydrophobies terminées par la mort.

XX. *Remarques générales & particulières relatives à quelques cas de chirurgie ; par JONATHAN WATHEN , écuyer , chirurgien.*

L'objet de l'auteur est d'exciter les chirurgiens à faire les plus exactes recherches sur la nature, le siège de tous les cas, même des moins insidieux en apparence , pour lesquels ils seront appelés , quand ce ne seroit que pour ménager leur réputation , en établissant le pronostic.

XXI. *Céphalalgie , accompagnée de symptômes extraordinaires ; par THOMAS HENRY , membre de la Société royale de Londres.*

Bien que cette observation ne paroisse pas contribuer à la perfection de la médecine pratique , elle ne laisse pas d'être intéressante par sa singularité.

XXII. *Angina pectoris ; par ÉDOUARD JOHNSTONE , docteur en médecine.*

Le malade a été guéri par l'usage de pilules composées de deux scrupules d'assa-fétida , d'un scrupule de camphre , & d'un scrupule & demi d'extrait de ciguë.

XXIII. *Sur l'efficacité de la jusquiame dans certains cas de démence ; par A. FOTHERGILL, docteur en médecine.*

L'extrait de jusquiame , épaissi au soleil en consistance de masse de pilules , a été administré par l'auteur avec un succès complet , 1°. contre une mélancolie très-noire ; 2°. contre une manie puerpérale.

XXIV. *Sur une brûlure , & sur des calculs dans les reins ; par ETIENNE LOWDELL, chirurgien.*

La brûlure a été guérie au moyen d'applications froides renouvelées aussitôt qu'elles devenoient tièdes. Quant à l'observation sur les calculs dans les reins , elle apprend que ces corps étrangers ont causé les mêmes accidens que s'ils avoient existé dans la vessie.

XXV. *Jeune Lady , qui après avoir avalé un couteau, n'a essuyé aucuns accidens fâcheux ; par GUILLAUME WHEELER.*

Cette jeune personne avoit avalé un couteau pliant, d'environ deux pouces de long.

XXVI. *Affection spasmodique de l'œil ; extrait d'une lettre à J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c. ; par BENJAMIN SAX, praticien en médecine, en Pensylvanie.*

Il paroît que la cause de cette affection étoit une trop grande sensibilité de l'œil gauche. Tant que le malade tenoit cet œil couvert d'une pièce de taffetas verd, il n'y avoit aucun spasme, & il pouvoit voir distinctement de l'œil droit ; mais dès que cette pièce étoit ôtée , il survenoit des mouvemens convulsifs dans les deux

yeux , & les prunelles se tournoient en haut & en dedans , au point qu'elles étoient entièrement cachées sous les paupières : dans ce moment le malade étoit absolument aveugle. Dès qu'il recouvroit, de la pièce de taffetas, l'œil gauche , l'un & l'autre reprenoient leur position naturelle , & la vision se rétablissoit. Cette incommodité a été guérie en faisant sur les paupières des frictions avec du laudanum liquide.

XXVII. *Sur une maladie survenue à la suite d'une transplantation de dents ; par J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c.*

Il paroît que les accidens décrits dans cet article, sont très-communs après l'implantation de dents. M. Lettsom croit qu'ils sont de nature vénérienne. Cependant bien des raisons engagent à suspendre son jugement ; ce qu'il y a de plus certain, c'est que le mercure les dissipe assez ordinairement.

XXVIII. *Effets remarquables des cantharides dans les affections paralytiques ; par J. VAUGHAN, docteur en médecine.*

Outre l'exposé des effets salutaires des cantharides, notre auteur nous apprend qu'il donne le sel volatil jusqu'à la dose de deux scrupules, qu'il en a même fait prendre une demi-once dans une demi-pinte (a) d'eau de gruau : il y parle aussi d'un scorbut de mer, dont fut attaqué un homme résidant dans l'intérieur des terres.

XXIX. *Lésion de la main parfaitement guérie ; par THOMAS POLE, chirurgien.*

(a) Mesure d'Angleterre, qui fait à-peu-près un demi-septier de Paris.

La pointe d'un poinçon d'ivoire cassé dans la main, s'étoit glissée & logée sous les tégumens dans le paume de la main, entre les tendons fléchisseurs. Treize ans s'étoient déjà écoulés depuis l'accident, lorsque M. *Pole* fut consulté. Cet habile chirurgien reconnut la présence d'un corps étranger, tira dehors cette pointe, après quoi la plaie fut guérie en peu de temps.

XXX. *Calcul biliaire ; par J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c.*

Les symptômes, causés par cette concrétion, en avoient imposé au médecin, qui les avoit pris pour des accidens arthritiques. L'usage des opiatiques & des laxatifs a fait évacuer la pierre, & a terminé la maladie.

XXXI. *Angina pectoris produite par une maladie inattendue du cœur ; par JACQUES JOHNSTONE, docteur en médecine.*

Le cœur dans ce sujet s'est trouvé, à l'ouverture du cadavre, dans un état de putréfaction.

XXXII. *Scarlatina anginosa, telle qu'elle s'est présentée à Londres, en 1786 ; par JACQUES SIMS, docteur en médecine.*

Cette épidémie étoit du genre des putrides. L'acide vitriolique & les laxatifs ont été administrés avec succès, tandis que le quinquina n'a point réussi.

XXXIII. *Histoire d'une gangrène au scrotum ; par LEVERETT HUBBARD, docteur en médecine.*

Il n'y a rien dans cet article qui mérite une attention particulière.

XXXIV. *Exfoliation très-considérable du tibia* ; par THOMAS WHATELY, chirurgien.

Cette observation est une nouvelle preuve des forces de la nature, secondée par l'art.

XXXV. *Notices biographiques sur JACQUES-BARBEU DUBOURG, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, mort le 14 décembre 1779* ; par J. C. LETTSOM.

System der practischen arzneykunste, &c.

C'est-à-dire, *Système de médecine-pratique, rédigé, pour la plus grande partie, sur les dissertations de médecine soutenues à Edimbourg, par le docteur CHARLES WEBSTER; traduit du latin en allemand; grand in-8°. Premier volume de 762 pages; deuxième vol. de 514 pag. A Altenbourg, chez Richter, 1786.*

2. L'original (a) fut publié en 1780, à Edimbourg. Il méritoit, sans contredit, d'être ré-

(a) Il est dans le genre de l'ouvrage qui a pour titre : *Traité des principaux objets de Médecine, avec un sommaire de la plupart des thèses soutenues aux Ecoles de Paris, depuis 1752 jusqu'en 1764. On y a joint des observations de Pratique, par M. Robert, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez Lacombe, 1766.*

pandu au-delà des limites de l'Ecosse, & cela d'autant mieux, qu'étant adapté au plan du système du docteur Cullen, il peut servir de commentaire aux ouvrages de celui-ci. Mais falloit-il pour cela en donner une traduction allemande? La langue latine est celle des savans, & c'est dans cette langue que d'autres traduisent des écrits qu'ils veulent faire circuler dans toute l'Europe. Quoi qu'il en soit du besoin de cette traduction allemande, elle est fidelle & élégante. Le troisième volume avec la table, qui compléteront ce recueil, est prêt à paroître, si même il n'est pas déjà sorti de dessous la presse.

Discours sur les devoirs, les qualités & les connoissances du médecin, avec un cours d'études; par JEAN GREGORY, médecin du Roi de la grande Bretagne, & professeur de médecine à Edimbourg; traduit de l'anglois sur la nouvelle édition, corrigée & augmentée par l'Auteur; par M. VERLAC. A Paris, chez Briand, libraire, quai des Augustins, n°. 50, 1788. In-12 de 342 pag.

3. Ce volume contient six discours. Dans le premier, M. Gregory, après avoir montré l'utilité & la dignité de la médecine, tâche de faire voir que le ridicule qu'on a quelquefois essayé de jeter sur la médecine, n'a jamais atteint que les travers de quelques médecins. Il

expose ensuite les qualités nécessaires à un médecin. Celles qu'il recommande le plus, sont l'empire sur soi-même, la présence d'esprit & la fermeté. L'humanité, la douceur & la politesse, qualités morales qui conviennent à tous les hommes, sont un devoir indispensable pour un médecin. Un caractère flexible & indulgent, doit le rendre toujours accessible, & lui faire supporter sans impatience les bizarreries des malades. Sa complaisance doit être même à l'épreuve des succès, qui n'ont fait que trop souvent d'un médecin, d'abord affable, un médecin brusque & bourru. Mais une obligation sacrée pour celui qui exerce l'art de guérir, c'est la discrétion. Abuser des secrets dont son ministère peut lui donner la connoissance, seroit une lâcheté coupable. Sa candeur doit inspirer la confiance, & faire taire son amour-propre, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de son malade; l'entêtement qui, dans la plupart des disputes, est l'effet d'une vanité aussi puérile qu'indifférente, change de nature lorsqu'il a quelque rapport à l'état d'un homme qui souffre ou qui est en danger. C'est bien là le cas, ou jamais, de sacrifier son opinion.

Dans le second discours, M. *Gregory* prescrit au médecin d'adopter les vues & les remèdes qui sont proposés par d'autres, lorsqu'ils tendent au bien des malades; d'instruire leurs parens de leur véritable situation; de ménager l'amour-propre de ses confrères dans les consultations, & d'avoir sur-tout de la déférence pour les anciens. Quant au costume, il l'exhorte seulement à éviter l'affectation. Il fait voir aussi combien cette délicatesse qui éloigne des objets dégoûtans, seroit déplacée dans un

médecin ; mais une délicatesse mieux fondée , doit l'empêcher d'avoir des remèdes secrets. Telle est la substance du deuxième discours.

L'objet du troisième & des suivans , est de tracer un plan d'études. L'auteur établit d'abord que , quoique plusieurs branches de la médecine aient une connexion intime avec sa pratique , on ne doit pas cependant employer trop de temps à leur étude ; si celle de l'anatomie & de la physiologie est indispensable ; on sent que la chimie & la physique ne doivent être étudiées que dans les rapports que ces sciences ont avec la médecine. Les loix d'union entre l'ame & le corps , & celles du système nerveux , qui ne peuvent s'expliquer par des principes mécaniques ou chimiques , sont dignes de toute l'attention du médecin. L'étude de l'anatomie comparée est nécessaire pour assurer les connoissances physiologiques. La physiologie , la pathologie & la thérapeutique constituent la théorie médicale , contre laquelle l'abus des hypothèses a donné de fausses préventions. La matière médicale tient immédiatement à la pratique , & sa connoissance est absolument nécessaire à un médecin. Les connoissances accessoires & d'ornement qu'il doit se procurer , sont celles de l'histoire de la médecine , des mathématiques , du latin , du grec , du françois & de l'anglois. Ce discours est terminé par des observations sur la composition des ouvrages de médecine & le style qui leur convient.

Le quatrième présente les motifs & les principes généraux qui doivent servir de guide dans l'étude de la nature. L'auteur y fait considérer que chaque fait , chaque événement , sont une suite nécessaire des loix générales ; la manière

dont s'acquiert l'expérience, l'usage qu'on en doit faire, combien l'analogie peut tromper, & les erreurs auxquelles elle a donné lieu. Il recommande, à cet égard, une défiance philosophique; mais en établissant la nécessité du raisonnement & des principes généraux en médecine, il détermine l'état de la querelle entre les empiriques & les anciens dogmatiques.

Dans le cinquième, on fait voir combien une imagination trop vive & l'amour du merveilleux, peuvent égarer dans l'étude de la nature. Parmi les causes qui ont retardé les progrès des sciences, l'auteur place l'étalage de vaines subtilités, la crédulité, le respect stupide pour les grands noms, une admiration aveugle pour l'antiquité, la passion de la nouveauté, la trop grande précipitation à réduire les sciences en système, & le défaut d'attention à la véritable fin de toute connoissance humaine, qui est le soulagement & le bonheur de l'humanité. M. *Gregory* condamne également dans la manière d'écrire, une élégance trop recherchée, & une obscurité trop affectée, & propose pour modèle les écrits du chancelier *Bacon*, en convenant cependant qu'il faisoit un trop grand usage du style figuré.

Enfin, dans le sixième, il prouve que la méthode ordinaire d'enseigner, n'est pas assez liée avec la pratique; qu'il seroit très-utile de voir régulièrement des malades pendant tout le temps des études. M. *Gregory* y prétend aussi qu'il y a de grands inconvéniens à borner l'étude & la pratique de cet art à une classe d'hommes qui en vivent par état; & que la science retireroit de grands avantages, si la carrière en étoit ouverte aux personnes habiles & instruites; qui,

sans être de la profession, étudioient la médecine comme une partie intéressante de la philosophie. M. Gregory paroît avoir ici une trop bonne opinion des hommes, & perdre de vue les abus que cet ordre de choses pourroit introduire. Il est trop aisé dans la médecine à l'ignorance de prendre le masque du savoir; il n'est point d'état où il soit plus facile à la cupidité effrontée d'en imposer au public: de sorte que quand même il y auroit quelques inconvéniens dans l'ordre établi, il garantit la société d'un plus grand mal. Tous ces discours de M. Gregory, sont d'ailleurs dictés par la sagesse, l'impartialité, le désintéressement & par l'amour de l'humanité.

Avis au peuple françois sur sa santé, ou Précis de médecine-pratique, propre aux différens lieux, temps, circonstances & au tempérament de la nation; par M. DE LAVAUD, ancien chirurgien-major dans les armées navales. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins; Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n° 32. In-8° de 83 pag.

4. La brochure, que nous annonçons ici, est un avis aux jeunes médecins, pour leur servir d'introduction à la médecine d'observation raisonnée, ouvrage que l'auteur propose par souscription, & dont on trouvera le prospectus à la fin de cette introduction. Il a divisé celle-ci en deux

parties : dans la première il réfute le sentiment de M. *Brambilla*, touchant la prééminence de la chirurgie sur la médecine, les erreurs de M. *Linguet* sur l'histoire de la chirurgie, & d'autres préjugés capables de retarder les progrès dans les études, & l'avancement de l'art. Indépendamment de l'avantage que M. *de Lavaud* a trouvé dans la nature de la cause qu'il défend, il se montre supérieur dans la manière dont il la discute. Il nous paroît sur-tout plus instruit que M. *Brambilla*, dans l'histoire de la médecine.

Quant à la seconde partie de cette introduction, l'auteur y indique le plan & les préceptes généraux qu'on doit suivre dans l'étude de la médecine d'observation raisonnée, c'est-à-dire, les qualités que doit avoir celui qui se destine à la médecine, & l'éducation qui lui convient. L'étude de la philosophie qui comprend la logique, la métaphysique, la morale & la physique, lui paroît d'une nécessité indispensable. Il pense que le candidat doit avoir aussi les notions les plus justes des mathématiques, de la géographie physique, de l'astronomie & de la navigation. Il nous semble que M. *de Lavaud* exige trop de choses : passe pour l'histoire naturelle, qu'il met dans la classe des objets d'études du médecin. Quant à la chimie, restreinte à ce qui convient au médecin, il n'y a rien à dire. La connoissance de la pharmacie lui est particulièrement nécessaire ; mais ce qui lui importe le plus c'est celle de l'homme dans l'état de santé & dans celui de maladie, & par conséquent la connoissance de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, de l'hygiène, des maladies, de la chirurgie, de la thérapeutique. En traçant ce

plan d'études, M. de Lavaud se montre très-instruit; ses réflexions ne nous paroissent pas s'éloigner, autant qu'il le pense, de la route qu'on suit actuellement, & à laquelle on est enfin revenu après bien des siècles.

Observations on the scurvy, &c. C'est-à-dire, *Observations sur le scorbut, avec un examen des théories nouvellement proposées, & une réfutation, puisée dans la pratique, des opinions du docteur MILMAN; par THOMAS TROTTER, chirurgien de la marine de Sa Majesté Britannique, &c. &c.; in-8°. de 107 pag. A Edimbourg, & à Londres, chez Elliot & Robinson, 1786.*

5. Selon M. Milman, où, comme M. Trotter avance, selon M. Brown, le véritable auteur de cette théorie, le scorbut provient de l'atonie des solides, & demande pour remèdes curatifs l'opium & les spiritueux. Cette théorie, que M. Ferris a déjà combattue, est de nouveau réfutée dans cet ouvrage, dont nous n'extrairons que quelques propositions.

Des chirurgiens de vaisseaux des Indes orientales, ont assuré à M. Trotter que le scorbut s'est quelquefois manifesté parmi des équipages qui ne vivoient que de riz. L'auteur lui-même a observé que dans les voyages de long cours,

les individus chez lesquels le scorbut est prêt à se déclarer, ont un desir très-pressant, qui les tourmente jour & nuit, de manger des végétaux frais : peu de temps après, les gencives deviennent spongieuses & saignantes ; la surface des ulcères dont les malades sont attaqués, se couvre d'un caillot épais de sang, & dès-lors il ne reste plus de doute sur la présence de cette maladie. Tout concourt à prouver qu'elle n'affecte point les organes de la digestion : on voit des malades en périr en mangeant, & l'abondance d'acides qu'exige le traitement curatif du scorbut, produiroit des effets fâcheux si les fonctions de ces organes étoient dérangées.

On est étonné de voir que l'auteur, pour prouver combien il est difficile de garantir les équipages du scorbut, s'attache à démontrer l'insuffisance de certains alimens pour remplir ces vues. Personne n'a jamais prétendu que le sauerkraut, la décoction de drèche, l'air fixe, &c. employés seuls, soient des préservatifs assurés. C'est combattre un phantôme, une chimère, que de réfuter de pareilles opinions. Tous les médecins s'accordent à dire qu'il faut la réunion de tous les objets de régime : la plus grande propreté, tant personnelle que du vaisseau, un exercice modéré, & coupé par des heures de repos bien ordonnées ; des soins particuliers pour entretenir, favoriser & rétablir la transpiration insensible ; des récréations, & tout ce qui peut conserver la force de l'ame ; & que ce n'est que par cette conduite qu'on peut parvenir à rendre utile les alimens dont l'expérience a si souvent constaté les propriétés anti-scorbutiques.



*Traité de l'infertion de la petite-vérole ,
ou de l'inoculation , réduite , d'après un
grand nombre d'observations , à l'état
de simplicité qu'elle exige pour être in-
failliblement salutaire ; par M. TU-
DESQ fils , docteur en médecine de
l'université de Montpellier , médecin en
chef de l'hôpital militaire de la ville de
Cette , médecin correspondant de la So-
ciété royale de médecine de Paris , &c. ;
in-8°. de 161 pag. A Montpellier , de
l'imprimerie de Jean-François Picot ,
seul imprimeur du Roi & de la ville ; à
Cette , chez Honoré Michel , 1787.
Prix 36 s. broché.*

6. L'auteur de cet ouvrage regarde comme absolument inutile toute recherche sur l'origine de la petite-vérole , & pense qu'elle est aussi ancienne que le monde. Il ne fonde cette idée que sur un raisonnement qui ne paroîtra pas bien convaincant ; c'est que tout ce qui est a toujours été , & ne peut se détruire ; mais une maladie peut cesser sans qu'aucun atôme de matière se détruise. Si dans les endroits où la lèpre règne encore , il se faisoit dans les mœurs & dans la manière de vivre , une révolution semblable à celle qui a fait disparaître cette maladie dans plusieurs contrées d'Europe , la lèpre , qui n'est qu'une certaine modification de

la matière, cesseroit d'être sans qu'il y eût rien d'anéanti dans la nature ; comme une nouvelle maladie pourroit germer sans qu'il fût besoin pour cela d'une nouvelle création.

Mais nous sommes de son avis dans ce qu'il dit des dangers de la petite-vérole , & des efforts qu'on doit faire pour en affoiblir les atteintes ; c'est ce qui l'a porté à simplifier la pratique de l'inoculation ; car il a remarqué que la malignité de cette maladie tient beaucoup à la manière dont elle s'introduit dans le corps. Par l'inoculation, on devient le maître de l'introduire comme on veut ; on l'établit loin des organes essentiels à la vie ; on n'admet dans le corps de la personne qu'on inocule, que la plus petite quantité possible de levain varioleux. C'est à cet égard que M. *Tudesq* a été plus loin que les autres inoculateurs, qui font plusieurs piqûres aux bras : il se borne à une seule ; il fait voir qu'elle suffit , & que par ce moyen on évite plusieurs inconvéniens.

Ce qu'il dit sur l'inutilité des préparations, est très-sensé , & d'ailleurs conforme aux principes de la plupart des inoculateurs. En effet, quelle meilleure disposition pour être inoculé, qu'une bonne santé ? Purger, saigner une personne qui se porte bien, n'est-ce pas l'affoiblir, la rendre malade, pour la disposer à bien supporter une autre maladie ?

Les observations de M. *Tudesq* sont très-propres à rassurer ceux qui craignent qu'en introduisant le virus de la petite-vérole, on n'introduise le germe de quelque autre maladie ; il a éprouvé que bien loin que cet accident ait lieu, la petite-vérole a souvent dissipé sans retour des maladies antérieures ; ce qui avoit été déjà

plusieurs fois observé, & s'accorde parfaitement avec les loix connues de l'économie animale.

A la suite de ce traité, on trouve quatre observations intéressantes; la première sur un polype nasal vésiculaire, guéri par la dissolution de fel de saturne; la seconde, sur une suppression des matières fécales pendant plusieurs mois, guérie par l'usage des pilules angéliques; la troisième, sur une hydropisie du péricarde; & la quatrième, sur un doigt sphacélé.

Observations sur les hôpitaux, &c. par JEAN AIKIN, chirurgien; avec une Lettre à l'auteur sur le même sujet, du docteur PERCIVAL, membre de la Société royale de Londres: ouvrage traduit de l'anglois, & auquel on a ajouté quelques notes; par M. VERLAC. A Londres; & se trouve à Paris, chez Briand, libraire, quai des Augustins, n^o, 50, 1788. In-12 de 134 pag.

7. En observant que jamais les droits & les devoirs des hommes n'avoient été mieux connus que dans ce siècle, ou que du moins on ne s'en étoit jamais tant occupé, M. Aikin pense que ces dispositions bienfaisantes, par rapport aux hôpitaux, pourroient manquer leur effet, & même ajouter aux maux qu'on veut soulager, si les secours qu'on leur destine n'étoient point dirigés avec intelligence & avec la plus scrupuleuse attention; mais le secours le plus

précieux & le plus efficace pour un malade, est un air pur ; tous les autres deviennent inutiles , si celui là manque ; & c'est le défaut de cet air qui fait germer dans tous les lieux où un grand nombre d'hommes sont entassés , cette funeste maladie connue sous le nom de fièvre de prison ou d'hôpital.

La construction des hôpitaux influe beaucoup sur la salubrité de l'air qu'on y respire ; on perd de vue trop souvent cet objet important, pour ménager l'espace , & y admettre le plus grand nombre de malades possible, sans songer qu'il s'agit moins de leur prodiguer des secours, que de leur en donner qui les soulagent. M. *Aikin* remarque que la forme quarrée qu'ont beaucoup d'hôpitaux , s'oppose à une parfaite ventilation, & laisse toujours au centre un foyer d'air stagnant & impur qui revient dans les salles. L'usage de ces longues salles , où un grand nombre de lits sont rangés, laissant un petit espace entre eux, lui paroît une des plus puissantes causes de l'infection de l'air des hôpitaux. Sans vouloir tracer en architecte le plan d'un hôpital, il établit la nécessité de le construire, de manière que l'air puisse y circuler librement, & s'y renouveler. Mais il lui semble en général qu'une rangée de cellules ou de petites chambres donnant sur une galerie large & aérée, feroit la forme la plus propre à remplir le grand objet de la salubrité de l'air.

Après avoir montré les avantages qu'on peut attendre de la disposition favorable du local, M. *Aikin* considère le genre de maladies qui doit faire admettre un malade dans un hôpital, ou l'en exclure ; car un pareil lieu étant destiné à la guérison prompte des malades, il s'ensuit

qu'on n'y doit point recevoir des personnes affectées de maladies habituelles & lentes, ou de maladies capables de corrompre l'air, & de rendre infructueux, pour soi-même & pour les autres, les secours qu'on y va chercher. Il n'y pas d'accident auquel ces secours paroissent mieux appropriés, que les dérangemens externes du corps. Cependant M. *Aikin* pense que les contusions violentes, les plaies des parties nerveuses & membraneuses, les fractures composées, &c. sont des cas dangereux, & d'une cure difficile par rapport au mauvais air d'hôpital. Il pense de même à l'égard des maladies chirurgicales qui dépendent d'un état de *cachexie*, attaquant la constitution entière. Quant aux maladies internes, on sent que l'objet de l'établissement d'un hôpital étant de soulager le plus grand nombre de malades possible, on ne doit point y admettre ceux qui sont atteints de maladies chroniques. Un hôpital semble appartenir particulièrement aux maladies aiguës : celles-ci sont pour la plupart très-propres à y corrompre l'air. Mais cet inconvénient étant inévitable, & ne devant point arrêter le zèle d'une charité bienfaisante, il n'en donne que plus de force aux raisons qu'on a de multiplier les précautions qui peuvent en adoucir les effets. Les réflexions, que ce sujet intéressant a suggérées à M. *Aikin*, nous paroissent très-justes, & n'attestent pas moins les lumières que sa sensibilité.



THOMÆ LAUTH, med. doct. anat. & chir. P. Pu. nosologia chirurgica. Accedit notitia auctorum recentiorum PLATNERO, in usum prælectionum Academicarum : *Nosologie chirurgicale, avec une notice des auteurs qui ont écrit depuis PLATNER, &c. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788; in-8°. de 141 pag.*

8. Il y a quarante ans que *Platner* donna des institutions de chirurgie, ouvrage fort estimé des médecins & des chirurgiens. *M. Lauth* en fait la base de sa *nosologie chirurgicale*.

Elle commence par une introduction sur la chirurgie & par des prolégomènes ; mais on renvoie à *Platner*, pour avoir une connoissance exacte de la chirurgie ; & pour en connoître l'histoire, on indique MM. *Dujardin*, *Peyrilhe*, *Haller* & *Brambilla* (a) ; les auteurs à consulter

(a) *M. Lauth* auroit dû renvoyer d'abord à l'histoire de la médecine, du savant *Daniel le Clerc*, & à celle du sage & judicieux *Schulze* ; car l'histoire de la chirurgie pour les siècles antérieurs n'est point séparée de celle de la médecine ; disons mieux, c'est la même. Mais citer pour cet objet *M. Brambilla*, c'est ce qui paroît inconcevable ; car dans son discours d'inauguration, il a donné des preuves non équivoques de son peu de connoissance dans l'histoire de l'art. (*Note de M. J. G. E.*)

sur la partie des instrumens, sont *Platner*, *Perret*, *Brambilla*, & *M. Percy* pour les ciseaux : *Le Cat* est cité pour les pansemens.

Cet opuscule est divisé en deux parties. La première traite de la chirurgie en général ; & l'autre, composée de trois livres, présente l'énumération des maladies chirurgicales : le tout ne comporte que des indications bibliographiques & des généralités. Donnons-en quelques exemples.

1°. *Phlegmon*. C'est une tumeur inflammatoire, circonscrite, profonde, grande, avec fièvre. *Platner* & *Brambilla* parlent du phlegmon en maîtres.

2°. La gangrène est la mort des parties molles, & le sphacèle en est la pourriture. *Platner*, *Quesnay*, *Bromfield* & *Dussaufroy*, sont les auteurs qui ont le mieux traité ces maladies.

3°. *Empyème*. C'est une tumeur renfermée dans la capacité de la poitrine. Voyez *Foubert*, *Gallandat*, *Schmucher*, &c.

4°. *Sarcomphale*, excroissance charnue à l'ombilic. Voyez *Platner*.

5°. *Panaris*, inflammation qui naît ordinairement à l'extrémité des doigts. *Morand*, *Wilmmer* & *Schneider*, en ont très-bien parlé.

6°. *Bubon*, tumeur des glandes inguinales. *Brambilla*, *Hunter* & *Swediaur* en ont fort bien traité.

Platner est souvent cité pour les maladies des yeux. En effet, il s'attacha à les bien connoître, observe le baron de *Haller* ; il acquit tant de connoissances dans cette partie de l'art, qu'il vint à bout de guérir des maladies des yeux opiniâtres,

opiniâtres, que *Saint-Yves*, en France, avoit manquées.

Nous remarquons avec plaisir, parmi le grand nombre de médecins & de chirurgiens de toutes les nations qui ont écrit sur la chirurgie, que les meilleurs & la plus grande partie de ceux qui composent cette galerie, sont François. MM. *Louis, Petit, Sabatier, Fabre, Thomassin, Percy, Pouteau, Lombard, Andouillé, Bordenave, Énaux, Chauffier*, &c. sont souvent cités. Nos oculistes *Saint-Yves, Maître-Jan, Janin, Pellier, Gendron, Guérin, Gleize*, sont également indiqués.

Cette *nosologie* est terminée par un syllabaire bibliographique & alphabétique des meilleurs écrivains de chirurgie.

N. B. Cet écrit, comme on voit, ne contient que les purs élémens de l'art; mais il indique les ouvrages dans lesquels on peut s'instruire plus amplement.

Raccolta delle dissertazioni, o siano memorie che hanno riportato il premio dell' *Academia reale di chirurgia di Parigi. A Venise, chez Bassaglia, 1787.*

9. C'est la traduction italienne des premiers volumes des Mémoires qui ont remporté des prix à l'Académie royale de chirurgie de Paris, par M. *Dainese*, qui l'a enrichie de notes. Son travail mérite des éloges.



Traité d'anatomie & de physiologie, avec des planches coloriées, représentant au naturel les divers organes de l'homme & des animaux : dédié au Roi, par M. VICQ-D'AZYR, docteur-régent, & ancien professeur de la Faculté de médecine de Paris, de l'Académie royale des sciences, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, &c. &c. A Paris, de l'imprimerie de Fr. Ambr. Didot l'aîné, 1786; très-grand in-fol.

10. C'est avec un plaisir toujours nouveau que nous entretenons nos lecteurs de ce grand ouvrage, dès qu'il s'en distribue une livraison, parce que c'est le premier en ce genre, parce qu'il est sagement exécuté, parce qu'il honore la nation, parce qu'il est déjà muni de l'approbation de tout ce qu'il y a d'hommes instruits : sceau respectable & imposant, qui prévient celui de la postérité; en sorte que si M. Vicq-d'Azyr avoit moins de modestie, il pourroit dire avec *Horace* :

Exegi monumentum ære perennius,

Nous le disons pour lui, bien sûrs de ne pas être désavoués.

Le cahier récemment publié, contient un discours sur l'anatomie considérée dans ses rap-

ports avec l'histoire naturelle ; sur sa nomenclature , sur ses descriptions , & sur la manière de perfectionner son langage. (a).

Avant que de nous occuper de ce discours , qui contient 54 pages , il est bon d'avertir qu'on a distribué en même temps le frontispice de l'ouvrage.

C'est une estampe qui représente la MÉDECINE conduite par l'ÉTUDE à de nouvelles observations anatomiques. La PEINTURE est prête à dessiner les divers organes du corps humain , & des ÉLÈVES viennent s'instruire à leur école. Au-dessus on voit APOLLON qui montre le portrait du ROI , protecteur des lettres & des arts.

Le TEMPS & le GÉNIE des sciences soutiennent la draperie qui sert de cadre à ce tableau.

Il nous semble que l'estampe n'a point tout l'effet que promet l'allégorie. Cela dépendroit-il de l'ordonnance générale du tableau , de la distribution des figures , de leur attitude , des airs de tête , &c. ? Peut-être que les couleurs nuisent à l'effet , & que la gravure simple , ou non coloriée , en auroit eu davantage. Inhabiles à prononcer sur ces objets , dont le jugement , même défavorable , ne sauroit influer sur le mérite réel du travail de M. Vicq-d'Azyr , nous allons présenter à nos lecteurs une partie des vues exposées dans le discours de ce savant anatomiste.

Ce sera presque toujours lui qui parlera ;

(a) Il doit être placé à la suite du *Discours sur l'anatomie en général* , dont nous avons rendu compte dans ce Journal , en janvier 1787 , tom. ixx , pag. 159.

une élocution comme celle de M. *Vicq-d'Azyr* ne pouvant être embellie, il ne faut point la gâter.

« On distingue, dit-il, deux espèces d'anatomie, dont l'une est *simple* & l'autre *comparée*. La première s'exerce sur des objets qu'elle considère seuls & sans aucune relation avec ceux dont ils sont environnés; la seconde en montre les rapports. Ici, comme dans toutes les sciences physiques, s'offrent deux moyens d'instruction, l'étude des livres & celle de la nature ».

« Si l'anatomie humaine a plus acquis, ce n'est pas seulement parce qu'elle est l'ouvrage d'un grand nombre de coopérateurs, c'est sur-tout parce que tous ceux qui ont contribué à ses recherches, en ont connu l'ensemble, & que la plupart ont mis dans leurs travaux autant d'exactitude, que d'intelligence & de clarté ».

« Il n'en a pas été de même de ceux qui ont cultivé l'anatomie des animaux. Plusieurs, peu versés dans l'art de la dissection, n'ont considéré qu'une seule de leurs parties, ou qu'une seule classe de leurs organes; le plus souvent encore, au lieu d'en donner une description, ils se sont contentés de dire ce qu'ils ont vu ou cru voir de merveilleux; de sorte que ce n'est pas l'histoire de la nature, mais celle de ses écarts, dont il semble que les zootomistes se soient principalement occupés ».

« Il n'est donc pas vrai que l'anatomie comparée ait fait, comme quelques-uns l'ont avancé, de grands progrès. Cette science, au contraire, existe à peine. *Perrault*, dans ses *Mémoires* justement célèbres, tous ceux qui ont marché sur ses traces, si l'on en excepte *Collins* & M. *d'Aubenton*, tous les auteurs qui ont écrit sur l'art vétérinaire, n'ont traité que de l'anatomie

simple des animaux, fans les comparer avec l'homme, où entre eux. C'est à M. d'Aubignon, notre maître & notre modèle, qu'appartient l'honneur d'avoir créé parmi nous l'anatomie comparée proprement dite. Tout ce qui concerne la forme générale & extérieure du squelette & des grands viscères des quadrupèdes, est exposé dans ses écrits. C'étoit l'histoire naturelle qu'il se proposoit d'éclairer par ses recherches. Sous ce point de vue, il a tout fait; & au mérite de s'être ouvert la carrière, il joint celui de l'avoir complètement remplie ».

« Mais il nous reste une autre espèce d'anatomie comparée, dont toutes les parties correspondent à celles de l'anatomie humaine. L'on n'a point encore décrit les articulations, les ligamens, les muscles, les vaisseaux, les nerfs, les glandes, ni la structure interne des viscères dans les différentes classes d'animaux. J'ai commencé, dit M. Vicq-d'Azyr, depuis plusieurs années ce travail, dont les difficultés sont immenses. Je continuerai de m'y livrer avec courage, espérant que ceux qui l'acheveront un jour avec gloire, me sauront quelque gré de la peine que j'aurai prise pour jeter les fondemens d'un édifice dont les matériaux sont épars ou entassés sans ordre dans des constructions vicieuses, ou cachés encore dans le sein de la nature ».

Après avoir indiqué ce que n'ont pas fait les anciens anatomistes, les objets qu'ils n'ont pas connus, les fautes commises dans la dissection, M. Vicq-d'Azyr rappelle les réflexions des grands maîtres pour la perfection de cet art; ces réflexions, ajoute-t-il, nous tracent une belle route; mais nous avons tant d'observations à

faire, tant de précautions à prendre, & l'erreur nous menace de tant de côtés, que nous sentons en même temps redoubler nos inquiétudes; elles augmentent sur-tout à la vue du règne vivant, lorsqu'il s'agit de le considérer dans tout son ensemble.

Si le vrai savoir peut inspirer tant d'inquiétudes, il fait aussi les dissiper & surmonter les difficultés.

M. *Vicq-d'Azyr* se propose ensuite de déterminer, dans ce discours, quels sont, dans chaque grande classe des corps organisés, tels que l'histoire naturelle nous les présente, les genres les plus frappans par leurs différences anatomiques, & quels principes doivent diriger dans cette étude.

On ne sauroit bien connoître le mérite de cette comparaison, & juger du travail & de la sagacité de l'anatomiste, qu'en lisant ce discours si profond & si intéressant. Quelques endroits que nous en allons présenter, en donneront un avant-goût, & exciteront à le lire tout entier.

« La tête, dit M. *Vicq d'Azyr*, qui renferme les organes des sens les plus déliés, se montre sous diverses espèces. Tantôt courte & arrondie comme dans l'homme, c'est par le milieu de sa base qu'elle s'articule avec la première vertèbre du col: tantôt alongée par l'extension des mâchoires, c'est son extrémité postérieure qui se joint sur le col (a). La face est alors très-oblique;

(a) C'est à M. d'Aubenton qu'appartient cette remarque sur l'articulation de la tête avec l'Atlas.
Note de M. *Vicq d'Azyr*.

& tandis que son volume s'accroît, celui du crâne diminue ; mais les ouvertures qui donnent passage aux nerfs s'élargissent en même proportion. Par un contraste frappant , à mesure que le cerveau se rapetisse , la grosseur des cordons nerveux qu'il fournit, augmente ; les muscles , les divers organes , & les viscères plus renflés & plus robustes , ont besoin d'un mobile plus énergique , ou d'un aiguillon plus puissant , & le cerveau des animaux semble se borner à ces usages.

« La clavicule est un os dont plusieurs sont privés , & qui varie dans ses formes. La langue , l'os hyoïde , & toutes les parties organiques qui servent à la digestion , ont des rapports constans avec les substances alimentaires de divers genres. Plus on s'éloigne de l'homme , plus aussi les scissures des grands viscères sont nombreuses & profondes. Le cœur , situé presque transversalement sur le diaphragme humain , s'incline dans le finge ; sa pointe se rapproche du sternum dans les fissipèdes ; dans les folipèdes & dans les bifurques , il est suspendu presque verticalement sur cet os , & dans le mouvement que l'œil de l'observateur lui voit faire , en parcourant depuis l'homme jusqu'au cheval , la série de ces animaux , on peut estimer à-peu-près un quart de cercle l'espace qu'il a parcouru. Les poumons agissent sur l'air atmosphérique , & ils sont les foyers où se dégage la chaleur : l'air , modifié dans le larynx , transmet au loin les sons dont le corps est agité ; c'est par l'intermède de l'oreille que les divers animaux en sont avertis ; & comme ces organes se correspondent , il faut les opposer les uns aux autres & les comparer entre eux. Le nombre & la

grosſeur des mamelles ſont également proportionnés à l'étendue des cornes utérines, parce que les unes & les autres ſont relatives au nombre des fœtus à loger, & des petits à nourrir.»

«C'eſt à l'aide de ces caractères que l'anatomiſte détermine ce qui eſt propre à l'homme, & ce qu'il partage avec les quadrupèdes.»

«On ne peut voir le ſquelette d'un quadrupède, ſur-tout celui d'un ſolipède ou d'un biſulque, ſans être frappé de l'énorme différence de ſes extrémités avec celles de l'homme. Les os du bras & de la cuiffe ſont gros & courts; le col du fémur a peu d'étendue; le péroné n'exiſte que dans un petit nombre de ces animaux: le talon eſt couché obliquement de bas en haut; les os qui repréſentent le métacarpe & le métatarſe ſ'allongent à meſure que ceux de la cuiffe & du bras perdent de leur longueur, & l'animal n'eſt ſoutenu que ſur une partie de l'eſpace qui correſpond à la plante du pied.»

«Après avoir conſidéré les os des quadrupèdes dans un ſquelette, ſuppoſons-les environnés des muſcles & des ligamens qui les couvrent; nous remarquerons alors que, ſi l'on en excepte les ſinges & les quadrumanes en général, les os des bras & des cuiſſes diſparoiffent preſque entièrement ſous les maſſes qu'ils cachent & qui les confondent avec les parties latérales du corps. Nous remarquerons que pluſieurs quadrupèdes, tels que le fourmilier, le phangolin & le phalanger, ont les pieds tellement enveloppés par la peau, qu'on n'aperçoit que leurs ongles; que dans l'éléphant & le rhinocéros, les doigts, ſemblables à ceux de l'homme, mais encroûtés par un tiſſu très-denſe, loin d'être propres au toucher, ne peu-

vent servir que de support à l'animal. Nous remarquerons que les expansions qui, dans le phoque & dans le castor, forment des nageoires, & qui, dans la chauve-souris, composent des ailes, ont les phalanges, qu'elles masquent, pour appui. Nous verrons enfin les extrémités des doigts recouvertes par des ongles, ou armées de griffes, ou entourées de sabots épais ».

« Arrêtons un moment nos regards sur la station des quadrupèdes, comparée à celle de l'homme. Dans celui-ci, le corps est soutenu sur tout le pied, & l'os du talon fait un angle droit avec la jambe : position dont aucun quadrupède n'offre l'exemple. Les singes, les makis, le sarigue, le chien, le chat, les fissipèdes en général, & l'éléphant lui-même, ne marchent ni sur le poignet, ni sur le talon, mais sur les doigts. L'ours n'est point excepté de cette loi commune ; M. d'Aubenton estime aux $\frac{2}{3}$ de son pied, l'espace sur lequel il s'appuie en marchant ; & les bisulques avec ou sans canon, & les folipèdes ne sont soutenus que sur les extrémités des troisièmes phalanges. Ainsi plus on s'éloigne de l'homme, plus on voit le pied se rétrécir & s'allonger ; plus la partie qui sert d'appui diminue, & plus l'angle que le talon fait avec la jambe, devient aigu ».

« Dans l'état de repos, les quadrumanes & les fissipèdes sont soutenus sur les tubérosités sciatiques, & sur la plante du pied. Ainsi placés, la plupart relèvent le tronc & se servent de leurs mains : c'est ce que fait la marmote, malgré l'extrême petitesse de son pouce ; c'est ce que fait le raton, en joignant ses deux mains, & quoiqu'il n'ait point de pouce, c'est

ce qu'exécutent, avec une grande adresse, les singes & les makis».

« Que l'on ne croie pas cependant que la main de ces animaux jouisse de la même force & de la même mobilité que celle de l'homme. L'orang-outang a dans le carpe un osselet particulier, que *Galien* a décrit dans le pithèque, & dont l'homme est privé. Les autres singes en ont un, & quelques-uns deux de plus que l'orang-outang. Dans tous, le pouce est petit, & sa résistance ne peut, comme dans l'homme, contrebalancer celle des autres doigts ».

« La disposition des muscles, dans les extrémités de l'homme & du singe, établit encore une des différences plus marquées entre eux. Je prie (dit M. *Vicq-d'Azyr*) qu'on me permette d'entrer, à ce sujet, dans quelques détails, que je crois nouveaux, & par le moyen desquels nous arriverons à des résultats qui le font aussi ».

« L'extenseur commun des doigts de l'extrémité antérieure des singes est très-petit, parce que le muscle indicateur fournit deux tendons, l'un au second, l'autre au troisième doigt, & que le muscle extenseur du petit doigt en fournit aussi deux, l'un au doigt annulaire, l'autre à l'auriculaire. Ce qui m'a le plus frappé dans cette dissection, c'est que je n'ai point trouvé de muscle fléchisseur propre du pouce; le tendon qui fléchit ce doigt, sort de l'épanouissement tendineux du fléchisseur profond, sans répondre à aucun des faisceaux charnus de ce muscle ».

« Dans le pied ou main postérieure des singes & des makis, le pouce a, comme dans la main proprement dite, un muscle extenseur pro-

pre & un long abducteur. Le muscle péronier moyen est percé pour le passage d'un muscle grêle qui se porte vers le petit doigt, dont il opère l'extension & l'abduction. Le muscle plantaire est très-charnu ; il passe, après s'être élargi, sur le talon ; & , dans la plante du pied, il se confond si intimement avec l'aponévrose plantaire & avec le fléchisseur perforé, qu'on doit le regarder comme faisant partie de l'un & de l'autre ».

« Ici se trouvent deux fléchisseurs perforans, l'un pour le troisième & le quatrième doigts, l'autre pour le second & le cinquième ; & chacun de ces fléchisseurs fournit un tendon au pouce, qui n'a point de fléchisseur propre, non plus que dans la main intérieure ».

« Il suit de cette structure, que les singes doivent le plus souvent étendre plusieurs doigts ensemble, & qu'ils ne peuvent fléchir le pouce de la main, sans fléchir en même temps plus ou moins les autres doigts. Il suit qu'ils sont dépourvus de ces mouvemens dans lesquels l'action du pouce se combine avec celle du doigt indicateur & du *medius* : mouvemens indispensables dans toutes les opérations un peu délicates, & sans lesquels il n'existeroit peut-être aucune trace de l'industrie des hommes. Il suit enfin que la main n'est, pour les singes, qu'un instrument propre à saisir les corps ; & c'est en la comparant avec celle de l'homme, que l'on découvre pourquoi lui seul a créé les arts ».

L'examen des dents est un objet de recherches commun à ceux qui cultivent l'histoire naturelle & l'anatomie, & sans lequel on ne peut avoir qu'une connoissance imparfaite des animaux. *M. Vicq-d'Azyr* entre, sur ces parties,

dans des détails curieux, pour lesquels nous renvoyons au discours même; nous y renvoyons également pour les autres parties, telles que l'estomac, les vertèbres, &c. L'auteur s'arrête un instant sur les cétacées, dont les espèces sont nombreuses & encore peu connues, & passe aux oiseaux. On lit avec le plus grand intérêt ce que M. *Vicq-d'Azyr* en dit. Il expose ce que l'anatomiste a à faire dans son travail sur cette classe du règne animal : cet exposé n'est point une énumération sèche & fatigante, elle est au contraire attachante & agréable. Il n'y a qu'un homme riche de recherches & de découvertes en ce genre, qui ait pu tracer un plan si beau mais si vaste, où entrent aussi les poissons & les insectes.

L'anatomie seule (dit M. *Vicq-d'Azyr* en finissant l'exposition de ses grandes vues) n'a fait presque aucun changement dans son langage. Comment, avec une nomenclature qui n'est presque point enrichie depuis *Galien*, pourroit-elle suffire à la description de tant d'organes nouveaux? Nous touchons donc au moment où notre science doit subir la révolution générale; & c'est une étude très-philosophique que celle des règles d'après lesquelles doivent être établies sa nomenclature & sa méthode.

Ce n'étoit point assez que d'avoir remarqué le besoin, & d'en avoir averti, M. *Vicq-d'Azyr* nous donne des réflexions qui contiennent le résultat de ses recherches sur cet objet. Il en fait un article particulier sous ce titre : *De la langue des sciences en général, & de celle de l'anatomie en particulier.* Il est suivi d'un autre sur la description anatomique de l'homme & des animaux comparés entre eux.

Vis ac potentia animi gravidæ mulieris
in foetum denuo asserta & vindicata,
—Præf. D. CAROL. CHRISTIAN.
KRAUSE, &c. a. d. v. maji, 1786.—
Proponebat FRIED. CHRIST. SCHENK;
in-4^o. de 39 pag. A Lipsk.

11. M. *Krause* est un partisan zélé de l'opinion que l'imagination des mères influe sur l'organisation de l'enfant, & cite en sa faveur un grand nombre d'exemples dont plusieurs sont connus de tout le monde. Reste à savoir si cette question peut être décidée par les seuls faits, ou si elle est du ressort du raisonnement; & dans le premier cas, s'il y a assez de faits bien constatés; bien approfondis pour la faire juger déterminément.

Cours de matière médicale de M. CULLEN,
D. M. ancien professeur de médecine
clinique, de chimie, de matière médi-
cale, &c. dans l'université d'Edim-
bourg, mis à la portée de la bonne édu-
cation, traduit de l'anglois, pour ser-
vir d'introduction à ses élémens de mé-
decine-pratique, auquel on a ajouté des
notes & des observations; par M.
CAULET DE VAUMOREL, médecin

de la maison de MONSIEUR, Frère du Roi ; Tome II. A Paris, chez l'Auteur, hôtel Pasquier, rue Bourg-l'Abbé, n°. 56 ; Didot le jeune, libraire, quai des Augustins ; Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers ; Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32 ; vol. in-8°. 1788.

12. L'auteur de cette traduction forme un vœu, qui est celui de tous les médecins sensés, qui, ayant résisté à la force de l'exemple & des idées reçues, ont été capables de voir par eux-mêmes, & de réduire à leur juste prix les choses que le temps, l'habitude & le préjugé avoient rendu trop recommandables. L'objet de ce vœu est de voir la médecine débarrassée de ce fatras de remèdes équivoques, inutiles, de compositions monstrueuses, de ces mélanges absurdes des diverses substances des trois règnes, qui ne contribuent ni au bien des malades ni à l'honneur de l'art : cette réforme desirable en simplifieroit beaucoup la pratique, ce qui seroit déjà un très-grand avantage. De plus, le médecin n'agiroit plus au hasard, & chacun de ses procédés auroit sa raison évidente. Le traducteur cependant se trompe peut-être, en croyant que la médecine, rendue plus simple & plus uniforme, en capteroit mieux la confiance & les suffrages du vulgaire, & que c'est à cela que le magnétisme animal a dû l'enthousiasme subit qu'il a excité. Cet enthousiasme a eu une autre source, qui est l'amour du merveilleux &

de la nouveauté. Ce penchant est un des plus forts de la nature humaine, parce qu'il tient intimement à la constitution physique & morale de l'homme. Les idées simples ne sont pas celles qui ont le plus de charmes pour l'esprit humain; il semble, au contraire, que ce sont les choses les plus extravagantes & même les plus compliquées, pourvu qu'elles soient nouvelles, qui ont le plus de droits à la recommandation. Il est assez en fond de crédulité pour admettre les opinions les plus absurdes; mais il faut qu'elles frappent fortement les sens. Dans l'exercice ordinaire de la médecine, on voit tous les jours des exemples de cette disposition. Le malade, qui a été six fois à la garde-robe par l'effet d'une purgation, a précisément cinq degrés de confiance de plus en son médecin, que le malade qui n'y a été qu'une seule fois: le frappant, l'extraordinaire, voilà l'origine des succès de l'empirisme. Ce n'est point cette sorte de triomphe que la médecine doit rechercher. Rendue plus simple, elle n'en auroit peut-être pas plus de vogue; mais les médecins seroient plus utiles aux malades, plus estimables à leurs propres yeux, & à ceux des sages.

Quoique ce cours de matière médicale ne soit pas bien authentique, ayant été, dit-on, composé d'après les leçons verbales de M. *Cullen*, on y reconnoît cependant les principes de ce célèbre médecin sur différens points de l'économie animale; on peut s'en convaincre en lisant les articles qui traitent du quinquina & des anti-spasmodiques. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage tend à inspirer des doutes, qui paroissent fondés sur les vertus, jusqu'à présent attri-

buées à plusieurs classes de médicamens. C'est seul est capable de réveiller l'attention des médecins sur un objet de cette importance, & de les accoutumer à se rendre compte des remèdes qu'ils employoient aveuglément sur la foi des auteurs de matière médicale, communément trop peu scrupuleux sur cela. Il est vrai que nos connoissances ne sont point encore assez avancées pour pouvoir toujours soumettre à une explication claire les effets des remèdes ; dans ces cas , il suffira que l'expérience prononce décidément ; & si elle dépose en faveur d'un remède , on pourra continuer d'en faire usage , quoiqu'on n'aperçoive pas la raison de son effet , en changeant néanmoins la fausse dénomination qu'on lui avoit donnée. Par exemple , *Boerhaave* avoit beaucoup de goût pour les *amers rafraîchissans* , auxquels il supposoit la propriété de dissoudre la *bile noire* & de purifier le sang. Il parle beaucoup de leurs qualités savonneuses. Dans l'ouvrage que nous annonçons on leur refuse ces qualités , parce qu'on ne trouve point dans ces plantes prétendues savonneuses , la combinaison d'huile & d'alcali qui constitue le savon. Eh bien ; ces plantes , si l'on veut , ne seront point savonneuses , elles ne porteront point ce nom ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles sont utiles dans ces affections qu'on attribue aux altérations & aux dérangemens du cours naturel de la bile ; & qu'elles ont produit de bons effets en pareils cas. On nie encore ici la qualité anodine du safran , auquel *Boerhaave* attribuoit de si grandes vertus. L'expérience cependant a fait reconnoître qu'en plusieurs occasions , il a la propriété de calmer la douleur. Ces contrariétés doivent faire voir qu'un petit

nombre de faits, & qu'un seul homme encore moins, ne fussent point pour perfectionner la matière médicale, & que le travail des médecins d'un siècle y suffiroit à peine; ce qui doit être un motif pour chacun d'eux, de contribuer pour sa part à cette réforme importante.

Pharmacopœa generalis edita à D. JACOBO REINBOLDO SPIELMAN. A Strasbourg, chez Treutel, libraire; à Paris, chez Didot le jeune, libraire quai des Augustins; in-4°. de 372 pag. Prix broché 12 liv.

13. M. *Spielman* avoit été, comme bien d'autres, effrayé de l'énorme quantité de médicaments dont la médecine est surchargée, & avoit senti la nécessité de débrouiller ce chaos. Tous les médecins savent que la plupart des pharmacopées contiennent un grand nombre de compositions & de recettes suspectes, bizarres ou dangereuses; que quelques-unes n'ont été faites que pour des lieux particuliers, & que quelques autres ont été composées dans des temps trop éloignés de la perfection où la chimie se trouve actuellement. Il étoit nécessaire par conséquent que quelque homme, pourvu de toutes les connoissances requises, portât son attention, & travaillât à fixer les idées sur cet objet important. Les lumières, les connoissances en chimie & en histoire naturelle, le jugement & l'exactitude de M. *Spielman* le rendoient très-propre à exécuter

cette réforme utile. Ainsi la pharmacopée que nous annonçons, doit par là inspirer la plus grande confiance. Elle est divisée en deux parties. La première expose les caractères, les qualités & la nature des diverses substances que la médecine emploie. On trouvera dans la seconde toutes les compositions que l'auteur a cru mériter quelque foi ; & il a suivi , dans l'une & dans l'autre, l'ordre alphabétique, qui est peut-être le plus commode pour cette sorte d'ouvrage.

An essay on phlogiston and the constitution of acids, &c. C'est-à-dire, *Essai sur le phlogistique & la constitution des acides ;* par RICHARD KIRWAN, écuyer, membre de la Société royale de Londres , & de la plupart des Académies & Sociétés savantes de l'Europe ; in-8°. A Londres , chez Elmsley , 1787.

14. Il paroît que c'est à *Becher* que l'on doit la dénomination de phlogistique attachée à cette substance, qui rend une partie des corps sublimaires propres à brûler, & dont l'absence prive les autres de la propriété de s'enflammer. Le célèbre *Stahl* adopta cette idée & cette dénomination ; il en fit la base d'une théorie au moyen de laquelle il rendit compte d'un très-grand nombre de phénomènes chimiques, & qui lui servit à faire plusieurs découvertes curieuses & utiles. Cette théorie s'est soutenue long-temps, quoique les chimistes n'aient pu soumettre à la vue cette

substance qu'ils appeloient phlogistique. M. *Lavoisier* l'a enfin renversée, & prouvé que les restes des corps combustibles après la combustion, & des métaux après la calcination, ont gagné une substance qu'ils ne contenoient pas auparavant. D'un autre côté, M. *Priestley* a déduit d'un nombre considérable d'expériences, que l'air inflammable étoit le phlogistique de *Becher* & de *Stahl*, que par conséquent il existe réellement, & qu'on ne sauroit plus regarder cette hypothèse comme une chimère, puisque le phlogistique paroïssoit dans un état séparé & exempt de toute autre combinaison. La découverte de M. *Cavendish* sur la composition de l'eau, conduisit à de nouvelles recherches sur la doctrine du phlogistique; & la controverse qui s'est élevée à ce sujet, est enfin ramenée à cette question: *si le principe inflammable existe ou se trouve dans les acides phlogistiques, dans les acides végétaux, l'air fixe, le soufre, le phosphore, le sucre, les charbons, les métaux?*

M. *Kirwan* convient que plusieurs considérations militent en faveur de la nouvelle opinion, qu'il appelle hypothèse *anti-phlogistique*, comme il donne le nom d'*Antiphlogisticiens* à ses partisans, non pas dans l'intention de les désigner par un nom de secte toujours choquant, mais uniquement dans la vue d'être plus court. Son intention est de rechercher la vérité, & de renoncer à tous les préjugés qui pourroient le détourner de son objet.

Comme dans l'exécution de son plan il a été souvent obligé de calculer la pesanteur des différens airs, il a consacré la première section de son ouvrage à la description des méthodes qu'il a suivies, afin de s'assurer de leurs différentes gra-

vités. L'air commun est comme l'étalon auquel il rapporte tous les autres; & c'est aux expériences de *fir George Shuckburgh* qu'il doit la connoissance de la pesanteur de cet air. Il est impossible d'abrégér la méthode que *M. Kirwan* a suivie, ni les expériences qu'il a faites pour découvrir les pesanteurs des différens airs; mais nous rapporterons ici la table des gravités absolues d'un volume de cent pouces cubiques de diverses espèces d'air, le baromètre & le thermomètre étant à une hauteur moyenne, ainsi que de leur proportion avec l'air commun.

<i>Espèces d'air.</i>	<i>Poids absolu en grains, de cent pouces cubes.</i>	<i>Proportion avec l'air commun.</i>
Air commun.	32.	1000.
déphlogistiqué.	34.	1108.
phlogistique.	70, 535.	983.
nitreux.	37.	1194.
vitriolique.	70, 215.	2263.
fixe.	46, 5.	1500.
hépatique.	34, 286.	1106.
alcalin.	18, 16.	600.
inflammable.	2, 613.	84. 3.

M. Kirwan traite ensuite de la composition des acides. Il examine l'opinion de *M. Lavoisier*, que tous les acides sont composés de deux principes; savoir, d'une *base acide particulière* & d'un *principe oxygène*. Il présente la table des affinités du principe oxygène tracée par ce savant, & expose quelques objections qu'il croit dignes d'attention. Il examine en particulier les acides vitriolique, nitreux, muriatique, l'eau régale, l'acide saccharin & l'acide phosphorique.

Suivant la nouvelle théorie, l'acide vitriolique est composé (abstraction faite de l'eau qu'il contient) de soufre uni à une grande portion de principe oxygène. *M. Kirwan* avance qu'il est formé par une base qui, si elle est saturée de

phlogistique, constitue le *soufre*. qui, étant saturé d'air fixe, donne l'acide *vitriolique fixe*, & enfin qui dégénère en *acide vitriolique volatil*, lorsque le phlogistique & l'air fixe concourent conjointement à la saturer. M. *Kirwan* reconnoît que c'est à M. *Bertholet* qu'il doit cette idée sur la composition de l'acide vitriolique volatil, & avance qu'il paroît que c'est la seule chose qu'on ait ajoutée à cette théorie depuis *Stahl*. Il rapporte ensuite un grand nombre d'expériences pour étayer son assertion, & pour réfuter la doctrine des *Antiphlogisticiens*.

Nous passerions de beaucoup les bornes qui nous sont prescrites, si nous voulions entrer dans un détail circonstancié des recherches de M. *Kirwan* sur la composition de l'acide nitreux. Suivant lui, les principes constitutifs de cet acide, sont les airs fixe, déphlogistique, phlogistique & inflammable, tous dans leur état concret. Après avoir rapporté plusieurs expériences pour prouver la présence du phlogistique dans cet acide, M. *Kirwan* s'attache à l'examen de la célèbre expérience de M. *Lavoisier*, qui a été l'origine de la théorie *anti-phlogistique*. Voici en quoi consiste cette expérience : l'académicien a versé 945 grains d'acide nitreux sur 1104 grains de mercure. Il a obtenu de ce mélange 273,234. pouces cubes d'air nitreux; & ayant distillé à une forte chaleur ce sel jusqu'à siccité, tout le mercure a été révivifié, & il s'est dégagé 287,742. pouces cubes d'air déphlogistique. M. *Lavoisier* conclut de ces phénomènes, 1°. que tout l'acide nitreux a été décomposé en deux différentes espèces d'air; 2°. que le mercure ayant été révivifié sans perte, on peut supposer avec raison qu'il a été réduit en chaux par l'union avec l'air pur,

parce qu'il a repris sa forme métallique, par l'expulsion du même air pur. M. *Kirwan* pense que pour établir la première conclusion, il faudroit prouver trois choses : savoir, 1°. que durant la distillation il ne s'est échappé aucune portion de l'acide nitreux, mêlée à l'eau, au-dessus de laquelle l'air a été rassemblé ; 2°. que l'air nitreux, produit durant la dissolution, ne contenoit aucune parcelle de mercure ; 3°. qu'en réunissant les deux airs, on reproduiroit la même quantité d'acide ; & que pour justifier la seconde conclusion, M. *Lavoisier* auroit dû prouver que le mercure, lors de sa révivification, n'a rien retenu de la substance à laquelle il étoit uni dans l'état de chaux, & dont l'air pur auroit pu être une partie constitutive. M. *Kirwan* explique ensuite cette expérience d'une manière, en apparence, propre à confirmer la théorie phlogistique.

L'acide muriatique fait le sujet des recherches subséquentes de l'auteur. Il pense que cet acide est composé d'une base particulière unie au phlogistique & à une certaine quantité d'air fixe : principes avec lesquels cette base paroît avoir une forte analogie.

Dans la composition de l'eau régale, entrent l'acide muriatique ordinaire, & un acide nitreux concentré & décoloré, dont le premier enlève l'acidité au second, en même temps que celui-ci s'empare du phlogistique de l'acide muriatique.

Suivant M. *Kirwan*, on trouve, dans l'acide phosphorique, du phlogistique uni au principe oxygène ; mais les *Antiphlogisticiens* contestent que le phosphore contienne du phlogistique. Cependant si les métaux, dans leur état métallique, contiennent du phlogistique, le phosphore en

contient aussi : car il précipite les métaux sous leur forme métallique de leurs solutions délayées.

M. *Kirwan* est persuadé que l'acide saccharin ne préexiste point dans le sucre, mais qu'il est formé par l'opération qui le produit. La plus grande partie de son principe acidifiant lui vient de l'acide nitreux, lequel, ainsi que le sucre lui-même, est décomposé durant l'opération : la base nitreuse se charge du phlogistique du sucre, & l'acide nitreux se combine avec la base saccharine.

L'auteur passe ensuite à des considérations sur la calcination & sur la réduction des métaux. Il y prouve, d'une manière séduisante, la présence du phlogistique ou de l'air inflammable sous une forme concrète dans les corps métalliques doués de l'éclat de métal & d'une cohésion particulière. Il répond en même temps aux objections faites à sa théorie de l'air fixe, dont la décomposition réduit les chaux métalliques. Il y joint enfin quelques remarques curieuses sur les solutions & les précipitations des métaux, & prouve que la théorie *anti-phlogistique* est enveloppée dans plusieurs difficultés très-considérables.

Cet ouvrage contient beaucoup d'expériences, & de faits curieux : les raisonnemens de l'auteur sont pressans, & ses conclusions paroissent découler nécessairement & naturellement des prémisses. Le temps nous instruira si M. *Lavoisier* ou quelque autre chimiste éclairé, partisan judicieux du système *anti-phlogistique*, réussira à réfuter les doctrines de M. *Kirwan*, & à prouver qu'elles pèchent par le fondement.



Principes de la philosophie naturelle ; dans lesquels on cherche à déterminer les degrés de certitude & de probabilité des connoissances humaines , avec cette épigraphe :

Descends du haut des cieux , auguste Vérité ,
Répands sur-mes écrits la force & la clarté.

*deux parties en deux volumes. A Genève ; & se trouve à Nancy , chez Beau-
rain , 1787 ; in-8^o.*

15. Quelle masse de lumières & de connoissances le philosophe ne doit-il pas réunir ? Il doit connoître tous les êtres existans. Après l'étude des animaux, des végétaux & des minéraux, de leurs qualités & propriétés, des loix physiques qui les animent, il passera à celle des astres, qui ont des rapports plus ou moins marqués avec notre globe. Chez toutes les nations la philosophie a été la science par excellence, & celle qui a été cultivée avec le plus grand soin. Cependant c'est de nos jours qu'elle s'est montrée avec le plus de splendeur & de dignité : elle éclaire de son flambeau toutes les parties des sciences. Les hypothèses absurdes, qui ont existé si long-temps, sont rejetées ; on ne reconnoît plus pour vérité que ce qui est établi sur des faits bien constatés.

Les principes importans contenus dans ce
traité,

traité, sont divisés en deux parties composées de trente-neuf chapitres.

Comme la multitude d'objets qu'il renferme ne permet point d'en faire une analyse exacte, nous extrairons seulement ce que dit l'auteur sur la reproduction des êtres.

« La nature a mis un appareil prodigieux pour la multiplication des êtres vivans. Il paroît que ç'a été son unique but en beaucoup de circonstances ; la dernière métamorphose que subissent la plupart des insectes, n'est que pour perpétuer leur espèce. Le papillon n'est pas plutôt sorti de ses entraves, qu'il songe à se reproduire, & il survit peu à cette opération importante ; quelques-uns même n'ont point d'organes pour se nourrir, point de trompes ».

« Cependant il entre dans le même plan de la nature, que la plus grande partie de ses frais soient inutiles. Il est démontré qu'une seule morue rempliroit bientôt l'immensité des mers de sa seule postérité, s'il n'arrivoit aucun accident à ses œufs : ils sont au nombre de neuf millions trois cents quarante-quatre mille, qui pourroient, par conséquent, donner autant de morues pour une seule année. Quelle immensité de ces animaux après quelques générations ! On a fait le même calcul pour les plantes, & le résultat en a été, qu'un orme pourroit dans un siècle & demi, couvrir la surface de la terre de sa progéniture ».

« La génération spontanée a-t-elle lieu ? Ce qui est le plus en sa faveur, c'est la quantité de vers qu'on rencontre dans les différentes parties du corps de presque tous les animaux. Les observateurs sont pleins de ces faits : *Redi* en a

fait une collection immense. Il n'y a nulle partie du corps humain où l'on n'ait trouvé quelque vers. Nous ne parlerons point de ceux des intestins, des crinons & des dragonneaux, qui sont connus depuis long-temps ; mais le cerveau, les oreilles, le nez, le poumon, le cœur lui-même, le péricarde, le foie, la vessie, les reins, les bubons pestilentiels, les ulcères vénériens, les boutons de la petite-vérole, ceux de la gale, ont fait voir aux observateurs, des vers qui ne se ressembloit nullement. Les liqueurs animales, le sang, la bile, l'urine, &c. en contiennent également. Ces vers diffèrent dans chaque individu. *Tulpius* en a vu qui étoient sortis avec l'urine, dont les uns ressembloient aux strongles, d'autres approchoient des scolopendres ou des jules; de troisièmes avoient quelques rapports avec une chenille ; de quatrièmes tenoient plus aux sauterelles ; ils changeoient de figure, & en prenoient de bizarres. *Kerkring* dit en avoir vu sortir un du nez, lequel en produisit un autre avant de mourir. *Hauptoman* rapporte qu'un ver qu'il avoit tiré d'une partie gangrénée ; en produisit cinquante autres. On ne sauroit dire que tous ces insectes aient une génération comme celle des autres animaux ».

« Le *tænia*, le strongle, l'ascaride, n'ont nul analogue connu dans la nature : par quelle autre voie que par la génération spontanée, pourroient-ils se produire dans nos entrailles ? »

« Il est une autre classe d'êtres vivans, dont la génération est aussi incompréhensible que celle de ceux dont nous venons de parler ; ce sont les animaux microscopiques ; toutes les liqueurs animales en fourmillent. Qu'on fasse infuser des chairs, ou des parties de végétaux,

Dans peu d'heures tous ces liquides sont pleins d'êtres vivans. La plus grande partie de ces animalcules est vivipare. MM. Needham & Sherwood ont accouché l'anguille de la colle de farine, & il en est sorti plusieurs autres êtres vivans : on ne peut dire que ce sont de petites mouches qui viennent déposer leurs œufs ; d'où naissent ces animalcules. *Mentzelius* a fait voir, il est vrai, que l'anguille du vinaigre se transformoit en nymphe, d'où sortoit une petite mouche qui produisoit cette même anguille ».

« La même chose a lieu pour les plantes microscopiques, telles que les moisissures. Un fruit pourri, un melon, par exemple, se couvre bien vite d'*aspergille*. Chaque fruit a son espèce de moisissure : quelque précaution qu'on prenne, on ne l'empêchera point de paroître. Je ne disconviens pas qu'on trouve dans ces plantes une poussière qui paroît en être la graine ; cela n'empêche pas que leur première génération ne soit spontanée ».

Les vérités que présente cet écrit, sont très-évidemment démontrées. L'instruction, que l'on y trouve, est développée avec autant de clarté que de précision. Ce livre ne peut manquer d'être utile aux personnes curieuses d'apprendre.

An estimate of the temperature of different latitudes, &c. C'est-à-dire, *Estimation de la température de diverses latitudes ; par RICHARD KIRWAN, écuyer, membre de la Société royale*

*de Londres ; in-8°. A Londres, chez
Elmsley, 1786.*

16. Dans la préface, M. Kirwan présente quelques remarques sur l'état imparfait de la météorologie, & sur les sources qui peuvent servir à la perfectionner. Il se plaint, ainsi que d'autres observateurs, de la variété des échelles des thermomètres, & propose de diviser en 250 degrés l'espace entre le point de la congélation du mercure & celui de l'eau bouillante.

Il traite dans le premier chapitre, des sources de la chaleur & du froid : il examine les effets des vents, de l'évaporation, &c .. Il y indique une règle sûre pour fixer les élévations où il gèle, & les divise en termes supérieurs & en termes inférieurs. Les premiers marquent la hauteur au-dessus de laquelle les vapeurs ne s'élèvent pas, & où conséquemment il ne gèle point. L'auteur suppose que lors de la création, il a été départi à la terre une certaine quantité de chaleur, qui néanmoins n'est point rassemblée dans le centre. Et en effet, comme la chaleur va en diminuant à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur de la terre jusqu'à ce qu'elle devienne stationnaire, il paroît qu'il est impossible d'admettre un foyer unique dans le centre.

Pour déterminer les diverses températures, il étoit nécessaire d'avoir un point de comparaison, où les causes occasionnelles & accessoires du froid & de la chaleur n'ont que peu d'activité. Ce point doit nécessairement se trouver sur la mer, & c'est conséquemment ces situations que l'auteur a choisies pour tracer les tables de la température annuelle moyenne dans toutes les latitudes. Il faut remarquer que ces recherches exigent nécessai-

rement la connoissance des températures moyennes, soit de l'année, soit des mois, afin de trouver des règles générales, attendu que les *maxima* & les *minima* sont exposés à l'influence de plusieurs circonstances accidentelles. Nous traduirons les conclusions que l'auteur déduit de ces tables.

« Quant à la température annuelle, dit-il, nous pouvons remarquer »,

« 1°. Que la température diffère très-peu à dix degrés des pôles, ainsi que dans l'étendue de dix degrés de l'équateur ».

« 2°. Que la température de diverses années diffère très-peu sous l'équateur, tandis qu'elle diffère de plus en plus, à mesure que les latitudes approchent des pôles ».

« 3°. Qu'il ne gèle presque jamais dans des latitudes au-dessous de 35 degrés, sinon dans des endroits très-élevés : & qu'il ne tombe presque jamais de grêle dans des latitudes au-dessus de 60 degrés ».

4°. « Qu'entre les degrés 35 & 60 de latitude, dans des endroits près de la mer, il dégèle généralement lorsque la hauteur du soleil est de 40 deg., & qu'il ne commence à geler que quand la hauteur méridienne du soleil est au-dessous de 4 deg. ».

Dans le chapitre suivant, il s'agit de la température moyenne des mois. L'observation a constaté que la température moyenne du mois d'avril, constitue presque la température annuelle moyenne ; & il est évident qu'en tant que la chaleur dépend de l'action des rayons du soleil, la chaleur moyenne de chaque mois doit être comme la hauteur du soleil, ou encore mieux,

comme le sinus de la hauteur. D'après ces principes, l'auteur a calculé la chaleur moyenne des mois dans chaque latitude, en rectifiant ses calculs par la considération de l'influence de la chaleur terrestre, qui augmente la chaleur des derniers mois de l'été. Cette table, bien qu'elle soit composée, en grande partie, des résultats des calculs, est néanmoins rectifiée par l'observation, attendu que le séjour que le soleil fait sur l'horizon, le froid qui résulte de l'évaporation, & plusieurs autres causes de moindre importance, qu'on ne sauroit soumettre au calcul, entraîneront toujours des variations.

M. *Kirwan* traite dans le troisième chapitre des différences de la température de l'air, de la terre & de l'eau, comme aussi de leur capacité de recevoir & de communiquer la chaleur. Après y avoir observé qu'à l'égard de la terre la chaleur descend lentement & est restituée à l'air pendant l'hiver, notre auteur ajoute :

« De-là vient qu'à une certaine distance de la surface, savoir à environ 80 à 90 pieds (si cette profondeur a quelque communication avec l'air libre, & peut-être à une profondeur beaucoup moins considérable), la température de la terre varie très-peu, & approche généralement de la chaleur moyenne annuelle. Ainsi la température du printemps est approchant la même que la température annuelle, & varie fort peu dans les différentes périodes de l'année, comme M. *Hellant* l'a observé le premier. Ainsi dans la cave de l'observatoire de Paris, qui a environ 90 pieds de profondeur, la chaleur est à-peu près de 53 degrés, & varie d'environ un demi-degré dans les hivers très-rigoureux. Sa température est un peu au-dessus de la température moyenne de Paris, à

cause de sa communication avec l'air extérieur. M. *Van-Swinden* a observé que le plus grand froid, même celui qui passe zéro du thermomètre de *Fahrenheit*, s'il ne dure que quelques jours, ne pénètre pas au-delà de vingt pouces, même lorsque la terre n'est pas couverte de neige, & qu'il ne pénètre pas au-delà de dix pouces, lorsqu'il y a de la neige sur la terre. Cette observation nous fait connoître l'objet important que la neige remplit dans les latitudes septentrionales fort avancées. En Sibérie, où le froid est très-intense, on trouve immédiatement après la fonte de la neige la terre sans gelée, non-seulement à la surface, mais encore à une profondeur de seize pieds, ce qui prouve que la gelée n'y pénètre jamais, à l'exception de quelques endroits. Une observation faite au fond d'une carrière située entre Calais & Boulogne, à 476 pieds au-dessous de la surface de la terre, a indiqué une température de 54 deg. La température des salines de *Wieliczka*, en Pologne, est de 52 d. à une profondeur de 320 pieds, & elle ne diffère pas depuis cette profondeur jusqu'à celle de 716 pieds; bien que la température des carrières soit sujette au changement par des causes qui leur sont particulières. Ainsi M. *De Luc* a essuyé dans la mine de Saint-Jean-au-Harz, à la profondeur de 801 pieds, une chaleur de 70 deg., au lieu qu'à celle de 1359 pieds, il ne l'a trouvée que de 50 degrés. *Kraft* a observé que la température d'une caverne près de Reutlingen en Suabe, étoit de 48 deg., mais que l'eau, dans la même caverne, ne s'échauffoit que de 42 d., la température de l'air extérieur étant alors de 66. La carrière du *Joachimsthal* en Bohême, passe pour une des plus profondes qui existent. M. *Monet* a trouvé de 50 d. la tem-

pérature de l'air de cette mine, à 1700 pieds de profondeur ».

« Tous ces faits tendent à prouver que la chaleur de la terre n'augmente pas à mesure qu'on s'enfonce dans son intérieur ; mais qu'à la plus grande profondeur, elle est à-peu-près la même, que la température annuelle moyenne de la latitude sous laquelle cet endroit est situé ».

« Lorsque la surface de la terre est rafraîchie rapidement, les parties intérieures sont refroidies à proportion, à une certaine profondeur, jusqu'à ce que le froid de la superficie arrive à son *maximum*, & devient constant : alors la chaleur interne gagne peu à peu sur lui avec une force proportionnée à la différence de leurs températures respectives ; & comme dans nos climats la chaleur interne est constamment au-dessus de 40 d., elle est toujours suffisante pour fondre la neige qui reste long-temps sur la surface. C'est pour cette raison qu'on voit dans la Suisse & dans plusieurs autres contrées, que la neige commence toujours à fondre par dessous ».

Nous passerons les preuves que l'auteur rapporte pour établir que la terre est plus capable que l'eau de recevoir de la chaleur ou du froid. Nous observerons seulement, qu'indépendamment de la situation, on a trouvé que la terre peut admettre en été 8 à 10 deg. de chaleur ; & en hiver, 8 à 10 deg. de froid de plus que la mer.

Notre auteur examine ensuite les modifications de la température de comparaison, en conséquence de l'élévation du pays ; de son voisinage ou de sa distance des grands amas d'eau, particulièrement de l'Océan ; de son voisinage ou de son éloignement d'autres terrains singu-

lièrement propres à recevoir de la chaleur, ou à être refroidis à un degré considérable, &c. &c. Afin de donner un exemple des variations qui résultent de ces circonstances, nous traduirons ce que M. *Kirwan* dit, concernant les différentes élévations.

« Quant à l'effet précis de l'élévation, remarque-t-il, j'ai observé qu'il étoit à-peu-près comme il sera dit ci-après ».

« 1°. Lorsque l'élévation est médiocre & graduelle, telle que celle des parties internes de la plupart des contrées éloignées de la mer, ses effets sont tellement confondus avec ceux de la distance de l'Océan de comparaison, dont il sera parlé dans la section suivante, qu'il faut avoir les mêmes égards pour l'une & pour l'autre, dans la diminution de la température. J'appelle élévation graduelle, celle dont le niveau de pente est au-dessous de 6 pieds par mille, à partir de la plus proche mer considérable ».

« 2°. Si le niveau de pente est plus fort, il faut diminuer la température annuelle du point de comparaison de cette latitude, de la manière suivante ».

» Si l'élévation est en raison

De six pieds, un quart de degré,

De sept pieds, . . . un tiers.

De treize pieds, . . . quatre dixièmes.

De quinze & au-delà, un demi-degré ».

Les sujets des chapitres suivans, sont les températures de l'océan pacifique septentrional, depuis le 66° deg. de latitude, jusqu'au 52°; la température des parties orientales de l'Amérique septentrionale & de l'hémisphère méridional. Il

est probable que ces régions sont plus froides qu'elles ne paroissent l'être d'après les calculs; & dans la table, M. *Kirwan* donne une raison plausible de cette différence : mais il est d'opinion que les hivers sous la zone antarctique, sont moins rigoureux que sous la zone arctique, parce qu'il n'y a pas de terres fermes sous la première.

On lit ensuite un recueil de faits exacts & constatés, concernant la température de différens endroits. L'auteur y fait l'application de ses règles générales, & l'on y trouve plus de conformité qu'on n'en auroit pu attendre. Nous traduisons le passage suivant.

« Nous devons à la même providence bien-faisante, que le globe de la terre est coupé de mers & de montagnes, d'une manière qui, au premier aspect, paroît tout-à-fait irrégulière & fortuite, présentant à l'œil ignorant le spectacle de ruines immenses. Mais si l'on examine attentivement les effets de ces irrégularités apparentes, on les trouve des plus avantageuses, & même nécessaires au bien-être de ses habitans; car sans parler des avantages du commerce, lesquels ne sauroient exister sans ces mers, nous savons que c'est leur voisinage qui modère le froid des hautes latitudes, & la chaleur de celles qui sont moins avancées. C'est par une suite de l'absence des mers que les parties intérieures de l'Asie, telles que la Sibérie & la grande Tartarie, comme aussi celles de l'Afrique, sont presque inhabitables : circonstance qui fournit un préjugé très-fort contre ceux qui pensent que ces contrées ont été les habitations primitives de l'espèce humaine. Les montagnes sont nécessaires de la même manière, non-seulement comme réservoirs des rivières, mais encore comme des abris contre la

chaleur dans les latitudes brûlantes. Sans les Alpes, les Pyrénées, l'Apennin, les montagnes du Dauphiné, de l'Auvergne, & de l'Italie, l'Espagne & la France seroient privées de la douceur du climat dont elles jouissent : sans les montagnes Balgates, ces Apennins de l'Inde, cette contrée seroit restée un désert. La Jamaïque, Saint-Domingue, Sumatra, & la plupart des autres îles situées entre les tropiques, sont fournies de montagnes d'où partent les vents qui les rafraîchissent ».

Les deux derniers chapitres roulent sur les causes du froid extraordinaire en Europe, & sur la température de Londres, comparée à celle de plusieurs autres villes.

On ne peut qu'être étonné de l'étendue des recherches que cet ouvrage a exigées : il seroit à souhaiter que M. *Kirwan* poursuivît cette entreprise, & que d'autres savans, aussi capables que lui, suivissent son exemple ; on pourroit espérer alors que la météorologie, étude stérile & précaire jusqu'ici, deviendrait une science utile & solide.

Elenchi fungorum continuatio prima
describens CXXV species & varietates,
totidem iconibus XVIII, repræsentatas :
*Première continuation de l'énumération
des champignons, où sont décrites cent
vingt-cinq espèces, & autant de varié-
tés représentées sur dix-huit planches. A
Halles en Magdebourg, chez Gebauer ;
H vj*

& à Strasbourg, chez Amand Koenig ;
1786 ; in-4°. de 279 pages, avec dix-
huit planches enluminées.

17. L'énumération ou catalogue des champignons, parut en 1783 ; elle a été annoncée avec une notice dans ce Journal, en juin 1785, tom. lxiv, pag. 339.

Cet ouvrage ne renfermoit que les espèces rencontrées par M. *Batsch*, depuis le petit nombre d'années qu'il donnoit à l'étude de cette classe singulière de végétaux. En continuant ses recherches, il a fait de nouvelles découvertes, qu'il publie sous le titre de *Continuatio prima* ; ce qui semble indiquer qu'elle sera suivie d'une autre encore.

Chaque espèce nouvelle dont il donne la figure, est désignée, 1°. par un nom trivial ; 2°. par une phrase caractéristique ; 3°. par une description ; 4°. par l'indication du lieu & de la saison où elle se montre ; 5°. par l'explication des figures. Celles-ci sont très-bien faites, enluminées d'une manière très-conforme à la nature ; souvent elles offrent quelque partie intéressante, vue séparément ou grossie au microscope.

Cet ouvrage est donc très-précieux pour ceux qui veulent avoir une connoissance particulière des champignons, ordre de plante qui a été jusqu'ici l'écueil des botanistes, sans en excepter le chevalier de *Linné* ; car il a omis & méconnu la moitié des espèces de champignons les plus communes dans toute l'Europe.

Ce n'est pas que M. *Batsch* n'ait rien laissé à désirer. Il reconnoît avec franchise qu'il n'a pas tout dit, & il le fait en ces termes.

« Les descriptions que je donne sont incomplètes. Mais tant que le système des champignons, & que la connoissance de leurs parties, de leur couleur sur-tout & de leur superficie, ne seront pas plus avancés, un esprit tel que le mien ne pourra donner un ouvrage parfait sur ce sujet ».

« J'ai omis exprès les synonymes. Ce n'est pas que je manque du zèle & de la patience nécessaires pour surmonter les difficultés que présente leur comparaison ; mais je suis très-persuadé que c'est un travail trop délicat dans une partie encore neuve & remplie de confusion. Je puis bien sentir le plus haut degré de perfection, mais non pas y atteindre. Peut-être qu'un jour, & dans un âge plus avancé, je ferai assez heureux pour donner une histoire plus parfaite des champignons ».

Dans cette première continuation, M. *Batsch* ne change rien à la méthode qu'il a suivie dans son catalogue de 1783 ; mais il adopte ici deux genres nouveaux. L'un est l'*embolus*, qui renferme les petits *clathrus* non charnus de *Linne* ; l'autre est le *stemonitis*, qui est un champignon cylindrique, alongé, contenant intérieurement une poussière sans aucune soie : ces deux genres sont bien voisins du *lycoperdon*. Il est des *spharia* peut-être plus éloignées de leur genre, mais il faut se ressouvenir de la difficulté du travail que l'auteur a entrepris.

Si l'on accuse M. *Batsch* de faire un gros livre sur un sujet bien mince, il a répondu d'avance : « Nous ne nous affecterons point des dédains de ceux qui cultivent des sciences plus élevées, ni de l'injustice de ceux qui méprisent la recherche des petits objets. Elle a osé

cupé de génies immortels; & en levant la plus grande difficulté, elle jette un nouveau jour sur la série des êtres créés. Toutes les productions de la nature sont grandes & belles, remplies de la sagesse d'un être suprême; l'homme ignorant ne les connoît point, & le stupide ne les aperçoit pas ».

Cette collection est imprimée sur deux colonnes, en latin & en allemand.

Ce volume est dédié à M. de Goethe, conseiller intime du duc régnant de Saxe-Weimar & Isenach.

Commentatio medica de boleto suaveolente, LINN. &c. *Dissertation sur l'agaric odorant; par M. JEAN-CHRISTOPHE-ENSLIN DE SPIRE, docteur en médecine. A Erlang, Manheim & Strasbourg, chez Kœnig, 1785; in-4°. de 32 pages, avec une planche gravée. Prix 3 liv.*

18. L'espèce de champignon, appelée par Linné *bol.tus suaveolens*, est du nombre de ceux que l'on connoît vulgairement sous le nom d'*agarics*: ce sont des plantes parasites qui viennent sur les arbres, ou sur le bois mort, sans aucun pédicule, & dont la substance fongueuse est plus dure que dans les autres champignons; tels sont l'agaric purgatif des boutiques, & l'agaric de Bröslard, autrement nommé *amadouvier*. Quelques-uns ont en dessous des lames & feuillets, & se rapportent au genre appelé *aga-*

ricus par Linné : d'autres, tels que ceux que je viens de nommer, sont garnis de pores ou de tuyaux ; ce sont les *boletus* de Linné, du nombre desquels est l'espèce qui fait le sujet de la dissertation de M. *Enslin*.

Cette espèce est aisée à reconnoître, 1°. à sa couleur blanche en-dessus & en-dessous, teinte quelquefois de roussâtre ou de jaunâtre ; 2°. à l'agréable odeur qu'elle répand, & qu'elle conserve souvent pendant plusieurs jours ; 3°. au lieu qu'elle habite, qui est toujours sur des faules.

Sterbeck est le premier botaniste qui ait parlé du *boletus suaveolens*, d'une manière à le faire reconnoître. Après lui, peu d'amateurs s'en sont spécialement occupés, jusqu'à ce que le chevalier de Linné l'eût remarqué en Laponie. Il vit les jeunes gens le rechercher avec soin, & le garder dans une poche qu'il portent devant le pubis. C'est ainsi qu'ils se parfument lorsqu'ils vont faire leur cour à leurs maîtresses. « O plaisante Vénus, s'écrie Linné, toi à qui suffisent à peine dans les contrées étrangères les perles & les diamans, la pourpre & la soie, les danfes, la musique, les spectacles, ici tu es satisfaite d'un simple fungus sans suc & sans couleur ».

Malgré ces particularités, le *boletus suaveolens* a été assez négligé par nos botanistes modernes. M. *Enslin* dit que les François n'en font aucune mention dans leurs catalogues généraux. On le trouve, malgré cette assertion, dans plusieurs de nos Flores nouvelles. Quant à nous, nous l'avons rencontré en abondance dans diverses fauslaies de la Lorraine & en Alsace.

Les médecins paroissent l'avoir connu avant les botanistes, du moins on en faisoit déjà usage

contre la phthisie pulmonaire dès l'an 1676. *Boecler* en a parlé dans sa matière médicale; il est cité dans la Pharmacopée de Wirtemberg, & dans le Dispensaire universel de *Triller*. Depuis long-temps il est connu à Erlangue. L'illustre *Schmidel* s'en est servi utilement pendant plus de trente ans, & M. le professeur *Wendt* l'ordonne souvent.

Comme ce végétal indigène peut être d'une grande ressource chez le pauvre comme chez le riche, on doit donc savoir gré à M. *Enslin*, d'en avoir fait connoître les propriétés médicinales, & la manière de l'employer.

Il donne l'histoire de plusieurs phthisies pulmonaires guéries par ce remède, dont on se sert aussi quelquefois avec succès contre d'autres maladies, particulièrement contre celles du genre nerveux, où les auteurs recommandent le gui de chêne. La manière de faire prendre l'agaric odorant, est en poudre mêlée avec du sucre, ou réduit en électuaire avec le miel ou quelque sirop; la dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros, & on la répète plusieurs fois dans le jour. On l'augmente selon que la maladie est plus ou moins avancée, plus ou moins dangereuse. Il est bon d'avertir les pharmaciens, que vu sa tenacité, ce fungus est difficile à réduire en poudre. Il faut donc, avant de commencer la pulvérisation, l'enduire de mucilage de gomme arabique ou adragant, ensuite le faire sécher à une douce chaleur, ou bien l'humecter de temps en temps, pendant la trituration, avec de l'esprit de vin très-rectifié, qui s'évaporant bientôt, ne peut altérer ses vertus. Quant à la décoction de ce *boletus*, qu'on met quelquefois en usage, M. *Enslin*

ne l'estime pas beaucoup, la grande tenacité du végétal empêchant son efficacité de se communiquer à l'eau. Il pense de même de son eau distillée.

On met de l'agaric odorant dans les habits pour en éloigner les insectes.

Diskurs uber die medicinische policey,
 &c. C'est-à-dire, *discours sur la police
 médicinale, publiée par J. G. HUSSTY,*
noble de Raffynya, docteur en médecine
à Presbourg ; deux vol. grand in-8°.
ensemble de 1164 pages, sans la table
ni le prologue. A Presbourg & à
Leipsick, chez Løwe, 1786.

19. L'objet de l'auteur est de présenter en abrégé, ce que l'on trouve d'essentiel dans le système de police médicinale de M. Frank, & dans d'autres auteurs qui se sont occupés de ce sujet.

Aufsätze und beobachtungen aufder gerichtlichen arzney wissenschaft. C'est-à-dire, *Mémoires & observations de médecine légale, publiés par M. JEAN-THÉODORE PYL, docteur en médecine, conseiller & membre ordinaire du*

collège royal & suprême de médecine ; & pensionné de la ville de Berlin : quatrième recueil. A Berlin, chez Mylius, 1787 ; in-8°. de 258 pag. La collection entière se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique.

20. Comme nous n'avons point sous les yeux ce volume, nous ne pouvons indiquer ce qu'il contient ; les précédens ont été annoncés dans ce Journal, tom. lxj, pag. 543 ; & tom. lxxj, pag. 375.

Der unterhaltende arzt, &c. C'est-à-dire, Entretien d'un médecin sur les soins de la santé, sur la beauté, les choses relatives à la médecine, la religion & les mœurs ; par le docteur JEAN-CLÉMENT TODE, &c. Vol. I & II ; in-8°. de 327 pag. A Copenhague & Leipsick, chez Faber & Witschke, 1786.

21. M. Tode jouit d'une réputation méritée, non seulement en Danemarck, mais dans la république médicale. Il s'est fait connoître par plusieurs productions lues avec empressement. Dans cet ouvrage, il nous présente un choix des meilleurs morceaux, tirés d'une feuille périodique qui parut en 1785, en danois, sous le titre de *Gazette de santé*. Son objet est d'exciter

l'attention sur les abus qui se sont glissés dans l'art de guérir, de combattre les préjugés qui règnent parmi tous les ordres de citoyens, & d'apprécier les éloges prodigués à certains remèdes. Pour mieux faire connoître la nature & le mérite du choix des sujets traités dans ce recueil, nous indiquerons seulement quelques-uns d'entre eux, tels que les articles, *art de formuler en médecine ; déjeûné des enfans ; vêtemens ; usage d'avoir la poitrine découverte ; bains froids par arrosement ; économie bien entendue dans l'administration des remèdes ; consultations ; anecdotes concernant feu M. WOHLERT*, qui a bien mérité de la chirurgie danoise.

Bemerkungen uber die nützlichste art des studierens angehender aertze und wundærzte, &c. C'est-à-dire, *Remarques sur la méthode la plus utile de diriger les études des médecins & des chirurgiens commençans, exposées dans son discours inaugural ; par M. JEAN-CHRIST. ANDRÉ MAYER, conseiller intime du Roi, & professeur de botanique & de matière médicale. A Berlin, chez Decker, 1787.*

22. Ce discours a été prononcé le 16 mai 1787, devant le collège de médecine de Berlin, dans un nombreux auditoire. L'auteur, après y avoir développé les secours nécessaires pour faciliter l'étude, & indiqué les principaux obstacles à

l'acquisition des sciences en général, fait l'application de ces considérations à l'étude de la médecine en particulier. On ne peut que savoir gré aux amis de M. Mayer, de l'avoir sollicité à publier ce discours.

OMNIBUS ad quos præsentēs Litteræ pervenerint, Præses & Collegium Regale Medicorum Nanceianorum Salutem (a).

Cum clarissimus & jure celebratissimus vir ANTONIUS PETIT, salub. Fac. med. Paris. doctor-regens & scholarum ejusdem professor; à regijs scientiarum academijs Parisiensi, Stockholmienſi, Aurelianensi; chir. & anatom. in horto regio professor honorarius; Soc. agrar. Paris.; milit. regni nosoc. nuper inspector; ingenio, literis, scientiâ & arte, præcellens; rei anatomicae imprimis, sed & totius medicinae studium & praxim, scriptis, præceptis, exemplis, quadraginta ab hinc annis, strenuè, liberalius & indefinenter emendaverit, auxerit, perfecerit;

Cum tunc temporis incertam adhuc variolarum insitionem, invictis argumentis & felicio-

(a) Si les Compagnies savantes ne donnoient des diplomes de cooptation qu'en faveur de motifs pareils à ceux énoncés dans le décret que nous transcrivons, ces diplomes seroient comptés parmi les plus beaux titres dont une famille puisse se glorifier. Nos lecteurs, qui presque tous ont entendu les leçons de l'illustre *Antoine Petit*, aimeront à voir l'hommage que le Journal de Médecine lui rend, en consigniant le décret du Collège royal de Nancy.

ribus auspiciis, inter primos, haud cunctabundus, promovere non dubitaverit;

Cum plures, eosque intricatiores quaestionum medico-legalium nodos, ad artis & juris nutum exsolverit;

Cum exteris gentibus, hoc etiam titulo commendatus, patriæ suæ, sui que ævi plerisque medicis carissimus simul & eximius præceptor extiterit;

Cum apud principes viros, quibus placuisse non ultima laus est, ordinis medici dignitatem totam integramque servaverit;

Cum summe benevolis præditus moribus, Aurelii, in urbe suâ, medicos quatuor & totidem chirurgos, curandis pauperum morbis, munificè sacraverit;

Cum posteris, non minùs quàm coævis, providus, unam & alteram, tum anatomiae, tum chirurgiæ cathedras, in saluberrimâ Facultate medicâ Parisiensi, propriis etiam sumptibus erexerit;

Tantæ virtutis, tamque egregiæ indolis æstimatores & non immemores, collegii regalis medicorum nanceianorum præses, consiliarii & aggregati doctores, supradictum clarissimum virum ANTONIUM PETIT, collegii regalis socium honorarium, uno animo, unaque voce cooptavêre, conclamavêre & renuntiavêre.

Ad perpetuam rei memoriam, saluberrimi sui illorum ordinis decretum in commentaria collegii referri curaverunt; & clarissimo ANTONIO PETIT (Serus in cœlum redeat!) Has præsentès litteras, subscriptionibus præsidis & perpetui à commentariis, magnoque collegii sigillo munitas, in summæ reverentiæ debitæque observantiæ tesseram mitti decreverunt.

*Datum & actum Nanceii, in comitiis collegii
regalis medicorum ad hoc à præfide convocatis,
die tertiâ decembris, anni 1787.*

S. LALLEMAND, collegii regii præfes.
GORMAND, colleg. confil. doct. agg. &
à comment.

INSCRIPTION pour mettre au bas du
buste de M. PETIT; buste qui doit
être placé dans les écoles de médecine
où il vient de fonder deux chaires,
une d'anatomie & une de chirurgie.
Chaque année les professeurs fondés
par M. PETIT doivent rappeler, que
le but de la fondation est principale-
ment pour les pauvres étudiants.

Æternum votis hoc marmor sæcula vincet.

Fallimur. Ah! discunt marmora dura mori;

Sed semper stabit benefactis gratia vivax,

Non moritura; patrem pauperis ora canent.

N^{os} 1, 2, 5, 11, 14, 16, 19, 21, 22, M.
GRUNWALD.

3, 4, 6, 7, 12, 13, M. ROUSSEL.

8, 9, 15, 17, 18, 20, M. WILLEMET.

10, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1787.

Page 436, Au folio de cette page, le 4 manque.

Cahier du mois de janvier 1788.

Page 119, ligne 7, *fwet*, lisez *sweet*.

Ibid. ligne 12, *Maddeson*, lisez *Maddison*.

Page 129, ligne 4, *etischer*, lisez *eüschen*.

Ibid. ligne 24, *dentbosch*, lisez *den Bosch*.

Page 138, ligne dernière; de cette année, lisez l'année dernière.

Page 150, ligne 21, *Anlei-tung*, lisez *Anleitung*.

Page 191, ligne 22, *Bume*, lisez *Baume*.

T A B L E.

OBSE^RVATIONS faites dans le département des
hospitaux civils, année 1788, n°. 3. *Topographie de*
la ville & de l'hôpital de Duretal. Par M. de l'Hu-
meau, chir. Page 4

Réflexions, 9

Observation sur une affection scorbutique, &c. Par
le même, 20

Suppuration à la poitrine, guérie par les anti-scor-
butiques. Par M. Marcq, chir. 24

Deux Observations sur la phthisie. Par M. La Peyre,
médecin; 26

Observation sur une vomique. Par M. Pascal, chir. 29

Observat. sur une phthisie pulmonaire laiteuse. Par
le même. 33

Réflexions, 38

Suffocation attribuée à une cause externe, &c. Par
M. Lallement, méd. 50

Examen des trois-nouveaux faits relatifs à la section
de la symphyse des os pubis. Par M. Desgranges,
chirurgien, 59

<i>Extrait d'un Mémoire lu à l'Académie des sciences,</i> <i>sur le mécanisme des luxations de la clavicule. Par</i> <i>M. Pivel, méd.</i>	83
<i>Sur le mécanisme de la luxation sternale de la clavicule,</i>	86
<i>Sur le mécanisme de la luxation humorale, &c.</i>	95
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois</i> <i>de février 1788,</i>	107
<i>Observations météorologiques,</i>	112
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	115
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	116

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie.</i>	117
<i>Prix annoncés,</i>	118
<i>Médecine,</i>	129
<i>Chirurgie,</i>	143
<i>Anatomie,</i>	146
<i>Matière médicale,</i>	157
<i>Pharmacie,</i>	161
<i>Chimie,</i>	162
<i>Physique,</i>	168
<i>Botanique,</i>	179
<i>Jurisprudence médicale,</i>	185
<i>Histoire littéraire,</i>	186
<i>Décret du collège royal de Nancy,</i>	188
<i>Inscript. pour mettre au bas du buste de M. Petit,</i>	190

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois d'avril 1788. A Paris, ce 24 mars 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1788.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o 5.

*Précis de la topographie médicale de la
ville & de l'hôpital de Cette; par M.
TUDESQ, médecin en chef de l'hô-
pital de cette ville.*

LA ville de Cette est située au pied du
cap dont elle a reçu le nom. Ce cap
du golfe de Lyon est, suivant *Cassini*,
au 21 deg. 13 min. de longitude, & au
Tome LXXV. I.

43 deg. 24 min. 4" de latitude : il a à l'orient la mer méditerranée ; à l'occident & au nord, l'étang de *Thau*, qui a huit lieues de circuit ; & au midi, l'isthme qui conduit à Agde.

Le cap de Cette n'étoit pas inconnu aux anciens ; il paroît même que le nom qu'ils lui ont donné vient de sa ressemblance avec une baleine.

La ville de Cette est située en partie au pied du cap, & en partie dans la plage, où elle est bornée par la mer qui vient briser ses vagues contre les maisons. Le terrain sur lequel la ville de Cette est bâtie, forme une presque isle d'une lieue d'étendue du nord au sud, & d'environ trois quarts de lieue de l'est à l'ouest. La montagne qui forme le cap, s'appelle *la Montagne de Saint-Clair*, & a une circonférence d'une lieue : elle s'étend par une pente douce du côté du nord jusqu'à l'étang de *Thau*, & forme une petite plaine où sont quelques habitations rassemblées en trois hameaux situés sur la rive de l'étang, à deux cents pas l'un de l'autre.

La pointe de terre où sont situés ces hameaux, paroît avoir été continue à une autre pointe qui est de l'autre côté de l'étang, vis-à-vis de celle-ci, & dont elle

est séparée aujourd'hui par une étendue d'eau d'un quart de lieue. Le doute se change en certitude par les observations suivantes, tirées de l'examen des lieux ; non-seulement ces deux pointes, qui sont diamétralement opposées, laissent voir une terre de même nature, mais en y faisant des fouilles, on trouve des monumens semblables d'un côté & de l'autre. Ce sont des cercueils tels que les Romains les construisoient, des pavés à la mosaïque, des monnoies portant l'effigie & le nom des empereurs Romains, des chaînes, des anneaux d'or & des urnes ; les monumens propres à prouver que la partie qui forme actuellement l'étang de *Thau* entre Cette & Balaruc, étoit un terrain habité, se voyoient d'une manière beaucoup plus sensible il n'y a pas 30 ans ; car il y avoit des deux côtés des restes d'aqueduc de même structure, dont on aperçoit encore une portion du côté de Balaruc.

Ce village est situé à une très-petite distance de Cette, sur une éminence entourée d'une campagne où la végétation est très-florissante & très-variée. Il est célèbre par les eaux minérales qui prennent leur source à un quart de lieue de distance entre Cette & Balaruc. Le

village de Balaruc est à demi ruiné, & habité par un très-petit nombre d'individus si mal constitués pour la plupart, qu'ils périssent avant la cinquantième année. Les fièvres intermittentes, la cachexie, l'hydropisie, sont les maladies qui les moissonnent avant l'âge. Quand on jette les yeux sur la campagne qui est à côté de ce village, & qu'on y voit des prairies délicieuses, des côteaux chargés de vignes & d'oliviers, on a lieu d'être surpris du sort des habitans de Balaruc; mais en examinant particulièrement leurs maisons, on voit qu'elles sont le réceptacle de la mal-propreté, du désordre & de la misère, & qu'elles sont situées près d'un bas-fond, continuellement submergé par l'étang de *Thau*, d'où il s'exhale des vapeurs pernicieuses (a).

(a) Il ne faut pas confondre ce village avec le hameau connu sous le nom de *Bains de Balaruc*; celui-ci consiste en plus de trente maisons, qu'on peut considérer comme autant d'hôtelleries. Sa situation est agréable, l'air y est salubre; les étrangers s'y rendent en foule, surtout au printemps & dans l'automne, & ils y trouvent en même temps les agrémens de la campagne, & les commodités qu'on peut se procurer dans les villes.

M. Le Roy, professeur de Montpellier, est celui

Frontignan, renommé par ses bons muscats, est situé au nord de la presque île de Cette : c'étoit autrefois une petite ville bien peuplée ; mais à peine y compte-t-on aujourd'hui cinq cents habitans. Ce qui a fait désertir ce local, c'est qu'il est très-mal sain : on y trouve les mêmes causes d'insalubrité, & on y observe les mêmes maladies qu'à Balaruc. On a remarqué que les personnes les plus mal portantes, sont celles qui prennent du quinquina d'une manière inconsidérée, & que celles qui font un grand usage de café sont, en général, moins

qui a fait la meilleure analyse que nous ayons jusqu'à ce moment des eaux de Balaruc. Leurs vertus, soit qu'elles soient prises intérieurement, soit qu'elles soient administrées à l'extérieur, sont trop connues pour que nous nous y arrêtions ici. Ce que je puis assurer, c'est qu'elles jouissent à juste titre d'une très-grande réputation pour la guérison des paralysies. J'ai remarqué que ces eaux ne sont pas toujours également efficaces. Les grandes pluies & le vent d'est qui font refluer les eaux de la mer dans l'étang, ou de l'étang dans les terres ; & les temps humides ou nébuleux, semblent diminuer en quelque chose leurs vertus. L'endroit d'où les eaux de Balaruc tirent leur origine, ne paroît pas bien éloigné, & l'on pense qu'elles sourdent de la chaîne des montagnes de Frontignan, dans lesquelles on trouve des mines de fer, des pyrites cuivreuses & de l'ocre.

sujettes aux maladies & aux infirmités que les autres.

Vic & Mireval , deux villages situés à une lieue & demie de Montpellier, sont encore des lieux plus exposés à la mauvaise influence des vapeurs des marais , auxquelles la misère , l'abandon & la malpropreté se réunissent pour entretenir & propager les maladies qui dépendent du relâchement des solides & de l'appauvrissement des humeurs. Ces deux villages ne sont habités que par des paysans, qui ne pourroient trouver à gagner leur vie ailleurs. En général, cette plage est abandonnée. On ne trouve plus à Maguelone que la cathédrale, où l'on voit encore le tombeau de *Pierre de Provence*, monument qui rappelle une tradition gothique. Il y a sur la route de Montpellier à Cette, vis-à-vis le village de Vic, & à un endroit appelé *Roubine*, une eau gazeuse, dont il seroit peut-être possible de tirer parti. On trouve entre Frontignan & Maguelone, une grande quantité de salicor, ou soude, qu'on brûle tous les ans pour en tirer de l'alcali marin, ou de soude.

L'origine de la ville de Cette est tout-à-fait moderne. Dans le milieu du siècle dernier, la partie de la montagne où elle est actuellement située, n'étoit habitée

que par quelques pêcheurs de Marseille, qui, pendant le temps le plus convenable à la pêche, y séjournoient dans des cabanes isolées les unes des autres. *Louis XIV* ayant établi la communication de l'Océan avec la Méditerranée, ordonna de chercher l'endroit le plus convenable pour établir un port, dont les Etats de Languedoc se chargèrent de faire la dépense. Ce port fut commencé en 1666, & en 1685 la ville avoit déjà assez de confiance pour avoir une administration municipale.

Le port de Cette n'est pas bien grand, mais il est sûr & commode. Par les soins que prennent les Etats pour son entretien, il a continuellement dix-huit pieds d'eau, & reçoit des vaisseaux de quatre cents tonneaux ; cependant, comme il suffit à peine pour le commerce qui s'y fait aujourd'hui, & qui augmente tous les ans, les Etats vont faire creuser un second bassin dans la plage. Le port de Cette est formé au moyen d'un mole construit dans la mer, qui s'étend en ligne droite de l'ouest à l'est. Ce mole est long de trois cents vingt toises, & large de sept ; il est bâti avec de grandes pierres de taille, qui étant un vrai marbre gris, reçoivent un beau poli : il est terminé

par un fort qui fait le coude vers le nord, & qui met ainsi le bassin à l'abri des vents d'est, & des tempêtes qui viennent du côté du midi.

Il s'élève du milieu du phare un fanal qu'on aperçoit de quatre lieues dans la pleine mer. On voit encore sur la montagne deux autres forts, la citadelle & le fort Saint-Pierre, indépendamment d'un fortin, dit *Butte ronde*. Celui-ci est situé sur la montagne, à demi-quart de lieue de la ville, sur la route d'Agde, & il défend la ville de ce côté.

Un canal creusé dans le sable, & d'environ vingt toises dans sa plus grande largeur, se joint au port, & traverse la ville du nord au sud. Il est bordé de beaux quais à droite & à gauche, & reçoit de gros navires qui viennent ainsi mouiller devant les magasins des négocians. On remarque dans ce canal un courant d'eau qui va tantôt du nord au sud, tantôt du sud au nord, souvent avec une rapidité égale à celle des eaux du Rhône; ce qui ne contribue pas peu à rendre l'air salubre. On y observe encore, deux ou trois fois l'année, un flux de deux ou trois pouces, qui paroît à des temps irréguliers; mais on voit constamment tous les étés un flux & reflux plus considérable, puisqu'il

va jusqu'à élever les eaux de trois pieds au dessus de leur niveau ordinaire.

Plusieurs sortes de poisson, comme dorades, muges, sardines, entrent par ce canal dans l'étang de *Thau* au printemps, pour en sortir en automne. Il ne faut pas s'imaginer pour cela que cet étang manque jamais de poisson, qui y est très-abondant dans toutes les saisons de l'année.

Un pont levis traverse le canal, & s'ouvre au besoin pour laisser passer les machines qui servent à entretenir la profondeur & la propreté du port, ainsi qu'à donner passage aux pontons & aux autres bâtimens de mer qui vont dans l'étang pour charger des vins à Bouffignes, Moze ou Marseillan. Ces bâtimens vont jusqu'à Toulouse.

Le canal tient ainsi d'un côté au bassin du port, & de l'autre à l'étang de *Thau*. C'est à cet étang qu'aboutissent du côté de l'ouest le canal royal de Languedoc, & du côté de l'est celui de *Frontignan*, qui, en se joignant aux canaux d'*Aigues-morte* & de *Lunel*, communiquent à la rivière du *Lez* qui passe à *Montpellier*.

Il seroit à souhaiter, tant pour la salubrité de l'air, que pour l'avantage du

commerce, que le canal de *Toulouse* vînt aussi se joindre à celui de Cette ; alors on ne seroit plus exposé aux exhalaisons que répandent les eaux qui croupissent sur les bords de l'étang, parce que c'est sur ces mêmes bords, dans une étendue de dix mille toises de longueur, qu'on creuseroit ce nouveau canal.

Les vins, les eaux-de-vie, & une partie des autres denrées de la province, passent de ce port dans les pays étrangers, qui nous envoient en échange plusieurs de leurs productions ; mais un commerce particulier aux habitans de Cette, c'est la préparation des sardines, la fabrique des eaux-de-vie & des esprits de vin. La salaison des sardines étoit autrefois un objet fort lucratif ; mais cette branche de commerce a considérablement diminué, parce que les sardines sont devenues plus rares sur nos côtes. Le peuple trouve encore son occupation journalière, & des moyens de subsistance, dans une manufacture royale de tabac, établie en 1754, dans les fabriques de savon, & dans les travaux que fait faire chaque année la province pour l'entretien du port.

Le commerce de Cette auroit pris une consistance & une étendue bien plus

confidérables, fans la proximité de Marseille. Ce qui est le plus contraire aux intérêts de la ville de Cette, ce n'est pas tant le voisinage de cette grande ville, que la nécessité où nous sommes d'y envoyer tous les navires suspects qui arrivent dans notre port pour y être mis en quarantaine, tandis que nous avons au vieux mole un lazaret que la province fit bâtir en 1721. Le trajet de Cette à Marseille & le retour, forment une navigation forcée, dans laquelle les vaisseaux courent quelquefois des risques, & éprouvent toujours des retards, qui mettent de grandes entraves aux affaires de nos négocians : leur commerce mériterait cependant d'autant plus d'être encouragé, que par la situation de leur port, ils sont à portée de recevoir des marchandises, non-seulement des pays étrangers, mais de toutes les parties du Languedoc, & du centre du royaume.

La ville & les forts de Cette ont pour gouverneur M. le maréchal de Castries. Les évêques d'Agde en sont les seigneurs & les décimateurs. Il y a un corps de justice, appelé *Cour bannerette*, une juridiction des fermes, une autre juridiction pour la gabelle, & un siège d'amirauté créé en 1692.

Le bureau des classes y est régi par un seul commissaire, & celui de santé par douze administrateurs, qu'on nomme *Intendans*. Les fonctions de ces intendans sont fort importantes, puisqu'elles consistent à s'assurer si les équipages des navires qui entrent dans le port n'ont point communiqué, dans le cours de leur voyage, avec des nations suspectées de peste.

Les églises sont au nombre de trois. La première, bâtie en 1702, sur les plans du fameux *Daviler*; la seconde, qui est une chapelle de Pénitens blancs, fondée en 1713, & bâtie en 1717, & un couvent de Picpus, ou religieux du tiers ordre de S. François.

Les rues sont longues, larges & assez bien alignées. Les maisons ne sont pas hautes, à cause des vents qu'on essuie fréquemment sur cette plage, mais elles sont bien éclairées & bien aérées, parce que la ville est continuellement balayée par les vents qui y pénètrent de tous côtés sans trouver aucun obstacle.

C'est à cette disposition des rues & des maisons, & au renouvellement continuel de l'air, que nous attribuons la salubrité de Cette. Si le plan qui a été formé d'entourer cette ville de murs s'exécute, il y a

lieu de craindre qu'on n'y voie naître des maladies plus fréquentes & plus opiniâtres que celles qui y sont observées aujourd'hui : alors les exhalaisons qui nous viennent des lieux circonvoisins s'y accumuleront pendant les temps calmes, & n'y seront plus aussi facilement & aussi sûrement chassées par les vents, qui seront moins rapides, & qui seront arrêtés à leur entrée & à leur sortie par des obstacles multipliés. Nous sommes d'autant plus fondés à avoir cette inquiétude, que nous avons auprès de nous l'exemple de *Frontignan* & de *Mireval*, dont l'insalubrité naturelle a été considérablement augmentée par les murailles élevées qui les entourent.

Pour avoir une idée des productions du sol de la ville de Cette, il faut considérer la montagne & la plage.

La montagne, qui est située du côté de l'orient, est un terrain fertile qui produit sans beaucoup de dépense & de travail, des fleurs, des fruits & des légumes, dont on vante la saveur & la beauté. Les raisins, les fraises, les figues, sont les délices des étrangers que leurs affaires ou leur plaisir amènent sur nos côtes.

L'île de Cette produit environ cent vingt-cinq ou cent trente plantes, toutes

d'usage en médecine ; mais la *globulaire* ou *alypum*, est la seule qui soit propre & particulière à ce canton. Cette plante, connue par les botanistes sous les noms de *frutex terribilis*, ou d'*alypum* de *Jean Bauhin*, étoit très-abondante autrefois sur la montagne ; mais elle est devenue rare par les défrichemens. Elle aime les endroits pierreux, arides, & les pentes qui descendent vers la mer ; car il est de fait qu'on ne la voit jamais du côté opposé à cette direction.

Autrefois on employoit beaucoup cette plante en qualité de purgatif. Le peuple même est aujourd'hui désabusé de ce remède dont il a reconnu le danger. Quelques femmes s'en servent cependant encore pour traiter les maladies vénériennes ; elles en font une décoction, qu'elles font prendre pendant des mois entiers.

Pour purger avec la *globulaire* comme on purge avec le senné, il faut employer l'une à double dose de l'autre ; mais la première est bien inférieure à la seconde, car elle échauffe prodigieusement, & procure de fortes irritations dans les entrailles.

Y a-t-il quelque moyen de dépouiller cette plante de ses parties irritantes, &

de lui conserver ses vertus purgatives ? Si l'on trouvoit ce secret , on pourroit espérer alors d'avoir dans la globulaire une plante propre à être substituée au fenné (a).

(a) L'alypum de *Jean Bauhin*, que l'on appelle le *turbith blanc*, ou le *fenné des Provençaux*, est un petit arbrisseau fort agréable à voir dans le temps de sa fleur ; il croît à la hauteur d'une coudée en Provence & en Languedoc, dans les lieux voisins de la mer ; mais il est surtout très-commun sur le mont de Cette : on n'a point encore pu parvenir à le naturaliser dans nos jardins. Voici la description de ce petit arbuste. Sa racine est fibreuse, grosse comme le pouce, & longue de quatre, couverte d'une écorce noirâtre : ses branches, déliées & cassantes, sont couvertes d'une pellicule rougeâtre. Ses feuilles sont placées sans ordre, tantôt par bouquet, tantôt isolées, ayant quelque ressemblance à celles du myrte. Chaque branche porte pour l'ordinaire une seule fleur à demi fleuron, d'un beau violet, & d'un pouce de large. Toute cette plante a beaucoup d'amertume ; son goût est aussi désagréable que celui du lauréole, & son amertume augmente beaucoup pendant six ans. L'alypum est non-seulement un violent purgatif, mais encore un émétique puissant & même dangereux. Des charlatans d'Andalousie en ordonnoient autrefois la décoction dans les maladies vénériennes : aujourd'hui que l'on connoît la violence de ce remède, on n'en fait usage, ainsi que du *tithymalé*, qu'avec grande prudence. Dictionn. d'hist. natur. de M. *Valmont de Bomare*.

La partie de la *plage* que nous appelons *coffe*, est bordée d'un côté par la mer, & de l'autre par l'étang. On la défend des inondations en élevant le sable, & en creusant un fossé autour. Ce sable, mêlé avec un peu de fumier, forme une terre végétale où l'on voit croître du blé, de la luzerne, & des raisins qui sont tardifs à mûrir. Les herbes potagères y réussissent également bien; mais les arbres n'y croissent pas facilement. Les seuls arbrisseaux qu'on y voit sont le figuier & le tamarisc de Narbonne. Ce dernier sert à former des haies, à soutenir les sables, & à mettre les plantations à l'abri des vents.

On trouve sur les bords de la mer une grande quantité de coquillages & de petites pierres quartzeuses, presque toutes d'une forme oblongue, & rarement arrondie; ces quartz sont communément opaques, aplatis, & tirant sur le gris blanc.

L'algue-marine est très-commune sur

Ce qui rend encore la montagne de Cette plus intéressante aux yeux du naturaliste, c'est qu'on y voit en plusieurs endroits des excavations formant des grottes & des cavernes, où l'on trouve des stalactites très-variées, & des carrières où il n'est pas rare de rencontrer les pétrifications les plus curieuses.

nos côtes & sur les bords de l'étang de *Thau*, & elle est de la plus grande ressource pour le pays; car, après avoir resté entassée, & ensuite exposée aux rayons du soleil pendant un temps convenable, elle devient un très-bon fumier, qui va porter la chaleur & la fécondité dans toutes les métairies des villages qui sont bâtis sur les bords de l'étang.

Les coquillages que l'on ramasse sur la côte de Certe, sont de plus de soixante espèces, qui sont toutes prodigieusement multipliées, & quelques-uns d'entre eux offrent des particularités intéressantes à remarquer. Les comes, les limaçons, les buccins, les pétoncles, les tellines, sont les plus communs. Le Bernard-l'hermite n'y est pas rare. Les solènes, nommés aussi, à cause de leur forme, *manche de couteau*, sont longs de cinq à six pouces: on les voit souvent hors de l'eau à moitié enfoncés dans le sable; mais ils s'y cachent à l'approche des personnes qui se promènent sur le bord de la mer, & disparaissent au moindre bruit.

Les ourfins sont tous de couleur de châtaigne. Conservé hors de l'eau, l'ourfin marche sur ses pointes, même vingt-quatre heures après qu'il a été retiré de la mer. L'ourfin n'a aucune

forme d'animal : on le trouve souvent arrangé par morceaux dans l'intérieur de sa coquille ; mais dans d'autres saisons, on en voit à peine des vestiges ; sa prison est alors pleine de petites graines dures, tirant sur le noir, & semblables à la semence de raifort. On observe encore que la couleur de l'ourfin change plusieurs fois dans le courant de l'année : elle est tantôt blanche, tantôt jaune, & quelquefois rouge comme le corail. Quand elle est de cette couleur, cette substance est excellente à manger.

Les huîtres que l'on pêche à Cette passent pour être moins délicates que celles de l'océan. Elles sont de deux espèces, grandes & petites. Les écailles des premières pèsent jusqu'à deux ou trois livres. On trouve communément dans ces deux espèces d'huîtres des cancrs, ou petits crabes un peu moins grands qu'un liard, dont l'enveloppe est molle, membraneuse, & d'un jaune un peu foncé. Je doute qu'il s'en rencontre jamais deux dans une seule huître ; mais on remarque que l'huître avec laquelle le petit cancre loge, est toujours blafarde ou exténuée, sans qu'elle soit d'ailleurs endommagée. Ces petits crabes diffèrent de tous ceux qu'on prend sur

nos côtes ; ce qui me feroit conjecturer qu'ils prennent naissance dans la coquille de l'huître, à moins qu'ils n'y pénètrent sous la forme de germes, & que la nature de ces germes ne soit telle qu'ils ne puissent se développer ailleurs que dans cette prison. Une singularité remarquable, relative aux huîtres de cette *plage*, c'est qu'elles ont presque manqué pendant plus de douze ans, de 1767 à 1779. On en a attribué la cause aux pluies considérables qui tombèrent dans le mois de novembre 1766, & à la quantité de sable entraînée par les eaux du Rhône, qui combla le principal banc. On commence à en pêcher aujourd'hui dans ce même endroit ; ce qui prouve qu'il se forme un nouveau banc sur l'ancien.

Nous ne dirons rien du pinceau, du lierre marin, de la nautile, de l'hyronnelle, du cœur-de-bœuf, de la tonne, de l'oreille de mer, du ruban, de l'huître épineuse, du pinnus, du limaçon nacré ; mais nous nous arrêterons un instant sur les orties de mer.

L'*ortie de mer*, ainsi nommée par M. de Sauvages, & plus justement, *gelée de mer* par M. de Réaumur, est une espèce aussi commune ; qu'elle est inutile

& incommode aux pêcheurs. Ces animaux extraordinaires ont un mouvement continuel de contraction & de dilatation; ils nagent indifféremment entre deux eaux, ou à fleur d'eau; mais du moment où ils en sont tirés & exposés à l'air, ils ne donnent aucun signe de vie.

Les gelées de mer ont cela de singulier, que pour peu qu'elles aient séjourné dans les filets, elles y impriment une viscosité qui, en se séchant, forme un enduit composé de particules âcres si volatiles & si pénétrantes, qu'on ne peut remuer ces filets sans éprouver une irritation qui frappe non-seulement les yeux & l'odorat, mais qui de plus excite l'éternuement, le vomissement, & même la sortie des urines & des selles. Ces symptômes sont quelquefois assez opiniâtres; mais il suffit, pour les prévenir, de mettre un linge devant sa bouche & de tenir ses yeux fermés. *M. de Sauvages* a dit, en parlant de la gelée de mer, qu'elle enflammoit les yeux quand on en approchoit; cependant je puis assurer que cela n'arrive d'une manière sensible qu'à des personnes qui ont la vue foible; & l'on fait que cet illustre médecin avoit les yeux fort délicats. Lorsque les gelées de mer sont jetées par les vagues

sur le rivage , elles ne tardent pas à entrer en dissolution & à fondre comme la glace. Dans cet état de demi liquéfaction, elles réfléchissent les rayons du soleil , & elles affectent la vue d'une manière sensible. Une preuve indubitable que cette substance mucilagineuse n'a point, quand elle est fraîche & humide , de fâcheux effets sur les yeux sains & fortement constitués , c'est que nous voyons journellement les enfans qui jouent sur les bords de la mer , en appliquer des morceaux sur leurs yeux sans en éprouver de mauvais effets.

Les vents sont presque toujours très-forts à Cette ; le vent d'est , du nord & de nord-ouest , soufflent le plus ordinairement en hiver & en automne : ceux de nord-ouest & de sud-ouest , au printemps & en été. Le nord-ouest est celui qui amène les froids de l'automne & de l'hiver ; mais les chaleurs de l'été sont tempérées par le sud-ouest.

Les noms de printemps & d'automne, quoique usités à Cette , ne peuvent pas y avoir l'acception qu'on leur donne ailleurs , parce qu'il arrive bien rarement que ces deux saisons s'y montrent avec le caractère qui leur est propre. En effet,

dans tous les temps de l'année , le froid , le chaud , le sec & l'humide , se font sentir dans le même jour.

Ces variations subites ont une influence marquée sur les corps , & on leur attribue , avec juste raison , la naissance des rhumes , des fluxions , des échauboulures , des érysipèles & des péripneumonies ; cependant les vents propres à resserrer le tissu de la peau & à déranger la transpiration , ne sont pas ceux dont l'action est la plus sensible & la plus désagréable. Le vent d'est est celui qui produit l'impression la plus fâcheuse ; il cause une atonie générale , des céphalalgies , de l'inappétence : c'est pendant qu'il souffle qu'on voit naître les péripneumonies , les fièvres synoques putrides ou bilieuses , les angines & les hydropisies.

Le ciel est ordinairement serein & cette , & on y voit rarement des nuages ou des brouillards. L'air , quoique chargé de matières salines , n'en est pas moins sec & salubre : quelquefois le tonnerre gronde au printemps , & plus souvent en automne ; mais on n'y voit presque jamais d'orage : on y a cependant éprouvé , il y a quelques années , un ouragan épouvantable dont on conservera

long-temps la mémoire (a). La neige y est encore un météore plus rare ; à peine en tombe-t-il une fois l'an, & elle se fond presque aussitôt. Malgré les grands froids qui se font ressentir sur la fin de décembre, & dans les mois de janvier & de février, il est rare que le bassin du port, le canal ou l'étang se gèlent ; ce qu'on peut attribuer aux vents impétueux qui soufflent continuellement sur cette côte. En 1766, j'ai vu le bassin, le canal & l'étang gelés. L'étang est plus

(a) C'étoit dans l'année 1775, le 25 août, jour consacré à une fête qui se fait tous les ans en mémoire de la dédicace du port. Après un beau temps pendant lequel l'étang avoit été couvert d'une grande quantité de barques, il s'éleva tout à coup un oragan des plus furieux, & plusieurs bateaux furent engloutis. Une jeune personne, âgée de dix-neuf ans, submergée avec toutes celles qui étoient dans la barque où elle se trouvoit, fut assez heureuse pour saisir une pièce de bois sur laquelle elle flotta jusqu'au lendemain, & fut ainsi jetée sur le rivage attachée au débris qui lui avoit sauvé la vie. Interrogée sur les sensations qu'elle avoit éprouvées au moment du naufrage, & pendant la nuit désastreuse qu'elle avoit passée entre la vie & la mort, cette demoiselle a répondu que les horreurs dont elle étoit entourée avoient moins d'empire sur elle, que la pente irrésistible qui l'entraînoit au sommeil, & la crainte où elle étoit de ne pouvoir le vaincre.

exposé à l'être, en tout ou en partie. On dit qu'il l'étoit entièrement en 1709.

Il n'y a dans l'île de Cette ni ruisseau, ni fontaine; les personnes aisées ont, pour la plupart, des citernes dans leurs maisons: d'autres se servent de l'eau de la rivière de Balaruc ou d'Agde, ou de celle du puits de Bourignes, ou des fontaines de Marseille.

Le plus grand nombre des habitans n'emploie, pour tous les usages de la vie, que de l'eau des puits qui sont creusés dans le sable: cette eau est limpide, mais féléniteuse; elle durcit les légumes, dissout mal le savon, & ne rend jamais le linge bien blanc; elle a de plus une certaine saveur saumâtre, à laquelle les étrangers ont quelque peine à s'accoutumer. Comme l'ébullition rend l'eau de nos puits un peu salée, je préfère, pour l'usage des malades, d'employer l'eau de citerne.

Une partie des habitans de Cette est composée d'étrangers venus de toutes les parties de l'Europe, & établis dans cette ville pour y faire le commerce de vins. Il seroit impossible de réunir dans un même tableau des hommes aussi différens par leur constitution & par leurs mœurs, dont la plupart conservent les usages

usages qu'ils ont contractés par leur éducation & par leur habitude.

Les habitans originaires de la ville de Cette sont d'un tempérament sec & bilieux. Ils sont bien faits, d'une taille au-dessus de la moyenne, vifs, ardens, intelligens, & capables de réussir dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils aiment le plaisir, & se mettent difficilement au travail; mais quand ils s'y livrent, ils s'en acquittent avec autant de diligence que de discernement.

Les femmes sont, en général, d'une taille moyenne; elles sont plutôt brunes que blanches, mais bien faites, agréables & jolies, pour la plupart. Les filles ont les grâces de leur âge, & les femmes mariées sont de bonnes mères de famille, uniquement attachées à leur mari & à leurs enfans, qu'elles nourrissent toutes, lorsqu'elles sont en état de le faire.

Il y a très-peu de personnes contrefaites & estropiées; & celles qui le sont, le doivent à des accidens. On ne peut s'empêcher de compter au nombre de ces accidens, le préjugé que quelques mères de famille conservent encore en faveur des corps baleinés.

Les hommes sont assez disposés aux inflammations de poitrine, aux douleurs

rhumatismales & aux maladies du foie. Les femmes sont sujettes à la chlorose, aux fluxions érysipélateuses & aux maladies de nerfs; les filles, au dérangement de leurs règles, aux pâles couleurs & aux humeurs scrophuleuses. Les maladies des enfans en bas-âge, sont la croûte laiteuse, les aphrthes, les convulsions, les inflammations du bas-ventre. Les enfans qui sont un peu plus avancés en âge, ont des fièvres intermittentes vermineuses, des fluxions catarrhales, des tumeurs froides, qui, le plus souvent, se convertissent en abcès mortels en s'ouvrant dans la tête. Les jeunes gens ne deviennent malades que par des excès. Nous observons en général, que les enfans qui sont maigres, s'élèvent beaucoup mieux que ceux qui sont gras & replets. Les premiers sont lestes & vivaces, tandis que les autres sont plus lents, sujets à plusieurs espèces de maladies, particulièrement aux convulsions.

Il est assez ordinaire de voir ici des septuagénaires. On y trouve des octogénaires, & on rencontre même quelques individus qui sont au-dessus de cet âge.

On compte huit mille habitans à Cette. Les étrangers, que le commerce y attire, peuvent monter à trois ou quatre mille

pendant les mois de novembre, décembre & janvier. Ils s'en trouve beaucoup moins pendant le reste de l'année.

Le nombre des naissances excède, en général, de beaucoup celui des morts. En faisant le relevé des baptêmes & des sépultures depuis 1776 jusqu'à 1786, on voit que le nombre des premiers seroit double de celui des autres, s'il n'y avoit pas eu des épidémies de petite-vérole qui ont fait quelquefois beaucoup de ravage. On observe entr'autres qu'en 1778, la petite-vérole fut si meurtrière, que cette année la quantité des sépultures surpassa de plus de cent celle des baptêmes.

C'est à cette époque que je mis l'inoculation en vogue. Je l'entrepris au mois d'octobre, au moment où la petite-vérole moissonnoit le plus d'enfans, parce que je regarde l'inoculation comme le meilleur moyen d'affoiblir ou d'éteindre l'épidémie variolique, soit parce que la petite-vérole étant moins abondante chez les inoculés, l'atmosphère doit se charger moins de miasmes varioliques, soit parce que celui de la petite-vérole inoculée est moins énergique, & que le venin est plus doux.

Quant au régime & à la manière de vivre, on peut dire, en général, que les

citoyens de toutes les classes font usage d'une bonne nourriture. Les négocians, les marchands, les gens de mer, les pêcheurs, les charpentiers, les tonneliers, les calfats, aiment tous la bonne chère, & se nourrissent d'alimens de bonne qualité. A cet égard, on ne trouve pas à Cette une différence bien marquée entre l'homme riche & celui qui vit du prix de la journée. Le pain frais, la viande de boucherie, le poisson, les coquillages, les végétaux & les fruits, composent les comestibles ordinaires. Le vin que l'on boit communément à Cette, est du vin de Languedoc. Ce vin est généreux, mais en général il est fumeux & tartareux; il porte facilement à la tête de ceux qui n'y sont point habitués, ou qui en prennent en trop grande quantité, ce qui arrive d'autant plus fréquemment, qu'il est à fort bon marché. La boisson de l'eau-de-vie, dont les hommes de tout âge font abus, a des suites encore plus fâcheuses que celle du vin.

C'est à ces causes d'intempérance, & aux désordres d'un autre genre qui ont lieu à Cette, comme dans tous les autres ports de mer, que sont dûes la plupart des maladies graves. On peut attribuer les autres aux variations fréquentes de

l'atmosphère, mais sur-tout au voisinage des canaux & des étangs.

Depuis vingt ans nous n'avons vu régner à Cette qu'une seule épidémie; c'étoit une fièvre maligne qui avoit pour principaux symptômes une affection comateuse, la surdité, & qui étoit suivie de dépôts purulens sur la membrane pituitaire & dans les oreilles. Cette épidémie ne fut funeste qu'aux premiers qui en furent frappés. J'employai avec beaucoup de succès chez tous les autres, la saignée & l'émétique au début; dans le cours de la maladie, les minoratifs, & j'y fis aussi un grand usage du quinquina, des absorbans & des vélicatoires.

HÔPITAL DE CETTE.

L'hôpital de Cette est situé sur une éminence, à l'extrémité & au sud de la ville, vis-à-vis l'entrée du port sur lequel il domine. Il fut fondé en 1692, par la communauté qui étoit encore naissante, & resta sans avoir d'existence légale & d'administration régulière jusqu'en 1713. Ce fut alors que M. *Pas de Feuquières*, évêque d'Agde, en régla l'administration le premier octobre de cette année. Depuis ce temps l'hôpital est dirigé par

MM. les curés de S. Louis & de S. Joseph, les maire & consuls, douze administrateurs, deux syndics & un trésorier.

Il y a pour le service des malades un médecin en chef, un médecin adjoint, un chirurgien-major, un adjoint & un élève, & cinq sœurs de la charité. On y entretient encore trois domestiques, savoir, un infirmier & deux servantes.

L'étendue du terrain consacré à cette maison est de deux cent soixante-dix-huit pieds de long, sur cent vingt-quatre de large du côté du nord, & de quatre-vingt-dix de celui du sud. Cet espace est presque entièrement occupé par des bâtimens, qui consistent en deux corps-de-logis, l'un extérieur & l'autre intérieur, séparés seulement par la largeur d'une terrasse, de manière qu'on communique de l'un à l'autre par une espèce de vestibule ou corridor long de dix pieds. L'ancien bâtiment occupe toute la longueur du terrain. Ce bâtiment est fort irrégulier au-dehors, & n'a que le rez-de-chaussée. Le nouveau bâtiment, ou le bâtiment intérieur est bâti depuis dix ans, & n'a qu'un premier étage. La façade principale de cet hôpital ne se présente pas avantageusement; elle est

à l'ouest, & donne sur une rue habitée par des pêcheurs. La porte d'entrée conduit dans un petit vestibule : on voit à gauche en entrant, la cuisine ; ensuite viennent le réfectoire, le dortoir & l'infirmerie des sœurs. Ces quatre pièces forment une enfilade qui termine l'ancien corps-de-logis du côté du sud. A main droite & au nord, se trouve la salle des hommes, au bout de laquelle on a ménagé une chapelle dédiée à S. Charles. Cette chapelle est séparée de la salle par un grillage en fer. La longueur de la salle est de cent trente-deux pieds ; sa largeur de vingt-huit. La chapelle qui lui est contiguë, a par conséquent la même largeur, & vingt-six pieds depuis la barrière de fer jusqu'au mur contre lequel l'autel est adossé. La grande porte d'entrée de cette église donne sur la rue du côté de l'ouest.

La charpente sur laquelle portent les toits qui couvrent cette salle, est soutenue par des arceaux ; elle est à nud, & sans plancher ni plafond.

Ce local, quoique vaste, n'est ni trop chaud en été, ni trop froid en hiver. Six grandes croisées opposées & correspondantes, sont placées à l'orient & à l'occident ; les unes donnent en partie

sur la terrasse & sur le cimetière, & les autres sur la rue.

Les fosses d'aisances sont dans une petite partie de terrain limitrophe au cimetière, & les malades y arrivent par un corridor aussi long, coupé par différentes cloisons pour intercepter le rapport & la communication des salles & des cabinets d'aisances : cette précaution n'empêche pourtant pas que le vent d'est ne chasse les exhalaisons dans la salle, qui alors est infectée. On va remédier à cet inconvénient.

La salle des hommes a trente lits, quinze à droite & quinze à gauche ; les uns sont seulement espacés de trois pieds, & les autres de six, à cause des arceaux. L'intervalle des lits est occupé par des chaises fermantes qu'on place dans le besoin pour l'usage des malades qui n'ont pas la force de pouvoir aller jusqu'aux latrines.

Le largeur des lits est de deux pieds trois pouces. Plutôt que de faire coucher les malades deux à deux, on établit dans les cas pressans deux autres rangs de lits dans la même salle, sans qu'elle soit moins saine ; parce qu'outre qu'elle est vaste, le plancher est élevé de dix-huit pieds.

Le bâtiment neuf n'étant pas placé commodément pour la facilité du service, le premier étage a resté jusqu'aujourd'hui inutile. On n'emploie que le rez-de-chauffée, où sont la salle des femmes, le bureau d'administration, la pharmacie & la lingerie.

La salle des femmes a soixante-deux pieds de long, sur dix-huit de large. Il n'y a que dix lits placés du même côté, & distribués à la distance de trois pieds l'un de l'autre. Ce nombre est presque toujours suffisant, parce que les femmes du bas peuple ne vont pas volontiers à l'hôpital, & qu'en général il n'y entre que des femmes de soldats invalides, des servantes & d'autres femmes pauvres & étrangères. La situation de cette salle n'a pas permis d'y pratiquer beaucoup de fenêtres correspondantes. Il y en a trois au septentrion, recevant le jour du côté du cimetière, & une à chaque extrémité, l'une du côté de la porte d'entrée, donnant sur la terrasse, & l'autre sur le port; en sorte que les lits sont placés le long du mur qui fait face aux trois grandes croisées exposées au nord.

Cette salle est bien aérée, & exempte des vapeurs méphitiques qui s'échappent des fosses d'aisances. Elles sont

disposées comme celles des hommes , avec la seule différence que l'ouverture extérieure est tournée au nord , & que la porte par laquelle on y communique , se trouve placée à l'extrémité de la salle du côté de la terrasse.

L'ancien & le nouveau corps de logis sont bâtis sur des voûtes qui servent à placer le bois à brûler & les autres objets destinés à l'usage de l'hôpital. On a encore établi sous ces voûtes la buanderie & une citerne, qui contient plus de deux cents muids d'eau , & qui ne sert que pour l'usage de la maison , où l'on n'en boit pas d'autre.

Les malades entrent dans cet hôpital avec un billet signé du médecin en chef : on y reçoit les soldats de la garnison & autres soldats passans , ainsi que les matelots au compte du Roi ; on y admet encore les matelots des vaisseaux marchands de toutes les nations, les ouvriers de la manufacture du tabac, les employés aux fermes du Roi , les travailleurs aux canaux, aux salines, les valets, les servantes, les travailleurs de terre, & généralement toutes les personnes qui ont besoin de secours, à l'exception des insensés, des incurables & des galeux.



OBSERVATIONS générales & particulières sur les maladies qui règnent à l'hôpital de Cette.

Les maladies qui sont habituellement l'objet de nos soins à l'hôpital de Cette, sont du même genre, & à peu-près du même caractère que celles que nous observons dans la ville. Nous ne parlerons ici que de celles sur lesquelles nous avons quelques réflexions particulières à présenter.

Les rhumatismes, soit universels, soit partiels, étant fort communs, j'ai été obligé dans ces maladies, dont la ténacité est souvent extrême & rebutante, de faire usage de divers remèdes. Il en est un sur-tout qui me réussit assez constamment, c'est l'électuaire *cariocostin*, j'en fais prendre, pendant trois ou quatre jours de suite, une once & demie tous les matins, délayée dans un peu d'eau bouillante. Cette dose paroîtra sans doute exorbitante en la comparant à celle qu'on trouve prescrite dans les pharmacopées; mais l'expérience m'a prouvé qu'elle pouvoit être donnée sans causer la moindre irritation, quand elle étoit admini-

strée après avoir employé pendant quelques jours les antiphlogistiques, tels que la saignée plus ou moins répétée, suivant la force du sujet, & les boissons tempérantes. Dans les tempéramens foibles & dans les sujets cacochymes, il n'est pas même besoin d'avoir recours à la saignée.

Un garçon, âgé de trente-un ans, d'une foible constitution, entièrement perclus, & souffrant des douleurs cruelles de rhumatisme, fut apporté à l'hôpital au commencement du mois de septembre 1786. Il prit le lendemain une once de *cariocostin*, qui l'évacua beaucoup, & débarrassa entièrement les extrémités supérieures. Le malade usa le jour suivant du même remède indiqué, dont l'action se continua jusqu'au surlendemain, époque de sa parfaite guérison.

L'électuaire *cariocostin* est désigné dans toutes les matières médicales comme un remède consacré à la guérison des douleurs rhumatisantes; mais ses propriétés ont été oubliées & méconnues, vraisemblablement parce qu'on l'a donné à trop petite dose pour en éprouver l'efficacité. Ce n'est peut-être pas le seul médicament qui soit tombé en désuétude par l'esprit de timidité qui l'a fait employer

à une dose infiniment trop petite. Voici encore une observation faite à l'hôpital de Cette, qui est propre à le prouver.

Un enfant âgé de cinq ans & demi étoit, depuis l'âge de deux ans, habituellement affecté d'une constipation telle, qu'il n'alloit pas à la garde-robe huit ou dix fois par an, & qu'une année même il avoit été huit mois sans rendre aucune matière excrémentitielle; lorsque les excréments étoient expulsés, ce n'étoit que par un travail long & très-pénible, & leur sortie, déterminée par les plus grands efforts, étoit accompagnée de douleurs qui mettoient l'enfant dans un état convulsif. L'haleine de ce petit malade étoit de la plus mauvaise odeur, ses sueurs étoient fétides; enfin la fièvre lente & le marasme, l'avoient affoibli à tel point, qu'il avoit de la peine à mettre un pied l'un devant l'autre. Il marchoit courbé, il étoit taciturne, & présentoit sous tous les aspects l'image d'un être autant malheureux qu'on peut l'imaginer. Après bien des remèdes faits à Montpellier, ce malade ayant été jugé incurable, fut renvoyé à Cette; ce fut là qu'il me fut confié pour la première fois. Son état m'ayant paru causé & entretenu par le défaut du mouvement péristaltique des intestins,

je crus qu'il falloit travailler à donner du ressort aux solides pour combattre l'atonie générale, ranimer l'oscillation engourdie des organes sécrétoires, & déterminer une fonte des humeurs.

Quoique l'enfant fût dans un épuisement des plus inquiétans, je crus qu'il étoit nécessaire de travailler à remplir ces différentes indications, & rien ne me parut plus convenable pour y réussir, que de lui faire faire usage des *pilules angeliques*, dans lesquelles je trouvois réunies des propriétés fondantes & stimulantés. En conséquence je prescrivis de prendre ces pilules à la dose de 20 grains par jour.

Les trois premiers jours, ce remède fit pousser par les selles une grande quantité d'excrémens desséchés, semblables au *crotin* des moutons; mais les trois jours suivans, les évacuations fournirent des matières noires qui avoient la consistance de la bouillie. Le petit malade n'en prit plus ensuite que pendant trois autres jours non consécutifs, & la guérison fut complète.

Les hydropisies ne sont pas rares à Cette, & l'on sent quelle en peut être la cause chez un grand nombre de pêcheurs, dont plusieurs se livrent avec excès à l'usage des liqueurs fortes. Je

ne dirai rien sur la méthode que j'emploie dans le traitement de ces maladies, parce qu'elle est fondée sur les principes des auteurs les plus recommandables sur cette matière, & modifiée suivant les différentes circonstances dans lesquelles se trouve le sujet qui en est affecté; mais je crois devoir remarquer un point particulier de pratique auquel il sera peut-être utile de faire attention.

C'est un usage habituel dans l'ascité, lorsqu'on a fait la paracenthèse pour évacuer les eaux contenues dans l'abdomen, de couvrir d'un plumaceau l'ouverture faite par le trocar, & d'affujettir le plumaceau par un emplâtre contentif. Ayant dans plusieurs cas trouvé un grand avantage de laisser cette ouverture libre, jecrois devoir proposer aux praticiens de répéter la même expérience.

Je n'ignore pas qu'il arrive quelquefois qu'après avoir retiré le trocar, on laisse la canule dans le bas-ventre, mais ce n'est jamais que pour faire évacuer l'eau que des circonstances particulières ont empêché de sortir pendant la paracenthèse, ou bien pour faire sortir celle qui s'y amasse du jour au lendemain; mais outre les difficultés qu'on a d'affujétir & de maintenir la canule,

il arrive encore que le malade la supporte difficilement : enforte que si ce corps étranger ne s'échappe de lui-même, on est souvent forcé de le retirer : ici, au contraire, sans qu'il soit besoin de canule, l'ouverture faite au bas-ventre suffit pour donner jour aux eaux. On ne doit pas craindre qu'elle se ferme tant que ce liquide arrosera l'issue par laquelle il ne manque pas de s'épuiser insensiblement. Bien plus, quand le malade voudra s'aider & prendre une attitude convenable, on verra sortir l'eau par jet.

J'ai vu un ascitique dont tout le corps étoit infiltré, mais chez lequel l'œdème étoit sur-tout manifeste aux reins, aux extrémités inférieures & aux bourses. Après avoir fait quelques remèdes préliminaires, je crus devoir en venir à la ponction, qui fit sortir de la cavité abdominale neuf pintes d'eau. L'opération finie, quoique les eaux du bas-ventre parussent tout à fait évacuées, je ne fis point fermer l'ouverture, mais je la laissai à découvert par le moyen d'un bandage de corps fenêtré. Les eaux qui entretenoient l'anasarque s'écoulèrent toutes par cette ouverture : il en sortit environ quinze pintes dans l'espace de deux jours, au bout desquels le malade étoit

entièrement dégonflé; ce qui n'auroit pas eu lieu, si le trou fait par le trocar eût été entièrement fermé.

Cette observation, & quelques autres analogues, m'ont fait penser, 1^o. que l'on pourroit tenter la paracenthèse dans les cas d'œdématie universelle, sans qu'il y ait d'épanchement dans la cavité; 2^o. que le trocar n'est pas aussi nécessaire qu'on le croit; 3^o. que la ponction réussiroit beaucoup mieux qu'elle ne fait; si au lieu d'attendre que le ventre soit gonflé & très-tendu, comme l'on fait communément, on la déterminoit à l'instant même où la fluctuation se manifeste, & qu'on ne peut plus douter de la présence de l'eau dans la cavité.

La phthisie pulmonaire est, de toutes les maladies que nous ayons à traiter, la plus fâcheuse: en effet, bien loin que l'air de Cette soit favorable aux personnes malades de la poitrine, il leur est très-contraire; ce qu'on doit attribuer autant à sa sécheresse & à sa vivacité; qu'aux vicissitudes multipliées de la température dans un même jour. Tous les remèdes vantés contre la pulmonie ont été mis en usage, & presque toujours sans qu'on en ait tiré l'avantage qu'on s'en étoit promis. Ainsi les tablettes de Hoc-

kiack , les bourgeons de sapin , le sirop de mou-de-veau , la morelle , l'eau de laurier-cerise , l'air déphlogistiqué , ont été des moyens successivement accueillis & rejetés. On n'a pas été plus heureux dans les essais que l'on a faits sur l'air des étables à vache ; cette sorte de cohabitation avec les animaux , n'a paru propre qu'à accélérer la fièvre , à rendre la respiration plus précipitée , & à accélérer la mort des malades en augmentant l'embaras de la poitrine. Quant à moi , ce qui m'a paru soulager les phthifiques & rendre leur maladie moins triste & moins orageuse , c'est l'usage des doux apéritifs & des doux fondans donnés avec ménagement & circonspection , & variés de manière à ne pas rebuter les malades. Une marche plus active a presque toujours le fâcheux inconvénient d'accélérer leurs jours , & quelquefois le danger plus fâcheux encore d'étouffer les efforts salutaires que la nature auroit pu faire pour leur guérison.

R É F L E X I O N S .

Que sous un ciel nébuleux , que sur un sol plus bas que la mer , ou nouvellement défriché , on voye naître des maladies meurtrières & contagieuses , c'est

un fait que l'expérience de tous les temps a confirmé ; mais que sur une côte riche & fertile , on laisse subsister des sources fécondes de maladies ; qu'à côté de plusieurs cités florissantes & salubres , on trouve des villes dépeuplées & devenues désertes par le mauvais air qui en a chassé les habitans , c'est un contraste frappant dont il appartient au médecin-philosophe de rechercher les causes.

C'est dans cet esprit que M. *Tudesq* a peint le triste état des villages de Balarruc , de Vic , de Mireval , & la désertion des villes de Frontignan & de Maguelone. Dans des remarques, que les bornes de ces feuilles ne nous ont point permis d'insérer , ce médecin ajoute que les habitations dont il a fait un tableau hideux & effrayant , reprendroient leur première consistance , si au lieu d'être placées dans des bas-fonds où elles sont ensevelies aujourd'hui au milieu des eaux stagnantes , elles étoient transportées à quelque distance sur des côteaux plus élevés , & si l'on écartoit du milieu d'elles les causes toujours renaissantes de maladies que la mal-propreté & le défaut de soin y accumulent.

En détaillant les causes de l'insalubrité de Mireval & de Frontignan , M. *Tudesq*

accuse les murs qui les entourent; cette conjecture paroît bien vraisemblable, quand on songe que ces deux endroits sont placés dans un lieu très-bas, que les rues y sont étroites, & les murs élevés au-dessus des maisons.

Mais en prenant les mêmes moyens pour mesure, on ne trouve pas que les craintes que conçoit M. *Tudesq* sur les murs que l'on projette d'élever autour de Cette, soient également bien fondées. Dans une ville placée en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne, dans une ville dont les rues sont larges & les maisons peu élevées, le vent qui souffle ou de la mer, ou du haut de la montagne, y circulera toujours de manière à pénétrer dans toutes les parties. La sécheresse qui domine à Cette, le vent qui y est le plus souvent très-impétueux, la mobilité perpétuelle d'un peuple actif, ne permettront jamais à l'atmosphère de cette ville de se corrompre & d'être chargée d'effluves méphitiques assez exaltées, ou assez nombreuses pour être nuisibles.

L'observation que fait M. *Tudesq* sur l'avantage avec lequel les habitans de Mireval usent du café pour se préserver de la langueur des fièvres & de la cachexie que font naître les émanations

des marais, est un de ces faits que les médecins ne laissent pas échapper. En effet, souvent embarrassés dans les campagnes pour trouver des substances toniques & antiseptiques douées des qualités convenables, & plus souvent encore dans l'impossibilité de faire prendre ces médicamens aux gens du peuple, ils doivent accueillir un fait qui prouve que le café peut être dans certaines circonstances un remède propre à remplir ces indications. *Hippocrate* & les médecins anciens, moins riches que nous en matière médicale, avoient l'art de tirer un grand parti des moyens les plus simples & les plus communs en apparence. Le poivre, par exemple, qui ne nous sert que comme aliment, étoit un remède actif qu'ils employoient avec beaucoup de succès.

Nous ne nous arrêterons point à faire remarquer qu'il n'est peut-être pas de situation plus belle & plus agréable à peindre que celle de la montagne de Cette, & de la plage qui est à sa base. Mais nous devons suivre M. *Tudesq* dans les observations & les réflexions qu'il fait sur la plante la plus commune aux environs de Cette, & qui paroît être propre à ce canton. Nous pensons avec M. *Tudesq* que les médecins ont trop négligé l'étude

des plantes indigènes, & qu'il est peut-être possible de suppléer à plusieurs plantes exotiques, purgatives ou altérantes, des plantes qui croissent dans notre climat. On fait déjà que l'on pourroit trouver en France des plantes fébrifuges, purgatives & sudorifiques, dont les vertus sont fort approchantes des médicamens que l'on fait venir à grands frais de l'Asie & de l'Amérique. Mais peut-on espérer, comme le demande M. Tudesq, de substituer l'*alypum* ou la globulaire au séné. En jugeant de cette plante par le témoignage de tous les naturalistes, & mieux encore par l'expérience, on voit qu'elle est trop purgative pour pouvoir jamais être substituée au séné. L'*alypum* est un drastique qui a de l'analogie avec la scammonée, & avec les plantes de cette espèce. Peut-être seroit-il possible de corriger son âcreté mordante en l'unissant avec des aromatiques, des fondans, des alcalis; mais de quelque manière qu'on le prépare, il ne pourra jamais être mis à la place du séné, dont la vertu purgative consiste moins dans l'acre résineux, que dans les parties volatiles & nauséabondes qui s'en séparent par l'infusion.

M. Tudesq remarque avec bien de la

justesse, que les mœurs des habitans des ports de mer n'offrent pas, à beaucoup près, autant de disparité & de contraste que l'on en observe dans les autres villes. En effet, dans les villes de commerce le même intérêt anime tous les esprits & l'on voit le matelot, l'ouvrier & le pêcheur suivre de loin les spéculations du négociant. L'habitude d'obéir à la même passion, & de fixer les yeux sur les mêmes objets, établit dans les ports de mer une sorte d'égalité dans toutes les classes, & le pauvre y participe plus que par-tout ailleurs, à la fortune du riche. Il n'est donc pas étonnant que les maladies des différentes classes de citoyens soient à-peu-près les mêmes, & que les observations faites à l'hôpital aient beaucoup d'analogie avec celles qu'on peut faire sur les malades de la ville.

M. *Tudesq*, dans ses observations sur le rhumatisme & sur la constipation, semble avoir eu pour objet de faire voir avec quelle efficacité on peut employer les médicamens qui sont tombés en désuétude, & l'avantage qu'on auroit en plusieurs cas en les donnant à des doses plus fortes que celle à laquelle on les prescrit. Il est certain qu'à force de parler contre les médicamens officinaux,

on a fini par tomber dans un excès opposé à celui dans lequel on donnoit autrefois. Dans le siècle dernier, les électuaires & les autres médicamens pharmaceutiques étoient si en vogue, que l'on ne connoissoit presque qu'eux : aujourd'hui on les a oubliés tout-à-fait ; mais tel qui les méprise, ou qui ne les connoît pas, prescrit souvent des pilules, des poudres, des opiat analogues aux préparations qui sont décrites dans le *codex*, & qui n'en diffèrent qu'en ce qu'elles sont composées dans des proportions bien moins sages.

Les pilules angéliques sont dans la classe des médicamens dont l'usage pourroit être fort utile, si l'on étoit sûr qu'elles fussent bien composées. La dose de 24 grains à laquelle M. *Tudesq* les a données, étoit celle qui étoit convenable, puisqu'on en donne aux adultes jusqu'à un gros & demi, même deux gros.

L'électuaire *cariocostin* est composé d'une once de substances aromatiques, d'une demi-once de diagrède & d'hermodate, mêlées avec six onces de miel dépuré ; de sorte que dans une once & demie, il y a cinquante-quatre grains de diagrède, autant d'hermodate, dose qui seroit trop forte si la diagrède étoit seule,
&

& si les hermodattes étoient bonnes ; mais d'un côté les aromates émouffent l'activité de la scammonée , & de l'autre les hermodattes sont presque toujours des substances altérées, & sans propriété bien active. Il y a donc quelque inconvénient à faire usage de cet électuaire , puisque les hermodattes sont un médicament incertain sur lequel on ne peut pas compter ; ce qui peut être cause que dans certaines circonstances l'électuaire *cario-cotin* seroit très-purgatif , & dans d'autres qu'il le seroit beaucoup moins.

On trouve encore dans les observations de M. *Tudesq*, des faits & des raisonnemens qui tendent à prouver que dans l'opération de la paracentèse , il y a bien des cas dans lesquels il ne faudroit pas fermer l'ouverture faite par le trocar, afin de laisser à l'eau un libre écoulement ; ce qui conduit à conclure qu'il y a bien des cas dans lesquels il seroit inutile d'employer le trocar.

Il est certain que plusieurs incisions faites sans dessein à la région abdominale des malades attaqués d'ascite , les ont guéris , en sollicitant d'une manière graduelle la sortie des sérosités qui étoient contenues dans l'abdomen. Ces guérisons , opérées par le hasard , sont sans

doute ce qui, primitivement, a déterminé à faire la ponction. Les anciens employoient l'incision avec le bistouri, ce qui paroïssoit imaginé pour donner lieu au suintement. Dans le siècle dernier, on se servoit encore de cette méthode, en faisant l'incision à deux temps & dans une direction longitudinale pour que l'eau rencontrât moins d'obstacles. Le trocar, qui a été imaginé ensuite, paroît plus propre à solliciter une prompte évacuation, qu'à imiter la nature, en favorisant une *stillation* par laquelle le ventre se dégage. Il y a des cas, sans doute, dans lesquels il y a à gagner en faisant ainsi la paracentèse; mais il en est d'autres où il y auroit de l'avantage à pratiquer une ouverture par laquelle l'eau s'écoulât d'une manière plus lente, mais continue.

Toutes les fois qu'on laisse séjourner la canule dans l'ouverture faite par le trocar, il en résulte des accidens qui obligent bientôt de l'abandonner; mais on ne peut se dissimuler d'un autre côté, que l'ouverture faite à l'abdomen a tant de tendance à se fermer, que dans le plus grand nombre des cas, elle se boucheroit d'elle-même. On en a eu la preuve, en essayant de substituer à la canule un seton, dont on introduisoit

un bout dans le ventre à la faveur de la canule. « On a proposé, disent des auteurs très-recommandables, de faire avec un trocar courbe deux ponctions, l'une de dehors en dedans, l'autre de dedans en dehors, à peu de distance de la première, & d'y passer un seton dont on tireroit les bouts d'une piqûre à l'autre; cette tentative plus douloureuse ne seroit pas sans doute plus avantageuse, & pourroit causer des accidens. Il vaut mieux en pareil cas faire avec un bistouri aigu une incision verticale à l'ombilic, s'il est excessivement dilaté; à l'aîne, s'il y a un sac herniaire, & dans les autres cas à la partie inférieure de l'abdomen, environ à deux pouces de l'anneau ou du pli de l'aîne, & dans l'étendue d'un pouce, & y introduire après l'écoulement de la férosité, le bout d'une bandelette de linge effilé, pour procurer l'évacuation de l'eau qui peut s'épancher. *Chirurgie de Default & de Chopart, tom. ij, pag. 378.*



OBSERVATION

Sur les heureux effets du sirop diacode, donné à haute dose dans un délire phrénétique, survenu après des accès de tristesse & de colère; par M. GOUBIER, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, conseiller-médecin ordinaire du Roi.

M. M... vivoit depuis six mois dans une agitation continuelle, livré aux plus tristes réflexions sur l'événement incertain d'un procès en instance. Cette affection de l'ame trop long-temps soutenue, avoit donné à son caractère, d'ailleurs apathique, un degré d'irascibilité qui le rendoit insupportable; il étoit toujours prêt à disputer: les vérités les mieux démontrées étoient, à son avis, les faussetés les plus insignes. Ce ton dur dont il accompagnoit ses décisions, ses yeux hagards & menaçans, annonçoient dans les fonctions du cerveau un dérangement qui se manifesta le 27 septembre 1785, par des signes très-alarmans. Forcé, par un malaise général, de se mettre au lit, à peine fut-il couché, que la personne chargée de le soigner, aperçut dans sa physio-

nomie un changement extraordinaire ; ses yeux étoient ouverts & immobiles, sa bouche béante, le visage d'un rouge foncé, donnant sur le violet. Le malade s'obstinoit à ne répondre à aucune question. L'alarme se répandit dans la famille ; & je fus appelé. Je trouvai à ma visite M. M. . . dans une aliénation d'esprit totale. Dans son délire, tantôt animé par la gaieté, il invitoit les assistans à danser ; il chantoit à haute voix : tantôt emporté par la fureur, il ne respiroit que vengeance, & ses discours se ressentoient des transports de cette passion. Le pouls étoit plein & fort élevé. La nécessité de la saignée étoit trop évidente pour la différer ; elle fut faite au pied : elle produisit tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Un julep antispasmodique, administré trois heures après, procura une nuit tranquille. Le lendemain, le malade, entièrement revenu à lui, éprouvoit des nausées ; il se plaignoit de rapports amers : la langue étoit couverte d'une croûte jaunâtre fort épaisse. J'ordonnai l'émétique à une assez haute dose pour procurer des évacuations abondantes par le vomissement & par les selles. Le soir, le même julep antispasmodique fut donné. La nuit fut tranquille, & le lendemain se passa

assez bien. Le malade garda le lit pour se remettre de la fatigue des jours précédens ; mais le jour suivant, lorsque quelqu'un, prêt à partir pour le lieu où doit être jugé le procès, vint offrir des services au malade, il demanda qu'on lui apportât les papiers relatifs à son affaire, pour faire un choix de ceux qu'il étoit nécessaire de remettre. A peine eut-il jeté les yeux sur les premières lignes, qu'il fut saisi d'un tremblement général ; sa respiration devint tout-à-coup laborieuse ; son visage reprit cette rougeur foncée qui dominoit dans la première invasion : son regard étoit farouche. Après avoir gardé quelque temps un morne silence entrecoupé de sanglots, il finit par pousser des cris affreux. Il menaçoit d'exterminer ceux qui l'oseroient approcher. Six hommes suffisoient à peine pour le retenir dans son lit. Je recourus encore à la saignée, qui, dans le principe, avoit opéré un si prompt changement ; mais l'effet de cette seconde saignée ne fut pas aussi satisfaisant. Je la fis répéter à huit heures du soir. Ce fut encore sans amendement. Le malade, toujours plus furieux, s'étoit armé d'une bouteille dont il menaçoit de frapper quiconque lui adresseroit la parole. On vint à bout

de l'en désemparer ; & , pour nous soustraire à sa fureur , nous le fîmes attacher. La nuit se passa dans cette triste situation. Le lendemain , à cinq heures du matin , la phrénésie étoit encore dans toute son intensité. A neuf heures , elle paroissoit se ralentir , mais le calme n'étoit que momentané. Ses discours démontroient assez que les intervalles qui se passoient dans le silence , étoient occupés par des réflexions sur les procédés odieux de ses adversaires. Dans cette circonstance , il s'agissoit de suspendre , ou du moins de modérer cet excès de sensibilité. Dans les affections qui dépendent des vives impressions de l'âme , les préparations qui ont les propriétés de procurer le sommeil , peuvent satisfaire à cette indication. Je desserrai les dents du malade , qui refusoit toute espèce de secours ; & par le goulot d'un entonnoir , je fis passer à-peu-près deux onces & demie de sirop de pavot blanc. Le succès répondit parfaitement à mes espérances. M. M. . . s'endormit dans l'instant , & ne se réveilla que quinze heures après. Cependant la convalescence fut longue & orageuse. Ses idées ont été long-temps disparates , sa conversation peu sensée. Il ne reprit que très-lentement son pre-

mier embonpoint, qui avoit été excessif. Une société d'amis, toujours occupés à le distraire, & de fréquentes promenades à cheval achevèrent de le rétablir. Il jouit dans ce moment d'une parfaite santé.

O B S E R V A T I O N S

Sur l'utilité de la brûlure dans plusieurs maladies chroniques ; par M. NAUDEAU fils, docteur en l'université de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine, à Saint-Etienne-en-Forez.

A N K Y L O S E.

Le nommé *Poncet*, âgé de seize ans, de la paroisse d'Ygnis dans le Lyonnais, étoit affligé depuis long-temps d'une ankylose au genou droit, avec immobilité de l'articulation ; la jambe qui s'étoit portée en arrière, étoit dans une si grande rétraction, qu'il s'en falloit de peu que le talon ne touchât la fesse.

On employa sans succès, sur la partie malade, les émolliens & les fondans les plus actifs, de même que beaucoup de remèdes internes. Mon père proposa le moxa ; mais ce ne fut que d'après des instances réitérées que le jeune homme

s'y soumit. Le premier moxa opéra un changement si subit, que le jeune homme s'écria en ces termes ; dans la violence de ses souffrances : *Ah, mon Dieu, je sene que ma jambe s'étend.* Comme il avoit recouvré du mouvement dans le genou après une séance aussi douloureuse, il se dévoua dès ce moment à supporter avec plus de courage encore trois autres applications du moxa. On appliqua donc le sur-lendemain de la première opération, un second moxa, qui acheva de remettre la jambe dans son état naturel : l'extension & la flexion se faisoient presque sans douleur ; & comme il restoit encore quelques engorgemens au genou avec un peu de roideur, on réitéra deux autres moxa sur les parties latérales : on les laissa agir profondément, & on entre tint après la chute des escarres, une abondante suppuration. Ce garçon a été guéri si parfaitement de cet état perclus, qu'il est actuellement garçon épiciier, assujetti à porter des fardeaux très-pesans.

S C I A T I Q U E.

Le sieur *Pirrat*, habitant de Saint-Genis-Laval, diocèse de Lyon, d'une constitution robuste, supportoit depuis

deux ans une douleur de sciatique, fixée dans la hanche droite; il ne pouvoit marcher sans éprouver de grandes douleurs; ce rhumatisme étoit survenu à la suite d'une transpiration arrêtée qu'il avoit négligée : cette incommodité lui caufoit journellement beaucoup d'inquiétudes.

On mit en usage plusieurs remèdes; les secours n'étoient que palliatifs, les douleurs s'évanouissoient de temps à autre; & lorsque le temps vouloit changer, le malade en étoit cruellement tourmenté. Il prit patience jusqu'à la fin de la seconde année; les douleurs devinrent ensuite si aiguës, & firent des progrès si rapides, qu'il se décida à faire tout ce qu'on auroit à lui conseiller. On lui appliqua le moxa sur l'endroit de la douleur; la suppuration a été entretenue pendant long-temps, & le malade a eu la satisfaction de se trouver si bien guéri, qu'il n'a jamais eu depuis cette époque le moindre ressentiment de son rhumatisme.

R H U M A T I S M E.

Paulin, vigneron, âgé de trente cinq ans, d'un tempérament sec & fort mélancolique, avoit depuis plusieurs mois une douleur pongtive dans le côté droit;

ce mal lui étoit venu au commencement du printemps, en travaillant à la vigne, par un refroidissement subit, étant tout baigné de sueur; il avoit une toux qui étoit par moment très-importune; ses forces se perdoient, le dépérissement devenoit tous les jours plus sensible. Un vésicatoire fut appliqué inutilement sur le lieu de la douleur; enfin le malade consentit à l'application du moxa, faite sur la partie souffrante: dès ce moment, il commença à ne plus s'apercevoir de sa douleur, il reprit courage; & il est enfin parvenu, secondé par plusieurs autres moyens, à se rétablir parfaitement.

E P I L E P S I E.

Une femme âgée de quarante-sept ans, de la paroisse de Chaponost, diocèse de Lyon, qui étoit sujette à de fréquens accès d'épilepsie, tomba dans le feu à l'instant de son attaque: comme elle étoit seule dans la maison lorsque cet accident lui arriva, sa tête resta dans le brasier jusqu'à ce qu'elle eut repris ses sens. Mon père fut aussitôt mandé pour avoir soin de cette femme: il vit à son arrivée une brûlure effrayante; toute la partie latérale droite de la calotte aponévrotique du pariétal étoit entièrement con-

rumée, & l'os étoit à découvert. Cette brûlure fut long-temps à guérir, mais elle devint avantageuse à cette infortunée; la suppuration abondante & de longue durée, guérit sans retour l'épilepsie à laquelle cette femme avoit été sujette depuis quinze ans.

E T O U R D I S S E M E N S.

Une domestique de M. de la Roche, gouverneur de Villefranche, résidant au village de Chaponost, diocèse de Lyon, avoit deux fois, souvent même trois fois par semaine, des étourdissemens violens, jusqu'à tomber quelquefois par terre, sans connoissance & sans sentiment; quand elle revenoit de cet état, elle éprouvoit une stupeur tout le long de l'épine du dos; cette insensibilité s'étendoit jusqu'aux extrémités inférieures. On consulta mon père; il ordonna les bains tempérés deux fois par jour, & quelques boissons antispasmodiques. Lassé de ne voir, après trois semaines de persévérance, aucune diminution des symptômes, il fit plusieurs interrogations, & la malade se rappela qu'elle étoit tombée, il y a environ deux ans & demi, en étendant du linge, dans une plate du Rhône; elle dit que dans cette chute,

elle s'étoit fait une forte contusion à l'occipital avec une légère déchirure qui donna un peu de sang, qu'elle négligea de faire panser la plaie, & de se faire saigner : d'après ces considérations, mon père examina d'abord la partie qui avoit reçu le coup ; il s'aperçut d'une élévation sensible : il jugea en conséquence que la maladie tiroit de là son origine, & qu'en pratiquant une incision cruciale sur cette protubérance, on pourroit peut-être parvenir à la guérir. Cette opération fut faite : mon père, présumant que l'incision pourroit être insuffisante, après avoir incisé les tégumens crucialement, y mit un moxa dans son milieu pour mieux dissiper, par la suppuration, la tumeur qui s'étoit formée : ce procédé a fait recouvrer à la malade son premier état de santé.

Fièvre quarte, guérie par le cautère ; par le même.

Une fille âgée de vingt-quatre ans, de la paroisse d'Oullins, avoit depuis treize mois la fièvre quarte. Après l'usage de plusieurs remèdes, on lui établit un cautère à la partie interne de la cuisse : l'accès suivant ne dura pas la moitié

des autres ; les suivans alloient en diminuant , & il n'en revint que trois après l'application du cautère. On entretint le cautère pendant l'espace de six mois. Cette fille continue à se bien porter , & jouit d'une santé constante.

Fièvre quarte, terminée par un dépôt critique ; par le même.

Une fille âgée de vingt ans, d'un tempérament bilieux & replet, qui avoit été toujours mal réglée, avoit depuis onze mois une fièvre quarte, dont les accès étoient très-longs & très-vifs. Après avoir fait beaucoup de remèdes, elle abandonna la fièvre à la nature : on vit dès ce moment diminuer les accès ; ils étoient moins longs ; le régime qu'elle observoit sévèrement concouroit à produire ce changement. Cette fille fut engagée par ses amies à se livrer à la gaieté : on la fit beaucoup danser : elle devoit avoir la fièvre le lendemain ; elle voulut la braver : elle y étoit sollicitée par ses camarades ; elle passa encore une partie de la nuit à danser ; la lassitude l'accabla à un tel point, qu'on fut obligé de la porter chez elle, & de la mettre au lit. Le lendemain, tout de son accès, elle

éprouva des douleurs de ventre très-vives, & sur-tout au fondement : on lui donna d'une tisane émulsionnée, une potion huileuse avec le laudanum, & quelques lavemens émolliens; ces secours procurèrent du calme : l'accès qui devoit venir ce jour-là n'arriva pas ; mais il survint une pesanteur dans l'anus, accompagnée d'un battement continu & d'une grande chaleur : l'examen fit reconnoître une tumeur considérable qui avoit de la mollesse dans son milieu ; cette tumeur s'étendoit fort avant dans le rectum : ce dépôt critique fut la terminaison de la fièvre ; il donna lieu à une fistule, qui fut opérée avec succès.

Nous voyons tous les jours des maladies invétérées & abandonnées, guérir radicalement par le feu ; tels sont les anciens rhumatismes fixés dans quelque partie extérieure du corps, les engorgemens glaireux, & toutes les tumeurs en général dont les fluides épaissis sont hors des routes de la circulation. On prévient les dépôts d'humeurs ou de matière purulente sur un organe essentiel à la vie, en procurant, par le secours de la cautérisation, des écoulemens artificiels plus ou moins abondans. Ces pro-

cédés ne pourroient-ils pas réussir dans les fièvres intermittentes rebelles, telles que les fièvres quartes ? Les observations que je viens de citer, doivent engager les praticiens à appliquer le moxa dans ces sortes de cas ? Certaines maladies convulsives ne pourroient-elles pas être guéries avec succès par le feu ? L'observation de l'épileptique que j'ai citée permet de l'espérer.

S U I T E E T F I N

DE L'EXAMEN DE TROIS FAITS TOUCHANT LA SYMPHYSEOTOMIE;

Par M. DESGRANGES, membre gradué du collège royal de chirurgie de Lyon, & de plusieurs Académies, &c.

Quo cæpi pede pergam alacrior.

Venons au fait qui s'est passé au Mans (a).

TROISIEME OBSERVATION.

» Magdeleine-Françoise d'Avril, âgée

(a) Histoire d'une symphyseotomie pratiquée avec succès pour la mère & pour l'enfant, le 23 janvier 1786, par M. Verdier du Clos,

de vingt-neuf ans, de petite stature, & rachitique dès son bas-âge, entre en travail d'un premier enfant le 10 janvier 1786, à neuf heures du matin. Les membranes se rompent tout aussitôt, & les eaux, d'une fétidité extrême, s'écoulent. Après cinquante-sept heures de douleurs fortes, & toujours inutiles, on appelle M. *Verdier du Clos*, qui, par le toucher, reconnoît le col de la matrice parfaitement effacé, & l'enfant très-bien placé, *le sommet de sa tête fort alongé, arrivant dans l'excavation du bassin. Il porte ses doigts assez haut, à côté de la tête (du côté gauche de la mère), & découvre une saillie de l'os sacrum dans le détroit supérieur, qui rétrécit le diamètre de devant en arrière jusqu'à vingt-une lignes environ*».

« Quoique très-familier avec le forceps, M. *Verdier* n'en retira aucun effet; les deux branches *placées* manquèrent prise deux fois, *parce que la pince des branches ne pénétrait pas derrière la base du crâne serrée par le détroit supérieur*. La tête étoit si fortement engagée, qu'il ne put pas non plus la refouler. *Moulée*

médecin à la Ferté-Bernard, broch. in-8°. de 20 paragraphes en 37 pages; & se trouve à Paris; chez Didot le jeune, 1787.

258 FAITS RELAT. A LA SECTION

*dans le détroit à-peu-près comme le plomb dans sa filière, toutes les tentatives devinrent inutiles, elles ne firent pas plus reculer cette tête que les plus fortes douleurs ne la faisoient avancer. Certain de la vie de l'enfant, & jaloux de la lui conserver, M. V... qui jugea l'accouchement impossible sans opérer sur la mère, se décida en faveur de la section des pubis; & c'est à la suite de près de quatre-vingts heures de souffrance, & après environ le même espace de temps de l'écoulement des eaux, qu'il a eu le courage, comme il le dit lui-même, de pratiquer la nouvelle opération, &, sans effroi comme sans précipitation, d'ouvrir le bassin de *Fançoise d'Avril*».*

« Aussitôt les deux têtes des pubis se sont éloignées d'elles-mêmes à la distance d'un pouce; une douleur utérine a porté cet écartement à deux pouces deux lignes. Alors on s'est appliqué à prévenir toute disjonction ultérieure. Un vigoureux *renoueur d'os* avec l'opérateur lui-même, ont appuyé sur les deux hanches; & *fortement serré ces os en proportion des douleurs...* (a), & la nature seule,

(a) Extrait du traité passé par-devant notaire, le lendemain de l'opération, pag. 13.

à l'aide des contractions de la matrice, qui avoient toujours lieu, a expulsé un enfant qui avoit *vie*, mais en qui elle s'est éteinte en moins de demi-heure. La tête de cet enfant étoit ronde & *alongée comme un pain de sucre*, le sommet en étoit rouge & meurtri, & les os mobiles entre eux. Mesurée sur les bosses pariétales elle avoit douze pouces & demi de circonférence».

« Le lendemain, la diduction des pubis n'est plus que de six à huit lignes ; la sortie des urines est *volontaire* ; les lochies sont naturelles ; le ventre est souple, & tout, jusqu'au dixième, fait espérer une prompte guérison. Mais à cette époque surviennent, 1°. un engorgement à la région de la symphyse sacro-iliaque droite ; 2°. une douleur des plus violentes tout le long de la cuisse gauche ; 3°. un tremblement qui prend soir & matin, suivi chaque fois d'une chaleur douce & d'une légère transpiration ; 4°. enfin, une issue abondante & involontaire des urines *par la plaie* pendant ces tremblemens (a). Dix gros de quin-

(a) Ces tremblemens, que M. *Verdier* ne veut pas nommer *frisson*, lui servent merveilleusement à couvrir une faute de l'opération, & à

quina, pris dans un mélange tonique en quatre à cinq jours, mettent fin à ces accidens, qui étoient produits, selon M. Verdier, par une humeur rhumatismale abondante & *décantonnée*, dont les ravages ont toujours été en raison de l'état du ciel & des vents qui ont soufflé, (pag. 18), &c.»

« Pendant cet orage, purement accidentel, les os pubis se trouvoient éloignés de six à neuf lignes, & vacilloient, malgré le bandage circulaire, au moindre mouvement de la malade qui en sentoit très-bien *la rencontre*. Celui du côté droit avoit éprouvé *une espèce de rétraction dans son corps*, telle qu'il avoit peine à se rapprocher du pubis gauche, de façon que la convexité externe de cet os offroit une *dépression* de ce côté, qu'on y remarque encore aujourd'hui que tout est consolidé. Cette réunion n'a été complète que le trente-deuxième jour de l'opération, & la femme d'*Avril* n'a marché que le quarantième. Il reste au bas de la cicatrice une ouverture de six lignes, entretenue avec soin, par laquelle sor-

rendre raison de l'écoulement involontaire des urines par la plaie. . . . (pages 26. & 27). On peut dire que cette théorie est neuve, & lui appartient.

tent encore les urines quand les douleurs se font ressentir ».

Telle est en substance l'observation de M. *Verdier*. Il nous reste à faire connoître les raisons sur lesquelles il fonde la préférence qu'il a donnée au procédé *sigaultien*.

« La tête de l'enfant *moulée* (§. xx), & quoique alongée d'un tiers, avoit encore à la région des bosses temporales, douze pouces six lignes de circonférence. Le bassin, d'abord estimé à vingt-une lignes d'ouverture, a donné quatre lignes de plus sous le *pelvi-mètre*; ainsi il falloit deux pouces d'ampliation pour laisser passer une tête dont le *diamètre* avoit quatre pouces.... Cependant cet écartement, considéré mathématiquement, ne devoit procurer que quatre lignes d'étendue de plus; mais si l'on fait attention, 1°. que le détroit supérieur, déformé par le rachitisme, approche de la figure sphérique chez *Françoise d'Avril*, l'*hiatus* des pubis a dû augmenter d'autant le diamètre de devant en arrière, au-dessus d'un sixième de cet écartement, que ce détroit est moins éloigné de la forme sphérique; 2°. que la tête, *ici presque sphérique*, perdoit huit lignes $\frac{2}{3}$ de son diamètre & plus, vu sa com-

pressibilité ; 3°. que les pubis, *parties osseuses très-élastiques*, devenues mobiles & poussées au dehors par la tête, devoient nécessairement s'éloigner du point central, & agrandir d'autant le diamètre vicié, on sera moins étonné de trouver, à la suite de la séparation des pubis, le travail si doux & si prompt (pag. 36), & l'on se formera *une idée nette & vraie des avantages de cette opération*. Quel est d'ailleurs le naturaliste ou le physiologiste, s'écrie M. V... pag. 35, qui *assignera le terme d'extensibilité des pubis*, ainsi que des ligamens des symphyse postérieures ? Aussi, dès que la symphyse antérieure a été coupée, *la tête de l'enfant a poussé les pubis, leur a fait faire une saillie au dehors, & a franchi seule ce détroit en un moment* ».

C'est avec une observation aussi tranchante & des raisonnemens aussi bien soutenus, que M. V... se flatte d'imposer silence aux mécréans, & d'anéantir leurs objections avec autant d'avantage que celui qui ne fit que marcher pour répondre à des sophismes par lesquels on vouloit prouver qu'il n'y avoit point de mouvement (a). Mais d'abord, les

(a) Avant-propos de la brochure déjà citée.

sub-luxations des pubis arrivées naturellement dans des accouchemens laborieux, ou par accident dans des chutes, & l'expérience tentée en 1770 par M. *Camper*, sur une truie, & les diverses sections de symphyse pratiquées depuis l'époque fameuse de la femme *Souchot*, n'ont-elles pas mis hors de doute la possibilité de la division des pubis & de leur recollement (a) ? Voilà deux points dont on est généralement d'accord, auxquels le fait de M. *V*... ne sauroit rien ajouter, & sur lesquels il est inutile de revenir. C'est cependant ce que ce médecin appelle *les succès* de la symphyséotomie, comme si la division & la réunion de la substance cartilagineuse, étoient ce qu'il y a d'essentiel dans cette opération. C'est du degré d'écartement des pubis qu'on peut obtenir sans danger pour la mère, c'est du degré d'am-

(a) Nous croyons avec *Hunter*, que toutes les observations de symphyse, publiées jusqu'à ce jour, se réduisent à prouver la possibilité de la séparation des pubis & de leur recollement, & rien de plus; & que tant qu'on ne démontrera pas que l'écartement qu'on a obtenu, quelle qu'ait été son étendue, a rendu facile un accouchement jugé impossible, on ne fera qu'induire en erreur de plus en plus.

pliation qui en résultera proportionnellement pour le diamètre rétréci, qu'on doit s'occuper spécialement, ainsi que de déterminer d'une manière précise, quels sont les cas où il sera permis de recourir au nouveau procédé avec espoir de réussite entière, c'est-à-dire, sans compromettre ni les jours de la mère ni ceux de l'enfant. On sera forcé de convenir que les trois chefs, principalement le dernier, sont toujours en question ; mais tant qu'on ne produira pas des faits bien circonstanciés, entrepris & rendus avec toutes les connoissances qui constituent un bon accoucheur, on ne doit pas prétendre à l'avantage de résoudre le problème. Pour suivons l'examen du fait de M. *Verdier*.

A son arrivée, après cinquante-sept heures de travail, ce médecin trouve le cercle utérin *parfaitement effacé* & la tête fort alongée, &c... Avec un peu plus d'expérience, M. *V*... se seroit méfié de son exploration, ou son toucher eût été plus exact. Il auroit su que le col de la matrice ne peut *s'effacer parfaitement* dans un bassin qui n'a que vingt - une lignes d'ouverture, & qu'il n'est pas possible que la tête s'y moule & s'y engage. Chez la demoiselle *Desmoulin*,
opérée

opérée heureusement pour elle & son enfant par la section césarienne en 1740, M. *Soumain* ne trouva , après trois jours de travail & de l'écoulement des eaux , qu'une dilatation *médiocre* de l'orifice de la matrice. Son bassin avoit, à son entrée, deux pouces d'avant en arrière. Chez *Pierrette Mornou*, dont le diamètre étoit égal, & chez *Françoise Daune*, où il n'avoit que dix-neuf lignes, l'une & l'autre de Lyon, j'ai observé moi même, avant qu'on procédât à aucune opération, que l'*os tinea* étoit mou & souple, très-apte à se prêter en tout sens, si la tête eût pu faire pression sur lui, mais ni bien ouvert, ni bien aminci.... M. *V...* se seroit dispensé encore d'essayer le forceps dans un bassin rétréci à vingt-une lignes, cet instrument exigeant rigoureusement dans son emploi plus de deux pouces & demi de distance du sacrum au pubis, & il n'auroit pas tenté par la même raison de refouler la tête & de manœuvrer avec la main.

La tête a paru moulée dans le détroit, *comme le plomb dans sa filière*; & ce même détroit *d'une forme sphérique*... Cependant M. *V...* avoit porté ses doigts *assez haut*, du côté gauche, pour reconnoître l'étroitesse de l'entrée du bas-

fin , & placer, de l'un & de l'autre côté, une branche du forceps : ces circonstances devoient lui faire assigner une autre dimension & une autre figure à ce premier contour du bassin, & ne lui permettoient pas de méconnoître une *tête enclavée selon son épaisseur*, (entre les pubis & le sacrum) qui se montrait lentement au passage, mais qui arrivoit dans le vide du bassin. Son *immobilité*, sa forme alongée, la tuméfaction même des tégumens *rouges & meurtris*, n'indiquoient-elles pas un enclavement avec tous les caractères qui lui sont propres (a) ? Or, l'on sait que pour que l'enclavement puisse s'établir, la tête se présen-

(a) Je ne nierai pas que tous les effets apparens de l'enclavement puissent avoir lieu sans qu'il existe réellement, lorsque la tête, fortement & long-temps pressée sur l'ouverture supérieure du bassin, ne peut s'y engager par un défaut de proportion trop considérable. On a vu quelquefois alors le cuir chevelu se tuméfier de telle sorte, qu'en s'avancant dans le vagin, il pouvoit en imposer, & faire croire que le casque osseux pénétoit dans le bassin, tandis qu'il étoit encore au-dessus de son entrée. Le gonflement simultanée des parties de la mère peut aider à la méprise, en rendant le *toucher* plus difficile, &c. J'ai fait cette double remarque une seule fois dans une circonstance où l'enfant étoit mort,

tant bien (a), le diamètre antérieur doit avoir plus de trois pouces, & qu'alors on est forcé de recourir au forceps, dont il est permis de placer une branche sur la face, & l'autre sur l'occiput. Cette manœuvre étoit ici praticable, puisque la tête avoit subi, d'une bosse pariétale à l'autre, toute la réduction dont elle étoit susceptible, & qu'elle s'étoit engagée dans le passage *de plus de la moitié de sa longueur*. On voit si M. V... devoit prétendre à faire pénétrer derrière la base du crâne, les pinces du forceps dont *l'usage lui est si familier*.

Une considération puissante, qui a déterminé M. V... à opérer, c'est la *certitude* sur la vie de l'enfant. Mais pourquoi taire les signes pathognomoniques qui l'on fait prononcer aussi affirmativement? Il ne pouvoit toucher la tête à travers un détroit resserré à vingt-une lignes, que sur un très-petit point de sa surface. Les eaux s'étoient écoulées dès le début du travail, & avec une odeur insupportable : ce dernier duroit depuis deux jours ; les douleurs avoient été fortes & continuelles ; il avoit fait

(a) Brochure de MM. Verdier, §. ix, & Baudelocque, §. 621 & 648.

des tentatives pour refouler la tête, la saisir avec le forceps, dont les branches l'avoient embrassée *jusqu'aux deux tiers de son étendue*, &c.; d'où il est facile de concevoir combien l'enfant avoit dû souffrir, & combien sa fin étoit prochaine, si déjà il n'y touchoit pas. Le lendemain M. V... ne se met plus en peine de l'enfant, ni de se procurer des consultants; la section des pubis est résolue, il se hâte d'y recourir.

L'écartement spontanée des pubis a d'abord été d'un pouce, puis deux pouces deux lignes, à la faveur d'une douleur, quoiqu'il paroisse que l'opérateur n'ait pas divisé le ligament triangulaire qui remplit le haut de l'arcade de ces os, & bientôt l'enfant a franchi le passage; la tête étoit *molle & alongée*, & les os, *mobiles entre eux*, prouvoient *les efforts qu'on avoit exercés contre elle*, (pag. 11). C'est donc en vain qu'on nous assure que l'enfant avoit vie; on est fondé à le nier d'après le récit de l'observateur & l'ondoïement, qui n'a pas été omis sans cause. Néanmoins M. V... n'a pas craint d'annoncer, dans le titre de sa brochure, que l'opération avoit eu du *succès pour la mère & pour l'enfant*. Dieu, quel succès!

Mesurée sur les bosses pariétales, la

tête avoit douze pouces fix lignes de circonférence: pour éviter toute équivoque, M. V... auroit dû indiquer d'une manière claire & précise, comment il a mesuré cette tête. C'est moins du contour de la tête qu'il doit être ici question, (car on peut varier infiniment sur la manière de le reconnoître & de le déterminer) que du diamètre transverse, sur lequel il ne peut y avoir d'ambiguité, puisqu'il comprend invariablement son épaisseur, s'étendant d'une protubérance pariétale à l'autre. (*Voyez le Journal dernier, pag. 75*). Tant que les accoucheurs ne parleront pas un langage uniforme, tant que leurs expressions seront vagues, leur texte susceptible d'interprétation (& il est facile d'errer sur cette dernière), l'art ne retirera aucune lumière de leurs observations pratiques, dès-lors plus décevantes qu'utiles pour ceux qui l'exercent (*a*).

Mais une tête qui se moule au passage, qui s'allonge d'un tiers & qui *s'enclave*, attesterait à l'accoucheur le moins

(*a*) C'est dans l'ouvrage de M. *Baudelocque* qu'ils devroient puiser un idiome commun. Je ne saurois trop en recommander l'étude à ceux qui s'adonnent à la pratique des accouchemens.

exercé, plus de vingt-une lignes & plus de vingt-cinq dans *l'axe conjugué* du bassin, pour parler comme *Roëderer*, d'autant mieux qu'elle est sortie *spontanément* aussi-tôt après la division du cartilage symphytique. Cette terminaison heureuse a été le produit seul d'un travail naturel, augmenté peut-être & devenu plus énergique par la section concomitante des pubis, section qui peut fort bien n'avoir eu d'autre mérite ici que d'avoir été pratiquée dans un moment où la nature, victorieuse de l'obstacle, (après avoir affaibli & pétri la tête, & rendu *les os mobiles entre eux*,) réussissoit enfin à lui faire franchir le détroit défectueux (a). J'ajouterai qu'il est possible encore que la sortie de l'enfant fût empêchée par le spasme & l'érétisme de la matrice, auxquels on n'opposa point la saignée, & qu'on ne songea pas un instant à calmer : l'hémorrhagie, dûe à la division des pubis, (§. vj, vij,) considérée comme saignée locale, a peut-être plus fait pour la délivrance de la mère, que l'opération elle-même.

M. V... répétant plus loin (pag. 32

(a) BAUDELLOCQUE, §. 1541.

& 34) que la tête, au sortir de la filière, avoit douze pouces & demi de circonférence, appelle à son secours la géométrie, &, sans avoir porté le compas sur cette tête pour en mesurer l'épaisseur latérale, il avance hardiment qu'elle avoit quatre pouces de diamètre transverse, parce que, suivant cette science, il est bien démontré que le diamètre d'un cercle est toujours d'un tiers de son périmètre... On doit sentir par-là combien il eût été important de savoir précisément comment & dans quel sens M. V... a jugé du contour de la tête de l'enfant d'*Avril*. Au reste, ce que nous avons dit dans le Journal précédent, sur les dimensions de la tête d'un nouveau-né & la manière dont elles peuvent varier, ne permet pas de douter que ce médecin abuse ici des règles de géométrie; mais qu'il me soit permis de les invoquer aussi.

Le contour supérieur du bassin, déformé par le rachitisme, étoit *sphérique*, ou *presque sphérique* (pag. 34); le diamètre antérieur avoit deux pouces une ligne, le transversal, comme les obliques, ne pouvoit en avoir davantage; en triplant donc l'étendue du premier diamètre, la circonférence interne de ce

détroit ne devoit être que de six pouces trois lignes.... A la vérité, dit M. V... *si la tête n'avoit pas été alongée de la sorte, si elle eût conservé sa forme naturelle* (pag. 11 & 32), elle auroit eu davantage de circonférence, car elle a perdu de sa grosseur en s'alongeant. Ces dernières expressions dévoilent clairement qu'il y a eu exagération dans le récit de M. V... ou méprise dans la circonférence qu'il a voulu indiquer. Une tête moulée, pendant près de quatre-vingts heures de douleurs consécutives, dans une filière, & augmentée d'un tiers de son grand diamètre, offriroit encore quatre pouces d'épaisseur (a)! Quel étoit donc son volume naturel? & avec cette conformation extraordinaire, cette grosseur prodigieuse, elle a pu s'engager dans une ouverture resserrée de derrière en devant jusqu'à vingt-cinq lignes, & s'enclaver dans un détroit dont la forme *approchant de la sphérique*, ne lui laissoit environ que six pouces un quart de pourtour intérieur!

Si le passage étoit rond, circulaire? M. V... a soin, pour établir une conve-

(*) BAUDELLOCQUE, §. 1941.

nance & un rapport nécessaires, d'avertir-aussi que la tête étoit sphérique (une tête, *alongée comme un pain de sucre*, sphérique!) & qu'en s'engageant dans l'*hiatus* des pubis, elle perdoit huit lignes $\frac{2}{3}$ de son contour. En accordant cet engagement à M. V..., qui ne compte pour rien le col de la vessie, le canal de l'urètre, le tissu cellulaire qui les lie & les avoisine, le demi-cercle antérieur de l'orifice de la matrice, & la paroi antérieure du vagin, toutes parties qui se présentent entre les pubis & au devant de la tête; en lui accordant de plus quatre lignes d'ampliation par la divergence des pubis, on aura toujours trois pouces une ligne $\frac{2}{3}$, c'est-à-dire, moins de dix lignes $\frac{1}{3}$ de ce qui étoit nécessaire pour que la disproportion entre le diamètre antérieur & la tête pût cesser. Dans cette supposition encore, il faudroit que le bassin de la femme d'*Avril* ne péchât que dans ce sens; que sera-ce donc si nous lui laissons la forme *ronde* & étroite que lui donne l'accoucheur? *M.*

La forme circulaire du premier contour du bassin, à laquelle M. *Levret* ne croyoit pas, & qui répugne également à M. *Baudelocque*, seroit bien faite pour donner lieu à un enclavement *complet*, dans

le sens le plus étendu, à une *incarcération* de la tête, qui seroit une sorte de *paragomphose* au détroit supérieur, contre laquelle la section de la symphyse pourroit être un secours précieux, ainsi que dans la *paragomphose* proprement dite de *Roëderer*, ou l'emboîtement de la tête dans le petit bassin. Mais pour que l'une ou l'autre s'établisse, il faut moins d'éloignement dans les rapports mutuels de la tête & du bassin que ne le suppose ici M. V.... toutes deux également ne peuvent se former à travers le diamètre *conjugué* resserré jusqu'à vingt-cinq lignes (a).

La *rétraction du corps du pubis droit*, la *saillie des deux en dehors*, l'*élasticité & l'extensibilité de ces parties osseuses*, &c. sont des expédiens trop éloignés de la vérité pour qu'ils puissent rendre raison du succès de M. V... dans la circonstance présente. Chaque os innominé forme un levier courbe très-solide qu'on peut regarder de la troisième espèce; son appui se trouvant en arrière aux symphyse sacro-iliaques contre la base du sacrum, sa résistance en devant entre les

(a) Voyez mes Réflexions sur la symphyse, &c., §. xxx, xxxij, xxxij & xxxiv.

pubis qui doivent être défunis, & la puissance sur la marge du bassin contre laquelle porte la tête de l'enfant pour les écarter, &c. Dès que le cartilage est incisé, le bassin peut s'ouvrir, mais c'est en écrasant en arrière les cartilages intermédiaires des connexions ileo-sacrées, & en déchirant par devant toutes les parties molles attenantes aux pubis, &c. Voilà à quel prix on peut prétendre à un écartement conséquent, qui même, porté jusqu'à deux pouces $\frac{1}{2}$ à trois pouces, ne donne encore d'amplitude qu'entre quatre ou six lignes (environ le sixième) dans la direction du diamètre antérieur & supérieur. C'est là le véritable écueil pour la mère, c'est le péril lui-même, qui, sous un masque spécieux, la conduit sûrement dans l'abyme (a). Le danger pour l'enfant se trouve dans l'insuffisance de l'ampliation, dans les efforts excessifs qu'on est forcé de faire pour l'arracher du sein de sa mère, soit qu'on le retourne ou qu'on agisse sur sa tête avec le forceps. Je parle d'une disproportion telle qu'elle eût nécessité l'opération césarienne.

(a) Cahiers des mois de juin 1786, p. 309, n°. 6; & juillet, pag. 70 & suiv.

Le produit de l'écartement des pubis en faveur du diamètre antéro-postérieur est au-dessus d'un sixième, & même *il ne sauroit être déterminé au juste sur le vivant, ...* (pag. 37). C'est une vérité affligeante dont nous conviendrons avec M. V...; mais elle va directement contre l'emploi du nouveau procédé. On ne peut disconvenir, en effet, que le résultat de la section de la symphyse ne soit différent & toujours relatif à la forme particulière du bassin, à la longueur respective de ses diamètres, à la courbure plus ou moins grande des os qui le forment, au plus ou moins de souplesse de leurs connexions, au degré d'éloignement où se porte chaque pubis, &c. Quelle sera donc la bouffole de l'accoucheur dans une conjoncture aussi critique, s'il n'est pas en état d'évaluer, au moins à-peu près, ce qu'il obtiendra d'une diduction des pubis portée à tel ou tel point? Cependant le besoin est instant, il faut se décider; & si la préférence qu'il accorde à la symphyséotomie (il n'est question ici que des cas où il est physiquement démontré que le passage d'un enfant ne peut, avoir lieu) n'est n'y bien fondée ni bien réfléchie, la mère ou l'enfant, & peut-

être tous les deux, seront nécessairement victimes de ce défaut de discernement.

Il résulte de cet examen critique, 1°. que les dimensions du bassin de *Françoise d'Avril* ont été méconnues, mal indiquées, & sont bien plus légitimes que ne l'a prétendu le médecin de *la Ferté*. 2°. Qu'il étoit question d'une tête *enclavée*, bien placée, & déjà fort allongée, dont les os mobiles entre eux faisoient espérer qu'elle s'allongeroit encore, & qu'elle franchiroit enfin l'obstacle, jugé assez légèrement insurmontable. 3°. Que l'enfant est venu mort ou mourant, & qu'il a péri, soit par le laps de temps que M. V... a mis à se décider (a), soit par le mauvais emploi qu'il a fait du forceps. 4°. Que ses calculs géométriques sont vicieux, mal appliqués & défavorables même à ses prétentions. 5°. Que ce fait doit être rangé, avec celui de *Cornélie Stols*, dans la seconde classe, & qu'on ne devoit pas être surpris si ces deux femmes, dans des accouchemens ultérieurs, mettoient au jour *naturellement & seules*, des enfans vivans, comme

(a) Il est très-possible que l'enfant ait succombé aux contractions redoublées & toujours vaines de la matrice, (cahier de juin 1786, obs. xiv.)

la dame *Blandin* & celle de *Saint-Pol de Léon*. 6°. Enfin, que les désymphyseurs ne sauroient tirer aucune induction raisonnable des observations de MM. *Damen* & *Verdier* en faveur de l'accouchement *figaultien*, dont la nécessité n'est démontrée ni dans l'une ni dans l'autre, &c. D'où je conclus de nouveau que, jusqu'à présent, l'opération de la symphyse n'a été vraiment innocente que dans les accouchemens qui ne pouvoient évidemment se terminer sans son secours, & qu'au contraire elle a toujours été fatale à la mère ou à l'enfant, & quelquefois à tous les deux, toutes les fois que les détroits du bassin, qu'on se proposoit d'agrandir, s'éloignoient d'une manière remarquable de leur grandeur & de leur conformation naturelles, &c. Finissons par dire avec le savant *Hunter*: « On ne doit publier des procédés qu'après leur avoir donné un certain degré de perfection, tant on doit redouter, soit la stupide crédulité des malades, subjugués par la mode, & livrés sans réserve aux remèdes nouveaux, soit la hardiesse coupable des *empiriques*, qui, prompts à expérimenter, multiplient en même temps les essais & les victimes ».



OBSERVATION

Sur l'extraction d'une épingle fixée dans l'urètre ; par M. SUE, maître en chirurgie à Orléans.

Dans le mois de décembre 1787, un garçon tonnelier eut recours à moi pour le délivrer d'une épingle à cheveux qu'il s'étoit introduite huit jours auparavant dans le canal de l'urètre ; je voulus d'abord m'affurer de l'endroit du canal où elle répondoit, au moyen d'un styler moufle assez long, & je ne pus y parvenir : le malade me disoit en sentir la pointe vers le périnée ; pour m'en assurer, j'introduisis le doigt indicateur de la main droite dans l'anus ; je le dirigeai vers la glande prostate ; je pressai de derrière en devant, suivant la direction de l'urètre ; & avec le doigt indicateur de la main gauche, appuyé sur le périnée, je sentis la pointe de l'épingle que j'aurois fait traverser au dehors, si elle eût été assez aiguë, & si elle avoit offert plus de résistance : alors le malade situé sur le bord de son lit, comme dans l'opération de la taille, je priai M. Chipault, mon confrère, chirurgien.

280 EXTRACT. D'UNE ÉPINGLE, &c.

major de l'hôpital de Saint-Charles, d'introduire un catheter dans la vessie, pendant que je tenois la pointe de l'épingle fixée avec mon doigt, dans la crainte que le bec du catheter ne la poussât dans la vessie. Lorsque je sentis le bec du catheter, je le dirigeai avec mon ongle vers la partie postérieure de la pointe. Le catheter parvenu dans la vessie, je retirai mon doigt de l'anus, & avec un bistouri, je fis une incision de six ou huit lignes de long, à l'endroit où répondoit la pointe; je ne coupai dans cette première incision que la peau & le tissu cellulaire, pour avoir plus de facilité avec mon doigt de reconnoître la pointe de l'épingle & la cannelure du catheter, où je fis une seconde incision. La pointe se présenta à nud à mon doigt, & je la retirai avec des pinces ordinaires. Elle avoit trois pouces de long, un peu recourbée dans le milieu par les efforts que j'avois employés pour tâcher de faire traverser le canal & éviter l'incision. Deux ou trois pansemens avec de la charpie râpée ont conduit cette plaie à cicatrice, & les urines n'ont passé que cinq ou six jours par la plaie. Il est bon de remarquer que l'opération n'a duré que deux minutes.

M É M O I R E
S U R L' O P H T H A L M O S T A T
D E M. D E M O U R S ,
E T S U R U N E N O U V E L L E M A N I E R E D E
S' E N S E R V I R ;

*Par M. GLEIZE, docteur en médecine,
médecin-oculiste ordinaire de leurs al-
tesses royale & sérénissime Messieurs
comte D'ARTOIS & duc D'ORLÉANS,
maître en chirurgie, & oculiste du col-
lège royal de chirurgie d'Orléans, &c.
correspondant de plusieurs académies.*

Tous ceux qui s'occupent aujourd'hui de l'opération de la cataracte, réunissent leurs efforts pour la perfectionner, & lui faire produire des succès constans. Parmi ceux qui ont le plus mérité à cet égard, on peut compter M. *Demours* ; & il ne sera pas difficile de démontrer cette vérité, en exposant les avantages de son instrument, appelé *ophthalmostat*.

Quelques-uns de nos prédécesseurs avoient inventé des instrumens de cette

espèce, qu'ils regardoient comme des moyens plus sûrs d'exécuter l'extraction de la cataracte (a); mais ces instrumens n'ayant pas le degré de perfection convenable pour produire l'effet qu'on attendoit, plusieurs opérateurs les rejetèrent, & s'appuyant sur leur dextérité, trop souvent trompeuse, crurent tous ces moyens inutiles : heureusement M. Demours, par la description qu'il a donnée de son ophthalmostat (b), & le succès qu'il en a obtenu, a levé tous les doutes; & ce seroit fermer les yeux à la lumière,

(a) M. Rumpelt, entre autres, a inventé un ophthalmostat, mais qui ne vaut absolument rien pour fixer l'œil dans l'opération de la cataracte: voici les inconvéniens que j'y trouve, d'après l'expérience. 1°. Sa tige est trop longue & le point d'appui trop éloigné du globe de l'œil. 2°. On ne peut fixer l'œil que d'une manière perpendiculaire, par rapport au nez, & l'on blesse conséquemment la sclérotique en traversant la conjonctive, ce qui fait une blessure très-douloureuse, & capable en même-temps d'occasionner des accidens sinistres à l'œil opéré. 3°. On ne peut s'en servir dans les yeux enfoncés, parce qu'il les blesseroit grièvement, & les enfonceroit davantage dans l'orbite.

(b) Voyez le Mémoire de M. Demours fils, lu à l'assemblée dite *prima mensis*, le 1^{er} novembre 1784; in-4°. - *Journ. de méd.* tom. lxij, pag. 84 & pag. 230.

que de ne pas convenir de la grande utilité de cet instrument.

Cependant, en réfléchissant sur la manière de l'employer, conseillée & pratiquée par son auteur, j'ai cru y apercevoir plusieurs inconvéniens que je vais exposer : j'espère que M. *Demours* ne sera pas fâché de mes remarques, qui n'ont d'autre but que l'utilité publique.

M. *Demours* veut qu'on plante la pointe de son ophthalmostat à la cornée transparente, dans un des points de son diamètre horizontal, à la distance d'une ligne ou environ de la sclérotique (a).

J'ai remarqué, 1°. que l'instrument ainsi implanté étoit sujet à lâcher prise, à cause de la grande mobilité de l'œil, & que pour le fixer, il falloit quelquefois y revenir à différentes reprises. 2°. Qu'en appuyant l'instrument sur la cornée d'un œil petit & enfoncé, comme la pression est perpendiculaire à son axe, on le plongeoit davantage dans l'orbite, ce qui pouvoit rendre l'opération impraticable. 3°. Qu'il peut arriver à quelques maîtres de l'art, peu exercés à l'opération de la cataracte, de percer entièrement la cornée avec la pointe de l'ophthalmostat,

(a) Pag. 7 du Mémoire in-4°. ; & *Journal de médéc.* tom. lxiv, pag. 447.

& alors, si l'instrument tranchant avec lequel on fait l'incision de la cornée, vient à rencontrer cette pointe, il s'é-moussera, & mettra peut-être dans l'impossibilité de faire l'opération. 4°. Enfin, qu'il est à craindre que dans des mains mal-adroites, la pointe de l'ophthalmostat, qui aura percé en entier la cornée, ne vienne à s'échapper, & que l'ouverture qui aura été faite ne donne issue à l'humour aqueuse, ce qui flétriroit l'œil, rapprocheroit trop la cornée transparente de l'iris, & obligeroit de remettre l'opération à un autre temps; ou bien, si l'incision étoit commencée, il faudroit nécessairement la finir avec les ciseaux à la Daviel, ce qui alongeroit beaucoup l'opération, la rendroit plus douloureuse, & peut-être plus infructueuse; car j'ai remarqué que plutôt elle étoit achevée, plus la guérison étoit prompte & certaine.

Ce qui avoit engagé M. *Demours* à planter la pointe de son instrument sur la cornée transparente, c'étoit le peu de sensibilité de cette membrane, & la crainte qu'en l'implantant sur la sclérotique, il ne causât de la douleur, & n'occasionnât une inflammation à la conjonctive: *Tout instrument*, dit-il, *dont le but sera de*

piquer ou pincer la conjonctive, causera nécessairement de la douleur & de l'inflammation à une membrane qui jouit d'une sensibilité aussi exquise (a).

Je puis assurer, d'après ma propre expérience, que ces accidens ne sont point à craindre. Avant de connoître l'instrument de M. *Demours*, j'avois un *fixe-œil* de mon invention, que j'emploie encore dans quelques circonstances, sur-tout quand les yeux sont très-petits (b); je plantois sa pointe dans les premières lames de la conjonctive, à quelques lignes de la cornée, & cette piqûre étoit sans conséquence; c'est-là que j'ai toujours fixé celui de M. *Demours*. Mes malades, de même que madame la comtesse de *Longueval* (c), ne se sont plaints d'aucunes douleurs, ont dormi plusieurs heures la nuit suivante, & il n'est survenu aucune inflammation. En effet si, comme

(a) Voyez le Mémoire de M. *Demours*, in-4°. pag. 3; & *Journ. de méd.* tom. lxiiij, pag. 87.

(b) Pour que l'instrument de M. *Demours* puisse servir dans des yeux très-petits, il faut que la tige qui soutient la pointe soit d'une ligne plus longue, & un peu recourbée.

(c) Mémoire de M. *Demours*, rapport des commissaires, in-4°. pag. 11; & *Journal de méd.* tom. lxiiij, pag. 232.

M. Demours l'assure, la pointe de l'instrument faite à la lime, étant dirigée par sa main, ne pénètre jamais plus avant que la moitié de l'épaisseur de la cornée, ce qui équivaloit à peine à l'épaisseur d'une carte à jouer (a), elle pénétrera encore moins la conjonctive, membrane molle, & qui se déprime aisément. En effet, dans le grand nombre d'opérations que j'ai faites, j'ai remarqué que le plus souvent la pointe de l'ophthalmostat ne faisoit qu'enfoncer la conjonctive sur la sclérotique, sans diviser ni l'une ni l'autre de ces membranes, & y formoit seulement un petit creux, d'où il ne sortoit point de sang, & qui disparoissoit sur le champ, sans qu'on pût apercevoir le lieu où la pointe avoit été fixée. Il m'est souvent arrivé aussi, dans des yeux tranquilles, & qui font peu de mouvement, de n'appuyer que la courbure de l'instrument sur la conjonctive, & cela suffisoit pour fixer l'œil. Si pendant que je faisois l'incision, l'œil fuyoit du côté du nez, il s'accrochoit à la pointe de l'ophthalmostat, & s'arrêtoit; ce qui ne seroit pas arrivé, si je ne m'étois servi que du doigt pour

(a) Mémoire de M. Demours, in-4°. pag. 7 & 8; & Journ. de médéc. tom. lxiv, pag. 448.

appui. J'ai encore vu chez quelques cataractés que, dans le moment où l'on étoit prêt à les opérer, l'œil se fixoit involontairement, soit du côté du grand angle, soit du côté du petit angle, ce qui mettoit dans l'impossibilité de faire l'incision de la cornée; mais en accrochant la conjonctive avec l'ophthالمostat, on ramène l'œil dans la place qui convient pour l'opérer avec sûreté.

On est donc certain actuellement, par le secours de l'ophthالمostat de M. *Demours*, placé sur la conjonctive, comme je l'ai indiqué, de fixer l'instabilité de l'œil, & de pratiquer l'incision de la cornée sans aucun inconvénient. Il est de la prudence de l'employer toujours, soit sur les yeux petits & enfoncés, soit sur les yeux saillans (a). Dans les yeux petits, la cornée transparente est, pour ainsi dire, plate, la chambre antérieure est très-petite; il y a peu d'humeur aqueuse. Combien ne faut-il pas d'adresse &

(a) J'emploie actuellement l'ophthالمostat de M. *Demours* dans l'abaissement de la cataracte, opération vantée avec tant de raison par M. *Perceval Pott*; par son moyen, je préviens la rétrogradation de l'œil, je déchire plus aisément le membrane cristalloïde, & précipite sûrement le cristallin.

de sûreté pour la traverser, même quand l'œil est fixé? A quel danger ne s'exposeroit-on pas s'il étoit mobile? Dans les yeux plus gros, le crySTALLIN malade forme quelquefois une protubérance qui approche l'iris de la cornée, & rétrécit la chambre antérieure. Si l'œil vacilloit, l'opérateur le plus habile s'exposeroit à couper l'iris, ce qui est toujours un accident, ou à faire une incision trop petite, & alors l'attraction de la cataracte seroit très-difficile, & on ne pourroit l'effectuer que par une compression plus forte, toujours nuisible.

Voici d'autres avantages que procure l'ophthalmostat, & qui méritent la plus grande attention. Depuis que je l'emploie, je puis certifier que je n'ai plus vu une partie de l'humeur vitrée sortir tout à-la-fois avec la cataracte. Je n'ai pas vu non plus cette espèce de gonflement de l'iris, qui se détache quelquefois en partie, & s'expose à être coupée par l'instrument tranchant. Cet accident trouble non-seulement l'opération par l'hémorrhagie qui en est la suite, mais procure aussi une difformité dans la prunelle, & une foiblesse de vue qui est toujours une affliction pour le malade, après la guérison. J'ai recherché la cause
de

de cette faillie de l'iris, & j'ai découvert qu'elle provenoit le plus ordinairement de l'appréhension que le malade a de l'opération, & de la persuasion où il est de souffrir. Si le globe de l'œil n'est fixé que par le doigt *major*, qu'on est obligé d'appuyer plus fortement que l'ophthalmostat, l'œil se porte en dehors pendant que l'on fait l'incision de la cornée, comme par une espèce de forgettement. Cette tension du globe de l'œil fait tomber l'humeur vitrée sous la partie postérieure du corps opaque, & sous celle de l'iris qui, poussée au dehors, se détache quelquefois, ou se trouve exposée, en s'avancant, à être coupée par le tranchant du bistouri (a).

L'ophthalmostat de M. *Demours*, qui prévient tous les inconvéniens que nous avons détaillés, est donc une découverte infiniment avantageuse. Avec lui, on ne sera plus exposé à voir naître, après l'opération de la cataracte, des staphylômes

(a) Pour perfectionner la méthode de M. *Demours*, au lieu de mettre son instrument au doigt *index*, je le mets au doigt *medius*, dont le point d'appui est plus près & plus solide, &c. Le doigt *index* sert à la paupière inférieure, ce qui rend l'opération plus facile.

& des suppurations du globe de l'œil : accidens terribles, qui désoloient autant l'opérateur que les malades. Depuis que j'emploie son instrument, j'ai fait un très-grand nombre d'opérations, qui ont eu tout le succès qu'on pouvoit desirer, suivant la nature de la maladie. Je m'empresse d'en faire hommage à M. *Demours*, & de le remercier, au nom de l'humanité, du zèle & du déintéressement avec lesquels il a transmis sa méthode. Si j'y ai ajouté quelque chose d'utile, par la nouvelle application que j'en ai faite, je serai assez récompensé de mon travail, ayant contribué à la perfection d'une opération qui rétablit le plus beau de nos sens (a).

(a) Le fixe-œil que j'ai inventé, a la pointe droite, & la tige à-peu-près semblable à celle de l'ophthalmostat de M. *Demours*. Il n'a qu'une branche longue de deux pouces, enchâssé dans un manche. Je m'en sers avec succès dans les yeux enfoncés, en portant la pointe moins perpendiculairement sur la conjonctive, qu'avec celui de M. *Demours*, mais je suis obligé de faire tenir la paupière inférieure baissée par un élève, après quoi j'opère avec sûreté.



DESCRIPTION ANATOMIQUE

*D'un vice de conformation de la vessie
& des parties génitales d'un homme ;
par M. LE SAGE , maître en chirurgie
à Argentan en Normandie , ancien chi-
rurgien des camps & armées du Roi ,
chirurgien de S. A. royale MONSIEUR,
adjoint & en survivance de l'hôtel-
dieu de la ville d'Argentan.*

Le nommé *Biard* , âgé de quarante-huit ans , portoit depuis la naissance à la région hypogastrique, un fongus d'où l'urine couloit goutte à goutte. Depuis six ans , les tégumens s'étoient ulcérés dans la circonférence de ce fongus , & dans une grande étendue ; l'ulcération présentoit beaucoup de chairs fongueuses ; ses bords étoient relevés & calleux ; quelquefois elle se cicatrisoit dans les deux tiers de son étendue ; mais bientôt après elle reparoissoit dans son premier état. Cet homme , huit mois avant la mort , fut sujet , à la suite d'un effort qu'il dit avoir fait , à une hémorrhagie périodique qui venoit du fongus , & dont

il étoit attaqué presque tous les mois. La quantité de sang qu'il rendoit étoit quelquefois très-abondante, & l'obligeoit de se coucher pour en arrêter le cours. Environ deux mois avant qu'il mourût, cette hémorrhagie cessa; il n'en souffroit pas de vives douleurs, mais il étoit fort incommodé de son incontenance d'urine, & de l'odeur infecte qu'elle répandoit.

La nature & routes les particularités de cette tumeur furent décrites, lorsque le sujet n'avoit encore que douze ans, par feu M. *Goupil*, docteur en médecine de cette ville, dans une observation conignée dans le Journal du mois d'août de l'année 1756.

La verge de cet homme n'avoit pas plus d'un pouce & demi de longueur: elle étoit aplatie de haut en bas; sa terminaison se faisoit par deux replis, l'un supérieur & l'autre inférieur, alongés transversalement, roulés sur eux-mêmes en forme de bourrelet épais, & garnis d'excroissances verruqueuses; leur adossement formoit une fente transversale qui imitoit assez un museau de tanche à la matrice: lorsqu'on en écartoit les lèvres, on apercevoit un frein vertical qui partoît du milieu du repli supé-

neur, & se terminoit à l'inférieur. Cette verge ne présentait qu'un seul corps caverneux ; elle n'avoit point de canal d'urèthre : on ne pouvoit y découvrir aucune forme de gland, & elle étoit absolument imperforée. Le sujet n'y avoit jamais senti d'érection.

De la face inférieure de cette verge, il s'élevoit un autre pli vertical, qui se réduisoit en raphé à sa terminaison sur le scrotum qui étoit naturel.

Tels étoient les vices de conformation apparens ; mais l'ouverture du bas-ventre m'en présenta de plus extraordinaires.

Toutes les parties contenant de l'abdomen étoient tellement confondues & unies entre elles dans l'étendue de l'ulcère, qu'il étoit impossible de distinguer leur différence. Elles formoient une masse homogène, pour ainsi dire, cartilagineuse, qui avoit plus de quatre pouces d'épaisseur. La face interne du péritoine étoit assez saine.

L'épiploon, très-chargé de graisse, s'étendoit jusque dans le fond du bassin, où étoit contenue une partie des intestins grèles. Le rectum, qui n'avoit pas beaucoup plus de volume qu'un de ces intestins, occupoit la partie moyenne du

bassin, où il suivoit la courbure du sacrum dans toute son étendue.

Les reins avoient un volume & une position naturels. Celui du côté droit contenoit un peu de matière purulente; son entonnoir, qui avoit une grandeur extraordinaire, en fournit plus d'un demi verre. L'uretère qui, dans son origine, avoit environ dix lignes de diamètre, descendoit obliquement à gauche, s'entrecroisoit avec les vaisseaux spermatiques: delà il passoit derrière le mésocolon droit, traversoit les circonvolutions des intestins grêles, & alloit se terminer, par un orifice d'environ deux lignes de diamètre, dans le centre & à la partie inférieure du fungus, vis-à-vis l'épine antérieure & supérieure de l'os des îles. Cet uretère contenoit aussi beaucoup de pus. Le rein du côté gauche étoit assez sain; son entonnoir, moitié moins dilaté que celui du côté opposé, ne contenoit que de l'urine; son uretère, qui excédoit peu la grandeur naturelle, suivoit dans sa marche la même direction & les mêmes rapports avec ses parties voisines que celui du côté droit, à deux pouces duquel il se terminoit dans le fungus.

Les vésicules séminales, situées immédiatement au-dessous des reins, étoient

adhérentes à l'entonnoir par du tissu cellulaire très-chargé de graisse : elles présentoient deux conduits ; l'un, qui étoit le canal déférent, se rendoit aux testicules, en suivant le trajet des vaisseaux spermatiques auxquels il étoit uni par un tissu cellulaire lâche ; l'autre conduit me parut être l'éjaculateur : il naissoit à-peu-près dans le milieu du premier, & montoit obliquement vers les uretères, à six lignes desquels il se terminoit dans le fongus.

Les testicules étoient situés dans le scrotum ; ils ne présentoient rien d'extraordinaire. La rate n'avoit pas plus d'un demi pouce d'épaisseur ; sa couleur étoit blanchâtre.

Le foie, dont la conformation & la structure étoient assez naturelles, avoit contracté des adhérences avec le péritoine par dix petits ligamens triangulaires, parsemés sans ordre sur sa convexité. La vésicule du fiel excédoit de moitié la grandeur ordinaire.

Deux tumeurs oblongues se présentoient aux aines ; c'étoient deux hydrocèles par épanchement : celle du côté droit avoit environ six pouces de circonférence ; sa forme étoit à-peu-près conique : elle s'étendoit depuis le fond du

296. VICE DE CONFORMATION, &c.

scrotum jusque dans l'abdomen ; plus de trois pouces au-dessus de l'anneau, qu'elle avoit dilaté de deux pouces pour son passage ; celle du côté gauche, encore naissante, se terminoit à l'anneau : toutes deux lui étoient survenues depuis l'effort qu'il avoit fait avant qu'il survînt des hémorrhagies du fongus.

Le bassin manquoit absolument d'os pubis ; sa partie antérieure n'étoit formée que de parties molles : aussi le sujet éprouvoit-il de la difficulté dans les mouvemens de progression ; il marchoit en tirant beaucoup sur les hanches ; cependant ce défaut de conformation ne l'empêchoit pas de faire à pied quelquefois douze lieues dans un jour.

Les viscères de la poitrine étoient assez sains.

Telles sont toutes les particularités que réunissoit ce malheureux individu ; au reste il avoit une voix mâle, mais très-peu de barbe, & malgré toute sa misère, son caractère annonçoit encore de la gaieté.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1788.

La colonne de mercure dans le baromètre s'est soutenue, pendant ce mois, dix jours de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes; elle est descendue un jour de 28 pouces à 27 pouces 9 lignes; & vingt-un jours de 27 pouces 10 lignes à 27 pouces 4 lignes. Ce mois a été remarquable par l'abaissement de la colonne de mercure, lequel abaissement fait époque dans l'histoire météorologique: la direction des vents y a très-peu influé, puisqu'elle est descendue à 27 pouces 6 lignes par E. & N., & que cet abaissement n'a point été suivi d'ouragan. La plus haute élévation a marqué 28 pouces 2 lignes: la moindre, 27 pouces 4 lignes; ce qui fait une différence de dix degrés.

Le thermomètre a marqué du premier au quinze, au matin d' $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 à 4 au-dessus; à midi, de 2 à 9 au-dessus de 0; au soir, d' $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 à 6 au-dessus. Le ciel, pendant cette quinzaine, a été couvert six jours, & variable neuf; il y a eu treize fois de la pluie, une fois de la neige, de la pluie & grêle, de la giboulée, de la neige fondue, & deux fois de la grêle & du brouillard. Les vents ont soufflé trois jours E., quatre jours N., cinq jours N-E., deux jours S., un jour S-O.

Du seize au trente-un, le thermomètre a marqué au matin de 3 à 7; à midi, de 7 à 12; au soir, de 3 à 8. Le plus grand degré de chaleur pendant le mois a été 12, le moindre $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, ce qui fait une différence de 12 degrés $\frac{1}{2}$. Le ciel, pendant cette seconde quin-

298 MALADIES RÉGN. A PARIS.

zaine, a été couvert cinq jours, & variable onze : il y a eu seize fois de la pluie, dont deux fois abondante, & deux fois par averfes ; le 22 pluie & tonnerre, temps orageux par S-O, deux fois un brouillard léger, & quelques coups de vent par O. & S-O. Les vents ont soufflé un jours E.; deux jours N-E.; un jour N-O; un jour E.; S-E., un jour S-E., S-O.; six jours S.; quatre jours S-O.

L'hygromètre a toujours été au-deffous de o; à l'exception de quelques jours, où il s'est élevé à un degré au-deffus.

Il est tombé à Paris 1 ponce 4 lignes 9 dixièmes d'eau pendant ce mois.

La température de ce mois a été pluvieuse, fort humide, très-variable, & dont une partie a été froide; il a gelé du trois au quatorze tous les matins, & presque tous les soirs; le onze & le douze ont été les jours les plus froids par N-E. La température s'est réchauffée, le vingt-deux, par Sud, & a continué jusqu'à la fin du mois, malgré la variété des vents. Cette constitution a entretenu les affections catarrhales & rhumatismales; les premières ont eu un caractère plus inflammatoire que pendant le mois précédent; elles ont été plus rebelles, & plusieurs se sont terminées d'une manière fâcheuse. Les fausses pleurésies & péripneumonies ont facilement cédé aux moyens indiqués. Les affections rhumatismales & les gouttes vagues ont paru régner; celles-ci ont présenté des rechutes & variétés anormales: aux uns sont survenues des éruptions vésiculaires, très-nombreuses, occasionnées par des cataplasmes purement émolliens, appliqués dans l'intention d'adoucir l'intensité des douleurs articulaires.

L'écoulement entretenu de ces vésicules, parut arrêter la maladie dans le milieu de son cours, & la convalescence, assurée par dix à douze jours, sembloit avoir terminé cette maladie, lorsque tout-à-coup les malades étoient repris, comme à l'invasion, de douleurs les plus aiguës, d'insomnie, de fièvre, &c. & les articulations qui avoient été épargnées, subirent successivement, & avec la même intensité, les accès de cette maladie, sans que le traitement ni les purgatifs administrés, ni les diaphorétiques unis au lait, employés pendant cette convalescence apparente, aient énervé l'intensité des douleurs qui se portèrent successivement sur les articulations qui avoient été épargnées; aux autres, l'invasion s'est manifestée par un *lumbago* opiniâtre, ou par des douleurs aiguës aux aines & aux cuisses, avec gonflement, les unes & les autres très-opiniâtres, ne cédant ni aux saignées, ni aux autres remèdes indiqués; & après sept à huit jours de souffrances inouïes, elles se sont caractérisées en se portant successivement sur chaque articulation.

Les coliques, les diarrhées, les dysenteries blanches, les maux de gorge ont été très-communs, mais sur-tout la toux: on a observé à l'hôtel-dieu qu'un si grand nombre de malades avoient éprouvé une toux très-vive, que des salles entières sembloient ne contenir que des enrhumés.

Il y a eu quelques fièvres malignes, qui n'ont point été fâcheuses, & des fièvres intermittentes, dont plusieurs par récidive: elles ont facilement cédé à l'usage des chicoracées; il y en a eu plusieurs d'anomales ou protéiformes, que le quinquina purgatif a fait disparaître.

Les petites-véroles ont réparu, elles ont été bénignes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1788.

(Nota. Ce signe o- indique les degr. de froid au dessous de zéro.)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	A midi	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	4, $\frac{3}{4}$	6, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{4}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{1}{2}$
2	4, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{1}{2}$	4, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{3}{4}$	27	9, $\frac{1}{2}$
3	1, $\frac{1}{2}$	3, $\frac{1}{2}$	1, $\frac{1}{4}$	28		28		28	1, $\frac{1}{2}$
4	1, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{2}$	2, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{4}$	28	
5	2, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{2}$	2, $\frac{1}{4}$	28		28		28	
6	3, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{1}{2}$	0 - 0	27	8, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$
7	2, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{1}{2}$	4, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$
8	4, $\frac{3}{4}$	8, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{3}{4}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{4}$	27	7, $\frac{1}{2}$
9	3, $\frac{1}{2}$	4, $\frac{1}{2}$	3, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$
10	1, $\frac{1}{2}$	2, $\frac{1}{2}$	0 - $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	11, $\frac{1}{2}$
11	0 - 0	4, $\frac{1}{2}$	0 - $\frac{1}{2}$	28		28		28	
12	0 - 0	3, $\frac{1}{2}$	0 - 0	28		28		28	
13	0 - $\frac{1}{2}$	4, $\frac{1}{2}$	0 - $\frac{1}{2}$	27	11, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{4}$	27	9, $\frac{1}{2}$
14	1, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{1}{2}$
15	4, $\frac{1}{2}$	9, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$
16	3, $\frac{1}{2}$	8, $\frac{1}{2}$	3, $\frac{1}{4}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{1}{4}$
17	3, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{1}{2}$
18	3, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$
19	4, $\frac{1}{4}$	9, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{1}{2}$	28		28	1, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$
20	4, $\frac{1}{2}$	9, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$	28		28	
21	5, $\frac{1}{2}$	9, $\frac{1}{4}$	7, $\frac{1}{2}$	28		28		27	9, $\frac{1}{2}$
22	7, $\frac{1}{4}$	9, $\frac{1}{2}$	8, $\frac{1}{2}$	27	7, $\frac{3}{4}$	27	6, $\frac{1}{2}$	27	4, $\frac{1}{2}$
23	5, $\frac{1}{4}$	7, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{2}$	27	4, $\frac{1}{2}$	27	6, $\frac{1}{4}$	27	9, $\frac{1}{2}$
24	4, $\frac{1}{2}$	9, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{3}{4}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{4}$
25	4, $\frac{3}{4}$	10, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$
26	5, $\frac{1}{2}$	10, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{4}$
27	5, $\frac{1}{2}$	11, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$
28	7, $\frac{1}{2}$	12, $\frac{1}{2}$	8, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{4}$	27	11, $\frac{1}{2}$
29	7, $\frac{1}{2}$	12, $\frac{1}{2}$	8, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$	28	2, $\frac{1}{2}$	28	2, $\frac{1}{2}$
30	7, $\frac{1}{2}$	11, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{2}$	28	2, $\frac{1}{2}$	28	2, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$
31	7, $\frac{1}{2}$	12, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{2}$	28		28		28	

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>A 7 heures du mat.</i>	<i>A midi.</i>	<i>A 9 heures du soir.</i>
1	E. couvert.	E. pluie.	Co.pl.da.l'ap.-m.
2	N. couv.	N. couvert.	Couvert.
3	N. couv.	N. couvert.	Clair.
4	N. un p.de v.piq.	N. clair en par.v.	Couvert, calme.
5	N-E. clai. en pa.	N-E. neig. & grê.	Clair.
6	S-O. pluie, vent.	S-O. clai. en par.v.	Cl. gibo. ve.piq.
7	S. couvert, vent.	S. couv. pluie.	Co. pl. no. lun. à 11 h. 42' soir.
8	S. pluie.	S. couv. pluie.	Couvert.
9	N.pl.& pe. la nu.	N.co.pl.da.l.ma.	Cou.un pe.de pl.
10	N-E. couvert.	N-E. pl. neig. fo.	Cl.en pa.neig.fo.
11	N-E. couvert.	N-E. couvert.	Couvert.
12	N-E. clair en pa.	N-E.co. un p.d.f.	Couvert.
13	E. couv. brouil.	E. soleil.	Clair.
14	E. couv.	E. couv.	Clair.
15	S-E. co. br. lun. p.q.à 5 h. 2' mat.	S-E. clair en pa.	Couvert, pluie.
16	N-E. couv.	N-E. clair.	Clair en part. ve.
17	E. couv.	S-E. un p.de f.pl.	Eclaircir.
18	E. couv.	E. co.un p. de pl.	Couv.
19	N-E. couv. plu.	N-E. fol. pa. in.v.	Couv.
20	S. clair en part.	S. couvert.	Clair en partie.
21	S. couv. brouil.	S. couvert.	Cou. pluie abon.
22	S-O. plu. pl. lun. à 0 h. 9' mat.	S-O. pluie abon. couvert.	Cou. pluie, tonn.
23	S.pl.& pend. la n.	S. pluie.	Couvert, pluie.
24	S. clair, vent.	S. soleil, nuages.	Clair.
25	S. clair en partie.	S. clair en partie.	Couv. en part.v.
26	S-E. cou. broui.	S-O. soleil pâle.	Clair.
27	O. couvert.	S-O. soleil.	Petite pluie.
28	S-O. couvert.	S-O. fo.pa.int.p.	Clair. pl. apr.-m.
29	N-O. couv.	N-O. fol. nuag.	Cl.d.q.à 4h. 34' f.
30	S. couv.	S. couvert.	Co. plu. apr.-m.
31	S-O. couv.	S-O. fol. & nu.v.	Cl. pl. ap.-m. cal.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 7 deg. $\frac{3}{4}$ le 22
 Degré de froid. . . . $\frac{1}{2}$

Chaleur moyenne. 3 deg. $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{8}$

Plus grande élévation du *pouc. lig.*
 Mercure. 28 $1\frac{1}{2}$.

Moindre élév. du Mercure. . . . 27 6

Elévation moyenne. 27 9 $\frac{1}{4}$

Nombre de jours de Beau 3

de Couvert. . . . 10

de Vent. . . . 6

de Tonnerre. . . . 1

de Brouillard. . . . 4

de Pluie. . . . 15

de Neige. . . . 2

Quantité de Pluie 1 pouce 4 lignes
 9 dixièmes.

Le vent a soufflé du N. 4 fois.

N-E. 6

N-O. 1

S. 8

S-E. 3

S-O. 6

E. 5

O. 1

TEMPÉRATURE. Elle a été généralement
 humide & variable : froide depuis le 10 jusqu'au
 14, & assez chaude le reste du mois.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de mars 1788 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La température de l'air a été plus froide ce mois que dans les deux mois précédens : la liqueur du thermomètre ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 9 degrés, depuis le premier jusqu'au 20 du mois, elle a même été observée plusieurs jours, au-dessous du terme de la congélation : le 11, le 12 & le 14, elle étoit descendue à 2 degrés, & même 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme ; l'air a été adouci le 20 ; la liqueur du thermomètre dans certains jours après celui-là, s'est élevée jusqu'au terme de 11 degrés.

Le 22 au soir nous avons essuyé un orage violent, la foudre est tombée dans plusieurs endroits.

Le mercure dans le baromètre a presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation, & son plus grand abaissement a été de 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

304 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord
 11 fois du Nord vers l'Est.
 4 fois de l'Est.
 2 fois du Sud vers l'Est.
 10 fois du Sud.
 4 fois du Sud vers l'Ouest.
 3 fois de l'Ouest.
 2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.
 2 jours de grêle.
 4 jours de neige.
 1 jour de tonnerre.
 1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de mars 1788.

La maladie dominante de ce mois, a été la pleuro-péritonéumonie vraie, dont beaucoup de personnes du peuple ont été attaquées, & à laquelle plusieurs ont succombé; cependant la plupart de ceux qui ont été secourus à temps, en sont réchappés : dans quelques-uns la maladie s'est terminée par la voie de la suppuration, & dans d'autres elle a dégénéré en fièvre hectique, qui a aussi été la suite des rhumes de poitrine négligés, lesquels ont été très-communs pendant ce mois.

La fièvre putride maligne, dont nous avons fait mention dans le tableau du mois dernier, s'est étendue, ce mois, parmi le peuple; elle avoit

le même caractère que celle qui a régné pendant tout le cours de l'année dernière, dans les environs de notre ville. Elle étoit très-vermineuse, & l'on a observé dans plusieurs malades une éruption à la peau, de taches d'un rouge plus ou moins foncé, dispersées dans le contour du corps & des membres. Plusieurs en ont été les victimes. Nous avons vu encore dans nos hôpitaux de charité un assez grand nombre de personnes attaquées de la fièvre double-tierce, qui a exigé l'usage des émético-cathartiques répétés, après avoir détendu le système vasculaire par quelques saignées.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Verhandelingen vitgeeven door de Hollandfche Maatschappe der Wetenfchappen to Haarlem, &c. C'est-à-dire, *Mémoires publiés par la Société de Haarlem; volum. xxiiij & xxiv, in-8º. A Haarlem, 1786 & 1787.*

1. La plus grande partie du xxiiij^e volume est occupée par la dissertation couronnée de M. Jacques-Otton Husley, architecte à Amsterdam, sur la meilleure méthode de prévenir les dégradations que la mer cause aux digues du Texel & du Marsdiep. Ce sujet, quoique très-intéressant pour les Hollandois, ne l'est pas au même

point pour tous nos lecteurs. Nous ne nous arrêterons donc pas à ce Mémoire.

Les autres articles rassemblés dans ce volume sont :

1°. *Des observations sur la lumière phosphorique de l'eau de la Baltique ; par le comte GRÉGOIRE RAZOUMOWSKI.*

L'auteur attribue cette lumière à un gaz phosphorique , qui se dégage par le frottement des vagues contre les côtés des vaisseaux.

2°. *Des détails relatifs à une ancienne entero-épilo-hydrocèle ; par G. TENHAAFF.*

Le malade , âgé de soixante ans , a été radicalement guéri au moyen de l'opération. M. Tenhaaff a déduit de cette observation quelques conclusions qu'il croit être utiles aux praticiens. Nous remarquerons seulement après lui que si une adhérence ou union contre-naturelle des parties , principalement des intestins , s'oppose à la réduction , il vaut mieux abandonner à la nature une partie de ce soin , que de séparer tout ces adhésions avec le bistouri , attendu que plusieurs malades ont été la victime de ce trop d'empressement. *

3°. *Une relation de plusieurs guérisons complètes de polypes du nez ; par JEAN DE URIES , professeur d'anatomie & de chirurgie à Leeuwarder.*

4°. *Des remarques sur une tumeur enkystée sur la rotule ; par GUILLAUME VAN-LILL , docteur en médecine à Rotterdam.*

Cette tumeur , d'un volume prodigieux , s'est formée à la suite d'une chute sur le genou , & a été résoutue par des fomentations de colophane

fondue dans de l'esprit de vin, conjointement avec l'usage intérieur du mercure.

5°. *Description de quelques ossemens d'éléphans, découverts dans le voisinage de Bois-le-Duc ; par F. VERSTER, docteur en médecine, avec leur dessin, tracé par le professeur CAMPER.*

6°. *Description de la Sirène de Haarlem ; par A. VOSMAER, directeur de la Collection d'histoire naturelle de S. A. S. le prince d'Orange.*

M. Vosmaer examine ici le degré de crédibilité que mérite une relation de plusieurs anciens historiens de la Hollande. Ils rapportent qu'en 1403, après un violent ouragan, durant lequel le Zuider-Zée avoit inondé le pays adjacent, quelques laitières d'Edam, traversant le lac près de cette ville, appelé Putmeer, découvrirent une femme nageant dans ce lac, absolument nue & couverte de vase. Que ces laitières, revenues de leur surprise, ont ramé vers elle, & l'ont entraînée de force dans leur barque : qu'elles l'ont d'abord conduite à Edam, & ensuite à Haarlem, où on lui a appris à filer ; que cependant elle a toujours témoigné un grand desir de retourner dans la mer ; qu'elle a vécu plusieurs années à Haarlem, & qu'après sa mort son corps a été déposé en terre sainte, puisque de son propre mouvement elle avoit donné des témoignages de respect pour le Crucifix. Cette fille parloit un jargon qui lui étoit particulier, inintelligible aux autres, & n'a jamais pu parvenir à apprendre le hollandois.

Cette relation se trouve confirmée par deux anciens tableaux, dont l'un se voit à Haarlem, & l'autre dans la cour des amiraux à Edam ; comme aussi par une statue en pierre, placée

en front d'une des portes de cette dernière ville, avec une inscription relative à ce sujet. Ces monumens, & plusieurs autres preuves que M. *Vosmaer* rapporte, lui semblent suffisamment établir le fait ; mais il est d'opinion que cette sirène prétendue étoit une idiote, probablement sourde & muette, tombée dans l'eau de quelque vaisseau échoué sur le rivage. Il conjecture encore qu'elle étoit peut-être douée de la propriété singulière de flotter facilement sur l'eau, & que la natation étoit un exercice auquel elle prenoit plaisir. Pour mieux étayer ces conjectures, M. *Vosmaer* fait mention de plusieurs exemples cités par des auteurs, de personnes d'une gravité spécifique inférieure à celle de l'eau : il ajoute le récit que donne *Leegwater*, écrivain Hollandois, d'un homme qui pouvoit se tenir trois quarts d'heure sous l'eau, y peler des poires, & jouer du hautbois.

I e premier Mémoire du xxiv^e volume est de M. C. *Brunings*, inspecteur général des rivières en Hollande, sur la question suivante, proposée par la Société. *Le principe général de l'hydrométrie, portant que la plus grande profondeur de l'eau se rencontre constamment dans les endroits où la rivière est le plus resserrée, peut-il être appliqué à toutes les entrées où le torrent est causé par la marée ?*

Le Mémoire le plus intéressant dans la partie de philosophie naturelle, a pour auteur MM. *Deiman* & *Naets van Troostwyck*, d'Amsterdam ; la Société lui a adjugé la médaille d'or. Le sujet qui y est traité a été proposé par cette Compagnie en ces termes : *Quelle est la nature de ces différentes espèces de fluide aéiforme, appelées*

respectivement air fixe déphlogistiqué, inflammable, nitreux, acide, alkalin ? Par quelles propriétés chacun d'eux se distingue-t-il des autres & de l'air atmosphérique ? Ces différens fluides élastiques participent-ils assez de la nature de l'air atmosphérique pour qu'on puisse les considérer convenablement comme autant d'espèces d'air ? Jusqu'à quel point la nature de l'atmosphère peut-elle être déterminée par les expériences & les observations sur ces divers fluides élastiques ? Les auteurs se justifient d'abord, dans la préface, d'avoir adopté dans ce Mémoire une hypothèse contraire à celle qu'ils ont avancée dans la dissertation publiée dans le cinquième volume des Mémoires de la Société Batave.

Leur discours est divisé en trois parties, conformément aux trois divisions de la question. Dans la première ils rendent un compte abrégé des procédés, tant de la nature que de l'art, pour produire ces différentes espèces d'air, comme aussi de leur propriété particulière, en y joignant un exposé sommaire des qualités qui les distinguent entre eux & de l'air atmosphérique.

Ils entreprennent de prouver dans la seconde partie, que tous ces divers fluides élastiques sont de même nature que l'air atmosphérique, & que par conséquent on ne peut les regarder comme des espèces différentes d'air. Ils donnent en preuve de cette assertion, que ces fluides élastiques ressemblent, dans tous leurs caractères extérieurs, à l'air ; & que les propriétés dans lesquelles ils en diffèrent, telles que leur degré d'acidité, leur incapacité d'être respirés, d'entretenir la flamme ; &c. ne sont que des choses accidentelles. Mais si ces fluides élastiques permanens sont essentiellement de l'air, on vou-

droit savoir s'ils résident dans les corps dont ils sont dégagés, ou s'ils doivent leur existence à l'air commun logé dans ces corps ? MM. *Deimann* & *Naets* répondent que ce n'est ni l'un ni l'autre, & soutiennent que ces différentes espèces d'air factice, doivent uniquement leur existence au procédé dont ils résultent. Afin de prouver cette assertion, ils se sont livrés à des recherches, tant synthétiques qu'analytiques, des différens fluides élastiques ; & ces recherches leur font adopter la doctrine de *Stahl*, & rejeter celle de M. *Lavoisier*.

Dans leur examen de l'air inflammable, qui paroît avoir été fait avec beaucoup d'exactitude & d'intelligence, ils combattent l'opinion de M. *Kirwan*, qui croit que cet air n'est autre chose que le phlogistique. Ils pensent qu'il contient, outre le phlogistique, un sel, soit acide, soit alkalin, & que la différence entre les diverses espèces d'air inflammable, peut être attribuée aux diverses qualités du sel employé dans l'opération qui les produit.

Pour répondre aux objections qu'on pourroit tirer des expériences de M. la *Métherie*, (qui, en plongeant seulement les métaux dans l'eau, en dégage de l'air inflammable) nos auteurs observent que ce dégagement n'a lieu qu'en faisant usage d'eau de rivière, qui n'ayant point bouilli, ou n'ayant pas été distillée, contient constamment une quantité considérable d'air fixe. Ils remarquent que leur hypothèse n'est pas ébranlée par l'air inflammable que M. *Priestley* a obtenu en chauffant seulement le fer & le zinc. Ils citent en leur faveur le sentiment de *Bergmann* & de *Scheele* qui, l'un & l'autre, pensent que les métaux ont pour partie constitu-

tive un acide. Ils nient que l'air inflammable constitue une partie intégrante de l'eau, & prétendent que l'humidité qu'on trouve dans le récipient (dont on s'est servi pour brûler un mélange d'air inflammable & d'air déphlogistiqué,) n'est pas propre à la décomposition de l'air inflammable, mais commune à tous les procédés par lesquels l'air déphlogistiqué est rendu phlogistique. D'ailleurs il paroît, par les expériences de M. *Cavendish*, que cette humidité n'est pas de l'eau, comme on devoit s'y attendre, conformément à l'hypothèse de ce savant; c'est un acide dulcifié en raison de sa phlogistication. Nos auteurs observent que l'expérience de M. *Lavoisier*, concernant le dégagement de l'air inflammable, en faisant passer l'eau à travers des tubes de fer rougis, ne réussit qu'autant qu'on y emploie de l'eau commune, & non pas lorsqu'on lui substitue de l'eau distillée ou de l'eau qu'on a fait bouillir : par conséquent ils attribuent cette production d'air inflammable à la calcination du fer par l'air fixe contenu dans l'eau.

La conclusion générale de l'examen que MM. *Deiman* & *Troostwyck* ont fait des différentes espèces d'air, est que l'acide constitue une partie essentielle de tous les fluides élastiques permanens, aussi-bien que de l'air atmosphérique, & que les divers caractères qui les distinguent, viennent de la diversité des combinaisons & des modifications de ce principe.

Il paroît que l'acidité des acides tient essentiellement à une certaine quantité de phlogistique; car à mesure que ce principe est en trop grande ou en trop petite quantité, ils perdent leur acidité; de même qu'il est impossible de

leur faire prendre la forme d'air si l'on n'altère la proportion du phlogistique. La formation de l'air marin pourroit suggérer une objection à cette doctrine ; mais le procédé au moyen duquel on obtient cet air, est toujours accompagné de chaleur qui concentre l'acide contenu dans l'acide , en sorte qu'une partie de l'acide marin est fortement phlogistiquée, tandis que l'autre partie est dépouillée de son phlogistique. Cette circonstance se remarque très-distinctement dans la distillation du nitre , où l'on voit une partie de son acide devenir fumant , & l'autre rester sans couleur.

L'addition d'une petite quantité de phlogistique , change un acide en un air qui a tous les caractères de l'acide qui en fait la base.

Si, outre cette addition de phlogistique , on combine une substance terreuse avec l'acide , il en résulte de l'air fixe ; mais alors les caractères primitifs de l'acide qu'on a employé ne sont plus reconnoissables.

On peut encore diminuer les caractères de l'acide au point de les effacer au moyen du seul phlogistique ; car en le saturant de ce principe , on forme de l'air inflammable , qui , à la vérité , conserve encore un caractère acide : caractère qui ne disparoit entièrement que dans l'air phlogistique , qui est un acide persaturé, ou avec excès , de phlogistique.

De l'autre côté les acides perdent leur acidité en les dépouillant de leur phlogistique : ils se changent alors en air déphlogistiqué. Dans cet air on ne discerne aucun caractère d'acidité ; mais si on le combine de nouveau avec le phlogistique , il quitte sa forme d'air , & reprend un état fixe.

Ce

Ce qui vient d'être observé à l'égard des acides en géral, peut être appliqué à celui du nitre en particulier. Cependant cet acide s'unit moins intimement avec le phlogistique; en sorte que saturé de ce principe, au lieu de donner de l'air inflammable, il fournit de l'air nitreux qui paroît faire un milieu entre l'air acide & l'air inflammable.

Comme il faut moins de phlogistique pour saturer l'acide nitreux que pour saturer tout autre acide, il est aisé de le sursaturer & de le changer en air phlogistique.

C'est de la facilité avec laquelle la chaleur décompose l'air nitreux, & lui enlève le phlogistique, que nos auteurs concluent que leur union n'est point intime.

Ils remarquent ensuite que ces observations sur la conversion des acides en air, peuvent en quelque sorte être étendues aux sels, soit acides, soit alkalis. On obtient de l'air de ces derniers, à moins qu'ils ne contiennent un excès de phlogistique, & dans ce cas on reconnoît dans cet air la nature du sel qui a été employé; mais si au sel alkalin on ajoute une grande quantité de phlogistique, il s'engendre de l'air inflammable qui indique très-clairement son origine.

Dans la troisième partie de ce Mémoire, nos ingénieux auteurs examinent l'air atmosphérique, lequel, suivant eux, est d'une nature conforme aux autres espèces d'air, comme elles, capable d'être uni à d'autres substances, & par conséquent de subir diverses modifications. Ils supposent qu'il est composé d'air phlogistique & d'air déphlogistique, comme parties constitutives, l'air fixe n'en étant qu'un ingrédient

accidentel. Il est difficile de déterminer quel est l'acide qui entre dans la composition de l'air déphlogistiqué, attendu que dans toutes les tentatives pour décomposer l'air commun, il faut toujours avoir recours à quelque acide. Toutefois en considérant l'air déphlogistiqué de l'atmosphère que fournissent les chaux métalliques, & celui qu'exhalent les végétaux, il paroît que c'est l'acide nitreux.

L'air atmosphérique, aussi-bien que toute autre espèce d'air, contient de l'eau; mais cette eau leur est-elle nécessaire pour qu'ils existent comme air? Cette question est difficile à décider; néanmoins comme il n'y a pas d'acide qui ne soit uni ou à des particules terreuses ou à des particules aqueuses, il semble que l'eau est inséparable des acides, & que c'est pour cela que chaque espèce d'air, obtenue des acides, contient une certaine quantité de ce fluide.

Les autres Mémoires réunis dans ce volume sont,

1°. *Une observation sur la guérison d'un scrotum gangrené; par M. ANDRÉ D'HARLINGEN.*

2°. *Une observation sur une femme qui portoit un entéro-exomphale, dans lequel étoit passée une grande portion des intestins à travers une rupture à l'abdomen, & qui a été parfaitement guéri; par B. FRANKEN, chirurgien à Harlem.*

3°. *Description d'une maladie observée dans l'île de Ceylan, qui a beaucoup de ressemblance à l'apoplexie polonoise; par le révérend JEAN-GASPARD MEZELANE.*



Saggi scientifici, &c. *Essais scientifiques de l'Académie de Padoue. A Padoue, aux dépens de l'Académie, 1786; in-4°. avec figures.*

2. L'Académie des sciences de Padoue fut fondée en 1779. Le volume de ses Mémoires que nous annonçons, renferme quelques objets relatifs à la médecine. Ce sont,

1°. *Expériences & observations de M. LÉOPOLD CALDANI*, tendantes à déterminer quel est principalement l'endroit où les fibres médullaires du cerveau se croisent le plus.

2°. *Mémoire de M. CAMILLE BONIOLI*, sur la gangrène.

3°. *Observation anatomique* sur une situation extraordinaire de l'aorte, & l'origine singulière de ses premières branches, par M. Jérôme Fiorati.

4°. *Description du firmiana*, arbre exotique, qui a porté des fleurs & des fruits dans le jardin botanique de Padoue, par Jean Martilli.

5°. *Mémoire sur les rats*, par M. PIERRE ARDUIN.

6°. *Mémoire* sur un produit inconnu, tiré de la décomposition du tartre vitriolé le plus pur, par M. le comte Marc Carbur.

7°. *Mémoire* sur une nouvelle méthode de guérir, par M. l'abbé Jean-Baptiste Nicolai.



Ephemerides societatis meteorologicæ palatinæ, historia & observationes, anni 1781, cum figuris aere excusis; *in-4^o. de deux alphab. quatre feuilles*, 1783. — Ephemerides societatis meteorologicæ palatinæ, &c. anni 1782; *in-4^o. de trois alphab. quatre feuilles*, 1784. — Ephemerides, &c. anni 1783; *in-4^o. de trois alphab. dix-huit feuilles*, 1785. — Ephemerides societatis, &c. anni 1784; *in-4^o. de cinq alphabets*, 1786. *A Manheim, chez Schwan.*

3. Rien n'étoit plus propre à constater l'utilité des observations météorologiques, qu'une société telle que celle que l'électeur palatin a établie à Manheim. C'est un travail immense qu'il faut faire pour tirer des résultats directs des diverses observations faites dans divers endroits. Il ne suffit pas de comparer les points marqués par les instrumens entre eux & avec l'état actuel de la santé des êtres vivans, il faut encore considérer la disposition où ces êtres se trouvent avant le moment de l'observation, & envisager les effets consécutifs de l'influence de l'état de l'atmosphère. Dailleurs il reste, quant aux observations mêmes, un grand nombre de considérations à faire entrer dans la manière de s'y prendre. Il faut connoître les élévations des lieux où l'on observe; il faut indiquer, en dé-

signant la direction des vents, s'il n'en régnoit pas deux, l'un supérieur & l'autre inférieur, ce qui arrive fréquemment; si la température étoit appropriée au genre de vent qui dominoit; si les phénomènes, tels que les brouillards tièdes, les brouillards froids, le givre, les gelées blanches, les météores ignés, répondent à la marche des instrumens, &c. Souvent les observations météorologiques, faites à des distances peu considérables, telles que dix, vingt, trente lieues, ne s'accordent pas. On voit tous les jours des brouillards s'élever par bandes ou trombes, & la gelée être tantôt assez vive dans les fonds sans se faire apercevoir sur les hauteurs, tantôt couvrir la surface des montagnes, sans avoir pénétré dans les vallons, &c. &c.

Précis du siècle de Paracelse, par M. JOYAND, docteur en médecine de la Faculté de Besançon, médecin de l'hôpital militaire de Brest. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR; & se trouve chez Didot le jeune, quai des Augustins; Nyon l'aîné, rue du Jardin; Barrois l'aîné, & Barrois jeune, quai des Augustins; Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers; in-8°. de 742 pag. Prix de ce premier volume, 8 liv. broché.

4. Rien n'est plus capable de faire réfléchir

sur la singularité des esprits, que ce volumineux *précis* de la doctrine de Paracelse. Il en est auxquels il faut absolument des chimères; & en effet, les vérités démontrées ne sont pas propres à servir d'aliment à l'enthousiasme, & à fixer une imagination ardente; celle-ci s'accommode mieux des choses vagues, incertaines, que de celles qui sont claires; des choses invisibles, que de celles que l'on voit; des choses qu'on ne peut connoître, que de celles qu'on connoît. Ce qui la charme le plus, c'est de se précipiter & de se noyer dans des espaces indéfinis & inconnus. C'est elle qui a dicté l'ouvrage que nous annonçons, & on ne sauroit méconnoître son ton & sa marche dans le style, & dans les idées qu'il présente. L'introduction commence par une invocation à une déesse, conçue en ces termes: « O déesse! mère tendre de tous les humains, le mortel qui veut te servir n'aura-t-il jamais à te présenter que le don de son cœur? son esprit fera-t-il toujours plongé dans les ténèbres, ou égaré par le prestige de l'imagination? Tandis que ton feu sacré allume dans son ame des sentimens purs & généreux, pourquoi faut-il que ce feu ne l'éclaire pas assez, lorsqu'il veut diriger ses pas vers ton temple »? Suit une autre invocation à la vérité! « Vérité, toi qui formas des cieux infinis, toi dont l'activité & la puissance n'ont d'autres bornes qu'elles-mêmes; toi qui, placée dans les divers centres de l'univers que nous apercevons, & de ceux qui échappent à nos sens, . . viens consoler ta gémissante sœur, viens éclairer les noirs cachots où règnent la douleur, la désolation & la mort ». Autre invocation à la lumière. « Élément de la lumière, montre aux savans quelle est la

main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites; dis-leur que c'est toi qui répandis la vie dans tous les élémens, qui les plaças dans l'espace, chacun suivant l'ordre de leur mobilité; dis-leur, &c, dis-leur, &c. &c. ». Enfin *M. Joyand* exhorte la lumière à nous apprendre que c'est elle qui est le principe du mouvement, de la végétation, de la vie des tempéramens, des passions, & de tous les phénomènes physiques & moraux que la lumière présente.

Il prétend qu'*Hippocrate* a le premier reconnu les fondemens de ce sublime système; mais il assure que tous les médecins, excepté *Paracelse*, s'en sont écartés pour se livrer à des idées monstrueuses qui les ont conduits à une pratique meurtrière; & il fait aussitôt main-basse sur tous les moyens de guérison. Quelle médecine employer dans les diverses circonstances, sans se souvenir qu'*Hippocrate* en a fait un grand usage! « Qui pourroit, dit-il, nombrer seulement les victimes de la saignée? L'émétique! ah! coupez les bras du moins aux furieux qui l'administrent dans les campagnes. La plupart des autres purgatifs ne doivent pas nous inspirer plus de sécurité. L'opium! quelles disputes n'a-t-il point excité? Le mercure? Le mercure! il faudroit une plume continuellement trempée dans le sang, pour marquer ses ravages ».

Le ton de conviction, avec lequel l'auteur parle, ne laisse pas de doute sur le peu de succès que ces divers moyens doivent avoir eu entre ses mains. Mais il n'est pas bien sûr que tout le monde s'en prenne aux instrumens plutôt qu'à l'artiste qui en a fait usage. Quoi qu'il en soit, il paroît bien déterminé à recourir à une méthode

plus simple, moins scabieuse, & qui n'exigera pas sur-tout de grands frais de génie, d'études & de recherches. Cette méthode divine consiste à diriger le principe que *Paracelse* appelle, dans l'homme, *l'arcane humain*, qui se communiquant par des attouchemens & des directions, est *l'arcane* ou le moyen de guérison le plus analogue à l'homme, comme du semblable au semblable.

M. Joyand dit qu'après avoir consulté les sages, il a cherché la lumière parmi les fous. Parmi ces derniers, il n'en a pas trouvé de plus digne de ses hommages que *Paracelse*. « Ce fou incomparable, dit-il, a rempli tout le vide de mon travail : j'ai trouvé que dans ses exagérations & dans ses folies, même les plus ridicules, il ne perd jamais de vue la substance active appelée *nature*, à laquelle tous les bons médecins rapportent la guérison des maladies. Aussi M. Joyand n'a-t-il eu rien de plus pressé, pour le bonheur du genre humain, que de faire connaître le divin *Paracelse*. Il en conçut le projet en 1779 ; car il est nécessaire de prendre date d'une idée aussi heureuse. Pour l'exécuter de la manière la plus convenable, & comme elle le mérite, il se propose d'exposer la théorie de *Paracelse* avec le désordre qu'il a répandu dans la plupart de ses ouvrages. C'est certainement pousser le scrupule jusqu'à l'excès, & un mahométan ne feroit pas mieux à l'égard du coran. Tout le monde sait que *Paracelse* étoit fou, & qu'à cette disposition il joignoit l'habitude de s'enivrer tous les jours. En supposant que dans cet état, contre l'ordre naturel des choses, ce médecin eût écrit des choses utiles & dignes d'être transmises à la postérité, il n'y auroit aucun inconvénient à rendre avec méthode & clarté,

des idées que l'ivresse ou la folie auroit fait concevoir avec désordre. Le désordre ne peut rien ajouter à l'excellence prétendue de ces idées.

Le volume que nous annonçons, ne contient point toute la doctrine de *Paracelse*; & l'auteur a cru que pour bien présenter & établir les *extravagances* de cet adepte, il étoit nécessaire de réhabiliter auparavant les rêveries de *Descartes* sur la matière subtile. En conséquence, pour bien nettoyer les fondemens du nouvel édifice qu'il va élever avec cette matière, il bat en ruine le système de *Newton*, dont les idées lui paroissent bien petites en comparaison des sublimes conceptions de *Paracelse*, qui a fait avant *Descartes* tant de merveilles avec la matière subtile, c'est-à-dire, la matière de la lumière.

Le titre que M. *Joyand* a donné à son ouvrage, est sans doute une suite de l'idée importante & extraordinaire qu'il s'est faite de la doctrine de *Paracelse*, mais il manque d'exactitude. Le siècle où ce médecin a vécu, ne lui appartient pas, & ne doit point porter son nom; car *Paracelse* n'a eu aucune influence marquée sur son siècle, pas même relativement aux idées qui lui sont particulières. Ses contemporains l'ont laissé extravaguer & s'enivrer, sans l'imiter. D'ailleurs on ne donne le nom de *siècle* au temps où un homme célèbre a vécu, qu'autant que l'influence de cet homme sur l'esprit humain, y a opéré une révolution qui soit marquée dans tous les genres. C'est pourquoi on dit, le *siècle d'Alexandre*, le *siècle d'Auguste*, tandis qu'on ne dit point, le *siècle de Newton*.



Méthode pour traiter toutes les maladies , très-utile aux jeunes médecins, aux chirurgiens, & aux gens charitables qui exercent la médecine dans les campagnes, dédiée au Roi; par M. VACHIER, docteur-régent de la Faculté de médecine; ancien professeur des écoles de médecine de Paris, docteur en médecine de l'université de Montpellier; Tomes IV^e, V^e, VI^e & VII^e. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près les écoles de chirurgie; Didot le jeune, libraire, quai des Augustins; Croullebois, libraire, rue des Mathurins, 1787; in-12.

§. On a donné la notice des trois premiers tomes de cet ouvrage dans le cahier de ce Journal du mois de mars 1786. On y verra le jugement que la faculté en a porté, & le plan que l'auteur a adopté. Il y a divisé les maladies en vingt-trois classes, & les a rapportées à trois principaux genres de causes, qui sont les abus & les vices de six choses non naturelles, les virus, & les causes externes. Les quatre tomes que nous annonçons, contiennent les sixième & septième classes. La sixième comprend l'exposition des dérangemens que les sécrétions peuvent éprouver; du régime qui con-

vient à chaque individu pour les maintenir dans leur intégrité ; & du traitement que leur différentes lésions exigent.

La septième classe traite des lésions des excrétiions. Telles sont les lésions des suc digestifs, des excrétiions particulières au sexe, &c. M. *Vachier* combat avec les plus fortes raisons la pratique des empiriques ignorans, à l'égard des excrétiions extraordinaires, soit habituelles, soit périodiques, soit erratiques. Dans la supposition que ces excrétiions sont fondées sur la foiblesse des organes, ils se hâtent de supprimer ces écoulemens, par le moyen des astringens & des topiques fortifiens. Quelqu'un se plaint-il d'une diarrhée fréquente, périodique ou habituelle ? ils ordonnent aussitôt des lavemens astringens. Dans tous les cas de sueurs fétides aux aisselles, aux pieds, aux aines, ils ne manquent pas de recourir aux lotions avec le vinaigre, l'eau de-vie, l'eau chargée d'alun. Ces excrétiions sont ordinairement arrêtées par ces moyens ; mais c'est toujours avec plus ou moins de danger pour celui qui en fait usage.

Le traitement des lésions des excrétiions particulières au sexe, & des autres maladies des femmes, paroît exposé avec des détails trop diffus : une certaine précision répand plus de clarté que des explications trop répétées. Osons encore avouer que des raisonnemens qui portent sur des notions surannées, déparent quelquefois cet ouvrage ; mais si des renvois trop fréquens ; des divisions & des sous-divisions multipliées, si des termes techniques, & la forme scholastique peuvent fatiguer les lecteurs, auxquels M. *Vachier* a destiné son travail, ces mêmes lecteurs seront dédommagés de leurs

temps & de leur peine ; ils apprendront à se méfier de leurs connoissances , & à éviter des erreurs que commettent si fréquemment les *personnes charitables* , en médicamentant des malades , d'après la plupart des livres de médecine populaire.

Medicina domestica y tratado completo sobre los medios de conservar la salud, &c. C'est-à-dire , *Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, de guérir & de prévenir les maladies , par le régime & les remèdes simples : ouvrage utile aux personnes de tout état , & mis à la portée de tout le monde ; par GUILLAUME BUCHAN, médecin, docteur du collège royal de médecine d'Edimbourg, traduit de l'anglois en espagnol ; par D. PIERRE SINNOT, prêtre irlandois. A Madrid, chez Antoine del Castillo, 1787 ; in-8°.*

6. Neuf éditions angloises, trois françoises, une hollandoise, une allemande & une espagnole de la *médecine domestique* de BUCHAN, parlent en sa faveur. On a fait connoître dans le Journal de médecine la partie de ce livre qui traite de l'hygiène, & la plupart de ses diverses éditions & traductions. Voyez les *tomes* xliv, page 295, & l, page 84.

De phthisi pulmonali hæreditaria, &c.

C'est-à-dire, *De la phthisie pulmonaire héréditaire*; par HENRI CHAVET; in-8°. de 183 pages, non compris la discussion en allemand, de la question, si la pulmonie est contagieuse ou non; de 48 pages. A Munster, chez Perrenon, 1787.

7. La société royale de médecine de Paris avoit promis pour l'année 1781, un prix à l'auteur qui auroit le mieux développé les signes & le traitement prophylactique de la pulmonie, &c.; & bien que l'ouvrage de M. Chavet ait été remis trop tard à la société pour concourir au prix, elle n'en a pas moins fait une mention honorable dans le programme, où elle rend compte des jugemens portés sur les diverses dissertations envoyées au concours. D'après cette approbation flatteuse, & les instances de plusieurs médecins éclairés qui ont lu ce discours, M. Chavet s'est déterminé à publier son ouvrage, sur lequel nous allons entrer dans quelques détails.

Depuis Galien jusqu'à nos jours, la plus grande partie des médecins observateurs a regardé la phthisie pulmonaire comme contagieuse, bien que d'autres médecins de poids, & principalement parmi les modernes deux Italiens, Cocchi & Castellani, aient soutenu le contraire, sentiment assez généralement adopté dans leur patrie. M. Chavet paroît pencher en faveur de cette do-

étrine, & semble douter que l'on puisse produire des exemples concluans de la contagion de cette maladie (a).

Après avoir divisé la phthisie pulmonaire en vraie & en fausse (b), l'auteur indique l'usage du poumon. Il adopte, à cet égard, le sentiment de son maître, M. *Hoffmann*, de Munster, à présent à Mayence, qui le met au nombre des organes sécrétoires, parce qu'il sépare & expulse hors du corps les particules de la masse du sang qui tendent à la corruption, & celles des autres liqueurs plus ou moins disposées à la putréfaction ; que par conséquent le poumon occupe la première place parmi les organes purifiants, tels que la peau, les reins, &c. Il attribue à cette fonction non interrompue, la véritable cause pour laquelle dans l'état sain, le sang ne contracte jamais de putréfaction : il nie que le mouvement considéré en lui-même, puisse préserver de la fermentation putride, & ne le regarde que comme une cause occasionnelle, qui s'ert à faire aborder successivement toute la masse du sang aux poumons, où elle se dé-

(a) On peut consulter à ce sujet les *Observations concernant la contagion de la phthisie*, communiquées aux auteurs du Journal encyclopédique, par M. *Maret*, docteur en médecine de la Société royale de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, à l'occasion d'un ouvrage italien, publié sur ce sujet, par M. *Castellani* : Observations dont on trouve le précis dans le numéro 8 de la *Gazette salulaire*, année 1779.

(b) La phthisie fausse ne provient pas d'un ulcère dans les poumons, bien que les crachats soient véritablement purulens.

charge des parties altérées ou prêtes à l'être : telles sont entre autres , celles qui rendent fétide l'haleine de quelques personnes du sexe pendant l'époque de la menstruation , les miasmes contagieux, &c.

Dans la véritable phthisie pulmonaire , il y a un ulcère dans les poumons , & c'est dans cet ulcère que se forme la matière purulente de la même manière que dans les autres ulcères. Quelquefois il arrive néanmoins que ce pus, engendré dans d'autres parties , rentre dans la masse du sang , suit le torrent de la circulation , est ensuite sécrété dans les poumons & rejeté avec les crachats. *M. Chavet* cite des exemples de cette espèce de phthisie : il fait d'abord mention de suppurations des glandes du mésentère qui , d'après les crachats purulens rendus par les malades , ont fait soupçonner que le vice résidoit dans les poumons , & desquelles le véritable siège a été ensuite reconnu par l'ouverture des cadavres. Il parle après cela de quelques autres cas analogues. La femme d'un boulanger , dit-il , attaquée aux bras , aux jambes & aux pieds de plusieurs anciens ulcères , avoit expectoré beaucoup de pus pendant trois mois : après sa mort , on trouva les poumons sans aucune altération. Un médecin avoit porté pendant plusieurs années une fistule au fondement , & commença enfin à cracher du pus : on lui fit l'opération de la fistule , & l'expectoration purulente se tarit.

M. Chavet observe ensuite que les ulcères aux poumons reconnoissent autant de différentes causes occasionelles que les autres ulcères , & en conclut qu'il est impossible de trouver quelque spécifique qui guérisse indistinctement

toutes sortes d'ulcères aux pœmons; il établit au contraire, avec raison, qu'il faut approprier le traitement aux causes particulières qui ont produit le mal : c'est ainsi, dit-il, qu'on administrera avec succès les fleurs & le lait de soufre dans les pulmonies qui dépendent des hémorrhoides; le camphre, dans celles qui doivent leur origine à la rougeole; la myrrhe & les martiaux, dans les phthysies survenues à la suite de la suppression des menstrues; le sublimé corrosif & la diète lactée pour remédier au vice vénérien qui a jeté dans la consommation pulmonaire.

M. Chavet distingue enfin entre la phthysie *idiopathique* & la phthysie *habituelle*, comme il s'exprime, c'est-à-dire, celle dont le germe existe déjà dans le fœtus; mais nous ne suivrons pas plus loin notre auteur, dont l'ouvrage est sans contredit digne de la mention honorable qu'en a faite la société royale de médecine.

Malattie flatuofe, &c. C'est-à-dire, *Maladies venteufes, ouvrage phyfico-médicinal, composé selon la méthode mathématique, & divisé en trois parties. Dans la première, on considère les maladies venteufes du canal alimentaire : dans la seconde, celles qui attaquent les autres cavités & les membranes du corps vivant : dans la troisième enfin, on expose le traitement; par JEAN-LÉONARD MARUGI,*

docteur en philosophie & en médecine, membre de plusieurs académies ; in-4^o. de 262 pages, avec deux planches gravées. A Naples, de l'imprimerie de Vincent Lorenzi, 1786.

8. Le titre suffit pour faire connoître le plan de cet ouvrage, dans lequel règnent beaucoup d'ordre & une profonde érudition.

Versuch über die sogenante englische krankheit, &c. C'est-à-dire, Essai sur la noueure : par le docteur J. F. L. CAPPEL, assesseur collégial de S. M. l'impératrice de Russie, médecin du gouvernement de Wolodimir, première partie ; grand in-8^o. de 137 pages. A Berlin & Suttin, chez Nicolai, 1787.

9. Le premier objet de l'auteur est de prouver que le rachitis, appelé en allemand maladie angloise, n'est point de nouvelle date. Il décrit ensuite la marche de cette maladie, rend compte des différentes opinions sur sa cause, qu'il croit être un acide, rapporte quelques observations anatomiques sur des enfans rachitiques, & termine cette première partie par la doctrine du prognostic.



HAMILTONS Bemerkungen über die mittel wider den bin toller humde und auderer arßenden thiere, &c. *Observations sur les moyens d'obvier aux effets de la morsure du chien, ou d'autres animaux enragés ; avec des observations sur la méthode curative de l'hydrophobie, & la réfutation de l'opinion concernant l'existence des vers sous la langue des chiens : le tout éclairci par des exemples ; par ROBERT HAMILTON, docteur en médecine de Londres, & membre des Sociétés de médecine, de physique, &c. traduit de l'anglois. A Leipfick, & à Strasbourg, chez Kœnig, 1787 ; grand in-8°. avec figures. Prix 2 liv. 10 s.*

10. L'original est annoncé dans ce Journal, tome lxxix, page 125.

An Essay on humanity, &c. C'est-à-dire, *Essai sur l'humanité, ou tableau des abus qui se commettent dans les hôpitaux, avec un plan propre à y remédier ; par GUILL. NOLLAN ; in-8°. A Londres, chez Murray, 1787.*

11. Chercher la perfection dans les choses

humaines, c'est demander l'impossible ; & il nous paroît que M. *Nollan* blâme trop généralement la conduite de toutes les personnes qui ont part à l'administration des hôpitaux, pour ne pas croire qu'il a mis un zèle trop amer dans ses déclamations. D'ailleurs les moyens qu'il propose ne sont pas plus exempts d'inconvéniens & d'imperfections, que les efforts qu'on a faits jusqu'ici pour donner à la régie de ces maisons de charité la plus grande utilité possible. Ces moyens, proposés par M. *Nollan*, ne servent même qu'à augmenter les embarras & les dépenses. En effet, peut-on s'assurer que des comités nommés pour visiter les hôpitaux, seront plus exacts & plus incorruptibles que des administrateurs choisis parmi les magistrats, le clergé, & les citoyens estimables & distingués par leur probité.

HERZ, &c. über die fruhe beerdigung der Juden, &c. C'est-à-dire, *Sur les enterremens précipités des Juifs ; par MARC HERZ, aux Editeurs du collecteur hébreu ; in-8°. de 55 pages. A Berlin, de l'imprimerie royale orientale privilégiée, 1787.*

12. Les éditeurs de la feuille hebdomadaire *le collecteur Hébreu*, ont sollicité M. *Marc Herz*, de dire son sentiment sur les enterremens précipités des Juifs. Voilà l'occasion qui a donné lieu à cette brochure, dans laquelle il règne une profonde érudition, & dans laquelle l'au-

teur s'exprime avec une franchise qui fait honneur à son cœur & à son jugement. Il y prouve que cette précipitation n'est ordonnée ni par la Bible ni par le Talmud, ni par aucune loi morale ou de police; qu'elle n'est qu'un usage, ou plutôt un abus introduit depuis long-temps, auquel, comme le suppose le savant rabbin *Itzig Sornow*, l'oppression des Juifs sous les tyrans polonois a vraisemblablement donné naissance. Il déclare dans l'introduction qu'il n'auroit jamais discuté ce sujet, s'il n'y avoit pas été invité par une société aussi respectable que celle des éditeurs en question, & remarque combien les hommes tiennent souvent à ces sortes d'usages, lesquels en eux-mêmes sont indifférens, mais qui leur ont été transmis, & se sont conservés pendant une longue suite de siècles.

M. Herz prouve dans la *première section*, par des faits & par des raisonnemens très-pressans, qu'il n'y a que les premiers indices de la putréfaction qui puissent être regardés comme un signe certain de la mort.

Il expose dans la *seconde section* les argumens les plus concluans contre la certitude des signes dont la présence fait décider aux *visitateurs* des malades parmi les Juifs, que l'individu soumis à leur inspection est réellement mort.

Dans la *troisième*; on lit les preuves évidentes que la loi de ces inhumations précipitées n'a été ordonnée ni par Moïse, ni dans le Talmud, & qu'au contraire ce dernier exhorte de les éviter, & présente des exemples d'asphyxiques rendus à la vie. S'ils ont trouvé bon (les Talmudistes) d'ordonner, comme un règlement de

police, qu'on ne laisseroit pas passer la nuit aux morts, ils n'ont pensé appliquer ce règlement qu'aux sujets dont la mort est réelle, mais non pas à ceux dont la mort n'est qu'apparente. On ne me persuadera jamais, dit M. Herx, que les divins docteurs d'une religion qui enjoint l'amour du prochain, comme la loi la plus sacrée & la plus importante, & qui par-tout mettent le plus grand prix à la conservation de la vie d'un homme, déclareroient que, dans des cas douteux, il vaudroit mieux courir le danger de commettre un meurtre prémédité, que celui de laisser passer la nuit à un homme véritablement mort, sans l'enterrer. M. Herx réfute ensuite les sophismes de quelques rabbins modernes, qui ont inconsidérément entrepris la défense des enterremens précipités. On voit ici avec quel zèle il desire que sa nation, qu'il paroît chérir sincèrement, sorte de l'état d'abjection où elle est, & s'élève à ce degré de considération où sont les autres peuples éclairés.

Dans la dernière section, il exhorte les Juifs à abandonner cet abus, & à se conformer aux usages reçus parmi les autres nations au milieu desquelles ils vivent.

Instituzioni di chirurgia, &c. C'est-à-dire, *Instituts de chirurgie*; par JOS. NESSI DE COMASCO, docteur en philosophie & en médecine, professeur dans l'art des accouchemens, &c. dans l'université de Pavie, Tome I; in-8°.

de 272 pages, sans la préface ni la table. *A Venise, chez François Pezzana, 1787.*

13. Les sollicitations des collègues de M. *Nessi*, MM. *Frank & Scarpa*, aussi bien que celles de ses élèves, ont enfin décidé l'auteur à donner au public ces institutions, divisées en deux parties ; la première, composée de vingt-deux chapitres, traite des maladies inflammatoires, & la seconde, divisée en onze chapitres, des différentes espèces d'hydropisie.

Lucina oder Magazin, fur geburtshelbed : Lucine, ou Magazin des accoucheurs ; par JEAN D. BUSCH. A Marbourg ; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788. Premier cahier ; in-8°. Prix 18 sols.

14. M. *Busch*, accoucheur célèbre en Allemagne, vient de faire paroître dans la librairie académique de Marbourg, une traduction allemande de l'école pratique des accouchemens de M. *Jacobs*, professeur de l'art des accouchemens à Bruxelles, avec vingt-une planches gravées.

Cet ouvrage parut d'abord en flamand, en 1784, in-8°. ; on le trouve annoncé dans notre Journal, tom. lxiv, pag. 673.

L'auteur en a donné lui-même une traduction françoise, qu'il publia en 1785 ; in-4°. accompagnée de vingt-une planches gravées.

Il en est fait mention dans ce Journal, tom. lxxviii, pag. 523.

La traduction allemande se distribue par cahier, pour en faciliter, sans doute, l'acquisition aux élèves.

Sull uso del fuoco considerato, &c. *Observations pratiques sur l'usage du feu ; considéré comme un remède chirurgical ; par ANGE RIBOLI, chirurgien assistant à l'hôpital royal majeur de Milan. A Milan, chez Galleazzi, 1787 ; in-8^o.*

15. M. Riboli, après avoir donné l'histoire des révolutions qu'a subies le feu, comme moyen chirurgical, explique comment il peut se faire que, selon la diversité des circonstances, le feu soit tantôt un calmant, tantôt un irritant ; en troisième lieu, il rapporte les heureux effets qu'il en a obtenus ; enfin il expose la manière dont il faut l'employer, & les précautions qu'il est nécessaire de prendre en l'appliquant sur les parties.

Observations on the inefficacious use of iron, &c. C'est-à-dire, *Observations sur l'usage infructueux des instrumens ou machines de fer dans les luxations & entorses de l'articulation du pied, comme aussi pour les enfans venus au*

monde avec des pieds difformes ou crochus ; par GUILLAUME JACKSON ; in-8°. A Londres , chez Symonds , 1787.

16. Ce pamphlet est destiné à apprendre au public que *Guillaume Jackson* connoit des moyens plus efficaces que les ferremens, pour remédier aux luxations, &c. ; mais qu'il ne veut pas les divulguer. Si réellement il a fait quelque découverte importante à cet égard, il est à désirer qu'il trouve bientôt des motifs assez persuasifs pour ne plus envisager que l'intérêt de ses concitoyens, & l'honneur de leur être utile.

Clinical observations on the use of opium in low fevers and in the synochus ;
 * c'est-à-dire, *Observations cliniques sur l'usage de l'opium dans les fièvres nerveuse & synoque ; par M. MARTIN WALL, docteur en médecine. A Londres, chez Cadell ; & à Strasbourg, dans la librairie académique , 1786 ; in-8°. Prix 2 liv.*

17. Cet écrit paroît avoir été rédigé par un observateur accoutumé à raisonner d'après les faits & l'expérience. Il examine l'état des parties intérieures, l'effet que produisent sur elles les laxatifs & les fomentations.

L'usage

L'usage de l'opium introduit depuis quelques années dans les fièvres nerveuses, peut être regardé comme une découverte dans l'art de guérir. *Stahl* avoit donné toute l'étendue convenable à l'emploi des évacuans, & les sectateurs de *Sydenham* ont appris par ses ouviages l'art de ménager les purgatifs. Nous avons d'excellens écrits (a), dans lesquels sont indiqués les cas où il s'agit de donner à doses fortes & répétées le quinquina, dont il est si facile & dangereux d'abuser. On avoit encore suivi une autre pratique pernicieuse, c'étoit de donner l'opium indistinctement; mais il y a plusieurs années que le docteur *Grégory* commença à l'administrer à doses modérées, vers la fin des fièvres nerveuses: pratique que M. CULLEN suivoit environ dans le même temps. On a étendu depuis, avec succès, son usage aux premières périodes, & M. *Campbell* est un des partisans zélés, & des plus judicieux de ce traitement. On ne fait pas encore si l'opium convient dans les fièvres en général, ou s'il n'est utile que dans certaines épidémies, s'il est d'une utilité générale, ou restreint à certains cas. Ce que les médecins anglois assurent, c'est que l'usage de l'opium est très-avantageux dans les fièvres lentes nerveuses, accompagnées d'une extrême irritabilité, qui se manifestent par la peine qu'ont les malades à supporter la lumière & le bruit, par les délires passagers, par les soubresauts des tendons, le regard hagard, l'instabilité des yeux, toutes circonstances dans lesquelles il peut prévenir la con-

(a) On distingue, entre autres, celui de M. *Strach*. Voyez Journal de Médecine, tom. lxxix, pag. 507; & celui de M. *Vouloune*, *ibid.* pag. 511.

gestion du sang vers la tête, accident si souvent funeste. Il faut être très-attentif à nettoyer les intestins avant que de l'employer; mais c'est à la prudence du médecin à déterminer le besoin de réitérer les purgations. M. *Wall*, en bon observateur, a tourné son attention vers l'état des intestins; il a toujours fait précéder l'usage des lavemens à celui de l'opium, & quelquefois les laxatifs ont été employés. La dose de l'opium doit être adaptée aux circonstances. M. *Wall* la porte communément au-delà de vingt gouttes, si c'est le laudanum liquide, & très-rarement au-delà de quarante. Ce médecin n'approuve point l'emploi des antimoniaux continué pendant tout le traitement; il combine quelquefois l'opium avec l'éther, les esprits volatils associés aux aromatiques & au camphre. Cette dernière résine semble sur-tout très-utile, car étant alliée à l'opium, ce narcotique se porte bien moins à la tête.

OTTONIS HUHN, Mitaviensis commentatio de regeneratione partium mollium in vulnere: *Mémoire sur la régénération des parties molles dans les plaies; par M. OTTON HUHN de Mittau. A Gottingue, chez Dieterich, 1707; in-4°. de 60 pages, avec trois planches.*

18. Ce Mémoire, qui a concouru pour le prix de médecine, proposé par les municipaux de

Gortingue, est divisé en vingt-trois paragraphes. M. *Huhn* considère d'abord, en général, la régénération, la reproduction & la restauration des tendons, des muscles & des os. Il expose ensuite trente expériences, faites sur dix-huit chiens de plusieurs espèces, sur quatre porcs, deux lapins & deux lièvres. M. *Huhn* conclut de ces expériences, que la peau, les tendons, les muscles & les os se régénèrent par agglutination.

Differtatio sistens observationes & experimenta circa originem aëris fixi & phlogisticati : *Differtation contenant des observations & expériences sur l'origine de l'air fixe & déphlogistiqué ; par M. GREN. A Hall, de l'imprimerie des Orphelins ; & se trouve à Strasbourg, à la librairie académique, 1786 ; in-8°. 100 pag.*

19. Après avoir rapporté la doctrine & les sentimens des *Priestley*, *Scheele*, *Bergman*, *Landriani*, *Lavoisier*, *Kirwan*, de la Métherie & autres, sur ces airs, M. le professeur *Gren* les examine par ses propres expériences, qui le conduisent à des principes directement opposés à ceux de *Kirwan* sur-tout. M. *Gren* n'a point obtenu d'air fixe en brûlant du phosphore, du soufre, des airs métalliques, inflammables, ou de l'union de l'air déphlogistiqué avec l'air nitreux, ni des chaux métalliques. L'augmenta-

tion du poids des métaux par la calcination provient, suivant M. Gren, de la perte de leur phlogistique ; il admet une pesanteur négative, qu'il fait consister dans la matière de la chaleur & de la lumière. Il faut lire l'ouvrage même pour bien juger des expériences de l'auteur.

Natur historische briefe über Oesterreich, Salzburg, Passau & Berchtesgaden, &c. *Lettres sur l'histoire naturelle d'Autriche, Salzburg, Passau & Berchtesgaden; par FRANÇ. DE PAUL SCHRANCK, docteur en théologie, conseiller ecclésiastique actuel de S. A. S. électoral palatine de Bavière, directeur de la Société économique de Bourghausen, &c.; & CHARLES EHRENBERT, chevalier de Moll, Autrichien, membre de la même Société économique. A Salzbourg, chez Mayer; & se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique, 1787; in-8°. deux volumes. Prix 8 liv.*

20. La première Lettre contient des détails curieux sur les richesses rassemblées dans le cabinet de physique de Linz ; sur le jardin botanique de M. Schiffermuller, conseiller, qui renferme beaucoup de plantes rares. M. Schranck fait à cette occasion des remarques propres à

rectifier quelques dénominations peu exactes du chevalier de Linné.

On trouve dans la seconde Lettre, la description du lézard pisciforme, qui est dans le cabinet de M. Soelmann, ainsi que celle du *Sau-moneau de Gmunderféc*.

La troisième concerne les minéraux & les coquilles de ces contrées. M. Schranck y parle de deux plantes alpines qu'il a trouvées dans des vallées. Son opinion à ce sujet est très-remarquable : il croit que ces plantes n'ont originairement aucun lieu qui leur soit exclusivement affecté, qu'en conséquence elles naissent tout aussi-bien dans les vallées que sur les montagnes.

Depuis la quatrième Lettre jusqu'à la onzième, on lit la relation des voyages de M. Moll dans le Zillerthal. Il croit que les grihouris hiéroglyphique & triste, ne forment qu'une seule espèce d'insecte. Il a découvert un nouveau cistèle, qu'il appelle *cistela alpina nigra*, la plus grande de toutes les espèces connues. Les habitans de ce pays ont la coutume de mâcher la résine des sapins, ainsi que le tabac, ce qui rend leurs dents très-blanches. M. Moll fait diverses observations curieuses sur les glaciers. Il a rencontré plusieurs nouveaux scarabées, tels que la chrysomèle subalpine qui ressemble à la *ruscopolis* de Fabricius, un nouvel *Hister fulcatus*, le *Scarabæus saturalis*, un papillon de jour nouveau qu'il a nommé *Papil. danus festivus glacialis*. Il fait ensuite observer que les montagnards, au lieu de se servir de montres & d'horloges, regardent la position du sommet de leurs montagnes avec le soleil & les étoiles.

Les autres Lettres qui terminent ce premier

342 HISTOIRE NATURELLE.

volume , font de M. *Schranck* : elles font remplies d'excellentes observations , sur-tout relativement à Berchtesgaden. Il est très-favorable au système de M. le comte de *Buffon* sur l'ancienneté du globe. Il remarque que Berchtesgaden est un des pays de l'Allemagne qui soit resté le plus long-temps dans l'état sauvage décrit par Tacite.

Le second volume comprend des détails très-instructifs sur l'histoire naturelle , l'économie champêtre , des observations minéralogiques & sur le bétail de Zillerthal. Il est terminé par la flore de Berchtesgaden , qui est très-étendue , & digne des talens de M. *Schranck* , déjà connu par d'autres écrits sur l'histoire naturelle.

Ce Recueil épistolaire méritoit d'être traduit en notre langue.

Magazin für die naturkünde Helvetians, &c. Magazin sur l'histoire naturelle de la Suisse ; par M. HOEPFNER. A Zurich, chez Orell, 1787; in-8°. de 356 pages. Premier volume.

21. Outre l'objet principal qui est l'histoire naturelle, l'auteur a répandu dans son ouvrage quelques morceaux sur la chimie , sur l'économie rurale , & même sur la politique , la géographie , &c. Ce premier volume commence par une description de la Vallée de Grindelwald , dont on donne une excellente carte ; ce qui est suivi de fragmens des manuscrits trouvés après la mort d'un curé suisse , lesquels peuvent beaucoup contribuer aux progrès de

l'agriculture : on y indique les moyens de distinguer la bonté des grains , de reconnoître les fraudes des meûniers, & de s'en préserver, &c.

Delle ossa d'elefanti & d'altre curiosità naturali de' monti di Romagnano del Veronese, &c. C'est-à-dire, *Mémoire en forme de Lettre sur des os d'éléphants, & d'autres curiosités naturelles des monts de Romagnano dans le Véronois, adressé à M. le chevalier JOSEPH COBRES, par l'abbé FORTIS, &c.; in-8°. de 85 pag. A Vicence, chez Turra, 1786.*

22. Nous ne nous arrêterons point aux différentes curiosités naturelles dont il est question dans cette lettre; nous présenterons seulement une notice de ce que l'auteur dit concernant les os d'éléphants. Ces os sont pêle-mêle dans différens endroits du Véronois : leur gîte est une masse stalactique, & ils sont pénétrés d'un spat calcaire ferrugineux. On y trouve des dents d'une grosseur considérable : leur émail est encore dur, mais leur substance externe est changée en une terre bolaire. Les mêmes endroits contiennent encore des squelettes d'autres animaux, dont M. l'abbé *Fortis* n'ose pas déterminer l'espèce. Selon lui, les os d'éléphants découverts dans les monts de Romagnano y ont été enfouis par les hommes, au lieu que ceux qui se rencontrent en Toscane, près de Capstadt, où ils sont confondus avec des coquillages, & ensevelis dans de l'argile & du tuf, y sont amon-

celés spontanément. Il suppose qu'autrefois on a tué des éléphans sauvages, pour servir aux cérémonies religieuses, ou pour en manger la chair. Il est vrai que l'époque de cette existence des éléphans dans ces cantons, est fort éloignée, bien que *Platon* avance qu'il y en avoit sur l'île *Atlantis* avant sa destruction ; mais on voit que du temps d'*Homère* il n'en existoit déjà plus en Europe. Notre auteur pense que les éléphans peuvent vivre dans tous les climats, où les orangers & d'autres arbres fruitiers de l'Asie méridionale végètent en plein air. Il remarque ensuite que ces animaux ont quitté la Libye, où ils étoient en grand nombre il y a 2000 ans, & que les éléphans domestiques, dégénérés de la vigueur de ceux qui vivent dans l'état de nature, ne prouvent rien contre l'hypothèse qu'il en existoit autrefois en Europe ; si cette contrée en est dépourvue à présent, c'est par des raisons qu'il est aisé de concevoir.

A general synopsis of birds : *Collection générale d'oiseaux ; par M. J. LATHAN. A Londres, chez White, 1781-1785 ; in-4°. trois volumes, ornés d'un grand nombre de figures bien gravées & ressemblantes.*

23. M. *Lathan* a suivi l'ordre & les genres du chevalier de *Linné*, sans s'y attacher trop scrupuleusement. Il donne la figure d'une espèce au moins de chaque genre : ses genres sont infiniment plus riches en espèces que ceux du na-

turaliste suédois, puisqu'ils offrent neuf vautours, soixante-dix faucons, vingt-huit hiboux, quatre-vingt-six perroquets, vingt-deux corbeaux, vingt-six grives, vingt-quatre coucous, vingt-neuf pies, trente-huit colibris, vingt merles, cinquante-huit pinçons, cent rossignols, vingt-six pigeons, &c. &c. sans compter les variétés. Cet ornithologiste n'a pas manqué de donner la liste des écrivains dont il a profité pour la confection de son ouvrage.

Disputatio de coccinellæ naturâ, viribus & usu: *Dissertation sur la nature, les vertus & l'usage de la cochenille*; par JEAN-GUILLAUME LINCK, docteur en médecine. A Leipfick, chez Sommer, 1787; in-4°. de 31 pages, avec figures en taille-douce.

24. L'auteur est déjà connu par l'*Histoire naturelle du musc & du castor*, dont il a été rendu compte dans ce Journal, tom. lxx, pag. 537.

Il nous donne aujourd'hui l'histoire de la cochenille: sa dissertation est divisée en douze articles.

La cochenille est un *progalle-insecte*, qui se nourrit sur la raquette, ou figuier d'Inde. Ce petit animal est de la grosseur d'une punaise, rond; il a douze articulations, six pattes, la tête ronde, les antennes filiformes, le corps rouge ou jaune, lisse, avec des points noirs. Les Indes occidentales, le Pérou, le Brésil, l'Amérique, les Antilles, le Mexique, sont les régions où se trouve la cochenille. M. Linck. en-

plôie un article entier à donner les phrases descriptives de vingt espèces de cochenilles; il décrit ensuite sept procédés pour en retirer les parties colorantes.

Plusieurs médecins prétendent que les propriétés médicales de la cochenille sont infidelles. Quoi qu'il en soit, elle est réputée cordiale, céphalique, sudorifique, alexipharmaque, fébrifuge, diurétique, &c. *Gmelin* vante l'usage de la cochenille mêlée avec le musc, contre la morsure des chiens enragés. La teinture de cochenille est indiquée par *Struve*, comme excellente pour empêcher l'incontinence d'urine & le diabète. Mais c'est dans la teinture & la peinture que la cochenille est le plus souvent employée, elle sert à faire le *carmin*.

La cochenille de Pologne est un insecte hémiptère, rond, un peu moins gros qu'une semence de coriandre; il se trouve adhérent à la racine du *scleranthus perennis* de *Linné*, petit-pied de lion.

Cette Dissertation est curieuse, instructive & très-intéressante.

D. GEORGII RUDOLPHI BOEHMERI, &c.

Bibliotheca scriptorum historiæ naturalis, &c. C'est-à-dire, *Bibliothèque des écrits d'histoire naturelle, d'économie, &c.* Par M. GEORGE RUDOLPHE BOEHMER, doyen de l'université de Wirtemberg, partie troisième contenant le premier volume de la phy-

zoologie. A Leipfick, chez Junius; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, & à la librairie académique, 1787; in-8°. de 808 pag. Prix 7 liv.

25. Le premier volume de cette Bibliothèque parut en 1785. On y indique, 1°. les ouvrages littéraires qui regardent l'histoire naturelle en général; 2°. ceux qui contiennent des descriptions, des figures, des systèmes & des élémens de physique; 3°. ceux qui ont rapport à l'histoire naturelle de l'écriture sainte; 4°. les ouvrages où sont contenues des recherches & observations microscopiques; 5°. les collections des objets d'histoire naturelle; 6°. les voyages & les topographies.

Le second volume fut publié en 1786. On y trouve l'indication des ouvrages composés sur la médecine, la pharmacie, la chimie, la diététique, l'économie.....

Il s'agit dans la troisième partie, dont nous annonçons le premier volume, des livres qui traitent des plantes. M. *Bakmer* commence par les littérateurs. Les écrivains qui ont parlé de l'histoire de la botanique, & de la vie des phytographes, sont de cette classe. Suivent les *commendateurs*, qui sont ceux qui recommandent l'étude des plantes, à cause de leur utilité; puis les lexicographes, les instituteurs, les systématiques, les descripteurs, les iconologistes, les observateurs, les floristes, les adonistes, les critiques, les botanistes sacrés, les physiciens. On trouve ensuite l'indication des écrits relatifs à la végétation, à la fertilisation, aux en-

grais, à la propagation, à la multiplication; sur les effets & l'influence de la pluie sur les grains, leurs maladies, sur les monstres, sur le calendrier, l'horloge & le thermomètre des plantes. Après ces objets viennent les médecins, les agriculteurs, les auteurs qui ont fait connoître la culture des fromentacés, les plantes agraires, celles des prairies propres aux pâturages, celles des jardins, les fleurs, les arbres, &c. C'est tout ce que nous pouvons dire de cette bibliothèque, qui ne contient que les titres de livres françois, latins, italiens, allemands, anglois, hollandois, polonois, enfin de toutes les nations. Ce nombreux catalogue n'est pas exempt d'erreurs; par exemple, parmi les auteurs qui ont traité de la culture des jardins, M. *Bahmer* place la *jardinière de Vincennes*. Assurément ce Roman enseigne une toute autre culture que celle des jardins.

CAROLI LINNÆI, Termini botanici; recudi curavit *Giseke*; editioni huic alteri accefferunt fragmenta ordinum naturalium LINNÆI, nomina germanica *Plaxeri*, generum, gallica & anglica, terminorum indices. *A Hambourg; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, & dans la librairie académique de la même ville, 1787; in-8°. Prix 6 liv. 10 s.*

26. Il y a environ huit ans que parut un opus-

cule de *Linné*, sous le titre de *Terminologia*; dès 1785, *Giseke* en donna une nouvelle édition, augmentée. Celle qui vient de paroître est encore bien plus considérable.

Démonstrations élémentaires de botanique, contenant les principes généraux de cette science, l'explication des termes, les fondemens des méthodes, & les élémens de la physique des végétaux; la description des plantes les plus communes, les plus curieuses, les plus utiles, rangées suivant la méthode de M. DE TOURNEFORT, & celle du chevalier LINNÉ; leurs usages & leurs propriétés dans les arts, l'économie rurale, dans la médecine humaine & vétérinaire, ainsi qu'une instruction sur la formation d'un herbier, sur la dessiccation, la macération, l'infusion des plantes, &c. Troisième édition, corrigée & considérablement augmentée: trois gros volumes in-8°. A Lyon, chez Bruyset frères; à Nancy, chez Matthieu, 1787, avec figures.

27. L'importance de cet ouvrage est très-bien démontrée dans l'avis qui est à la tête, & qui

a été rédigé par M. *Gilibert*. Nous en prendrons ce qui a trait à l'histoire de l'ouvrage même, duquel peu de Journaux ont parlé depuis qu'il a vu le jour pour la première fois.

Il est dû au travail réuni de deux amis, M. de la *Tourrette*, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, & M. l'abbé *Rosier*.

L'introduction à la botanique, qui forme le premier volume, appartient en entier à M. de la *Tourrette*, ainsi que le plan de l'ouvrage, les préfaces & les tables raisonnées. Ces élémens ont obtenu l'accueil & les suffrages du public, par la clarté de l'instruction, par la précision avec laquelle les principes de la science sont développés, & par la méthode philosophique qui y règne.

Le premier plan de ces *démonstrations* de botanique, fut conçu en 1764; & l'instruction des élèves de l'école royale vétérinaire établie à Lyon depuis peu de temps, fut le premier objet qu'on se proposa. La première édition, publiée deux ans après, en 1766, fut bientôt épuisée. En 1773 parut la seconde.

Mais à l'époque de l'institut vétérinaire, la botanique à Lyon étoit peu connue, & on comptoit en France un petit nombre d'amateurs; la médecine & la pharmacie se contentoient de la connoissance du nombre très-restreint de plantes dont les vertus ont consacré l'usage; les ouvrages du célèbre *Linné*, qui depuis long-temps avoient fait parmi les naturalistes du nord une révolution heureuse, à peine connus des François, peu appréciés, peu lus, si ce n'est par quelques savans de nos provinces méridionales & septentrionales, avoient été peu accueillis dans la capitale, où les principes de

botaniste suédois, hautement désapprouvés, ne sembloient présenter qu'une nomenclature barbare & stérile.

L'Encyclopédie, récemment publiée, ne proposoit que la méthode de *Tournefort*, & s'étoit restreinte pour les espèces, aux plantes les plus utiles. On paroissoit ne demander à la botanique rien au-delà des secours que le règne végétal peut offrir à la médecine & aux arts; on la dispensoit, en quelque sorte, d'être un objet de curiosité, comme si, quelque frivole qu'elle paroisse, lorsqu'elle n'a pas de but déterminé, elle ne conduisoit pas à des découvertes utiles; comme si les plantes qui embellissent le séjour de l'homme, ou qui servent à sa nourriture, ne revendiquoient pas leur rang dans l'histoire de la nature, & dans le spectacle imposant qu'elle présente à nos regards & à notre étude!

Ces considérations, dit M. *Gilibert*, duren restreindre dans des bornes plus étroites un ouvrage où l'on s'étoit proposé le double but de l'instruction des élèves de l'école & de celle des étudiants en botanique, dont le travail n'étoit encore aidé par aucun ouvrage élémentaire écrit en notre langue, où les nouveaux principes de la science, présentés avec méthode, pussent en faciliter l'étude.

Mais depuis la publication des démonstrations élémentaires de botanique, la méthode de *Linné* a étendu ses conquêtes. Tous les naturalistes françois se sont approprié ou sa méthode, ou son langage, ou la route qu'il s'étoit tracée lui-même. D'ailleurs les rapports des plantes ont été mieux évalués: la matière médicale plus éclairée, a été soumise à des principes moins arbitraires. De nouvelles observa-

tions ont procuré de nouvelles lumières sur l'usage des plantes dans l'économie rurale & domestique, & sur l'emploi dans les arts. Les caractères essentiels & naturels des genres, les caractères essentiels & les descriptions des espèces, ont été portés à un plus grand degré de perfection, & par le chevalier de *Linné*, & par ses sectateurs : les progrès de la science exigeoient que dans cette édition, de nouveaux développemens & des additions utiles conduisissent le lecteur jusqu'à l'époque des connoissances actuelles.

M. *Gilibert*, engagé par les éditeurs, & invité par M. de *La Tourrette* à se charger du travail de cette troisième édition, s'en est occupé avec la sagacité qu'on lui connoît. Il a d'abord soigneusement vérifié les descriptions que renferment les démonstrations. Il n'en est aucune dont le texte n'ait été comparé avec exactitude, soit avec l'individu vivant, soit, lorsqu'on n'a pu faire autrement, avec la plante sèche bien conservée. Il a en même temps comparé la description de chaque plante à celle qu'en ont donnée, dans les dernières éditions de leurs ouvrages, le chevalier *Von Linné*, *Waller*, *Pollich*, *Scopoli*, *Bergius* & d'autres célèbres botanistes. Ce travail a nécessité plusieurs additions & corrections, que les fréquens changemens, faits par *Linné* à ses caractères, rendoient nécessaires. Ce n'est qu'en rapprochant les démonstrations de la nouvelle édition avec les éditions précédentes, qu'on peut évaluer les soins multipliés de M. *Gilibert*, & prononcer sur leur succès.

La première addition dont nous ayons à rendre compte, continue M. *Gilibert*, est l'abrégé du

système de Linné, ou plutôt le texte pur du botaniste suédois pour toutes les plantes décrites ou caractérisées dans les deux nouveaux volumes de démonstrations. Cet abrégé, placé à la suite de l'introduction à la botanique, renferme ainsi la substance entière de l'ouvrage qui suit, & forme un tableau précis où le rapprochement des objets en fait ressortir l'ensemble. On y a fait entrer, 1°. les loix fondamentales de la botanique, suivant le chevalier de *Linné*; 2°. les caractères essentiels des genres; 3°. les caractères essentiels des espèces; 4°. l'indication de la meilleure figure de chaque plante; 5°. les synonymes anciens, qui citent une bonne figure ou qui peuvent éclaircir le diagnostique de l'espèce; 6°. la station & le sol de la plante étrangère ou indigène; 7°. l'époque de la floraison; 8°. son port, sa stature & sa durée; 9°. la latitude sous laquelle on la trouve depuis la mer Baltique jusques à la mer Méditerranée. La géographie botanique générale & particulière, ainsi que le calendrier du botaniste, y complètent pour l'élève, les connoissances qu'on doit lui présenter.

Cet abrégé appartenait, par sa nature, à un ouvrage élémentaire tel que celui-ci; l'exactitude élégante qui caractérise les phrases de *Linné*, les progrès de sa méthode, la dialectique profonde qu'il a portée dans sa nomenclature, en ont fait aujourd'hui la langue universelle des botanistes. Il n'est presque plus permis de citer une plante décrite par *Linné*, sous une dénomination différente de la sienne, sans courir le risque de n'être pas entendu. M. *Gilibert* a donc cru rendre service aux étudiants en médecine, en leur offrant le texte de *Linné*, ap-

plicable aux démonstrations , & en y joignant le plus souvent , d'après l'édition de *Reichard* , & d'après ses propres vérifications , la citation de plusieurs figures & de quelques synonymes ; au lieu de six cent-quarante descriptions que renfermoit l'édition précédente, on trouvera près de deux mille quatre-cents plantes décrites ou caractérisées, soit dans le corps de l'ouvrage, soit dans les observations de *M. Gilibert* , sans que le volume de cette édition ait été augmenté proportionnellement à l'importance de cette addition.

Les plantes , quant à leurs usages & à leurs vertus , peuvent être considérées sous divers points de vue , soit comme médicinales , soit comme alimenteuses pour l'homme & les bestiaux , soit comme utiles aux arts : ces différens rapports ont été successivement fixés. Une observation longue, constante & répétée, peut seule éclairer à cet égard. *M. Gilibert*, accoutumé à douter, & attentif à ne point se laisser prévenir, s'est appliqué (pendant vingt années de pratique dans les hôpitaux de Lithuanie & de Lyon, où il faisoit un grand usage des végétaux) à vérifier leurs propriétés , assignées par nos prédécesseurs aux plantes officinales ; leurs bons ou leurs mauvais effets ont été constatés, rapprochés, comparés dans ses Journaux d'observations.

Cet ouvrage renferme un cours de botanique utile à ceux qui n'ayant aucune notion de cette science, desireroient l'acquérir, & suffisant pour le pharmacien, pour le médecin, & pour tous ceux que leur état appelle à avoir une connoissance exacte des plantes. Les amateurs, le philosophe, l'homme du monde, qui cher-

chent à être instruits, y trouveront tout ce qu'on peut savoir de l'histoire du règne végétal sans être botaniste, & tous les secours nécessaires pour le devenir.

Il nous reste à faire connoître le corps de l'ouvrage.

Après l'avertissement des premières éditions, est une introduction à la botanique, très-bien faite, & qu'il est intéressant de lire.

« Le plus noble usage que puisse faire l'homme de ses qualités intellectuelles (dit l'auteur), est de les employer à l'étude de la nature, qui, dans ses trois règnes, lui présente des objets innombrables d'agrément & d'utilité. C'est sous ce dernier point de vue, sur-tout, qu'il importe de la considérer. Les minéraux, les végétaux, les animaux, fournissent des remèdes à presque tous les maux qui dérangent l'économie animale; mais ceux qu'on tire des végétaux, ont toujours été préférés, comme les plus simples, les plus puissans, les moins dangereux & les plus multipliés ».

« Quoiqu'il soit à présumer que chaque plante ait des vertus qui lui sont propres, ou tout au moins des degrés de vertus particuliers & relatifs à nos besoins, on n'est parvenu à les déterminer distinctement, que sur sept ou huit cents espèces, dont on n'emploie guère que la moitié, parce que l'on néglige celles dont les propriétés, communes à plusieurs, sont moins sensibles & moins efficaces ».

Suit l'explication de la méthode botanique de *Linné*, contenant les caractères essentiels des genres & des espèces des plantes communes à l'Europe, qui doivent se trouver dans les démonstrations élémentaires; cet article, qui est

en latin, est très-propre aux herborisations; il appartient à M. *Gilibert*, & renferme un *species plantarum* fort utile. Tels sont les objets contenus dans le premier volume.

Le second commence par des instructions sur la récolte & la dessiccation des plantes relativement à la formation d'un herbier, & à leur usage en médecine; on trouve ensuite quelques principes généraux sur la décoction, l'infusion & la macération, extraits de *Sylvius* & des cours particuliers de M. *Rouelle*, démonstrateur en chimie.

Cet article est de M. de la *Tourrette*.

« Parmi l'étonnante quantité de simples (dit-il) que la nature nous offre, il est des plantes qui se plaisent dans les bois, d'autres dans les plaines, d'autres sur les montagnes: celles-ci ne se montrent que dans des lieux arides & pierreux; celles-là recherchent les marais & les lieux aquatiques; d'autres croissent sur la surface ou au fond de l'eau; or, il est essentiel de les cueillir chacune dans le lieu qui leur est propre; les plantes qui aiment les bois, perdent leurs facultés dès qu'elles sont transportées & cultivées dans les jardins; quoique sous le même climat, une poignée de plantes spontanées, est plus efficace que plusieurs poignées entières de simples cultivées ».

« On doit avoir égard à l'âge des plantes; l'enfance, l'adolescence, la maturité, la vieillesse, sont pour elles des états bien différens, d'où résultent souvent des propriétés opposées ».

« Les feuilles de mauve & de guimauve étant jeunes, sont d'excellens émolliens & mucilagineux; dans la vieillesse, elles deviennent astringentes ».

gentes, & donnent un acide remarquable par sa stipticité. Cette considération est importante, parce qu'en croyant donner un lavement émollient avec de pareilles plantes, on peut augmenter la douleur au lieu de l'appaiser. Leur stipticité dans la vieillesse provient d'un acide développé qui, pendant la jeunesse, étoit absorbé dans une grande quantité d'eau. On observe la même chose dans les tiges & dans toutes les parties de plusieurs plantes. Les tiges d'*apocin*, qu'on mange en Amérique, sont agréables, nourrissantes & saines dans leur fraîcheur; elles deviennent un vrai poison en vieillissant.

A ses *instructions*, M. *Gilibert* fait succéder le tableau de l'analyse végétale, extrait des leçons de chimie de M. *Rouelle*, de l'Académie royale des sciences de Paris.

Ensuite se trouvent les neuf premières classes des anciennes démonstrations de botanique, par M. l'abbé *Rozier*, auxquelles M. *Gilibert* a joint une multitude innombrable d'observations & d'additions : en voici quelques-unes.

La grande gentiane, *Gentiana lutea*. « Cette belle plante, dit M. *Gilibert*, ravit tous les botanistes qui herborisent sur les hautes montagnes; sa grandeur, la multitude de ses fleurs, fixent leur attention; d'ailleurs c'est une des plus célèbres en médecine. Les bestiaux ne touchent point à cette plante, c'est pourquoi on la trouve en grande quantité sur les hautes montagnes; on l'élève difficilement dans les jardins, vu que ses semences sont presque toutes stériles. C'est de tous les amers le moins nauséabond. Un morceau de viande, noyé dans une

forte décoction de gentiane, s'est conservé deux mois sans pourriture. Une foule d'observations, que nous avons vérifiées, prouvent que la décoction, ou plutôt l'électuaire miellé de gentiane, donné à une ou deux onces par jour, est un remède souverain dans les fièvres intermittentes; empâtement des viscères, langueur d'estomac avec glaires, relâchement. Il n'est pas moins utile dans la chlorose, les maladies cutanées, dartres, gale, ulcères; dans ce dernier cas, on lave l'ulcère avec la décoction, sur-tout s'ils sont scrophuleux; enfin c'est un des remèdes les plus utiles & qui méritent le plus l'attention des praticiens. Dans quelques sujets la gentiane devient purgative ».

La spigélie anthelminthique; *spigelia anthelmia*, LIN. « Originaire du Brésil: annuelle. M. Gilibert l'a cultivée à Grodno; elle se trouve aujourd'hui dans presque tous les jardins académiques ».

« *Propriétés.* Odeur & saveur désagréables. Cette herbe est assoupissante; à haute dose, elle fait vomir, cause le relâchement des paupières, la dilatation de la pupille ».

« *Usages.* Une infusion de deux drachmes des feuilles, est un des meilleurs spécifiques contre les vers. Le docteur Browne obtint ce secret des Américains, en 1748. Nous avons vérifié, continue M. Gilibert, cette propriété; elle nous a réussi très-bien sur un enfant de dix ans, attaqué de convulsions causées par un foyer vermineux; nous ne pûmes étendre plus loin nos observations, n'ayant que deux onces de spigélie ».

« *Bergius* a ordonné avec succès la spigélie

du Maryland, contre les vers & les maladies convulsives. Elle est spontanée dans l'Amérique septentrionale, vivace. C'est encore un des remèdes précieux que nous devons aux Sauvages, qui, en 1754, firent connoître ses vertus au docteur *Linning*, qui en fit part au docteur *W. hyt* n.

Le troisième volume est entièrement consacré à la suite des classes qui forment les démonstrations élémentaires; M. *Gilibert* ajoute à chaque article des observations qui renferment tout ce qu'il est possible d'apprendre sur les nouvelles découvertes en botanique, considérées sous ses divers aspects.

CAROLI A LINNÉ, equit. aur. de Stella Polari, archiatri regii med. & botan. profess. Upsal. Acad. Parisin. Petrop. &c. Soc. Amœnitates Academicæ, seu Dissertationes variæ, physicæ, medicæ, botanicæ, antehac, seorsim editæ. nunc collectæ & auctæ cum tabulis æneis; volumen tertium, editio secunda, curante D. JO. CHRISTIANO-DANIELE SCHREBERO, ser. Margr. Brandenb. Onolb. & Culmb. consil. aul. med. bot. hist. nat. & Oel. P. P. O. in Acad. Erlang. *Aménités académiques*, ou *Dissertations physiques, mé-*

dicinales & botaniques de CHARLES DE LINNÉ, &c. ; seconde édition, tome troisième. A Erlangue, chez Palm; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1787 ; in-8°. de 464 pag. Prix 6 liv.

28. Les deux premiers volumes de cette nouvelle édition sont annoncés dans le cahier de mars, tom. lxxiv, pag. 521 & suiv. Le troisième volume dont nous venons de donner le titre, contient vingt dissertations.

1°. *Nouveaux genres de plantes.* C'est un état des plantes découvertes, depuis quelques années, dans l'Amérique septentrionale, & de plusieurs autres qui n'appartiennent à aucun genre particulier.

La *sarothra gentianoïdes*, est une plante annuelle, dont l'écorce guérit les inflammations & les contusions. On la trouve en Virginie & dans la Pensylvanie.

La racine d'*aletris farinosa*, espèce de jacinthe, est béchique. Les Américains s'en servent fréquemment contre la pleurésie & la toux.

Les *kalmia latifolia* & *angustifolia*, sont des arbres qui se trouvent dans les forêts de Virginie, de Pensylvanie & du Maryland. Leurs fleurs sont charmantes à la vue ; leurs feuilles fournissent un bon aliment aux bœufs, aux veaux, aux chevaux, aux cerfs & aux chèvres : lorsqu'on les jette dans le feu, elles pétillent comme le sel.

La *gaultheria procumbens*, qui croît spontanément dans le sol aride, stérile & sablonneux du Canada. Le docteur Gaulthier, médecin dans
cette

cette contrée & favant botanifte, dit que ses feuilles en infusion remplacent parfaitement le thé.

2°. *Plantes mulâtres*. Ce font des plantes qu'on croit nées de deux autres espèces, dont elles retiennent les propriétés principales. C'est ainsi que *Linné* a créé la *pélure* avec les linaires, & que *Koetreuter*, botanifte allemand, a fait naître de nouvelles espèces avec les *cucubales*, les *digitales*, &c.

3°. *Obstacles à la médecine*. On examine dans cette dissertation quels font les obstacles qui arrêtent ou retardent le progrès de l'art de guérir: les voici selon *Linné*. On se conduit trop par la coutume & par la routine; on forme des systèmes arbitraires & des hypothèses, sujettes au changement; on néglige de bien spécifier & caractériser les maladies; on donne trop souvent sa confiance à des charlatans; on décrie des remèdes excellens en eux-mêmes, mais employés à contre-temps; on réduit les remèdes à des doses trop foibles; les médecins ne sont pas assez instruits dans la botanique, &c.

4°. *Plantes esculentes indigènes*. On a déjà beaucoup écrit sur l'usage des végétaux pour l'entretien de la vie humaine. On a fait voir que de tous les alimens, c'étoit le plus ancien, le plus facile à préparer, le plus salutaire. *Linné* indique ici un grand nombre de peuples qui n'ont vécu & qui ne vivent encore que de végétaux. Malgré le froid du nord, la terre se couvre d'un assez grand nombre de plantes pour fournir aux besoins de ses habitans; si le blé vient à manquer, les pauvres trouvent dans les plantes indigènes des alimens toujours

propres à soulager leur misère. La Suède offre à cet effet la mâche, la châtaigne d'eau, la buglosse, la raiponce, la carotte, l'angélique, le cerfeuil, le cumin, le céleri, l'asperge, l'oseille, la fraise, la mauve, la chicorée, la scorzonère des prés, & une foule d'autres, dont le botaniste suédois ne manque pas de décrire la préparation & les usages. Cette phytographie économique présente une source abondante de ressources à l'indigent.

5°. *Euphorbe* ; genre de plante très-corrosive, qui se subdivise en un très-grand nombre d'espèces. Il contient les tithymales de Tournefort, les éfules de Rivin. Le suc de plusieurs appliqué sur les cors, les porreaux, les dissipe : une ou deux gouttes de ce suc, introduit dans une dent creuse, en apaise les douleurs. Les tithymales sont épispastiques ; si on en met la poudre sur les nerfs piqués, ou sur la morsure des serpens, elle calme les douleurs.

6°. *Matière médicale du règne minéral*. Le règne animal & le règne végétal sont les deux sources ordinaires d'où l'on tire les médicamens ; le règne minéral seroit-il stérile à cet égard ? Non, répond un disciple du chevalier de *Linné*. Il fait donc une longue énumération des pierres, des mines, & en général de tous les fossiles dont la chimie fait faire des préparations propres aux usages de la médecine. Cet article a paru si essentiel à *Linné*, qu'il l'a ajouté à son traité de matière médicale.

7°. *Maladies de l'hiver*. On donne ici la description de l'hiver, & un état des maladies qu'il cause communément en Suède. On y expose tous les phénomènes qui se remarquent dans

cette saison, à commencer par le froid même, ce beau froid de Suède qui durcit la neige, qui blanchit les animaux, sans en excepter les corbeaux, les corneilles, les rats & les renards; qui multiplie les aurores boréales. *Linné* reconnoît les grandes incommodités de l'hiver; mais il tient compte aussi de ses avantages : le froid, dit-il, purifie l'air, de sorte qu'on éprouve rarement, dans le nord, les ravages de la peste; il empêche la terre de produire toutes les plantes qui naissent dans les pays chauds, mais il diminue aussi le nombre des poisons, des herbes inutiles; de même qu'il s'oppose à la multiplication des monstres, des serpens, des animaux féroces qui désolent les contrées du midi. Il y a en général moins de maladies dans le nord; les hommes y sont forts, dispos, propres au travail, pourvu qu'ils ne fassent pas un usage immodéré du thé, ou de l'eau-de-vie. Quoiqu'on sente assez les raisons qui font condamner l'excès de cette dernière liqueur, on ne laisse pas de les exposer d'une manière étendue. En voulant ranimer subitement la chaleur naturelle, on cause des coagulations dans le sang, des polypes dans les vaisseaux, sans compter que l'eau-de-vie durcit les solides, comme il est aisé d'en juger par l'état des corps qu'on garde dans l'esprit-de-vin.

Les maladies les plus communes en Suède, sont :

1^o. Les engelures aux pieds & aux mains; les Lapons les guérissent en frottant la partie douloureuse avec une espèce d'huile, provenant de leur fromage fondu. L'on fera peut-être plus curieux encore de ne pas ignorer que *Linné* guérissoit infailliblement & radicalement les an-

gelures ; en les arrosant , à diverses reprises , d'esprit de sel délayé dans un peu d'eau de fontaine ; mais il faut employer ce remède avant l'ouverture des parties malades , ou après qu'elles ont cessé d'être ulcérées.

2°. Dans le nord , on est souvent attaqué de panaris , causé par l'alternative de chaud & de froid , sur-tout s'il est humide. On s'expose , par exemple , à contracter un panaris , en plongeant la main bien chaude dans l'eau glacée. Les diverses sortes de panaris & leurs remèdes sont expliqués ici. Il est rare qu'on puisse les guérir radicalement sans recourir aux incisions.

3°. Il n'est pas nécessaire de dire que les fluxions & les catarrhes sont communs en Suède , mais il est important d'observer que ceux qui en sont atteints , souffrent beaucoup ; l'exemple qu'on cite d'un malade traité par *Linné* , en est la preuve. Ce médecin employa pour sa guérison , une somentation faite avec du vinaigre chaud , & du savon de Venise mêlés ensemble. Les parties malades étoient la tête & le cou : le remède produisit un bon effet ; mais il resta au malade un tintement d'oreilles.

8°. *Odeur des médicamens* , qualité propre à faire reconnoître leurs vertus & leurs usages.

9°. *Le phosphore marin* , ou les eaux de la mer étincelantes de lumière. Ce phénomène se manifeste la nuit ; il est occasionné le plus ordinairement par des insectes.

10°. *Rhubarbe*. On trouve dans cet article son histoire , la liste des auteurs qui en ont traité *ex professo* , ses classes , son ordre naturel , sa synonymie , sa description , sa différence , ses effets , ses propriétés , les compositions dans les-

quelles elle entre, la dose, le choix, les qualités, enfin sa culture.

11°. Une des plus curieuses dissertations de ce volume a pour sujet la question, *Cui bono?* Quand des ignorans voient des médecins ou des physiciens s'occuper des recherches dans les trois règnes, ils ne manquent pas de s'écrier, à *quoi cela sert-il?* Ce mot avoit irrité la sensibilité de *Linné*, car il traite ceux qui parlent ainsi, de petits esprits, d'hommes épais, de personnages mécaniques, de gens qui représentent mieux les brutes que des êtres raisonnables. Il raconte, à cette occasion, comment les Lapons se moquoient de lui, lorsqu'il herborisoit dans leurs montagnes; comment son savant disciple *Kalm* étant au Canada, n'osoit pas dessiner les plantes en présence des Sauvages, de peur que ces barbares ne lui fissent quelque querelle; comment à Surinam *Bartsius* étoit traité d'imbécille, parce qu'il faisoit des collections de curiosités naturelles, au lieu de s'appliquer à des plantations de sucre & de café.

12°. *Nourrices mercenaires.* Cette dissertation est une vive censure contre l'usage où sont les mères de ne point allaiter leurs enfans. Il rassemble, pour les rappeler à leur véritable devoir, toutes les raisons physiques & morales qu'on peut souhaiter.

13°. *Flore ouvrant un asyle aux insectes.* C'est l'histoire des insectes qui dévorent les plantes de Suède. Chaque espèce nourrit souvent plusieurs insectes.

14°. *Miracle des insectes.* C'est la description de leurs travaux, & particulièrement de ceux

de l'abeille, de la guêpe, de la fourmi, de l'araignée.

15°. *Insectes nuisibles.* Les poux, les puces, les cirons, les mouches, les blattes, les grillots, les artisans, les charançons, & une foule d'autres insectes se trouvent ici, avec l'énumération du mal qu'ils causent.

16°. *Pousse des arbres.* C'est l'indication du temps où les arbres se couvrent de bourgeons & de feuilles. La pousse vernale qui annonce les beaux jours, commence à se manifester sur le cornouiller mâle, le sureau à grappes, les groseillers, l'érable-platane, les saules, &c.

17°. *Histoire des accroissemens de la botanique.* Cette dissertation est divisée en plusieurs époques. *Linné* passe en revue les instituteurs, fondateurs de la botanique, les auteurs qui ont établi des systèmes, les réformateurs, &c.

18°. *Démonstrations de botanique.* L'utilité des leçons & des jardins botaniques, est expliquée avec tout le détail nécessaire.

19°. *Herborisations.* Il s'agit dans cette dissertation de huit excursions botaniques, faites dans les environs d'Upsal. *Linné* indique les lieux, les plantes qui y naissent spontanément; si c'est une prairie, un lac, un marais, des rochers, des pâturages, des précipices, des antres, des forêts, &c.

20°. On trace dans ce Mémoire le plan d'un cabinet d'histoire naturelle : Il ne faut pas se contenter, dit *Linné*, de simples appartemens pour conserver les diverses pièces qui entrent dans la constitution des trois règnes; il faut encore pour les animaux vivans, des parcs, des ménageries, des volières, des réservoirs d'eau.

Comme ceci ne peut guère regarder que les princes, les souverains & les riches propriétaires, *Linné* parle ensuite d'un cabinet particulier. Il doit contenir les dépouilles des animaux, les embryons, les insectes, les oiseaux empaillés, &c. En passant au règne végétal, il indique la méthode de dresser les herbiers; ce qui comprend le temps de cueillir les plantes, la manière de les sécher, le soin d'enduire de vernis un de leurs côtés, l'attention à les bien placer dans l'herbier, avec la nomenclature propre à chacune. L'article des minéraux est traité plus succinctement.

Cette nouvelle édition paroît fort supérieure à la première; le texte a été revu avec soin par M. *Schreber*, & le papier est plus beau.

Neues magasin für aerzte; &c. *Nouveau magasin pour les médecins*, 1787.
A *Leipsick*, chez *Jacobae*, in-8°.

29. Cet ouvrage est une espèce de Journal qui se publie chaque mois.

M. *Baldinger* le commença en 1779 à *Göttingue*, tandis qu'il étoit professeur dans la faculté de médecine de cette ville. Il parut sous le titre de *Magasin* de médecine.

Après avoir interrompu, durant quelque temps, son travail, l'auteur le reprit, sous le titre de *Nouveau magasin pour les médecins*. En 1783, il y avoit déjà cinq volumes, de 573 pag. chacun.

Voici les principaux articles contenus dans les volumes qui précèdent celui que nous annonçons; la description d'une machine nouvel-

lement inventée pour recevoir les clystères en vapeurs ; l'usage salutaire des fomentations froides sur la tête dans l'apoplexie ; l'histoire d'un spécifique des Américains contre la goutte, c'est le remède des Caraïbes ; l'histoire d'une fièvre épidémique scarlatine en Vétérawie ; effets délétères des baies de belladonne, & de la semence de pomme épineuse ; la masturbation ; histoire d'une maladie arthritique anormale ; maladies épidémiques de l'année 1778 ; observations sur les fleurs d'arnica ; lettres de *Quintus-Serenus-Sammonicus* ; relation de la maladie & de la mort de l'empereur *Charles VI* ; excrétion d'urine qui donnoit un sédiment bleu ; description d'une maladie survenue après une morsure de chien enragé ; pléthore & hémorrhagie de la matrice, par *Ruisch* ; dysenterie qui régna dans le pays de Zell, durant l'automne de 1779 ; additions à la bibliothèque botanique de *Haller* ; système nouveau sur les maladies ; observations sur la peste qui attaquoit les Russes, pendant la guerre contre les Turcs ; lettres d'*Albert Haller* à *Van-Swieten*, sur le progrès des maladies vénériennes ; observation sur la guérison d'un ulcère des intestins ; essence douce ou teinture de Halle ; usage interne de l'arsenic ; vie de *Paul. S. Graeuwen*, professeur de médecine à Groningue ; traité sur les maladies des enfans ; histoire de quelques remèdes nouveaux ; tumeurs singulières au fémur ; usage des bains avec les eaux martiales ; observations sur l'usage de l'eau froide dans diverses maladies ; histoire d'une grande tumeur des mamelles ; histoire d'une maladie noire ; histoire d'une maladie convulsive guérie par l'extrait de jusquiame ; observation sur la rhubarbe qu'on recueille à

Gotha ; apologie de l'inoculation ; institut de médecine d'Edimbourg ; conception dans l'ovaire gauche ; usage du musc contre les spasmes ; dissertation sur la benoite ; réflexions sur les visites des pharmacies , sur la fièvre miliaire , sur les formules de médecine ; histoire des écrits sur le quinquina ; histoire littéraire des principaux écrits sur la ciguë ; observation sur des vers trouvés aux mamelles.

Nous avons sous les yeux le troisième cahier du neuvième volume de l'ouvrage périodique de M. *Baldinger* de Marbourg , aujourd'hui médecin du landgrave de Hesse-Cassel , & professeur de médecine pratique.

On trouve dans ce cahier , une dissertation de M. *Schroeter* , professeur de médecine à Rinteln , sur la source sulphureuse des eaux froides asphaltiques de Grossenendorf , salutaires contre la goutte , la paralysie , les maladies de la peau & de la poitrine. Grossenendorf , à cinq lieues de Hanovre , fait partie du comté de Schaumbourg , appartenant au landgrave régnant de Hesse-Cassel , qui en a lui-même visité la source , & donné ordre d'y construire des bains , avec toutes les commodités convenables. M. *Schroeter* en fait espérer bientôt la description avec celles des environs.



S É A N C E P U B L I Q U E
de l'Académie royale de chirurgie , le
jeudi 3 avril 1788.

M. Louis, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par le discours suivant :

L'Académie avoit proposé pour le prix de cette année, le sujet qui suit :

Restreindre le nombre des instrumens imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies , & spécialement de celles qui sont faites par armes à feu ; apprécier ceux dont l'utilité est indispensable , suivant la différence des cas ; & poser les règles de théorie & de pratique qui doivent diriger dans leur usage.

Le simple énoncé de la proposition fait connoître qu'il s'agissoit d'une réforme dans les instrumens trop multipliés, dont les livres de l'art ont fait mention jusqu'ici pour extraire les corps étrangers. Sous ce point de vue, le sujet n'étoit pas difficile à traiter; car cette réforme existe de fait dans la pratique: depuis qu'on a établi que les plaies d'armes à feu, par la nature même de l'espèce de solution de continuité qui les caractérise, exig-oient qu'on en agrandit les dimensions, & qu'il falloit en débrider soigneusement le trajet pour prévenir des symptômes fâcheux; incisions qui donnent de grandes facilités pour l'extraction des corps étrangers, par les moyens les plus simples.

Les vues de l'Académie ont été parfaitement remplies, à tous égards, par l'auteur du Mémoire qui a mérité le prix. Il l'a divisé en trois parties : La première présente le tableau des différens instrumens successivement imaginés & mis en usage depuis la naissance de l'art jusqu'à nos jours, pour l'extraction des corps étrangers. La chirurgie, dans les auteurs de la plus haute antiquité, n'est présentée que sous cet aspect. *Chiron*, blessé par un dard, malheureusement tombé des mains d'*Hercule*, s'en délivre lui-même, & étonne autant par cet acte de courage, que par l'habileté de son opération. *Philoctète* blessé par un javelot empoisonné, a recours à *Machaon* qui le guérit. *Patrocle* retire à *Eurypile*, son ami, le fer qui venoit de le renverser, &c. L'érudition de l'auteur est agréable, & agréable autant que recherchée. Il observe que la chirurgie ainsi considérée, ne fut long-temps utile que dans les armées; que c'est là qu'elle naquit & se développa; & que ceux qui l'exerçoient étoient des guerriers du plus haut rang. Il parcourt toutes les machines meurtrières que les hommes ont inventées pour détruire leurs semblables, & toutes les ressources que l'art salutaire opposoit à une telle barbarie. Vient enfin l'époque de l'invention de la poudre à canon, qui a donné naissance à un nouvel art, qui se perfectionne chaque jour, l'art de tuer les hommes avec méthode & avec gloire, & qui nous a donné la même tâche, & la même récompense dans l'art de les conserver.

Les premiers auteurs qui ont écrit sur les plaies d'armes à feu, se sont crus obligés d'ima-

gner des instrumens particuliers que chacun a préconisés. On analyse sommairement leurs ouvrages suivant l'ordre des temps où ils ont écrit : une critique judicieuse prononce sur toutes ces productions.

La seconde partie du Mémoire a pour objet l'appréciation des instrumens, dont l'utilité est indispensable pour l'extraction des corps étrangers des plaies, & spécialement de celles qui sont faites par armes à feu. L'auteur les réduit à une simple pince, à une curette & au tire-fond, dont l'usage est bien borné : on détermine avec précision les cas particuliers où il pourroit être utile. Ces trois instrumens, dont on peut se servir séparément, se trouvent réunis d'une manière ingénieuse en un seul. L'auteur en donne la figure à la fin de son Mémoire.

La troisième partie expose, suivant le vœu de l'Académie, les règles de théorie & de pratique propres à diriger dans l'usage des instrumens destinés à l'extraction des corps étrangers. Ces règles sont générales & particulières, & elles sont toutes étayées des raisonnemens les plus solides, & de faits de pratique.

La première est de mettre le blessé dans une situation pareille à celle où il étoit à l'instant de la blessure. Ce précepte date de la plus haute antiquité ; *Hippocrate*, *Celse*, *Galien*, *Cælius Aurelianus*, *Paul d'Egine*, l'avoient déjà recommandé. Cette attention est quelquefois un moyen de tracer le trajet & la marche du corps étranger : on explique cette particularité.

Parmi les attentions préliminaires, celle de visiter les vêtemens du blessé n'est point omise ;

tant pour juger des morceaux que la balle a pu introduire dans la plaie, que pour s'assurer si elle-même n'y seroit point attachée.

Pour donner plus d'extension aux notions générales, qu'on pourroit regarder comme vagues & indéterminées, malgré la solidité des préceptes, l'auteur a fait, sous le titre de cas particuliers, sept articles, où il considère les blessures les plus remarquables que présente la pratique, avec des observations relatives aux différentes parties blessées. C'est ainsi qu'il traite séparément des plaies avec corps étrangers à la tête, à la face, au col, à la poitrine, au bas-ventre, à la colonne épinière & aux extrémités. On doit concevoir combien ces détails offrent de cas variés, d'opérations intéressantes, & de questions difficiles à résoudre. Il est temps de nommer l'auteur d'un ouvrage si méritant: c'est M. *Percy*, chirurgien-major du régiment de Berry, cavalerie, qui, suivant l'expression d'*Horace*, *tergeminis tollitur honoribus*. Il a eu le prix sur la question des ciseaux & sur celle des bistouris. Le premier Mémoire a été imprimé sous les auspices de l'Académie, & annoncé dans ses programmes comme pouvant servir de modèles à ceux qui se proposeroient de concourir par la suite sur les sujets donnés pour la perfection de la matière instrumentale. Sa nouvelle production est digne des premières, & le sujet exigeoit un plus grand fond de connoissances.

Ce Mémoire se fait distinguer même par le choix de sa devise, en quatre vers latins, dont on ne pouvoit faire une plus heureuse & plus juste application, sur-tout à la tête d'une dis-

ertation sur un point intéressant de chirurgie militaire.

..... *Egregios duces
Bellorumque animas immeritas mori, &
Vix prodiga pectora,
Nunc servare opus est.*

Ces vers sont tirés d'une Ode au *grand-Condé*, après la prise de Dunkerque, au mois d'octobre 1646.

Le poète voulant célébrer les exploits des braves guerriers portés à faire généreusement le sacrifice de leurs vies, & dont la mort avoit respecté le courage héroïque, s'est servi du mot *sacrare*, auquel M. *Percy* substitue celui de *servare*. Le progrès de la chirurgie pour la conservation des défenseurs de la patrie, paroitra sans doute d'un plus grand prix, que les beaux vers qui immortalisent leur valeur. Ce poète est *Gabriel Madelenet*, dont les ouvrages sont devenus la proie du plus injurieux oubli, par indifférence pour la poésie latine moderne. Ses vers lyriques ont été comparés à ceux d'*Horace*. *Baillet*, dans ses jugemens des savans, nous apprend que les poésies de *Madelenet* ont été publiées après sa mort en 1662, par les ordres & les soins de *Louis-Henri de Lomenie*, comte de Brienne, secrétaire d'état. Il honoroit ce poète de la plus tendre amitié, due à ses talens & à ses vertus : cela est constaté à la tête de l'édition, par une lettre latine écrite avec tant de grace & d'élégance, qu'on la croiroit dictée par les muses mêmes : c'est le témoignage qu'on en a rendu.

Qu'il me soit permis de rappeler, à cette

occasion, que le protecteur, éclairé par l'étude & la culture des lettres, avoit succédé dans le ministère, à son père & à son aïeul, tous trois connus pour avoir été également dévoués aux intérêts de l'état, avec une affection, un désintéressement & une supériorité de talens, qui leur ont mérité l'estime & la reconnoissance de la nation. Par une marche rétrograde, dont les exemples sont assez rares, la gloire de ces grands hommes reprend un nouveau lustre dans leurs descendans : la chirurgie voit avec le plus sensible intérêt qu'elle doit acquérir un plus grand degré de perfection sous les auspices du ministre de la guerre ; il la favorisera d'autant plus, qu'ayant cueilli des lauriers dans les champs de Mars, il a été exposé à les teindre de son sang, & a connu plus particulièrement l'importance de nos secours.

L'Académie, en couronnant M. *Percy*, a regret de n'avoir pas un prix double à partager ; elle l'auroit accordé à M. *Thomassin*, l'un de ses correspondans, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Neuf-Bisack, dont le mémoire a mérité l'*accessit*. Elle a jugé qu'on devoit faire une mention honorable du mémoire n°. 2. Il a pour auteur M. *Meisplet*, maître ès-arts, élève des hôpitaux de Toulouse & de Montpellier, maintenant à Paris, où il s'occupe avec ardeur à augmenter ses connoissances par toutes les voies ouvertes pour parvenir à la perfection dans l'art le plus long & le plus difficile.

La médaille de 300 livres, fondée par M. *Vermont*, conseiller d'état & accoucheur de la reine, a été accordée à M. *Castara*, maître en chirurgie & accoucheur à Lunéville.

Le prix d'émulation, consistant en une mé-

376 SÉANCES & PRIX

daïlle d'or de la valeur de 200 livres, a été adjugé à M. *Moreau*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu, à Bar-le-Duc.

Les cinq médailles de cent francs chacune, ont été obtenues par M. *Chauvel*, ancien élève de l'école pratique; par M. *d'Anvers*, maître en chirurgie à Corbeil; par M. *Marchand*, chirurgien en chef de l'hôpital de S. Sauveur, à Lille en Frandres; par M. *Enjournant*, maître en chirurgie à Avranches; & par M. *Petit*, maître en chirurgie de la ville & de l'hôpital, à Corbeil.

Une opération importante qui a tiré un enfant des bras de la mort, a mérité cette récompense à M. *Petit*: Un petit garçon âgé de cinq ans, avoit depuis six jours une fève de haricot dans la trachée-artère. Les alternatives de calme, après des étouffemens convulsifs, paroissoient justifier l'incertitude des parens & celle de quelques gens de l'art. L'enfant désignoit constamment le siège de son mal en portant le doigt au col, sur le larynx. M. *Petit* s'est rappelé ce que les mémoires de l'Académie exposent sur ces sortes de cas; & après avoir convaincu les parens de la nature du mal & de son danger, il les déterminâ, dans un moment de crise très-urgente, à permettre qu'on opérât leur enfant: ce fut le 31 août 1786. M. *Petit* fit, suivant les règles de l'art pour ce cas, une incision à la trachée-artère, en présence de M. *Cherbuy*, ancien chirurgien de Paris, retiré à Corbeil. La grande liberté de la respiration par la plaie, procura un calme subit; on eut l'attention de ne pas fatiguer l'enfant par des recherches indiscrettes, pour faire l'extraction du corps étranger: la plaie fut pansée mollement, par l'appli-

cation d'un simple linge contenu par quelques tours de bandes assez lâches, & l'enfant s'est endormi : deux heures après, la mère, en essuyant un peu de sang qui avoit suinté sous la compresse & la bande qui ne comprimoient point, comme il a été dit, trouva la sève dans un caillot de sang ; l'enfant jouit d'une santé parfaite : la plaie a été consolidée en peu de jours.

M. *Petit* a rendu hommage aux lumières qu'il a puisées dans les mémoires de l'Académie, & qui lui ont servi de guides. Le succès est un grand argument pour inspirer, en pareils cas, le desir flatteur de sauver la vie à ceux qui sont menacés de la perdre par la présence d'un corps étranger dans la trachée-artère. Des personnes de l'art, à qui l'instruction auroit dû être moins étrangère, ont suivi des préventions que l'événement a prouvé meurtrières. L'omission d'un secours qui auroit indubitablement sauvé la vie, est un vrai meurtre. *Quem non servasti, occidisti.* On ne peut trop insister en pareille occurrence, & je répéterai ce que j'ai écrit à cette occasion dans le cinquième tome de nos mémoires, qu'une juste animadversion, dût-elle m'être reprochée amèrement, je me ferois toujours honneur des reproches qui n'auroient d'autres causes que mon zèle pour le bien de l'humanité & pour le progrès de l'art.

Après ce discours, on a distribué le programme qui annonce les sujets de prix pour les années 1789 & 1790. Il s'agit pour l'année prochaine ;

De poser les règles suivant lesquelles on doit se servir, avec intelligence & exactitude, des in-

instrumens nécessaires au pansement journalier des plaies & des ulcères dans les différentes parties du corps.

Le Mémoire que l'Académie a couronné en 1758, sur les cas où les injections sont nécessaires pour la cure des maladies chirurgicales, & sur les règles générales & particulières qu'on doit suivre dans leur usage, se trouve dans le recueil des prix. Les vues de perfection qu'on auroit sur les divers instrumens propres à faire les injections, tiennent naturellement au sujet proposé pour l'année prochaine 1789; & il n'est peut-être pas hors de propos d'indiquer que ces instrumens ont un double usage, & qu'ils peuvent être employés utilement, en quelques cas, comme machine aspirante. *Scultet* a désigné ce double usage en deux mots : *Ad extrahendum & infundendum.*

La question pour l'année 1790 est conçue en ces termes :

Déterminer la meilleure forme des diverses espèces d'aiguilles propres à la réunion des plaies, à la ligature des vaisseaux, & autres cas où leur usage sera jugé indispensable ; & décrire la méthode de s'en servir.

La séance a été remplie par la lecture de plusieurs mémoires. M. l'Héritier, sur les plaies de la trachée-artère. M. Pipelet fils, sur une machine de son invention, pour mettre un homme à l'abri des inconvéniens de la perte involontaire de ses urines par un vice de conformation de naissance. M. Louis a fait l'éloge de M. Faure, associé de l'Académie, à Avignon.

M. *Auviry* a traité des moyens d'allaiter les nouveau-nés sans nourrices. M. *Coutouly* a montré un forceps de son invention, & prononcé la proscription des crochets usités dans la pratique des accouchemens. M. *Louis* a terminé la séance par l'éloge de M. *Caqué*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Reims, & par celui de MM. *Faguer*, frères, tous deux membres de l'académie.

Phytonomatotechnie universelle ; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.

VINGT-CINQUIÈME CAHIER,

CRUCIFORMES, Tome III.

Le vingt-cinquième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes : *Passé-rage courbée*, L. *Passé-rage pîtrée*, L. *Passé-rage des A'pes*, L. *Drave giroflée*, B. *Drave incane*, L. *Drave des murailles*, L. *Drave hérifée*, L. *Drave des Pyrénées*, L. *Drave printanière*, B. *Drave des Alpes*, L. *Drave ciliée*, L. *Drave aizôide*, L.

Cet ouvrage, dont il paroît deux volumes, se distribue par cahier de douze planches, & vingt-quatre pages de description.

380 PHYTONOMATOTECHNIE.

La Souscription pour le papier d'Hollande ,
par année, est de 108 liv.

Celle du papier ordinaire, Fig. coloriées, 54 l.

Papier ordinaire, Figur. non-coloriées, 27 l.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue des Orties,
Butte Saint-Roch, n° 14.
DIDOT le jeune, quai des
Augustins.
POISSON, graveur, cloître
Saint-Honoré, cour des En-
fans de Chœur.

NOTA. *Le vingtième Cahier ne sera distribué qu'après le trentième.*

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les
premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux
Ouvrage, dans les volumes lvij, pag. 559.—
Vol. lix pag. 477. — Vol. lx, pag. 191 & 393.
—Vol. lxj, pag. 447.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Plusieurs personnes ont fait chercher inutile-
ment l'ouvrage de M. Bayon, intitulé : *Mémoi-
res pour servir à l'histoire de Caïenne, & de la
Guiane françoise*, &c. . . Paris, 2 vol. in-8°,
1777, ouvrage dont il y a deux extraits dans
ce Journal, le premier en mai 1778, pag. 385;
le second en juin de la même année, pag. 481.
On trouve actuellement ces Mémoires curieux,

chez *Royer*, libraire, quai des Augustins, &
chez l'auteur, hôtel de Suède, rue de Tournon.

A V I S.

La *partie historique* de la médecine étoit jusqu'ici la plus négligée. Aucune nation n'en a encore un ouvrage complet & systématique ; même les pièces particulières relatives à l'*histoire ancienne de la médecine*, ne sont pas écrites dans le goût ni avec le génie de *Henslet*, ou *Mohsen*, noms trop connus pour avoir besoin d'y ajouter quelque chose en leur faveur. Il n'en existe pas même un abrégé adapté au goût de notre siècle, assez général & méthodique. Nous ne parviendrons même jamais à un tel ouvrage, aussi long-temps que les différentes branches n'en seront pas suffisamment préparées, & qu'on n'aura point d'abord pensé à en rassembler les matériaux.

C'est à cette fin utile, capable peut-être d'exciter d'autres savans & amis de l'histoire, que le souffigné veut entreprendre de publier un ouvrage sous le titre d'*Archive* (Magasin,) pour servir à l'*histoire de la médecine dans toute son étendue*. Le premier numéro a paru vers Pâques 1788, chez *Grattenauer*, libraire à Nuremberg. L'auteur se trouvera on ne peut plus flatté, si les savans ou amateurs de la médecine vouloient lui confier les découvertes des faits

particuliers qu'ils pourroient avoir rassemblés sur cette matière. L'utilité publique, le seul mobile qui peut encourager l'auteur à ce travail immense, ne pourroit qu'y gagner infiniment.

N^{os} 1, 3, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 16, 22,
M. GRUNWALD.

2, 6, 10, 14, 15, 17, 18, 16, 20, 21,
23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, M. WIL-
LEMET.

4, 5, M. ROUSSEL.



T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils , année 1788, n°. 5. Précis de la Topographie de la ville & de l'hôpital de Cette.</i>	
Par M. Tudesq , méd.	Page 193
<i>Observations générales & particulières sur les maladies qui règnent à l'hôpital de Cette ,</i>	227
<i>Réflexions ,</i>	230
<hr/>	
<i>Observation sur les heureux effets du sirop diacode , donné à haute dose dans un délire phrénétique , &c.</i>	
Par M. Goubier , méd.	244
<i>Observations sur l'utilité de la brûlure dans plusieurs maladies chroniques. Par M. Naudeau fils , médecin ,</i>	248
<i>Fèvre quarte , guérie par le cautère. Par le même ,</i>	253
<i>Fèvre quarte , terminée par un dépôt critique. Par le même.</i>	254
<i>Suite & fin de l'Examen des trois faits touchant la symphyséoromie. Par M. Desgranges , chir.</i>	256
<i>Mémoire sur l'ophthalmosfat de M. Dénouars , &c.</i>	
Par M. Gleize , méd.	280
<i>Description anatomique d'un vice de conformation de la vessie , &c. Par M. Le Sage , chir.</i>	291
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1788 ,</i>	297
<i>Observations météorologiques ,</i>	300
<i>Observations météorologiques faites à Lille ,</i>	303
<i>Maladies qui ont régné à Lille .</i>	304

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie.</i>	305
<i>Médecine,</i>	317
<i>Chirurgie,</i>	333
<i>Matière médicale,</i>	336
<i>Physique,</i>	338
<i>Histoire naturelle,</i>	340
<i>Botanique,</i>	346
<i>Mélanges.</i>	360
<i>Séance publique & Prix de l'Académie royale de chirurgie,</i>	370
<i>Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret,</i>	379
<i>Annonce bibliographique,</i>	380
<i>Avis,</i>	381

 APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de mai 1788. A Paris, ce 24 avril 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

J U I N 1788.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 6.

*Topographie médicale de la ville & de
l'hôpital de Clisson en Bretagne ; par
M. DU BOVEIX, docteur & professeur
en médecine de l'université de Nantes,
médecin de l'hôpital de Clisson, &c.*

CLISSON est une petite ville du comté
Nantois, sur les frontières de la Bretagne,
du Poitou & de l'Anjou, située à cinq
Tome LXXV. R

lieues & demie sud-est de Nantes , au 47^e deg. 6 min. de latitude septentrionale, & au 16^e deg. 20 min. de longitude.

Ce qu'on trouve de plus ancien sur cette ville , c'est que *Gilard*, évêque de Nantes, fut forcé, l'an 855, de se retirer à Guérande, & de céder à *Aetard* son évêché, avec les doyennés de Clifson & de Retz.

En 1223, *Olivier*, seigneur de Clifson, trisaïeul du fameux connétable de ce nom, fit bâtir le château de cette ville sur un rocher, au confluent des deux rivières de Moyne & de Sèvre ; & dès que le château fut achevé, il fit entourer la ville de murailles, pour la mettre en état de défense. Cette place, petite, mais très-forte, a soutenu plusieurs sièges avant la réunion de la Bretagne à la couronne. En 1381, le connétable *Olivier de Clifson* fit achever les remparts, que son trisaïeul avoit commencés : ils subsistent encore aujourd'hui, mais ils sont en très-mauvais état.

La ville de Clifson, distante de près de neuf lieues des bords de l'Océan, est élevée de cent-cinquante pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Elle est placée sur deux collines opposées, l'une

étant au nord-est, & l'autre au sud-ouest. Les maisons, qui sont bâties en pierres du pays, sont, en général, mal construites, mais cependant disposées, pour la plupart, d'une manière assez salubre. Il est aisé de voir, par la position de la ville, que les habitations situées dans son centre, doivent être moins aérées que les autres: aussi sont-elles sombres & humides. On compte à Clisson environ deux mille habitans, répartis en cinq petites paroisses.

Le sol de Clisson & des environs, est par-tout fertile & bien cultivé; car, quoique le sol ait peu de profondeur sur le penchant des collines, les terres sont presque toutes mises en valeur.

La première couche, plus ou moins profonde, est la terre végétale, qui est d'une couleur brune ou noirâtre, & quelquefois tirant sur le jaune. Elle est légère & sablonneuse dans quelques endroits, plus forte & argileuse dans d'autres, sur-tout vers la partie du sud, du sud-ouest & de l'est.

La seconde couche est un terreau jaunâtre ou rougeâtre en quelques endroits, plus ou moins lourd & tenace, suivant qu'il contient plus ou moins de graviers & de cailloux; c'est ce que les

habitans du pays appellent *terre franche*. On s'en sert pour faire le mortier nécessaire à la maçonnerie. Ce terreau, labouré & fumé, se convertit assez promptement en terre végétale excellente, sur-tout lorsqu'on la mêle avec la terre des anciens potagers, espèce d'engrais dont les laboureurs de ce canton ont reconnu l'excellence depuis une vingtaine d'années.

Dans quelques endroits éloignés du bord des rivières, on trouve immédiatement au-dessous de la terre végétale, des couches, souvent épaisses de quatre à cinq pieds, & plus, d'une terre sablonneuse, grise, friable, en grains anguleux & grossiers, parsemés de *mica*, & légèrement unis par un gluten argileux; c'est ce qu'on appelle ici *le chaple*, qui n'est autre chose que la roche pourrie & décomposée. Ce *chaple* a quelquefois une telle consistance, qu'il ne peut être entamé qu'avec la pioche & le *pic à pierre*. Lorsqu'il est soulevé, écrasé & mis en labour, il ne présente d'abord d'autre aspect que celui d'une surface sablonneuse & stérile; mais à l'aide du fumier, il devient bientôt une terre végétale.

Dans d'autres endroits, on trouve immédiatement au-dessous de la terre vé-

gétale, le roc vif. On sent affez que les terres fur le sommet & le penchant des collines, doivent toujours être très-arides, tandis qu'elles font très-humides dans les bas & dans les lieux plats, où le fond pier-
reux & argileux retient constamment les eaux pluviales & les eaux de source.

D'après l'inspektion de quelques carrières & de quelques puits que j'ai fait creuser, & sur-tout d'après l'examen que j'ai fait de la coupe des collines, dont quelques - unes ont près de cinquante toises, j'ai observé que les couches fossiles se présentoient dans l'ordre suivant: 1°. la terre végétale; 2°. le terreau jaunâtre ou *terre franche*; 3°. le *chape* ou la terre sablonneuse, grise ou rougeâtre, qui est plus ou moins compacte, & plus ou moins friable: c'est la roche décomposée; 4°. le roc; 5°. des couches d'argile plus ou moins épaisses. Cette disposition intérieure de la terre est la plus générale dans le territoire de Clifton; mais il y a des variétés d'un canton à l'autre, & souvent à de très-petites distances. Dans quelques endroits, c'est la terre franche qu'on trouve la première, ensuite des lits d'argile d'une épaisseur très-considérable, posés sur le *chape* ou sur le roc vif: dans d'autres, on rencontre

d'abord ce même roc très-dur à la surface extérieure ; on le voit devenir un peu plus tendre à quelques pieds d'excavation, se durcir ensuite davantage, & enfin porter sur l'argile ou sur le *chaptal*. Il paroît que le fond du sol est par-tout pierreux, & on n'y a jusqu'à présent trouvé aucune mine.

Ce pays est arrosé par deux rivières ; l'une, appelée *La Moyne*, prend sa source en Anjou, quelques lieues au-delà de la petite ville de *Chollet* ; l'autre, qui est la *Sèvre*, vient du Poitou, où elle prend naissance à quelques lieues au-dessous de Châtillon.

La Moyne coule de l'est à l'ouest, & se jette dans la *Sèvre*, au pied de la principale tour du château de Clisson. Elle n'est pas navigable, tant à cause des roches dont son lit est rempli, que parce qu'elle se dessèche en plusieurs endroits pendant l'été.

La Sèvre coulant du sud-est au nord-ouest, traverse la ville dans la gorge des deux collines sur le penchant desquelles elle est bâtie, & va se jeter dans la Loire à Nantes, à l'endroit appelé *Pont-Rouffau*. Cette rivière est navigable depuis Nantes jusqu'au bourg de Monnine, qui est situé à une lieue &

demie de Clisson. Il seroit très-possible & peu coûteux de la rendre navigable dans toute cette étendue. Si ce projet, très-utile pour le commerce de ce pays, s'exécutoit, les denrées de l'Amérique & des Indes, qui sont transportées dans le Poitou & dans le bas-Anjou par des chevaux qui passent à Clisson, arriveroient jusqu'à cette ville sur des gabarres, ce qui épargneroit douze lieues de trajet par terre. Il y a lieu d'espérer que les états de Bretagne, occupés dans ce moment-ci à ouvrir plusieurs canaux navigables, ne négligeront pas un travail peu dispendieux, en comparaison du bien qui en résulteroit pour la province. Ce pays est par-tout entrecoupé de collines & de gorges formées par une grande quantité de ruisseaux plus ou moins forts, qui serpentent dans les terres en divers sens, & vont se jeter dans les rivières ci-dessus décrites; mais les collines les plus considérables, sont les quatre chaînes qui bordent ces deux rivières, & qui sont coupées de distance en distance, sous différens angles, par les ruisseaux, qui, creusant eux-mêmes d'autres gorges, forment d'autres chaînes de côteaux dans les terres. En général, tout ce territoire est hérissé de rochers énormes. On les

trouve amoncelés & entassés les uns sur les autres, depuis la base jusqu'au sommet des collines. Ces groupes s'élèvent de terre, dans certains endroits, à vingt ou trente pieds de hauteur. Dans d'autres, & c'est principalement sur le bord des rivières, l'assemblage de ces pierres bizarrement jetées, représente des cavernes, des grôtes, des pyramides, & d'autres objets d'autant plus pittoresques, que des masses de pierres énormes ne se touchent souvent que par de très-petites surfaces, & que paroissant ainsi suspendues en l'air, elles ont un nouveau caractère pour étonner & effrayer même l'imagination des personnes qui les considèrent. Cette chaîne de roches se continue également dans les rivières, où tantôt on les voit sortir de l'eau d'une manière isolée, tantôt, plus réunies, on les voit former des chaussées ou des digues naturelles.

L'eau de ces rivières coulant sur un fond de roche & de gros sable, formé de ses débris, est pure & limpide. Les habitans du pays n'en boivent cependant pas, parce qu'elle a un goût de marécage, qu'elle tient des plantes & des feuilles des arbres qui croissent sur leurs bords.

Il est évident que ces rochers, si bizarrement groupés, ont été successivement découverts par les pluies, les orages & les torrens, qui ont entraîné & entraînent tous les jours les terres mobiles dans les fonds, dans les rivières & de-là dans la mer. Cette dénudation successive, qui doit aller toujours en augmentant, a fait croire à quelques personnes que les rochers croissoient par une espèce de végétation *lapidifique* ; mais cette erreur ne mérite pas d'être réfutée.

La nature de ces pierres n'est pas difficile à connoître : elles sont toutes composées d'un agrégat de particules micacées, quartzeuses, filiqueuses, faisant feu contre l'acier. Traitées par la fusion, elles sont toutes vitrescibles, & donnent un verre opaque & grisâtre : ainsi *c'est la roche granitique*. Les couches pierreuses de nos petites montagnes & collines, ne présentent pas de régularité dans leur assiette ; elles sont fendues & divisées en tous sens. Les fentes perpendiculaires sont cependant les plus régulières ; ce qui prouveroit, suivant M. de Buffon, que cette roche granitique vitrescible, est de formation primitive, qu'elle est l'ouvrage du feu & du

refroidissement successif du globe, plutôt que celui du sédiment des eaux de la mer dans leur retraite, &c.

On se sert de ces pierres pour bâtir, mais on ne les exploite qu'à grands frais dans la carrière, où l'on est obligé d'employer la poudre à canon. Les couches dont le grain est le plus serré, donnent de très-belles pierres de taille, qui s'unissent parfaitement bien avec le mortier.

On en trouve dans les environs de la ville des Pouding (Pudding-Stones ,) & il y en a aussi beaucoup sur le grand chemin de Nantes à Clisson. Quelques-unes représentent extérieurement des grappes de raisin. Leur surface est d'un rouge brun, & en les brisant, on trouve à l'intérieur une substance cornée presque transparente. Les bords & les lits de certains ruisseaux en sont parsemés. On en rencontre quelquefois des blocs de trois ou quatre pieds de diamètre, & même plus. Dans quelques-uns de ces blocs, les cailloux sont si intimement liés entre eux, qu'ils paroissent se toucher sans aucun corps intermédiaire ; dans d'autres, ils sont réunis par une matière plus ou moins dure, & quelquefois assez friable. Ce gluten intermédiaire paroît

être une terre ferrugineuse ochracée, rougeâtre, brune ou noirâtre.

Je n'ai pas connoissance que personne ait trouvé dans les fouilles faites dans ce pays, aucune pétrification de substances organisées ; cependant il y a seize à dix-sept ans que, passant dans le cimetière du faubourg appelé la *Madeleine du Temple*, je ramassai une portion de *cubitus*, longue de deux à trois pouces, d'autant plus reconnoissable, qu'elle conservoit sa forme & sa cavité. En examinant cet os, je vis qu'il étoit entièrement pétrifié, & qu'il avoit acquis la dureté & la nature du *silex* ; il donnoit en effet de fortes étincelles avec le briquet. J'ai fait depuis en vain quelques autres recherches dans le même cimetière.

Le faubourg de la Madeleine du Temple est ainsi nommé, parce qu'il a été jadis habité par les Templiers. Il est très-antique, & l'on y voit les ruines d'un vieux château appartenant sans doute à ces chevaliers. Des misérables demeurent dans ce lieu, & les misérables demeurent dans lesquelles ils logent, sont construites avec les débris encore subsistans des maisons des Templiers.

En considérant la disposition du so

de Clisson, telle que nous venons de la décrire, en voyant la grande quantité de gorges & de ruisseaux qui coupent les collines sur lesquelles la ville est bâtie, & le resserrement du lit de la rivière entre ces deux collines, on présume bien que dans les années pluvieuses, ce pays doit être exposé à des inondations considérables, sur-tout dans les lieux bas, situés au milieu des deux montagnes & sur les bords de la rivière. Lorsque les terres sont déjà saturées par des pluies antérieures, il ne faut que deux ou trois jours pour causer du désastre. Il ne se passe guère d'année sans que ces deux rivières sortent de leur lit, & ne montent de cinq, six, huit à dix pieds au-dessus du niveau d'été. En 1770, dans la nuit du 25 au 26 novembre, après trois jours de pluie continue, la rivière monta, en moins de six heures, à près de trente pieds au-dessus de son niveau. Les papeteries, les moulins à blé, à vent, à foulon, & tous les autres bâtimens établis sur le bord de la rivière, furent détruits en tout ou en partie, les ponts furent emportés, & cette inondation causa les plus grands ravages dans le cours des deux rivières. L'année suivante, le débordement fut encore porté

à dix ou douze pieds : heureusement ces malheurs sont rares. On assure ici qu'il en arrive tous les trente ans de semblables. Des vieillards ont vu en 1740 & en 1710 des inondations aussi fortes que celle dont j'ai été témoin. Ce périodisme, s'il étoit bien prouvé, feroit un phénomène qui mériteroit bien l'attention des physiciens.

Nous n'avons aux environs de la ville, ni étangs considérables, ni marais, ni forêts. Mais dans les villages & dans les métairies, tous les paysans sont dans l'usage de pratiquer autour de leurs habitations, de grandes mares ou fossés qui reçoivent l'égoût de leurs étables, & les fumiers qui en sortent; ce qui, pendant l'été sur tout, répand autour d'eux des exhalaisons infectes & malfaisantes. A trois lieues nord nord-ouest de la ville, il y a un grand marais, dans les environs duquel les fièvres intermittentes sont endémiques; mais son influence ne s'étend pas jusques sur Clisson.

Les eaux qui servent de boisson, viennent de sources abondantes & peu profondes qui découlent des fentes de la roche ou des bancs d'argile : elles se trouvent par-tout. Elles sont légères, limpides & salubres; elles dissolvent bien le sa-

von, ainsi que les légumes, qui s'y cuisent facilement. On n'y boit point d'eau de puits ni de citernes.

Les vents dominans sont, en mars, avril, mai, décembre, janvier & février, le nord, le nord-est, le nord-ouest. Ils règnent sur-tout dans les hivers secs & froids. Le nord-est, l'est & le sud, sont les vents dominans pendant l'été; le sud & le sud-ouest, sont propres à l'automne: il n'est cependant guère possible d'établir de règle générale sur cet article à cet égard. Je n'ai pas vu que ces météores eussent ici des périodes bien déterminées. Les saisons sont extrêmement variables d'année en année, & le ciel très-inconstant. Dans les mois de mars, avril & mai, nous passons souvent tout-à-coup d'une chaleur étouffante à un froid très-vif. En juin, juillet & août, les chaleurs sont assez constantes, & souvent très-fortes & très-sèches. L'automne est le plus souvent pluvieux. L'hiver, depuis quelques années sur-tout, est assez ordinairement froid & sec, depuis la fin de décembre jusqu'à celle de mars. Le dernier cependant a été doux & extrêmement pluvieux (a).

(a) Depuis sept, à huit ans que je tiens un

Il pleut beaucoup moins dans les environs de Clisson qu'à Nantes, malgré la petite distance qui sépare ces deux villes, parce que, sans doute, les orages formés sur l'Océan, retombent souvent sur la première de ces villes, avant de parvenir jusqu'à la seconde. Les vents d'ouest & de sud-ouest, sont ceux qui amènent les pluies: elles règnent quelquefois sous les vents de nord-ouest, mais alors elles sont opiniâtres & très-froides. Les grêles sont

registre exact d'observations météorologiques, je trouve que la plus grande dilatation du mercure au thermomètre de *Reaumur*, a été de 15 à 16 degrés; observée au soleil levant; & la plus grande condensation, de 11 degrés au-dessous de zéro. Dans l'hiver de 1776, le thermomètre descendit à 15 degrés.

La plus grande dilatation du baromètre a été de 28 pouces 9 lignes, & la moindre de 26 pouces 11 lignes. Il est descendu à ce terme le 11 février dernier; & le 28 novembre 1779, il descendit à 26 pouces 10 lignes $\frac{1}{2}$. Sur les dix heures du soir de cette nuit, il y eut une violente tempête. Pendant l'hiver dernier, les variations de cet instrument, qui ont été fréquentes & très-considérables, n'ont presque jamais été d'accord avec l'état de l'atmosphère. Le mercure s'est tenu le plus souvent au-dessus de 28 pouces, & les pluies n'en étoient pas moins presque continuelles & abondantes, même par les vents de nord & de nord-est.

fréquentes en mars & en avril, & l'on en voit quelquefois en juin. Ces grêles & de fortes gelées blanches, qui surviennent tout-à-coup après les premières chaleurs qui ont accéléré la végétation, détruisent quelquefois dans une seule nuit l'espérance que promettent les vignes, production la plus abondante de ce pays. Les mois de mai, juin, juillet & août, sont ordinairement les plus fereins de l'année. J'ai vu passer les trois mois d'été & une partie de l'automne sans qu'il tombât une seule goutte de pluie : quelquefois vers la mi-juin, les vents tournent tout-à-coup à l'ouest sud-ouest ; nous éprouvons alors de petites pluies chaudes & permanentes qui durent jusqu'à la fin de juillet, & même davantage, & ces pluies continues font beaucoup de tort aux foins & aux blés. Nous avons souvent des orages en été & en automne, & il ne se passe pas d'année que le tonnerre ne cause quelque dommage à Clifflon ou dans les environs.

Nous voyons quelques brouillards en avril & au commencement de mai, ainsi qu'en septembre. Dans le mois de décembre, l'atmosphère est souvent obscurcie par une brume épaisse & très-froide, qui est différente de ces brouil-

ards que l'on voit s'établir successive-
ment de pays en pays à certaines pé-
riodes , tel qu'étoit celui qui a été
observé dans toute l'Europe pendant
l'été de 1782. Ce brouillard singulier,
par sa nature sèche & chaude , fut ac-
compagné à Clifton de fièvres intermit-
tentes épidémiques ; mais il ne parut
pas faire la plus légère impression sur
les bestiaux.

On observe encore , à l'époque des
équinoxes du printemps & de l'automne,
que le soir , & le plus souvent le matin ,
il s'élève dans les prairies & sur le
bord des rivières , des brouillards blancs
& épais qui ne montent qu'à peu de
distance de la terre , & que les rayons
du soleil dissipent très-promptement. Je
n'ai pas remarqué que ces brouillards
exhalassent une mauvaise odeur , & il
est de fait que les bestiaux qui paî-
sent l'herbe qui en est humectée , n'en
sont pas incommodés. A la vérité on a
l'attention de ne les mener au pacage
qu'après le lever du soleil ; mais les che-
vaux qui couchent dans les prairies
pendant les trois quarts de l'année , &
les bestiaux qu'on y laisse de même , n'en
souffrent pas davantage ; au contraire, ils
se portent infiniment mieux , & engrais-

sont promptement quand on les met ainsi au verd. Les moutons ne parquent pas : ils sont ici d'une grandeur médiocre ; mais à quelques lieues de là, dans l'Anjou, ils sont très-beaux.

Le sol de Clifson est très-propre à la végétation, qui y est très-florissante. Toutes les espèces de plantes potagères y sont cultivées avec succès ; on y trouve avec abondance toutes les plantes médicinales ; & l'on voit croître dans les jardins tous les arbres fruitiers ou d'agrément, à l'exception du châtaignier qui n'y vient pas bien (a).

(a) On rencontre fréquemment dans les vallées, dans les haies, la *clandestine*, *lathraea*, LINNÉE, le colchique, *colchicum commune*, C. B. Dans les prés bas & argileux, toutes les espèces d'orchys, le *gallium* à fleurs blanches & jaunes. Dans les genêts, on voit l'orobanche, *orobanche major caryophyllum olens* ; sur le bord des rivières & des ruisseaux, l'œnanthe *œnanthe aquatica*, Wepfer, dont les vétérinaires emploient avec succès les racines écrasées pour consumer les fics & autres excroissances des bestiaux : ils l'appellent *panseire* : les *salicaires*, les *lisy-machies*, les *gratioles*, les *digitales*, les eupatoires à feuilles de chanvre, se trouvent dans les mêmes endroits ; le *cyperus* ou *fouchet*, dont la racine est si aromatique, toutes les espèces de menthe, le calamenthe, l'origan, le pouliot, sont des plantes qui ne sont pas rares. Dans les prairies, dans les haies,

Il y avoit autrefois beaucoup de forêts dans les environs de Clifson. Dans la partie du nord & du nord-ouest, elles ont été détruites, & remplacées par des vignes qui sont le principal objet de culture.

Le vin blanc, le seul qu'on y recueille, est de médiocre qualité, d'une faveur acide & tartareuse; on s'en sert principalement pour la fabrication des eaux-de-vie, qui sont très-bonnes, & qui sont le principal objet du commerce avec l'étranger. Ces eaux-de-vie sont enlevées presque toutes pour le nord.

On cultive peu de grains aux environs de la ville, si ce n'est dans les cantons de l'ouest & du sud, & l'on sème

dans les lieux humides, dans les terres en jachère, on voit naître une grande quantité de brunelle, la bugle, la brione, le conyse, la benoite, l'ulmaire, les *sedum*, &c.; tous les capillaires, ainsi que les lauréoles, viennent dans les haies & dans les lieux ombragés, ainsi que les *nasturtium*; les *sisymbrium*, l'eruca, la valériane, la véronique, l'espèce de bruyère appelée *eryca major scoparia foliis deciduis*, le *caltha arvensis*, sont des plantes très-communes dans les chemins, dans les champs & dans les vignes. Les mares & les fossés qui ne tarissent pas, les petits étangs qui sont dans nos environs, donnent beaucoup de mairé ou châtaine d'eau, *tribuloides*.

beaucoup plus de seigle que de froment. Les maladies les plus ordinaires aux subftances céréales , font le *charbon* pour le froment , & l'*ergot* pour le seigle. On attribue la première aux brumes & aux brouillards , & l'on croit que l'*ergot* eft occasionné par les pluies pendant la floraison. Selon MM. *Tillet* & *Duhamel* , ce dernier vice eft produit par la piqure de la chenille , qui fait dégénérer les grains piqués en une efèce de gale. En 1771, j'ai vu des fièvres malignes , des flux dyffentériques , des tremblemens , des vertiges , qui paroiffoient occasionnés par la grande quantité d'*ergot* qui fe trouvoit dans les seigles de l'année précédente. Le bled n'eft pas la feule femence céréale que l'on cultive : on sème de l'orge , des avoines , & un peu de farrasin , qui ne fert ici que pour engraiſſer les volailles & les cochons. Le lin eft une plante qui vient très-bien dans les vallées , dans les terres humides & légères , & dont les agriculteurs ne négligent pas de tirer parti.

En général , on peut dire que dans les paroiffes de campagne , dont les grains font la principale production , le laboureur entend très-bien la culture , & que les terres y font d'une très-grande va-

leur. Les grands propriétaires de terres de Poitou ont souvent recours à ces hommes instruits par l'expérience ; & ils les attirent sur leurs métairies , parce qu'ils ont la certitude d'en voir bientôt augmenter considérablement le revenu.

Les bestiaux sont sains & vigoureux. Les bœufs servent au labour, & les chevaux aux charrois & aux transports. Mais malgré la bonne qualité des bestiaux & la nature excellente des fourrages dont ils sont nourris, il ne laisse pas que d'en périr. Cette mortalité doit plutôt être attribuée à la manière dont ils sont gouvernés, qu'à la nature de leurs maladies.

Celle qui est la plus commune , est désignée dans le pays sous le nom de *crud*. C'est une espèce d'indigestion , accompagnée de vives tranchées, de coliques venteuses, de météorisme , &c. qui est occasionnée par les choux , les navets, les herbes grasses aquatiques , qu'on donne imprudemment & en trop grande abondance aux animaux, lorsqu'elles sont encore humectées par la rosée , par la pluie , ou couvertes de gelée blanche. Les bestiaux y sont surtout exposés , lorsqu'au sortir de l'hiver on les fait passer de l'usage des fourrages

secs, à celui d'une nourriture fraîche, succulente & venteuse. Les moyens les plus propres à combattre cette maladie, sont la thériaque & la saumure chaude.

J'ai vu quelquefois des bestiaux atteints d'une espèce de fièvre maligne, dont la marche étoit entièrement rapide: ils périssoient en deux ou trois jours, & la putréfaction s'en emparoit promptement. Mais ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est qu'il survenoit à la plupart une ou deux pustules phlegmoneuses à la peau, qui m'ont paru être de véritables anthrax, ou charbon malin (a).

(a) Les *Maiges*, qui sont les vétérinaires du pays, appellent cette maladie la *peste*. Leur méthode curative est souverainement absurde; j'en ai vu qui commençoient par suspendre des crapauds desséchés dans plusieurs endroits de l'étable. Ils donnent aux animaux certains breuvages dont j'ignore la composition, mais dont la thériaque & des drogues aromatiques sont ordinairement la base. Ils introduisent dans la tumeur (lorsqu'il y en a) un morceau de racine d'ellébore ou autre racine irritante & caustique, pour donner, disent-ils, du vent, (& ce n'est pas ce qu'ils font de plus mal.) Enfin, quand l'animal meurt, ce qui arrive le plus souvent, ils le font enterrer assez superficiellement dans l'étable même où restent les autres bestiaux ma-

Je n'ai trouvé aucune observation particulière à faire sur les différentes espèces du règne animal que l'on trouve à Clifton, si ce n'est que l'on y voit quelquefois des loups, quoiqu'il n'y ait pas de forêts, & que les chiens y sont fort sujets à la rage. Il ne se passe pas d'année sans que quelques-uns en soient attaqués, ce qui occasionne souvent du désastre, soit parmi les hommes, soit dans les bestiaux. Les personnes mordues ne prennent ordinairement pas d'autre précaution, que celle d'aller une fois seulement se baigner à la mer; aussi n'est-il pas rare de voir des victimes de cette cruelle maladie.

Le commerce de ce pays consiste en vins, eaux-de-vie, bestiaux, fil de lin, & en coutil, toiles, serges & gros draps qui se fabriquent dans les environs. A proprement parler, il n'y a pas de manufacture dans la ville, car on ne peut guère qualifier de ce nom une fabrique d'indiennes, établie depuis quatre à cinq ans, par deux ouvriers Suisses; mais à une demi-lieue de Clifton, dans

lades ou sains, afin (prétendent-ils) d'attirer tous le venin sur le cadavre, & d'en garantir les autres animaux.

la paroisse de Cugard, il y a deux établissemens considérables qui en tiennent lieu.

L'un est une fabrique de papiers & cartons, qui occupe tous les habitans d'un village nommé *Antier*, situé sur les bords de la Sèvre. On y fait des papiers de toute grandeur & qualité. Cette manufacture & quelques autres de même espèce, situées à peu de distance sur la même rive, forment une branche de commerce très-importante. Les ouvriers de ces papeteries sont pâles & maigres; ils ont communément les jambes oedématisées; les maladies dont ils sont le plus souvent affectés, sont les rhumatismes, les catarrhes, & plusieurs meurent phthisiques. Les femmes que l'on emploie au tirage du papier, & qui sont occupées journellement à le plier & à le nettoyer, sont sujettes à la suppression des règles, à la chlorose, & à la cachexie qui en est la suite.

L'autre établissement, situé dans la même paroisse de Cugard, à un quart de lieue de la ville, & sur la rive gauche de la Sèvre, est une forge ou fonderie de fer, qui devient de plus en plus considérable, étant aujourd'hui dirigée par un négociant très-riche. On s'occupe
dans

dans cette forge à refondre tous les débris de canons & autres ouvrages en fer, marqués à la fonderie de Nantes, ainsi que tous les rebuts appelés *carcas*, & les ferrailles que l'on recueille de toutes parts. On en fait du fer en baguettes cylindriques, qui sert pour les chevilles de navire, du fer plat & des pivots de moulin à sucre pour l'Amérique.

Les ouvriers de cette forge sont maigres, pâles, sujets aux affections inflammatoires, & particulièrement aux péripneumonies (a).

Dans la ville de Clisson, les tanneurs, les mégissiers, les chamoiseurs, qui sont en assez grand nombre, ne sont pas plus sujets aux maladies que les autres habitants, & on ne leur en connoît pas de particulière, ce qu'on peut attribuer à

(a) On m'a assuré qu'en creusant les fondemens de cette fonderie, on avoit trouvé de l'antimoine. Une personne, versée par état dans la chimie, m'a même dit avoir possédé, pendant quelque temps, un gros morceau de ce minéral qui lui avoit été donné par un maçon, employé à cet ouvrage. Ces indices m'ont paru peu probans pour un fait de cette nature, sur-tout quand j'ai vu qu'on ne trouve
à x environs de cette forge, qu'une roche granitique très-dure & quelques *silex*.

la pureté de l'air de la ville , & à l'aisance qui permet à ces ouvriers d'être bien vêtus , bien nourris , & sur-tout de faire usage du vin.

Les tisserands, qui habitent le fauxbourg de la Madeleine du Temple , & celui de Saint-Gilles, qui lui est contigu, ne sont pas aussi mal constitués & aussi souvent malades , que le sont ces mêmes ouvriers dans les autres pays , parce qu'au lieu d'avoir leur métier dans des caves , ils travaillent au rez-de-chauffée, & qu'ils ont tous des jardins élevés, où ils prennent l'air de temps en temps.

La ville de Clifton a encore l'avantage d'être peu exposée aux maladies épidémiques ; en effet, quoique l'on voie de temps en temps des épidémies dans les campagnes voisines , & particulièrement dans les cantons vignobles, ces maladies ne pénètrent presque jamais dans l'intérieur de la ville. Il est aisé d'en appercevoir la raison en comparant l'un & l'autre sol, & particulièrement en observant que Clifton est bâti sur la pente de deux collines, au milieu desquelles coule la rivière ; que par cette situation, l'air y est toujours agité & renouvelé , tandis que les eaux pluviales qui descendent avec rapidité, balayent les rues, & entraînent

toutes les immondices dans la rivière.

Les habitans de Clifson font en général d'un bon tempérament & d'une taille avantageuse. On y trouve beaucoup de vieillards de l'un & l'autre sexe, dont plusieurs font bien au-delà de quatre-vingts ans. Il y en auroit un plus grand nombre si l'ivrognerie, qui est un vice assez commun parmi les artisans, n'en moissonnoit pas une grande partie au milieu de leur carrière.

La nourriture ordinaire des gens aisés est le pain de froment, la viande de boucherie, le gibier, qui est abondant, & les légumes. Le pain de seigle & d'orge, le lard & le beurre sont les alimens ordinaires du bas peuple. Le vin blanc du pays est la boisson d'usage. Il n'y a que les plus pauvres qui boivent de l'eau ou du mauvais cidre, fait avec des cerises ou des pruneaux fermentés dans l'eau.

Les filles de la ville sont communément réglées entre quatorze & quinze ans, mais celles des villageois le sont beaucoup plus tard. J'ai vu souvent parmi ces dernières, des filles de dix-huit à vingt ans, qui ne l'étoient pas encore. Les femmes sont très-fécondes, & elles cessent d'être sujettes au flux périodique entre quarante-cinq & cinquante ans.

La seule maladie que l'on puisse caractériser d'endémique à ce pays, ce sont les affections scrophuleuses, qui se masquent sous différens symptômes, comme tumeurs glanduleuses au col & aux aisselles, ulcères en différentes parties, & particulièrement aux jambes, sous le nom de *loupes*, lippitudes, ophthalmies, maladies qui du reste paroissent attachées plus particulièrement à l'indigence & à la malpropreté des habitans de la dernière classe.

HÔPITAL DE CLISSON.

Cet hôpital est situé dans le faubourg Saint-Antoine, sur la rive droite de la Sèvre, au confluent de celle de la Moyne. Le logement des pauvres est composé de deux salles, l'une au rez-de-chaussée pour les femmes, & l'autre au premier pour les hommes. L'exposition de ces salles est au nord & au sud, & elles ont des croisées opposées. Chaque salle contient douze lits; on n'y reçoit point d'étrangers, d'incurables, ni de maladies contagieuses. Le service des malades est confié à quatre femmes, qui, sous le nom de sœurs, se vouent au service des malades, en se réservant le pouvoir de quit-

ter la maison à leur volonté, & en se soumettant aux ordres de l'administration. Ces sœurs sont secondées par quatre domestiques ; douze citoyens ecclésiastiques, nobles ou roturiers, & un receveur, forment le corps de l'administration. Les officiers de santé sont un médecin & un chirurgien. Quoique les revenus de l'hôpital ne soient pas considérables, les charités qu'il exerce ne se bornent pas aux soins qu'il donne aux pauvres dans l'hôpital ; les administrateurs font distribuer de plus chaque semaine aux indigens, trente boisseaux de seigle en pain. Voici l'origine & les progrès de ce petit hôpital.

En 1662, *Louis XIV* engagea, par un édit, tous les sujets à former dans chaque ville un bureau de charité. En 1688, les habitans de Clisson avoient déjà formé un établissement assez considérable. En 1687, au mois de janvier, *Jean Halouin*, sénéchal de Clisson, acheta de ses domaines une maison au faubourg Saint-Jacques, pour y établir un asyle pour les pauvres malades ; & en effet on commença dès-lors à meubler cette maison de lits en proportion des revenus dont jouissoit ce nouvel établissement.

Au mois de décembre de la même

année, sur la demande de la communauté de Clifton, le roi accorda des lettres-patentes pour l'érection d'un hôpital général en cette ville, qui furent enregistrées au parlement de Bretagne, le 27 mai 1693. Ces lettres-patentes accordent à cet hôpital des droits & privilèges très-étendus, & en règlent l'administration.

Il existoit dans le faubourg Saint-Antoine une communauté des frères Antonins, qui furent obligés de quitter leur maison vers l'année 1695. Les administrateurs de l'hôpital aperçurent dans cet endroit un lieu propre à seconder les vues qu'ils avoient d'augmenter leur établissement. Un bâtiment très-logeable pour les sœurs, deux grandes salles propres à placer des malades, des jardins vastes & bien cultivés, une grande église & une chapelle, tel étoit le terrain abandonné par les Antonins, dont Sa Majesté accorda la propriété à l'hôpital général, établi huit ans auparavant. En conséquence, les pauvres & les malades furent transportés dans cette nouvelle maison. Par succession de temps, les seigneurs de Clifton ajoutèrent aux biens modiques formant sa dotation primitive, des legs pieux, qui mirent les ad-

ministérateurs dans le cas d'y pouvoir établir les vingt-quatre lits qui servent aujourd'hui aux pauvres de cette ville & de ses faubourgs.

En général, le peuple a beaucoup de répugnance à se faire transporter à l'hôpital, & les lits ne sont souvent occupés que par des vieilles gens atteints de maladies incurables, ou par des malades plus jeunes, qu'on n'y conduit que lorsqu'ils sont sans ressource. Les maladies que l'on voit le plus communément dans cet hôpital, ainsi que dans la ville, sont la goutte & l'hydropisie, affections assez communes chez les ivrognes.

On pourroit cependant trouver quelques genres de maladie plus communs dans ce pays-ci que les autres; le premier est l'affection scrophuleuse dont nous avons parlé. Le second est la disposition vermineuse que nous rencontrons toujours dans les maladies du peuple. J'ai vu rendre, en trois ou quatre jours par le même sujet, jusqu'à cent cinquante lombricux très-grands. Il est très-commun que les malades atteints de maladies aiguës, en expulsent cinquante, soixante ou quatre-vingt en peu de jours. J'ai suivi plusieurs malades atteints des deux espèces de *tænia*; l'huile

de *Ricin* est le vermifuge qui m'a le mieux réussi. Un chirurgien très-instruit, qui a pratiqué ici pendant trente ans, m'a assuré que cette complication vermineuse, qui domine dans toutes les maladies, n'étoit devenue dominante que depuis une épidémie dyssentérique qui ravagea ce pays en 1765. Le troisième genre de maladie est un ulcère phagédénique incurable, auquel on donne vulgairement le nom de *loup*. Cette maladie chronique règne dans toutes les classes d'habitans, mais elle est, ainsi que les deux autres, beaucoup plus répandue sur les gens du peuple, & par conséquent sur ceux qui sont dans le cas d'avoir recours à l'hôpital.

L'observation la plus remarquable que j'aie faite à l'hôpital de Clisson, a pour objet la guérison d'un tétanos idiopathique universel. Je ne la rapporterai pas, parce qu'elle est déjà décrite dans le Journal de médecine (a); il suffira seulement de rappeler ici que ce tétanos étoit caractérisé par tous les symptômes les plus graves, & qu'après avoir essayé les bains, les délayans, les minoratifs

(a) Voyez le Journal de médecine, cahier de septembre 1774, tom xlij, pag. 222.

plus ou moins aiguës sans en obtenir aucun avantage, j'eus recours aux frictions mercurielles, qui eurent un succès complet & décisif.

OBSERVATIONS

SUR LE TÉTANOS;

Par M. RAMEL, ancien médecin de l'hôpital d'Aubagne.

PREMIERE OBSERVATION.

En 1784, le nommé *Antoine Burle*, cultivateur, âgé de vingt ans, d'une habitude de corps grêle, d'un tempérament fort & vigoureux, fut attaqué d'une fièvre putride rémittente. La saignée, les délayans & quelques purgations eurent bientôt rétabli sa santé. Entré en convalescence, ce jeune homme se livra en même temps à plusieurs excès dans la boisson du vin & des liqueurs, à un travail de corps très-fatigant, & à des excès d'un genre encore plus énervant. Il fut saisi quelques mois après d'un tétanos, & fut confié à mes soins. Dans les premiers momens où je le vis, je le trouvai couché horizontalement dans son

lit, & roide comme un bâton. La mâchoire inférieure étoit comme collée contre la supérieure, & la déglutition se faisoit très-difficilement. Lorsque ce malade vouloit boire, il sentoît dans son gosier un mouvement douloureux, convulsif & comme suffoquant. Il suoit beaucoup; il avoit le visage coloré, les yeux étincelans, le pouls dur, tendu & fréquent; on lui avoit déjà tiré deux fois du sang. Je le fis saigner deux autres fois. A la place des bains, qu'il ne fut pas possible de lui administrer, je fis faire à chaque instant, pour ainsi dire, des applications & des fomentations avec des linges trempés dans des décoctions émollientes, sur l'épine du dos, & je me bornai pour les remèdes internes, à l'eau de poulet, aux émulsions, aux anodins & aux tempérans. On versoit sans cesse dans la bouche, à l'aide d'un biberon, quelque-une de ces boissons émollientes & anti-phlogistiques; on y joignoit de plus chaque jour plusieurs lavemens émolliens dans l'intention d'adoucir & de lubrifier le canal intestinal.

Le huitième jour, l'érétisme commença à diminuer sensiblement, & les nerfs parurent avoir moins de roideur & de tension. La déglutition devint plus

facile, le sommeil reparut, la mâchoire s'ouvrit avec plus d'aisance, & la progression en mieux fut ensuite très-rapide jusqu'à la parfaite guérison.

Ce tétanos reconnoissant pour cause, des veilles, l'abus des liqueurs spiritueuses, un travail excessif & un grand épuisement, en un mot, toutes les causes qui peuvent donner lieu à l'éretéisme du genre nerveux, & à l'*ataxie* des esprits animaux, on ne doit pas être étonné qu'il ait cédé aux saignées, aux émolliens & aux calmans.

II^e. · O B S E R V A T I O N .

Quelques mois après, un autre cultivateur, âgé d'environ vingt - cinq ans, d'une habitude de corps grêle, & d'un tempérament bilieux & sanguin, fut attaqué du tétanos : il étoit roide, il avoit la mâchoire ferrée, mais ce serrement étoit moins fort que chez le malade précédent, puisqu'il pouvoit boire avec plus de facilité & même sans douleur. Cet homme fut traité par d'autres que par moi ; mais d'après la méthode que j'avois employée sur le malade dont je viens de parler. Il fut saigné plusieurs fois ; il prit beaucoup de

lavemens ; il but des tisanes émollientes & anti-phlogistiques ; au lieu de lui faire des fomentations & des applications émollientes , on l'étendit sur des claies , sous lesquelles on plaça des baignoires remplies de décoctions émollientes très-chaudes , pour qu'il en reçût la vapeur sur l'épine du dos. Malgré tous ces soins , il succomba sous peu de jours.

Ce tétanos reconnoissoit pour cause la suppression subite de la transpiration , qui avoit été produite par l'action de l'eau froide sur l'estomac. Cet homme , étant tout en nage & en sueur , se mit à boire de l'eau très-fraîche pour éteindre sa soif & se désaltérer. Dès l'instant , il fut saisi d'un froid intérieur , & ce fut le jour suivant que le serrement de la mâchoire & les autres symptômes caractéristiques du tétanos , commencèrent à se manifester.

La cause de ce tétanos , si différente de celle qui avoit donné naissance au précédent , ne devoit-elle pas exiger une différence dans le traitement ? N'est-il pas permis de penser que les diaphorétiques associés aux délayans & à l'opium , auroient été des remèdes beaucoup plus convenables dans cette circonstance ?



III^e. O B S E R V A T I O N.

Dans le mois de mai de l'année 1786, le nommé *Jean-Saume*, matelot de la Ciotat, âgé de cinquante ans, d'une habitude de corps replete, d'un tempérament sanguin, & de la plus forte constitution, ayant été arrêté & visité par les employés des fermes, qui trouvèrent dans ses hardes quelques petits morceaux de tabac prohibé, fut saisi de frayeur, & la crainte opéra tellement sur son esprit, qu'au bout de quelques jours les jambes commencèrent à se roidir, & qu'en peu de temps il fut hors d'état de s'en servir. Bientôt cette roideur se communiqua à tout le tronc & aux extrémités supérieures, & le *strismus* ne tarda pas à s'établir.

Ayant reconnu que ce tétanos étoit dû à un vive affection de l'ame, je mis d'abord tout en œuvre pour calmer & rassurer l'imagination effrayée du malade; je le fis ensuite saigner plusieurs fois, parce qu'il étoit pléthorique. Le poulx étoit fébrile, il y avoit des sueurs abondantes & beaucoup d'insomnie.

J'observai chez cet homme un symptôme que je n'avois pas eu lieu de voir

dans les deux précédens ; c'étoit un mouvement convulsif qui affectoit particulièrement le bas-ventre , & qui reprenoit tous les jours d'une manière périodique & régulière , pendant une demi-heure à-peu-près. Dans le temps de cette faccade convulsive , on apercevoit un mouvement ondulatoire , & comme vermiculaire , vif & ferré , qui se faisoit de bas en haut dans la région du bas-ventre , c'est-à-dire , que l'on distinguoit très-facilement un mouvement anti-péristaltique. Pendant cette agitation convulsive , la face se coloroit plus vivement , le malade devenoit quelquefois livide , sans perdre néanmoins connoissance ; les extrémités inférieures & supérieures , & toute la machine , paroissoient participer , par de légers mouvemens involontaires , mais bien circonscrits à ce mouvement extraordinaire , dont le siège étoit particulièrement placé dans le canal alimentaire ; la rougeur & la lividité du visage pendant la durée de ces mouvemens convulsifs , furent les symptômes qui m'engagèrent à insister sur la saignée : ce qu'il est important de remarquer , c'est que dans les premières comme dans les dernières , le sang tiré de la veine ne donna pas une seule goutte de séro-

sité, même après plusieurs heures de séjour dans les poëlettes.

Après avoir inutilement employé les délayans, les émulsions, les anti-spasmodiques & les calmans, tels que la feuille d'oranger & le sel sédatif, j'eus recours aux lumières d'un de mes confrères très-éclairé, & le résultat de notre consultation, fut qu'il falloit employer les anti-spasmodiques les plus énergiques; en conséquence je fis usage du musc, du camphre, de la teinture de castor & de celle de succin : l'opium fut donné à haute dose; mais aucun de ces remèdes ne soulagea le malade. Le pouls étoit légèrement fébrile; & lors des saccades convulsives, il se déprimoit & offroit quelques intermittences. Cet homme mourut le dixième jour, dans un de ces mouvemens convulsifs.

IV^e. O B S E R V A T I O N.

Le nommé *Jean Dejan*, âgé de 60 ans, ancien porte-faix de la Ciotat, d'un tempérament bilieux, fut conduit à l'hôpital: il sembloit, disoit-il, qu'on le tiroit fortement en avant; il avoit la tête & la poitrine recourbées sur le bas-ventre, & un *strismus* assez léger. Je reconnus l'em-

prosthotos. Ce malade éprouvoit des douleurs excessives dans les épaules & dans les cuisses, sur-tout quand on appliquoit la main à ces endroits; & toutes les parties de son corps étoient si sensibles, que le drap du lit & le moindre contact, lui faisoient jeter les hauts cris. La saison étoit froide, & la maladie paroissoit avoir pour cause la suppression de la transpiration. Cet homme s'étant exposé à l'air froid, étant fort échauffé par le travail, il ne fut pas possible de lui administrer aucun remède; il resta froid & glacé pendant le peu de jours que dura sa maladie, à laquelle il succomba le cinquième. Pendant la durée de cette maladie, le pouls parut toujours assez naturel.

V^e. O B S E R V A T I O N.

La femme d'un pêcheur, âgée de trente-six ans, d'une habitude de corps grêle, éprouvoit depuis six mois de vives secousses, tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt de l'un des côtés, tantôt de l'autre. Les secousses spasmodiques, quoiqu'instantanées, avoient été si fortes dans certaines occasions, qu'elle en avoit été terrassée. Les jours où ces secousses

étoient plus fortes & plus répétées, elle éprouvoit un léger resserrement des mâchoires; les règles étoient supprimées depuis deux mois, & il y avoit de l'insomnie. Cette maladie, sans présenter les symptômes caractéristiques du tétanos, me parut avoir quelque analogie avec lui, par les tiraillemens spasmodiques momentanés, & par le serrement convulsif des mâchoires. Cette femme étant venue à l'hôpital pour me consulter, je lui conseillai de prendre des bains & de les continuer long-temps, & je lui prescrivis les anti-spasmodiques unis aux délayans & aux calmans. Ces moyens furent essayés, mais ne furent pas continués comme ils auroient dû l'être. Le bain rappela un jour l'évacuation périodique, qui se supprima aussitôt que la malade fut sortie de l'eau. Quelques mois après, cette femme tomba dans la démence, où elle est restée plongée sans qu'on se soit occupé du soin de la faire traiter.

VI^e. OBSERVATION.

Un homme âgé de soixante ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, but, étant en sueur, plusieurs verres d'une eau très-

froide. Le jour suivant, il ressentit un froid intérieur, & bientôt le *strisimus* & la froideur de tout le corps annoncèrent l'invasion du tétanos. On combattit d'abord cette maladie par les saignées, les diaphorétiques & par l'opium, que l'on donna à forte dose. La déglutition étant devenue absolument impossible, tant le serrement des mâchoires étoit fort, on donna l'opium en lavemens, en mettant dans chacun d'eux vingt grains de cette substance; mais, malgré le fréquent usage des calmans, le malade n'eut pas le plus léger sommeil: ces remèdes parurent produire quelque rémission, soit dans le *strismus*, soit dans les autres symptômes; mais ce calme ne fut pas de longue durée, & le malade mourut le vingt-quatrième jour.

VII^e. O B S E R V A T I O N.

Le 12 décembre de l'année dernière, la femme d'un scieur de bois, qui alloit un enfant âgé de six mois, fut trouvée dans son lit dans un état fort analogue au tétanos; elle avoit le *strismus*, & toutes les parties de son corps étoient roides & immobiles; à l'exception des extrémités supérieures, qui avoient con-

servé la liberté du mouvement. Le poulx étoit élevé, & le visage assez coloré. Ayant découvert, par les questions que je fis à cette femme, que sa maladie étoit produite par une transpiration subitement arrêtée, je lui ordonnai de légers diaphorétiques associés aux émolliens, & une potion dans laquelle l'opium jouoit le principal rôle. Je lui conseillai en outre de ne plus allaiter son enfant, de crainte qu'il ne fût incommodé par l'effet des médicamens qu'elle prenoit; & pour entretenir l'écoulement du lait, je substituai un petit chien à l'enfant. Les sueurs ne tardèrent pas à s'établir, au grand soulagement de la malade. On les soutint en persévérant dans l'usage des moyens qui les avoient procurées. Au bout de huit jours, cette femme fut en état de reprendre son enfant, mais le *strismus* ne se dissipa entièrement qu'au bout d'un mois.

VIII^e. OBSERVATION.

Dans le mois de février dernier, un cordonnier s'étant exposé imprudemment à l'air extérieur dans un moment où il étoit couvert de sueur, fut promptement saisi de serrement des mâchoires & d'une roideur dans le tronc. Les

extrémités supérieures & inférieures n'étoient que peu gênées dans leur mouvement. Il y avoit de la fièvre & de l'insomnie. Je fis saigner deux fois cet homme du bras ; je lui ordonnai des lavemens émolliens , une tisane faite avec l'*althæa* , le *nymphæa* & le *scordium*. Il prenoit toutes les demi-heures une cuillerée de potion , dans laquelle il y avoit deux grains d'opium. Le cinquième jour les sueurs parurent ; le malade éprouva des envies de dormir qui n'eurent pas d'effet. Le sixième jour il dormit , les sueurs furent plus abondantes : je modérai alors l'usage de l'opium. Le huitième jour , il fut beaucoup mieux , mais le *strismus* ne se dissipoit pas entièrement ; le malade éprouvoit d'ailleurs une stupeur & un engourdissement dans les muscles qui servent à mouvoir la tête. Ayant inutilement fait plusieurs fomentations résolutives sur ces parties , je fis faire quelques frictions mercurielles aux cuisses , dans l'intention de résoudre les humeurs dont la stagnation produisoit l'engorgement & la stupeur des muscles du col : ce secours ne trompa pas mon attente. Au bout de quelques jours , le malade éprouva une excrétion de salive plus abondante ou'à l'ordinaire ; & à

compter de ce moment, il fut promptement rétabli.

Il résulte de ces observations sur le tétanos, 1°. que la suppression subite de la transpiration est, dans ces contrées, une des causes les plus ordinaires du tétanos; 2°. que les légers diaphorétiques associés aux émolliens, & sur-tout à l'opium, sont, dans ces circonstances, des moyens curatifs bien puissans; 3°. que les frictions mercurielles peuvent concourir à faire cesser le *strismus*, qui subsiste encore après la disparition des symptômes les plus graves.

R É F L E X I O N S.

L'art d'observer tient à une curiosité vive, & à la sagacité d'un jugement sûr qui fait analyser & classer les objets suivant leur véritable valeur. Les passions, la paresse & les préjugés nous détournent de l'observation, mais nous y sommes rappelés par la campagne & par la solitude. Les climats où la nature est plus riche, plus féconde, ou plus variée dans ses productions, réveillent dans les hommes les plus indifférens le goût de l'observation; & pour éprouver ce sentiment, il n'est pas nécessaire d'aller dans

un autre hémisphère. Qui peut parcourir les Vosges sans réfléchir sur la formation des mines ? qui peut gravir sur les Alpes sans porter envie aux disciples des *Jussieu* & des *Linnée*, pour lesquels la nature étale en ces lieux le spectacle le plus brillant ? Les eaux thermales des Pyrénées & des montagnes d'Auvergne, donnent occasion de songer au foyer qui entretient la chaleur considérable de ces sources minérales. Les asbestes, la pierre-ponce, les basaltes, & les autres traces subsistantes des volcans que l'on trouve sur ces montagnes, nous donnent l'idée d'un feu plus actif & plus puissant, dont il subsiste peut-être encore aujourd'hui quelque reste. Enfin, sans sortir de la France, la salinière de Touraine, les carrières immenses d'ardoise que l'on trouve en Anjou, les mines de charbon de terre du Hainault, sont encore des monumens qui font naître dans l'esprit des voyageurs les moins instruits, l'idée des révolutions que la terre a éprouvées, & qui sont propres, par l'attention qu'ils excitent, à faire sentir le prix & l'agrément de l'observation.

La Bretagne, par la nature & les formes variées du roc qui en fait la base, & par le voisinage de la mer, offre par-

tout de quoi fixer l'attention du philosophe & du naturaliste ; mais dans les environs de Nantes , les rivières , les canaux & la végétation la plus riche & la plus féconde , se réunissent pour rendre le tableau encore plus intéressant.

Que la roche vitrescible qui est le sol de la Bretagne , ait été formée par le feu , qu'on reconnoisse dans sa nature , dans sa forme & dans ses fentes , les traces du refroidissement successif du globe , plutôt que celle du sédiment des eaux dans leur retraite , ce sont des propositions dont on peut voir la preuve dans les considérations de M. *de Buffon* sur les époques de la nature. Mais en comparant les différens états dans lesquels se trouve cette roche ; en considérant les parties micacées qui y brillent , la friabilité dont elle jouit dans plusieurs endroits ; enfin l'espèce de décomposition qu'elle subit par l'action de l'air & du temps pour arriver dans l'état de *chample* , on observe bien sensiblement quelques points de la gradation par laquelle le *silex* perd sa nature , & devient une autre terre. C'est ainsi que , par le travail du temps & l'action combinée des élémens , la pierre vitreuse change absolument , & qu'elle finit peut-être par re-

prendre le caractère ductile & argileux qui étoit sa forme primitive.

On suit avec bien de l'intérêt M. *Du Boueix* dans les différens détails physiques & météorologiques, parce qu'il joint au talent de bien voir, l'art de savoir peindre les objets qu'il veut décrire.

On reconnoît dans les articles qui tiennent de plus près à l'économie animale, l'esprit que M. *Du Boueix* a déjà fait connoître dans un grand nombre d'observations qu'il a insérées dans le Journal de médecine.

M. *Du Boueix*, en parlant du charbon & du blé ergoté, cite MM. *Tillet* & *Du Hamel*, qui sont les premiers qui aient dissipé l'obscurité qui régnoit sur la nature & sur les causes de ces maladies.

Il est très-vrai que l'on a attribué la cause du charbon, ou noir du blé, aux brouillards, mais cette cause est bien éloignée d'être prouvée. Ce qui paroît de plus certain, c'est que ce vice est très-contagieux, qu'il se propage par les semences, & que du blé bien choisi & bien chaulé, n'est jamais attaqué de charbon, même lorsqu'il est exposé à la plus grande humidité.

L'aitiologie de la production de l'ergot
est

est peut-être plus fondée, quoiqu'elle ne soit pas non plus une démonstration. M. *Tillet* a trouvé des vers dans cette excroissance singulière, non-seulement dans le blé, mais dans l'orge, & dans une espèce de gramen qui est exposé à cette maladie. Les assertions de M. *Du Bouëix*, sur les effets que produit dans l'économie animale la farine du blé ergoté, sont d'accord avec celles de plusieurs médecins. On sait que M. *Salerne* attribuoit la gangrène sèche, si commune & si funeste pour les habitans de la Sologne, à l'usage qu'ils font de la farine du seigle ergoté, & que cette opinion avoit été déjà défendue par *Perrault*, *Dodart* & *Langius*; d'autres ont cru que ces craintes étoient illusoires; celui qui a le plus combattu le sentiment du danger du blé ergoté, est M. *Model*. Après avoir fait des expériences sur les animaux, ce chimiste a poussé le courage jusqu'à en faire sur lui-même, & a mangé, sans en être incommodé, du pain dans lequel il avoit fait entrer de la farine de blé ergoté. Mais quelque confiance que l'on doive avoir en ces expériences, elles ne sont pas en état de détruire les faits observés par M. *Du Bouëix*, & par ceux qui, avant lui, ont établi que la farine de

blé ergoté ne pouvoit faire qu'un pain pernicieux. Peut-être la vérité existe-t-elle dans un point également éloigné des assertions de M. *Model* & de celle de M. *Salerne*, & sans croire que le blé ergoté soit aussi nuisible que celui-ci l'a prétendu, on est fondé à le regarder comme beaucoup plus dangereux que ne l'a pensé M. *Model*. Ce physicien, en effet, n'a pas nié que la farine du blé ergoté ne produisît un sentiment d'âcreté très-sensible sur la gorge: & on pourroit présumer que s'il n'en a pas été incommodé, c'est qu'il n'en a pas mangé en assez grande quantité. Quant aux expériences qu'il a faites sur les animaux, on peut lui opposer celles qu'ont faites MM. *Salerne*, *Read*, & M. l'abbé *Tessier*, dont les résultats sont absolument contraires aux siens (a).

Suivant M. *Du Boucix*, les scrophules sont une maladie assez commune à Clifson, parmi le bas-peuple: cette observation, que nous avons déjà vu répéter bien des fois dans nos différentes topographies, nous prouve que cette maladie dépend bien moins de l'action de l'air &

(a) Mémoire de la Société royale de médecine, tom. ij, pag. 587.

des eaux, que de la dégénérescence qui s'opère dans les liqueurs & dans la texture des solides, par l'effet de la mauvaise nourriture & de la mal-propreté. Cette dégénérescence produit d'abord un défaut de constitution, qui, devenant plus fort d'âge en âge, engendre par succession la disposition scrophuleuse. Dans les premiers temps, les malades sont exposés à avoir la complication scrophuleuse dans leurs maladies, sans présenter les signes extérieurs des écrouelles. En attribuant les maux d'yeux, les catarrhes rebelles, les dartres à cette complication, M. *Du Boueix* est de l'avis de *Cullen*, & de plusieurs autres médecins. Il y a lieu de présumer même, que l'influence de la constitution scrophuleuse est encore plus étendue, & que c'est elle qui, souvent, donne un caractère fâcheux à des maladies aiguës, qui, malgré toutes les ressources de l'art de guérir, trompent les médecins au moment où ils s'y attendent le moins.

Le peu de détail, dans lequel M. *Du Boueix* est entré sur la disposition vermineuse & sur l'ulcère des jambes, ne permet pas de prononcer sur leur nature : il y a lieu de présumer cependant que cet ulcère phagédénique, qui est pro-

pre à certaines familles, & qui passe de père en fils, tient beaucoup à la disposition scrophuleuse.

L'observation importante que M. *Du Bouëix* a faite autrefois dans son hôpital, en guérissant un malade attaqué de tétanos par le moyen des frictions mercurielles, & les six observations de M. *Ramel*, qui présentent des tétanos de différente espèce, traités par des moyens différens, nous ont paru d'autant plus dignes d'être présentées ensemble, qu'elles nous fournissent l'occasion d'ajouter quelques réflexions aux remarques que nous avons faites l'année dernière sur cette maladie.

Dans le précis que nous avons présenté alors, nous avons pour objet de faire un parallèle de l'opinion des anciens & des modernes, sur les causes & le traitement de cette maladie, & de désigner ce qu'il y avoit encore à désirer sur ces questions importantes. En indiquant ce que les médecins anciens & modernes avoient dit, nous avons particulièrement fait usage de l'instruction publiée par la Société royale de médecine sur cette maladie, à la réquisition du ministre de la marine ; mais nous avons fait sentir que c'étoit à l'expérience à

qui il appartenoit de compléter ces recherches, sur-tout dans les pays où ces maladies sont aussi communes, qu'elles sont rares dans nos contrées.

Pendant que nous écrivions ces réflexions, le Cercle des Philadelphes de Saint-Domingue recueilloit des observations sur les causes & le traitement du tétanos : il nous a paru important de comparer leurs résultats avec nos assertions.

Nous avons établi, d'après les médecins anciens & modernes, que si la piqûre & l'irritation des nerfs peuvent quelquefois donner naissance au tétanos, la cause qui lui donnoit le plus souvent origine, résidoit dans l'atmosphère (a) :

(a) S'il existe une différence si frappante entre les suites des plaies ou des blessures dans l'Inde & dans l'Amérique, & les suites des mêmes accidens en Europe, il faut qu'il y ait dans ces contrées éloignées, une cause générale qui rende les effets des plaies & des blessures infiniment plus dangereux qu'ils ne le sont en Europe. Or tous ceux qui se sont occupés du tétanos, conviennent que cette cause générale est l'air froid & humide qui souffle dans ces contrées le matin & pendant la nuit, & dont l'impression est d'autant plus vive, qu'elle fait le plus grand con-

les observations du Cercle des Philadelphes confirment cette manière de voir. Les variations de l'air, y est-il dit, sont plus rapides en Amérique qu'en Europe, & l'impression du froid y est si vive, que les Européens naturalisés, & les Américains même, ont peine à la supporter; c'est-là la raison pour laquelle les blessures les plus légères produisent le tétanos dans ce climat (a). L'action de

traite avec la chaleur extrême qu'on éprouve dans le milieu de la journée. *Remarques sur le tétanos, à la fin du n°. 4 des observations des hôpitaux civils, pour l'année 1787.*

(a) Les blessures, même les plus légères, sont, suivant MM. les médecins & les chirurgiens du Cap, la première des choses disposantes au tétanos; & dans les observations qu'ils rapportent, on voit qu'un petit abcès au pied, une chute, un coup de pied de cheval peu alarmant en apparence, une blessure très-légère à la main, une contusion à peine sensible, ont donné naissance aux tétanos les plus graves. Voyez les cinquième & sixième observations de M. Saint-Bris, chirurgien. La troisième, de M. Vantage, chirurgien. La onzième & la treizième de M. Arthaud, médecin. *Dissertation & observations sur le tétanos, publiées par le Cercle des Philadelphes au Cap-François.*

l'air froid sur les corps est d'autant plus sensible, qu'ils auront été plus disposés à la ressentir. Aussi les ouvriers qui sont exposés à éprouver des sueurs habituelles, les femmes en couche & les enfans nouveau-nés, plus sensibles à l'action de l'atmosphère, sont-ils les sujets le plus fréquemment attaqués du tétanos (a).

En cherchant à fixer nos idées sur les moyens les plus propres à guérir les différens spasmes compris sous le nom de

(a) Le spasme est plus commun dans les temps pluvieux que dans les temps secs, & surtout dans les mois de septembre & octobre, où le chaud & le froid se succèdent subitement. Il survient également en été, pendant les pluies d'orage, lorsque l'alternative des vents de nord-est & de sud, font quelquefois varier la température de plusieurs degrés dans le même instant, les pêcheurs, les boulangers, les nègres fuciers, les arroseurs, les chasseurs, les tailleurs de haie, y sont très-exposés. *Dissertation, pag. 9.*

Il y a trois observations frappantes sur des nourrices, qui ayant été saisies de froid au moment où elles étoient en sueur, ont été ensuite promptement frappées du tétanos : une de ces observations est de M. de Saint-Bris, & les deux autres de M. Arthaud. *Ibid.*

tétanos, nous avons nommé la saignée, les bains, l'application des émolliens, les antispasmodiques, les fomentations huileuses, les calmans & les frictions mercurielles (a).

Les résultats de l'expérience de MM. les médecins & chirurgiens de Saint-Domingue, viennent à l'appui de la manière dont nous avons classé & jugé ces différens moyens de guérir. En effet, il résulte de leurs observations, 1°. que la saignée n'est pas le plus souvent nécessaire, mais qu'il est des cas où elle est un remède indispensable; 2°. que les bains sont des moyens auxiliaires presque toujours avantageux, & qui ne nuisent que lorsqu'on n'a pas l'art de les administrer; 3°. que les applications émollientes ne sont jamais à redouter; 4°. qu'il est des espèces de *tétanos* dans lesquels les purgatifs sont employés avec beaucoup de succès (b); 5°. que les

(a) Voyez le n°. 4 des observations des hôpitaux civils, pour l'année 1787.

(b) Ces cas sont principalement ceux des *tétanos* qui surviennent dans les fièvres. M. *Saint-Br's* a donné plusieurs observations qui le prouvent, & l'on trouve encore cette assertion confirmée par quelques-unes des observations de M. *Arthaud*. Voyez la Dissertation déjà citée.

fomentations huileuses ont été dans plusieurs cas très-utiles ; 6°. que parmi tous les antispasmodiques, le camphre est le plus efficace ; 7°. que l'opium a des propriétés supérieures à celles des autres anti-spasmodiques ; 8°. que les frictions mercurielles ont guéri plusieurs malades auxquels on avoit en vain administré tous les autres secours.

De tous ces remèdes, ceux qui ont été employés avec le plus de succès à Saint-Domingue, sont, à ce qu'il paroît, les narcotiques & les frictions mercurielles ; & cette dernière conséquence est tout-à-fait digne de fixer l'attention. En effet, quand on se rappelle que *Bontius*, *Chalmers*, *Lind*, *Hillary*, *de Haen*, & MM. *de la Borde* & *Bajon*, ont publié des faits qui attestent l'efficacité de l'opium dans cette maladie (a) ; quand on songe, d'un autre côté, que MM. *Donnald* & *Alexandre Monro* en Angleterre, M. *de la Roche* à Genève, & M. *Du Boueix* à Clifton, avoient déjà administré en pareilles circonstances les frictions mercurielles avec

(a) Voyez le n°. 4 des observations des hôpitaux civils, de l'année 1787.

le plus grand avantage (a), on commence à se persuader qu'il y a des principes certains & incontestables dans le traitement d'une maladie qui, par la rapidité de sa marche & ses symptômes effrayans, a presque toujours été le fléau des médecins.

Quoique le caractère du tétanos ne soit pas bien exprimé dans plusieurs des

(a) Voyez dans le quarantième volume du Journal de médecine, pag. 216, un Mémoire de M. de La Roche, dans lequel ce médecin rapporte un fait tiré de Rivière, fait unique, tout-à-fait favorable aux frictions mercurielles. M. Bollon, dit Rivière, ayant reçu une blessure d'un boulet de canon, pour laquelle il avoit fallu lui couper le bras, eut, après que la cicatrice fut achevée, des convulsions qui lui tiroient la tête du côté droit, & lui agitoient fréquemment la mâchoire; M. Aimar soupçonna que le virus vénérien pouvoit être la cause de ces accidens; & ayant appris que le malade avoit eu une gonorrhée avant sa blessure, il conseilla des frictions mercurielles, lesquelles excitèrent une salivation, & bientôt après firent cesser les symptômes. *Nosologie de SAUVAGE.* Voyez TÉTANOS SYPHYLLITIQUE.

observations de M. *Ramel*, & qu'elles ne soient pas, pour la plupart, aussi développées qu'il le faudroit, tant sur la description des symptômes, que sur les effets des remèdes, son Mémoire présente un ensemble de faits d'autant plus instructif, qu'on y trouve la confirmation des propositions les mieux prouvées sur les causes & le traitement du tétanos.

La plupart des malades dont M. *Ramel* rapporte l'histoire, avoient éprouvé une suppression de transpiration; &, ce qu'il est essentiel d'observer, c'est que ses observations ont été faites dans la partie de la France, dont la température a le plus de rapport avec celle qui règne en Amérique. En effet, la Provence & le Languedoc sont fréquemment exposés aux vicissitudes de l'air les plus frappantes; aussi les affections spasmodiques, connues sous le nom de *strisme*, de *sarrette* & de *tétanos*, y sont communes, tandis qu'il est très-rare d'en voir quelque exemple dans les autres parties du royaume.

La première observation de M. *Ramel*, est celle d'un tétanos inflammatoire, & l'on y voit que ce médecin a parfaitement saisi l'indication qu'il falloit remplir, en ayant recours aux saignées. La guérison prompte qui les a suivies, est une

preuve qu'il y a des tétanos dans lesquels la saignée est le meilleur anti-spasmodique qu'on puisse employer ; ce que les observations d'*Hippocrate*, d'*Arétée*, de *Cælius Aurelianus*, de *Celse*, de *Galien*, & de plusieurs autres médecins modernes avoient démontré (a).

Il est question dans la septième observation de *M. Ramet*, d'une jeune nourrice frappée de froid, & saisie subitement du tétanos : ce fait est analogue à plusieurs de ceux qui sont consignés dans la dissertation déjà citée ; mais il est essentiel de remarquer que ce tétanos n'étoit pas complet. *M. Ramet* a guéri cette malade avec les légers diaphorétiques & une potion calmante ; mais l'on peut présumer, par la comparaison de cette observation avec les autres, que si le spasme eût été plus fort & plus tenace,

(a) *De Haen* est celui des modernes qui a le plus recommandé la saignée. On trouve dans le Journal de médecine un exemple frappant du bon effet que produisit la saignée dans un tétanos survenu à une jeune fille pour s'être exposée au froid. *Observations sur un tétanos ; par M. MOLMY, chirurgien. Journal de médecine, tom. xl, pag. 318.*

il auroit fallu revenir à des secours plus efficaces.

Tels étoient les moyens qui ont été mis en usage auprès du malade qui fait le sujet de la huitième observation. On ne peut douter en effet que la guérison de cet homme n'ait été dûe à l'opium & aux frictions mercurielles ; & il y a lieu de croire que si M. *Ramel* eût toujours eu la même hardiesse, il seroit parvenu à guérir quelqu'un des cinq malades qu'il a traités instructueusement.

En jugeant, d'après les observations de MM. les médecins & chirurgiens de l'Amérique, il semble d'abord fort douteux si la guérison des maladies les plus graves est dûe à l'opium ou aux frictions mercurielles, parce que ces deux remèdes ont été administrés en même temps (a). Si l'on veut se laisser guider

(a) Il y a dans le Mémoire du Cercle des Philadelphes, cinq faits qui paroissent bien concluans en faveur de la méthode des narcotiques & des frictions mercurielles. Trois de ces observations sont dues à M. *Vantage* ; ce sont la première, la seconde & la troisième de celles qui sont sous son nom, & les deux autres ont été faites par M. *Arthaud* ; c'est la douzième & la treizième de celles de ce médecin.

par les observations de MM. *Monro, de la Roche & Du Bouëix*, les frictions mercurielles auront le principal honneur de la guérison (a). Si l'on s'en rapporte à d'autres faits, qui prouvent que l'opium seul a guéri des tétanos très-graves, on croira que ce médicament a eu beaucoup de supériorité sur le mercure (b). Ce qui sembleroit devoir faire décider la question en faveur des frictions mercurielles, c'est que les médecins & chirurgiens de l'Amérique, dont la méthode consiste à unir ensemble les narcotiques & le mercure, ne balancent pas à accorder la prééminence à ce dernier remède.

Il n'est peut-être pas aussi aisé de fixer ses idées sur la manière d'administrer le mercure. Suivant MM. *Monro, de la Roche & Du Bouëix*, il ne faut pas exciter la salivation. MM. *Vantage & Ar-*

(a) M. DE LA ROCHE, *loco citato*.

(b) Aux médecins que nous avons déjà cités, comme des auteurs qui ont vu des tétanos guéris par l'opium, on peut ajouter, d'après la dissertation que nous avons sous les yeux, M. *Chevalier*, M. *Desportes*, M. *Dangerville*, & M. *Home*. Voyez la *Dissertation*, pag. 39 & 40.

thaud travaillent , au contraire , très-puissamment à la produire , en faisant appliquer tout de suite une forte dose d'onguent mercuriel tout le long de l'épine du dos. Le médecin cité par *Rivière* , dont nous avons parlé plus haut , avoit poussé les frictions de manière à procurer une salivation prompte & abondante. Ce qui pourroit engager à ne pas ménager la dose du mercure , c'est qu'il est urgent de secourir les malades de cette espèce , & que d'après les faits que nous connoissons , il paroît qu'il y auroit moins de danger à exciter la salivation , qu'à introduire une trop petite quantité de mercure.

On pourroit peut-être encore proposer un doute , en demandant s'il est bien démontré que l'efficacité des frictions mercurielles soit due au mercure , & si on ne pourroit pas dire avec plus de vérité que la diminution & la cessation du spasme sont opérées par le corps graisseux dans lequel le mercure est incorporé. *Hippocrate* , *Arétée* , *Galien* , *Celse* , *Boninus* , de *Haen* , avoient , comme nous l'avons dit l'année dernière , fait un heureux usage des embrocations huileuses dans cette maladie. Nous avons ajouté que les Nègres de quelques Colonies ,

guidés par l'expérience, employoient par tradition des frictions graisseuses analogues, qu'un chirurgien de Saint-Domingue avoit imitées avec succès. Dans la nouvelle dissertation, il y a encore quelques faits en faveur des fomentations huileuses, mais ils sont bien moins nombreux & moins frappans que ceux qui établissent l'efficacité des frictions mercurielles. Enfin, quoique dans les nouvelles observations faites à Saint-Domingue, on voie que la plupart des malades qui ont guéri ont salivé, on pourroit répondre que la salivation est due au mercure; mais que la guérison n'a peut-être été produite que par la grande quantité de matière oléagineuse qui a dû être absorbée par des frictions plus fortes; au reste c'est au temps à décider cette question; & les connoissances que nous avons acquises sur cet objet, doivent faire espérer beaucoup des expériences qui se feront par la suite sur la même maladie.



OBSERVATION (a)

Dans laquelle les symptômes de phthisie pulmonaire disparurent subitement après l'expectoration d'un fragment d'os qui paroissoit carié ; par M. CHARLES HOLMAN, chirurgien à Milverton, dans la province de Somerset-Shire.

Jean Dyte, de la paroisse de Milverton, âgé de quarante-deux ans, me fit appeler le deux avril pour une toux accompagnée d'hémoptysie à des intervalles irréguliers, & d'une expectoration considérable de pus de mauvais goût. Son pouls étoit petit & fréquent; il se plaignoit de douleurs au côté gauche, près de la quatrième côte (en comptant du haut en bas), & il avoit été, pendant quelque temps, sujet à une diarrhée colliquative & à des sueurs abondantes durant la nuit, ce qui l'avoit réduit au

(a) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. vij, deuxième partie de l'année 1786, page 120; trad. par M. Affolant.

point qu'il paroïssoit être dans le dernier degré de la phthisie pulmonaire.

Avant que je le visse, il avoit pris une grande quantité de médicamens, & on lui avoit tiré par fois quelques onces de sang. Mais il n'avoit éprouvé aucun bon effet de l'usage de ces moyens, à l'exception de la saignée, qui, en général, lui procuroit un soulagement léger & momentané.

Dans l'état désespérant, en apparence, où je trouvai ce malade, je ne cherchai qu'à pallier ses maux; en conséquence, dans l'intention de modérer la toux, j'ordonnai une dose convenable de teinture thébaïque à prendre la nuit, & je lui prescrivis un régime approprié. Il étoit disposé à faire tout ce que je lui proposois; mais peu de jours après (le 3 mai), un événement subit & inattendu procura sa guérison. La veille, au soir, sa toux survint avec beaucoup plus de violence qu'à l'ordinaire, & vers le milieu de la nuit, il sortit un chopine de sang, mais sans que la toux fût calmée par cette évacuation; au contraire, elle ne fit que s'accroître jusque sur les deux heures du matin, époque à laquelle le malade rejeta par la bouche un corps solide qui venoit du gosier (comme il me le dit).

Je le vis dans le cours de la journée. Les symptômes alarmans avoient disparu tout-à-coup, & il ne lui restoit plus alors qu'une légère toux ; de sorte que son esprit se rassura, & qu'il fut convaincu de sa guérison.

En examinant la substance qu'il avoit expectorée, je trouvai que c'étoit une portion d'os très-carié, pesant six grains, & qui avoit dix lignes & demie de circonférence, & neuf de longueur. Je demandai au malade s'il se souvenoit d'avoir avalé quelque substance de cette nature. Il se rappela d'avoir, il y avoit environ quinze ans, avalé, en déjeunant, un os qui s'étoit arrêté à la partie supérieure du gosier, & placé de manière à empêcher l'intromission des alimens. On appela un chirurgien, qui, par le moyen d'un *probang* (a), ôta sur le champ la difficulté de la déglutition ; mais depuis cette époque, le malade devint sujet à une toux qui amena par degrés les symptômes de la phthisie dont j'ai déjà fait l'énumération, & qui continua

(a) C'est un morceau de baleine, au bout duquel est adaptée une éponge que l'on trempe dans de l'huile. *Note du Traducteur.*

jusqu'après l'expectoration de l'os, ainsi que je l'ai rapporté. Un mois après cet événement, il fut en état de gagner sa vie, en exerçant son métier; & il est actuellement en bonne santé.

La facilité avec laquelle se fit la déglutition après l'usage du *probang*, & la toux qui survint immédiatement, sont deux fortes raisons pour nous porter à supposer que l'os, dans ce cas, fut forcé dans la trachée-artère; mais la grande sensibilité de ce canal, & les symptômes terribles que produit même une goutte de liquide qui y tombe, sont de grands argumens contre une semblable opinion. Il est raisonnable de penser qu'un corps étranger si considérable, auroit occasionné une vive strangulation, ou qu'il auroit résulté de sa présence un degré d'inflammation qui seroit devenu funeste. En supposant qu'il eût été logé dans la membrane cellulaire devant l'épiglotte, ou entre l'œsophage & la trachée-artère, précisément à leur commencement, il auroit, dans l'un & dans l'autre cas, par son voisinage, stimulé constamment les vaisseaux bronchiques, & auroit plus ou moins affecté les poumons; mais si c'eût été ainsi, on n'auroit pas, je pense, procuré le soulagement passager que le ma-

lade se rappelle avoir senti dans la déglutition.

Quelque fût le siège de l'os, cette observation servira, avec plusieurs autres, à montrer le grand degré de violence, qu'en différentes circonstances le corps humain est capable de supporter.

OBSERVATION (a)

Sur une suppression de selles & d'urine, occasionnée par des matières fécales amassées & durcies dans le rectum; par M. ISAAC OLIPHANT, chirurgien à Londres.

M. P... , qui fait le sujet de cette observation, étoit dans sa soixante-sixième année; sa constitution étoit robuste; il avoit eu le ventre resserré & le teint d'un brun foncé, jusque vers la fin de novembre 1784, temps auquel sa figure devint un peu rouge: il continuoît cependant à jouir d'une bonne santé; mais

(a) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. vij, première partie de l'année 1786, page 26; traduit par M. Affollant.

la femme exprima les craintes qu'elle avoit que ce changement de couleur n'annonçât quelque maladie. En effet, à la fin du mois de janvier suivant, il fut attaqué d'une inflammation à la membrane qui tapisse le trou auditif externe, qui vint en suppuration. Dans cet intervalle, il sentit des douleurs très-vives; & durant la suppuration, il fut incommodé par un écoulement de pus de très-mauvaise odeur.

Divers moyens furent employés pendant plusieurs mois, par différens praticiens, pour combattre cette maladie, mais sans aucun avantage sensible. Au commencement d'octobre, la douleur s'étendoit aux muscles qui meuvent la mâchoire inférieure, laquelle étoit en grande partie fermée, & ne pouvoit exercer, sans beaucoup de douleur, les mouvemens d'extension dont elle est susceptible, ce qui empêchoit le malade de mâcher les alimens ordinaires: en conséquence, il fut obligé de cesser l'usage d'une espèce de gros pain de froment, dont il avoit mangé jusqu'alors pour prévenir la constipation.

Au 25 octobre, on lui conseilla de prendre un grain d'opium la nuit, dans la vue de soulager sa douleur d'oreille.

Cette dose suffit, pendant quelque temps, pour remplir le but que l'on se proposoit ; mais il devint bientôt nécessaire de la porter à deux grains , ce que l'on continua jusqu'au 8 novembre : alors on lui conseilla de couvrir son oreille avec un cataplasme d'eau végeto-minérale : il en éprouva beaucoup de soulagement.

L'opium, à cette époque, causant une constipation opiniâtre, malgré le sel de Glauber pris habituellement à la dose d'une demi-once chaque jour, & la douleur étant beaucoup diminuée par l'usage du cataplasme, le malade abandonna presque entièrement l'opium.

Le 12, à cause de sa constipation, on lui fit prendre une cuillerée d'huile de *Ricin*, qui traversa promptement le canal intestinal, & fut rendue avec un peu de liquide, dans lequel étoit délayée une petite quantité de matière fécale.

Le 13, le 14 & le 15, le malade alla de mal en pire, relativement aux selles ; & depuis le 12, il n'eut que deux légers écoulemens de matières liquides.

Le 16, il n'urina point librement ni en quantité remarquable. Le lendemain matin, il rendit seulement un peu d'urine, & dans le cours de la journée, il

fut tourmenté de douleurs aux environs de l'anús, dont la violence s'accrut par degrés, avec de fréquentes attaques de ténésme (mais sans aucune évacuation par les selles); il en souffrit tellement, qu'il ne put s'empêcher de l'exprimer par ses cris, jusqu'à ce que les efforts fussent cessés.

Le 13, les attaques revinrent avec plus de fréquence & d'intensité; elles furent accompagnées de douleurs dans le dos & à la région du pubis, & d'une grande envie d'uriner; car pendant les quarante-trois heures de relâche que le malade avoit eues, il n'avoit pas rendu une seule goutte d'urine.

Ce jour, en mon absence, on appela un apothicaire, qui lui envoya un mélange laxatif pour adoucir ce qu'il croyoit être des hémorroïdes internes, & qui lui conseilla d'exposer la partie qui en est le siège, à la vapeur de l'eau chaude.

Le soir, étant informé que la situation étoit la même, & que la suppression d'urine subsistoit encore, je pris avec moi des sondes & des bougies pour le soulager. Je le trouvai qui faisoit des efforts pour aller à la selle & pour uriner, & qui crioit beaucoup des douleurs qu'il

qu'il souffroit, lesquelles durèrent encore long-temps après que les efforts eurent cessé. Son poulx alors ne battoit que quarante-cinq fois par minute.

D'après quelques questions que je lui fis, & d'après les apparences extérieures, je soupçonnai qu'il y avoit un amas de matières fécales durcies dans le rectum, & que la maladie existoit depuis long-temps: les espèces de selles qu'il eut le 12, & depuis cette époque, ne paroissant être que les matières les plus tennues, arrêtées entre les excréments durcis & le rectum. Le feu docteur *Hunter*, dont les élèves ne peuvent se rappeler le souvenir sans respect & sans reconnaissance, avoit coutume de rapporter, dans ses leçons, plusieurs faits de cette espèce qu'il avoit rencontrés dans la pratique.

Je pris de l'huile & du papier ordinaire, &, après m'en être enveloppé le doigt indicateur, je l'introduisis dans le rectum. J'y trouvai un obstacle formé par une boule considérable de matières fécales durcies. En poussant mon doigt dans le milieu, j'accrochai la masse, & je mis tout en œuvre pour la rompre en petits morceaux, dont plusieurs furent extraits, non sans causer beaucoup

de douleur au malade. Quand j'en eus retiré environ la moitié, & que j'eus beaucoup divisé le reste, aussi avant que je pus pénétrer, j'essayai d'introduire un clystère d'eau chaude; mais avant qu'il fût injecté en entier, je fus obligé de m'arrêter, le malade éprouvant l'envie d'aller à la garde-robe. Ces efforts pour évacuer cessèrent cependant, mais ils revinrent en cinq minutes: alors il y eut une évacuation réelle, & il coula peu-à-peu une certaine quantité d'urine. Par l'examen qui fut fait, on reconnut qu'il restoit encore une masse considérable; elle fut divisée, & bientôt après évacuée comme la première fois.

Je prescrivis un mélange d'huile de *ricin*, de manne & de tartre soluble dans de l'eau de menthe, qui effectivement fit cesser la constipation. Le 19, le malade évacuoit librement par les selles & par les urines; il ne lui restoit qu'une légère douleur.

L'exposé du mal d'oreille & des remèdes employés pour le soulager, m'a paru nécessaire pour donner une idée exacte de toutes les circonstances de cette observation. L'existence des matières fécales durcies, est un point auquel on n'a

pas fait peut-être assez d'attention. J'ai entendu citer un exemple où elle échappa à plusieurs praticiens ; mais le malade heureusement en guérit. Les cas de cette espèce ne se terminent cependant pas toujours aussi avantageusement , & je me rappelle que le docteur *Hunter* avoit coutume de rapporter celui d'une femme avancée en âge , à laquelle il survint des symptômes d'irritation , dont la cause fut soupçonnée être un skirrhe dans le bassin ; la nature réelle de la maladie ne fut reconnue qu'après la mort : on trouva qu'elle dépendoit de matières fécales durcies.

La rétention d'urine , dans l'observation que je viens de rapporter , fut certainement mécanique , & dépendante de la pression que la masse des matières fécales exerçoit sur la portion membraneuse de l'urèthre ; car aussitôt qu'une partie des excréments eut été évacuée , l'urine fut poussée peu à peu dehors , & l'écoulement continua ensuite à se faire librement par l'action régulière de la vessie , quand l'obstacle fut complètement enlevé.

La rougeur , qui survint à cette époque de la vie du malade , semble donner une idée de ce qui arrive dans une attaque

d'apoplexie, qui très-probablement auroit eu lieu dans ce cas-ci (où il y avoit eu plusieurs signes de prédisposition à cette maladie), si la masse du sang eût été autant augmentée dans la circulation intérieure de la tête, qu'elle l'étoit dans l'extérieur; car dans le premier cas, il y auroit eu peut-être une hémorrhagie, tandis que dans le dernier, il ne paroïsoit y avoir de disposition qu'à l'inflammation seulement.

Cette observation doit nous servir de leçon pour nous assurer par la main de l'état des parties malades, ou de celles qu'elles environnent. Il n'est point d'opération, quelque désagréable qu'elle soit, qu'un praticien doive éviter, lorsqu'elle tend à soulager des malades qui souffrent beaucoup. Je suis charmé qu'il n'y ait eu que ce parti à prendre dans la circonstance où je me suis trouvé. Le doigt, en de semblables occasions, paroît être le meilleur instrument que nous puissions employer; car, indépendamment du peu d'espace du lieu, à raison de la contraction du sphincter de l'anus, le rectum étoit si irritable, que même l'intromission circonspecte du doigt, produisit une douleur vive, qui auroit été bien plus considérable, si la

curette, dont on fait usage dans les cas de cette espèce, eût été introduite sans précaution.

OBSERVATION

Sur un abcès considérable à la partie postérieure du pharynx ; communiquée par M. CERVEAU, chirurgien de l'hôtel-dieu de Paris.

Le nommé *Benoît la Coste*, âgé de vingt ans, compagnon menuisier, d'un tempérament légèrement sanguin & bilieux, d'une assez bonne constitution, & sans aucun vice apparent dans les humeurs, vint à l'hôtel-dieu dans le mois d'août 1787, pour un mal de gorge, avec phlogose & excoriation à la partie supérieure & postérieure du pharynx, qui rendoient la déglutition laborieuse. Cette esquinancie étoit accompagnée d'engorgement & de saignement des gencives. Quoique le malade eût déjà une tumeur au cou & qu'elle existât depuis un an, il n'en prenoit aucune inquiétude ; son accroissement lent & insensible lui en faisoit négliger la guérison.

Il fut couché dans la salle des maladies internes : on lui donna des gargarismes adoucissans, des boissons délayantes, &c. Après cinq semaines de séjour dans cet hôpital, se trouvant beaucoup soulagé, il en sortit, & continua ses travaux ordinaires. Cependant la tumeur du cou faisoit de jour en jour des progrès; mais comme ce n'étoit pas cette tumeur qui l'avoit déterminé à entrer à l'hôtel-dieu, il crut qu'elle ne devoit pas l'y retenir. Il alla à Fontainebleau exercer son métier de menuisier, revint à Paris, & y jouit d'une assez bonne santé jusqu'au mois de janvier 1788, où il fut saisi subitement d'une fièvre violente qui le mit hors d'état de continuer son travail. Il fut transporté de nouveau à l'hôtel-dieu : il avoit de la fièvre, & ne se plaignoit point de la tumeur. Il fut reçu dans la salle S. Charles, salle uniquement destinée pour les maladies internes. Le médecin lui prescrivit les remèdes qu'il crut convenables. La tumeur du cou augmentoit toujours, & ses accroissemens étoient beaucoup plus rapides. Bientôt elle fut d'un volume considérable. La déglutition, la prononciation & la respiration devenoient de plus en plus difficiles; & trois semaines après un essai inutile des

secours de la médecine, le malade pouvoit à peine exécuter ses différentes fonctions, & étoit dans le plus grand danger de suffocation. Les accidens parurent alors assez pressans pour faire voir ce malade à M. *Desault*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu. Il trouva au cou une tumeur qui s'étendoit depuis l'apophyse mastoïde du côté gauche, jusqu'à l'angle de la mâchoire du côté opposé, & delà, jusqu'à la partie supérieure du sternum : elle étoit sans changement de couleur à la peau, sans dureté ni mollesse sensible, paroissoit avoir son siège profondément sous les muscles des parties latérales & antérieures du cou, étoit plus saillante du côté gauche, où le malade rapportoit particulièrement la douleur. On sentoit aussi, de ce côté, un mouvement de succussion & de soulèvement imprimé à cette tumeur par le battement des artères carotides, mouvement qu'il étoit facile de distinguer des pulsations qui ont lieu dans les anévrysmes, lesquelles se font toujours avec développement dans toute l'étendue de la tumeur. Il y avoit surdité de l'oreille du même côté.

Ces signes étoient insuffisans pour faire connoître la nature de cette tumeur ; & sans cette connoissance, l'art ne pou-

voit rien contre des symptômes aussi alarmans. Mais M. *Desault* ne borna pas là ses recherches; il examina l'intérieur de la bouche, & aperçut, dans son fond, une saillie lisse & arrondie qui répondoit à la paroi postérieure & supérieure du pharynx, & s'avançoit jusque sur la base de la langue: il ne douta plus alors qu'elle ne fût la source de tous les accidens. Il y porta le doigt, sentit de la mollesse & de la fluctuation, & soupçonna un dépôt purulent, dont le siège paroissoit être entre le corps des vertèbres cervicales & la paroi postérieure du pharynx.

L'état de suffocation où étoit réduit le malade demandoit le plus prompt secours: il n'y avoit plus de temps à perdre, & tout retard eût été dangereux. Aussi M. *Desault* ne remit-il pas à une autre heure l'opération qu'il jugeoit nécessaire pour donner issue à l'humeur contenue dans cette tumeur. Il se servit, pour la pratiquer, d'un simple bistouri, & crut pouvoir se passer de l'instrument destiné pour ces sortes d'opérations, nommé *pharyngotome* (a). Il en enveloppa la lame d'une

(a) Il y a bien peu de cas où le bistouri, conduit par une main habile, ne puisse suppléer à tous les autres instrumens tranchans &

bandelette de linge, jusqu'à cinq ou six lignes de sa pointe. A peine l'eut-il plongé dans le centre de la tumeur, qu'il en sortit un jet de pus qui inonda sur le champ la bouche du malade, le força de cracher, & empêcha qu'on ne donnât l'étendue convenable à l'incision. Le pus continua de jaillir en si grande quantité, qu'en un instant le malade en rendit par la bouche plus de trois chopines : il recouvra aussitôt la respiration & la parole. M. *Deseault* agrandit, avec le même bistouri, l'ouverture commencée, & la prolongea vers la partie inférieure, afin de s'opposer au séjour des liquides dans un foyer dont l'étendue devoit être en raison de la quantité du pus qu'il contenoit, & éviter une trop prompte réunion. Tous les symptômes de cette maladie disparurent presque au même instant, la tumeur du cou fut dissipée en peu d'heures, les boissons passèrent sans peine, la fièvre cessa, & deux jours après, il put prendre des alimens solides : la déglutition n'en étoit plus douloureuse ; il éprouva seulement pendant

composés, qui semblent n'avoir été inventés que pour subvenir au défaut d'adresse & d'exercice de ceux qui s'en servent.

quelques jours une légère cuiffon quand il avaloit quelques liqueurs un peu irritantes. Le foyer se détergea par l'expectoration; en peu de temps la guérison fut parfaite, & le malade échappa à la mort qui le menaçoit.

OBSERVATIONS

Sur deux hernies avec étranglement; par
JÉAN-PIERRE TERRAS, chirurgien
de l'hôpital de Genève, correspondant
de l'Académie royale de chirurgie de
Paris.

PREMIERE OBSERVATION.

Hernie crurale.

En février de cette année 1788, je fus appelé pour voir une femme âgée de 28 à 30 ans, qui avoit une hernie avec étranglement. Je mis aussitôt en usage, mais sans aucun succès, les moyens qu'on emploie ordinairement pour calmer les douleurs & faciliter la rentrée des parties. La tumeur, d'un volume médiocre, étoit dans le même état au cinquième jour: pour lors le vomissement étoit fréquent, & rien ne pouvoit séjourner dans

l'estomac : point de selles, malgré les lavemens. L'étranglement paroissoit tenir plutôt du caractère inflammatoire, que d'engouement. N'ayant plus d'espoir de faire rentrer la hernie par le *taxis*, je consultai avec un de mes confrères sur l'état fâcheux de cette femme : nous fûmes d'avis que l'opération étoit nécessaire, & qu'il falloit l'exécuter sans délai.

Je procédai comme à l'ordinaire par l'incision de la peau : comme la femme étoit maigre, & que j'avois senti les parties contenues dans la tumeur bien près de la peau, je me comportai avec beaucoup de ménagement. Après avoir élargué quelques portions de tissu cellulaire, je mis à nu la tumeur, laquelle, attentivement examinée, ne me permit point de douter que ce ne fût le sac herniaire qui se présentoit. A l'aide d'une pince très-juste, je fis avec le bistouri, porté à plat & obliquement, un petit jour à travers cette membrane ; il en sortit à l'instant une matière assez tenace, blanche, sans mauvaise odeur, ni issue de vents. Je présimai que le sac contenoit une matière purulente, qui, pendant l'inflammation, avoit pu se former par la suppuration de quelque portion d'épiploon, &c.

que je trouverois l'intestin dans ce prétendu sac. Je dilatai donc cette poche membraneuse, dont il s'écoula encore une assez grande quantité de cette matière puriforme. La tumeur s'affaissa; je la suivis avec mon doigt jusqu'au bord de l'arcade crurale; j'eus dès-lors dans l'idée d'avoir ouvert l'intestin, & de l'avoir pris pour le sac: cependant je dilatai avec précaution le ligament qui formoit l'étranglement, & je laissai libre cette partie que j'avois ouverte. Il se trouva dans la tumeur une petite portion d'épiploon qui paroissoit en suppuration.

Après cette opération, dont j'étois fort mécontent, je mis, comme à mon ordinaire, un appareil très-simple, & je fis une embrocation sur tout le bas-ventre: je m'attendois que les matières stercorales couleroient abondamment par la plaie, & que le vomissement & les accidens de l'étranglement cesseroient. Néanmoins, malgré les lavemens, malgré des purgatifs doux, & ensuite plus forts, rien ne put passer ni par la plaie, ni par l'anus. Nous examinâmes de nouveau si le ligament étoit assez dilaté, si nous découvririons quelque corps, enfin quelque cause d'étranglement à la portée des doigts ou des instrumens. Nos recher-

ches furent inutiles; la malade périt quarante-huit heures après l'opération.

L'ouverture du cadavre nous fit voir tout le canal intestinal boursoufflé, & rempli de matières stercorales délayées, les tuniques des intestins phlogosées. Ayant disséqué avec précaution les environs de la hernie, qui méritoit attention, voici ce que j'observai : 1°. une portion de l'intestin *ileum*, qui formoit la hernie, avoit été véritablement ouverte dans l'opération ; 2°. un prolongement d'une petite portion d'épiploon, bien que la hernie fût du côté droit ; 3°. l'intestin étoit très-rétréci au-dessus de la portion qui avoit été étranglée. Cette portion de l'intestin *ileum* étoit d'un rouge-brun & très-enflammée, & elle étoit en outre pressée & comprimée par un corps de la grosseur d'une noix, dur, skirrheux, qui étoit une glande du mésentère. Cette inspection nous montra aussi que la maladie étoit très-grave & compliquée, que l'intestin étoit comme étranglé au-delà de la portée du doigt & des instrumens, que, par conséquent, l'on ne pouvoit rien contre cette espèce d'étranglement ou de resserrement, & que l'ouverture de l'intestin ne paroît pas avoir contribué à la mort de la malade.

II^e. O B S E R V A T I O N.*Hernie ombilicale.*

Le mois suivant, mars 1788, je fus appelé pour donner mes soins à un homme âgé de 60 à 65 ans, blanchisseur, & d'une forte constitution, pour une hernie ombilicale avec étranglement. Les accidens étoient pressans : la tumeur étoit d'un volume médiocre ; elle me parut formée par l'épiploon & l'intestin, & nullement disposée à pouvoir être réduite, malgré les soins que j'avois donnés à mon malade. M. *Jurine* (a), mon confrère, fut appelé en consultation, avec un médecin qui ne put pas s'y rendre. C'étoit du troisième au quatrième jour de l'étranglement. Nous conclûmes pour l'opération, qui fut faire aussitôt. Comme la tumeur avoit une forme ronde, non-seulement j'ouvris la peau en long, mais encore en travers, en formant quatre angles qui, séparés du tissu cellulaire, laissèrent la tumeur à nu. A la faveur d'une sonde cannelée un peu pointue, de bonnes pinces & du bistouri, nous séparâmes quelques membranes qui pa-

(a) Habile chirurgien de cette ville.

rurent n'être qu'un tissu cellulaire, & nous découvrîmes l'épiploon; ce qui nous fit présumer que nous n'avions pas d'autre sac à chercher, ni à ouvrir. En effet l'intestin se présenta, en partie couvert de l'épiploon. Le doigt introduit autour de la base de la tumeur, m'indiqua que l'étranglement étoit considérable. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de précautions, que je parvins à me faire jour jusque dans la capacité, à la faveur du bistouri moufle porté & dirigé par le doigt *index* : je dilatai l'espace d'anneau qui serroit les parties, en portant le bistouri du côté gauche; car la tumeur n'étoit pas précisément dans le nombril, qui restoit à droite : l'intestin ne parut point altéré; j'en fis la réduction, & laissai libre l'épiploon, qui n'étoit aussi que très-peu altéré. Embrocations, pansement, diète, régime, tout fut réglé. Le hoquet & le vomissement cessèrent peu après l'opération; mais vingt-quatre heures après, il n'y avoit pas encore eu d'évacuations alvines, ce qui nous surprit un peu. Nous fîmes passer, en deux ou trois tasses, une solution de deux onces de manne, qui ouvrirent le ventre. Le malade, depuis ce moment, a été de mieux en mieux. Du troisième au qua-

trième jour de l'opération, je levai le premier appareil avec M. *Jurine*. Nous trouvâmes le bas-ventre assez souple, & la plaie disposée à la suppuration; mais l'épiploon s'étoit durci & engorgé, & paroissoit ferré par les bords de la plaie; néanmoins le malade n'éprouvoit aucune douleur à la région de l'estomac, ni dans le bas-ventre. Je continuai les pansemens avec la charpie sèche, un emplâtre & les compresses trempées dans une décoction émolliente, le tout soutenu par le bandage du corps. Dans la suite, il s'établit une plus grande suppuration, l'épiploon se mit en fonte, s'affaissa, la cicatrice de la peau gagna le dessus, pour faire corps avec lui; les environs, durs au commencement, devinrent très-souples, & le malade fut guéri le trente-quatrième jour de l'opération.

*REMARQUES & CONSIDÉRATIONS
sur ces deux observations, & sur l'opération
de la hernie.*

Si *Hippocrate*, le père de l'art de guérir, a fait avec tant de candeur l'aveu d'avoir une fois pris une suture du crâne pour une fracture, à plus forte raison de-

vrions-nous publier nos fautes. Je le fais d'autant plus volontiers, que j'espère que les jeunes praticiens en profiteront pour procéder à l'opération de la hernie avec beaucoup de précaution; car je ne pense pas comme un grand chirurgien, qui dit qu'on doit faire cette opération très-hardiment, que quelques traits de bistouri fussent pour arriver promptement au sac, & qu'il est très-facile de le distinguer de l'intestin. Mais quand on saura & qu'on réfléchira qu'il est des cas où l'on ne trouve point de sac, ou qu'il est confondu avec le tissu cellulaire, qu'il est quelquefois adhérent à l'intestin, & que très-souvent on ne trouve pas cette eau ou sérosité, qui l'éloigne de l'intestin; que d'autre part, comme dans ma première observation, l'intestin acquiert plus d'épaisseur, ou est altéré dans sa couleur, ou qu'il y a un tel engorgement dans ses tuniques, qu'on ne peut plus distinguer ses sillons, ces petites arcades dont parle *Saviard* dans ses observations chirurgicales, on sentira combien il faut être circonspect, & on ne regrettera point de mettre un peu plus de temps à l'opération, afin de ne rien faire au hasard. On a toujours assez tôt fait, quant on a bien fait.

Il est toujours très-important d'éviter de bleffer l'intestin, quoique, après avoir été ouvert par l'effet de la gangrène, & avoir laissé passer durant long-temps par la plaie les matières stercorales, on l'ait vu se cicatrifer, & ces matières reprendre leur cours naturel; & s'il m'arrivoit d'ouvrir une autre fois l'intestin, dès que je m'en serai aperçu, je me garderai bien de dilater l'ouverture; je laisserai couler à leur gré les matières: mais si l'anneau ou ligament inguinal étoit tendu, ferré, je le dilaterai un peu, je laisserai l'intestin libre dans la plaie. Un pansement simple, des soins de propreté, le régime, des lavemens, sont les principaux moyens que je mettrai en usage, & j'aurai l'espérance de voir guérir mon malade.

L'ouverture du cadavre de la femme qui fait le sujet de ma première observation, en nous faisant découvrir un obstacle imprévu & au-dessus des ressources de l'art, me fut en quelque manière d'une grande satisfaction, puisqu'elle me prouva que l'ouverture de l'intestin n'avoit pas contribué à sa mort: cependant si les matières eussent pu avoir un cours libre par la plaie, il y auroit eu quelque espoir de la sauver.

La deuxième observation donne aussi lieu à plusieurs réflexions. J'ai dit que je fis l'ouverture de la peau en quelque manière cruciale : la forme arrondie de la tumeur, son volume assez considérable me déterminèrent à ouvrir ainsi la peau, plutôt que par une simple incision longitudinale, pour avoir plus de facilité de mettre les parties à découvert, & de dilater l'étranglement.

J'ai encore observé que le sac, qui fermoit cette hernie, étoit très-mince, & ne me parut qu'un tissu folliculeux ou cellulaire. M. *Arnaud* rapporte que dans l'opération qu'il fit d'une hernie ombilicale, il ne trouva point de sac, soit, dit-il, qu'il se fût confondu avec la peau, soit qu'il eût été déchiré, & que l'intestin & l'épiploon eussent passé à travers l'ouverture du péritoine : on juge encore par ces circonstances, combien il importe d'être prudent dans ces cas, & combien on se tromperoit si on s'attendoit à trouver constamment le sac de la hernie. Il est bon d'en prévenir les jeunes praticiens.

Quant à l'épiploon, il doit presque toujours se rencontrer dans la hernie ombilicale : il est aisé, pour peu qu'on soit anatomiste, d'en sentir la raison. Le troi-

sième jour, à la levée du premier appareil, je fus assez surpris de voir que l'épiploon s'étoit élevé & engorgé, & paroissoit comme étranglé par les lèvres de la plaie : je regrettai de ne l'avoir pas fait rentrer avec l'intestin, suivant le conseil de M. *Jurine*, & ainsi que l'a pratiqué en pareil cas M. *Arnaud* ; mais comme plusieurs fois dans la hernie inguinale & crurale, après l'opération qu'avoit nécessitée l'étranglement, il m'est arrivé d'avoir laissé l'épiploon dehors, quel qu'en fut l'état & la quantité, que la suppuration en a toujours opéré la fonte ou la chute, & que les malades ont guéri sans aucune infirmité, je craignois ici qu'en réduisant l'épiploon, il ne se fît quelque suppuration, qui n'auroit peut-être point une issue libre, & produiroit quelque foyer & quelque accident consécutif ; mais il est possible que l'une & l'autre pratique réussisse également.



*REMARQUES & OBSERVATIONS
sur l'usage des calmans dans les her-
nies avec étranglement, & sur la hernie
ombilicale des enfans ; par le même.*

I. Appelé souvent pour des hernies avec étranglement, j'ai toujours cherché d'une part à calmer les douleurs, & de l'autre à procurer la rentrée des parties : j'ai réussi nombre de fois. Parmi les secours qu'on emploie en pareil cas, je n'ai rien trouvé de mieux que le repos dans le lit & dans une situation convenable, la privation de tout aliment, même des boissons, excepté quelques cuillérées d'eau pour se rafraîchir la bouche. L'administration des calmans, des lavemens, la saignée plus ou moins répétée, l'application des cataplasmes émolliens & résolutifs, & les embrocations & fomentations sur la tumeur & le bas-ventre, peuvent être d'une grande utilité.

Tout ce qui relâche & détend la fibre, peut calmer le spasme que produit l'irritation que cause l'étranglement, & peut contribuer à dissiper la douleur & à faciliter la réduction des parties

déplacées. *Arnaud* se servoit d'un liniment où entre l'opium ; mais l'expérience nous a appris que les anodins ou calmans proprement dits, administrés intérieurement, remplissent bien mieux l'indication. J'ai prescrit assez souvent le laudanum liquide de *Sydenham*, ou les gouttes anodines, avec l'eau de fleurs d'orange, dans une potion appropriée, à prendre par cuillerée à bouche de demi-heure en demi-heure, ou toutes les heures: on peut aussi employer à doses convenables le sirop diacode. Comme les malades rejettent quelquefois les potions par le vomissement, on peut alors essayer de donner l'opium seul, ou uni au camphre. L'infusion de fleurs de camomille m'a paru être utile ; l'eau froide peut être aussi un bon calmant, sur-tout dans les hernies par engouement, & où il y a beaucoup de vents.

Pour l'ordinaire, à la faveur des calmans, le malade s'affoupit & s'endort durant plus ou moins de temps : on ne sauroit croire avec quelle facilité très-souvent on fait la réduction de la hernie après quelque temps de sommeil, tant le repos contribue à dissiper le spasme & l'irritation, & à rendre les parties

souples & disposées à l'action de la main; j'ai même vu des cas où le malade trouvoit la hernie rentrée à son réveil. Je pourrois rapporter à ce sujet nombre d'observations, mais qui n'ajouteroient rien à mes remarques générales. Mon digne confrère, *M. Jurine*, avec lequel j'ai souvent conféré & consulté sur cet objet, a fait les mêmes observations, & a souvent eu lieu de se féliciter du bon effet des calmans dans les mêmes circonstances. Nous croyons cependant que les narcotiques doivent être administrés avec précaution, qu'ils conviennent sur-tout dans les premiers jours de l'étranglement, car indépendamment de la crainte de l'inflammation & de la gangrène, il est d'autres circonstances qui ne permettent pas de temporiser trop long-temps à se décider pour l'opération : telle est celle où les malades ne peuvent absolument rien garder dans l'estomac; ils peuvent trop s'affoiblir & n'être plus en état de supporter l'opération, sur-tout les personnes d'une constitution foible, & les vieillards.

II. La hernie ombilicale, ou exomphale des enfans, est une maladie qui arrive assez souvent, ou par la disposition de la

partie, ou par leurs cris: l'intestin se présente toujours, & quelquefois l'épiploon. Il est nécessaire d'y remédier au plus tôt, sans quoi le mal va toujours en augmentant: heureusement il est assez facile de le guérir; cependant quelques personnes de l'art ont pensé que la guérison de la hernie ombilicale, même chez les enfans, étoit très-difficile; que l'art étoit en défaut à cet égard. On loue *Saviard* d'avoir mis en usage la ligature pour la guérison d'une entéromphale à une petite fille âgée de quatorze mois. Nous ne pensons pas ainsi. L'expérience m'a appris, ainsi qu'à la plupart des chirurgiens, que cette hernie se guérit, pour le moins, aussi sûrement & aussi facilement que la hernie inguinale qui arrive assez fréquemment aux enfans. Nous regardons la ligature comme un moyen violent, qui peut être nuisible, & dont on peut toujours se passer.

M. *Levret* donne un très-bon avis, en conseillant de mettre une compresse sur le nombril des enfans, de l'y maintenir pendant tout le temps que l'enfant est au maillot, observant de la changer toutes les fois qu'on le remue, & si la descente a lieu de la faire rentrer, & d'appliquer quelques compresses graduées, maintenues,

maintenues par un bandage convenable, jusqu'à ce que la tumeur ne paroisse plus dans le temps que l'enfant crie.

Appelé pour des hernies ombilicales d'enfans , après m'être assuré qu'il n'y a pas de complication, que l'intestin entre & sort librement , je fais battre un blanc d'œuf avec une cuillerée ou deux d'eau-de-vie, & une pincée d'alun réduit en poudre fine ; j'ai une certaine quantité de charpie : on prend le moment où l'enfant est le plus tranquille , étant placé sur les genoux de sa nourrice : la hernie réduite , je garnis le nombril de petits pelotons de charpie trempés dans le mélange indiqué ; je couvre le tout d'un petit emplâtre *oxycroceum*, taillé en rond étendu sur de la peau ; je mets par-dessus une compresse en trois ou quatre doubles, le tout soutenu par quelques circulaires d'une bande assez large ; je recommande à la nourrice d'avoir soin de ce petit appareil , de changer quelquefois la bande , & même le tout quand il se dérange. On continue ces soins pendant six semaines ou deux mois ; après on se contente de tenir , comme le conseille M. *Levret* , une compresse sur le nombril , soutenue d'un ou deux tours de bande. J'ai guéri ainsi tous les enfans

qu'on m'a présentés avec des hernies ombilicales.

Il n'est pas même de nourrice, de garde, de sage-femme, qui ne réussisse, par des soins à-peu-près semblables, à guérir la hernie exomphale des enfans.

Quelques praticiens m'ont dit avoir guéri facilement ces hernies, en mettant sur le nombril un emplâtre agglutinatif, tel que celui de bétoine, d'*André de la Croix*, ou le *contra-rupturam*, & par-dessus une compresse, le tout maintenu par quelques tours de bande : d'autres ont mis en usage une petite plaque de plomb garnie d'un linge & assujettie, par quelques tours de bande : on peut aussi se servir d'un petit sachet garni de poudre ou de fleur de tan, trempé dans le vin chaud, qu'on soutient par une bande : on le renouvelle de temps en temps.

Quelque moyen qu'on emploie, il doit être secondé par des attentions & des soins de propreté ; il faut aussi empêcher, autant qu'il est possible, que les enfans ne crient.



O B S E R V A T I O N

Sur un enfant à deux têtes ; par M. DE LA VERGNE, docteur en médecine à Lamballe en Bretagne.

Françoise Duval, femme d'un laboureur, demeurant au village de la Monforière, paroisse de Plenée en Bretagne, âgée de trente-cinq ans, & mère de plusieurs enfans fort heureusement nés, ressentit, le 11 novembre 1787, les premières douleurs de l'accouchement, au terme ordinaire d'une grossesse sans accident. Le travail fut long & très-douloureux ; la sage-femme trouvoit que la tête s'engageoit difficilement. . . enfin cette tête descendit & franchit peu-à-peu le passage.

On fit des efforts multipliés, mais toujours inutiles, pour engager les épaules, qui ne sortoient point, malgré les plus vives contractions de l'*utérus*. Les choses restèrent quatorze à quinze heures en cet état : cependant les forces de la malade s'épuisoient ; la tête de l'enfant, sur laquelle on avoit fait les plus violentes tractions, & les parties génitales de la mère se tuméfoient, lorsqu'on se dé-

termina à envoyer chercher M. *Iffaly*, chirurgien-accoucheur avantageusement connu dans le canton.

Ce fut sur ces entrefaites que cette femme se délivra seule. La première tête sortie fut suivie d'une seconde tête, & le tronc vint de suite au grand étonnement de tous les assistans. La mère n'éprouva aucune déchirure sensible, & s'est parfaitement rétablie. La seule incommodité qu'elle ait eue pendant quelque temps, a été une incontinence d'urine, dont elle a été complètement guérie au bout de deux mois.

Les magistrats de Jugon & Plenuée, MM. de *Néville* & *Corvaizier*, me mandèrent pour assister à la dissection de cet enfant ; je m'y rendis sur le lieu. Nous commençâmes nos recherches dans l'ordre suivant.

Extérieur de l'enfant.

1°. Il avoit deux têtes bien conformées, de grandeur naturelle, portées chacune sur un col particulier qui s'implantoit régulièrement sur des épaules fort larges. La tête droite avoit des traits qui la rapprochoient du sexe féminin ; les traits de la tête gauche étoient plus prononcés, & annonçoient un garçon. Leur

position respective étoit un peu oblique, c'est-à-dire, que l'une penchoit légèrement à droite, & l'autre à gauche, comme deux branches d'arbre qui sortent symétriquement d'un tronc commun.

2°. Deux bras, bien conformés & de grandeur naturelle, étoient placés aux endroits ordinaires, & un troisième bras naissoit postérieurement à la jonction des deux cous. Il étoit un peu plus petit qu'un bras ordinaire, & informe, comme nous le dirons dans la description du squelette; il étoit couché sur les apophyses épineuses des vertèbres dorsales.

3°. La poitrine, le ventre & les hanches étoient extérieurement tels qu'on les voit dans un seul individu, au volume près qui étoit un tiers plus grand.

4°. Il n'y avoit qu'un seul sexe, & il étoit masculin, un anus, deux cuisses, deux jambes & deux pieds, le tout très-bien conformé & de grandeur naturelle.

5°. Le cordon ombilical étoit unique, mais il contenoit deux veines, & seulement deux artères. La peau n'offroit nulle part rien de remarquable.

Intérieur de l'enfant.

Après avoir examiné l'extérieur de ce singulier individu, nous passâmes à l'exa-

men de son intérieur. Nous trouvâmes d'abord le tube intestinal simple , & n'ayant rien de particulier depuis l'*anus* jusqu'au milieu du *jejunum* , où il commençoit à être double en remontant vers le *duodenum*. Nous suivîmes les deux intestins, qui s'écartoient peu-à-peu l'un de l'autre, en faisant un angle fort aigu : l'un alloit aboutir à un estomac qui étoit placé un peu du côté gauche, l'autre traversoit le diaphragme du côté droit, & se rendoit à un second estomac qui étoit dans la poitrine du même côté.

Le foie étoit un tiers plus volumineux que dans un enfant ordinaire; il avoit deux grandes scissures à un demi pouce l'une de l'autre, où se plongeient les deux veines ombilicales. On y voyoit deux vésicules du fiel, deux canaux cystiques, deux conduits hépatiques & deux cholédoques. Les autres viscères du bas-ventre étoient simples , & absolument tels qu'on les trouve dans un seul individu à cet âge.

Nous ouvrîmes ensuite la poitrine par dessous le diaphragme , pour ne pas endommager les côtes , ni leurs cartilages. Nous considérâmes d'abord le péricarde, qui étoit très-volumineux , & nous en fîmes l'ouverture ; nous fîmes assez sur-

pris d'y trouver deux cœurs qui se touchoient dans toute leur étendue correspondante : ils étoient bien conformés & pourvus de leurs vaisseaux ordinaires, qui fournissoient les artères carotides, tant internes qu'externes & autres vaisseaux, à chaque cou & à chaque tête. Le défaut d'injection nous empêcha de suivre la distribution ultérieure des autres ramifications ; cependant nous vîmes très-clairement que les gros troncs artériels descendans s'unissoient vers les piliers du diaphragme, & qu'il n'y avoit qu'une aorte ventrale.

Dans le côté droit de la poitrine, nous trouvâmes le second estomac qui reposoit sur le diaphragme. Le poumon étoit semi-double & de forme irrégulière. La poitrine étoit partagée en trois cavités par deux médiastins, mais la cavité mitoyenne n'étoit presque rien : dans chacune on voyoit la distribution des bronches venant de chaque trachée-artère. Les deux œsophages étoient de grandeur naturelle, & à leur place ordinaire.

Squélète.

Voici ce que le squélète offrit de particulier ; il présentoit deux têtes &

488 ENFANT A DEUX TÊTES.

deux cous bien conformés. Il y avoit aussi deux colonnes vertébrales, mais elles se confondoient l'une dans l'autre par leurs apophyses transverses, opposées depuis la première vertèbre dorsale jusqu'à l'extrémité du *sacrum*. Cette réunion étoit si intime, qu'il ne sortoit point de nerfs des côtés accolés.

On voyoit quatre omoplates & autant de clavicules. Deux omoplates & deux clavicules étoient dans leur place naturelle, & recevoient deux bras bien conformés, & très-bien placés. Les deux autres omoplates se réunissoient à la partie supérieure du dos, pour former une seule cavité glénoïde, qui recevoit la tête de l'*humerus* du troisième bras, dont nous avons parlé plus haut.

Les deux autres clavicules étoient situées entre les deux cous, & s'articuloient en arrière avec les deux omoplates réunies & en devant avec le *sternum*, qui étoit semi-double comme la colonne vertébrale, & terminé par deux cartilages xiphoïdes.

Le troisième bras étoit composé d'un *humerus* & d'un *radius* seulement, au bout duquel étoit un petit os grêle & long d'un pouce & demi, terminé par un ongle bien conformé. Ce petit os te-

noit lieu de carpe, de métacarpe & des phalanges qui manquoient.

Tout le reste du squelette étoit simple & bien naturel. Il étoit aussi parfaitement symétrique dans ses parties doubles. Le côté droit n'anticipoit point sur le côté gauche, & *vice versa*, en sorte que si cet enfant avoit pu vivre, tout le côté droit eût obéi à la tête droite, & le côté gauche à la tête gauche; car il y avoit deux canaux vertébraux bien conformés, qui commençoient à la première vertèbre dorsale, & finissoient à l'extrémité du *sacrum*.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1788.

La colonne du mercure dans le baromètre, à l'exception du trois au quatre, où elle est descendue de 28 pouces à 27 pouc. 9 lign., s'est soutenue pendant tout le mois de 28 pouc. à 28 pouc. 5 lignes.

Le thermomètre a marqué du premier au quinze, au matin, de 1 à 9; à midi, de 3 à 15; au soir, de 1 à 11 au-dessus de 0.

Le ciel a été deux jours clair, un jour couvert & douze jours variable; il y a eu neuf fois de la pluie, dont trois fois par giboulée, & quatre fois avec vent impé-

tueux par S.-O. & S., & une fois de la neige par N.-O. le cinq.

Les vents ont soufflé deux jours E., un jour N., six jours N.-O., un jour N.-E., deux jours S., un jour S.-O., deux jours O.

Du seize au trente, le thermomètre a marqué au matin de 4 à 11; à midi, de 10 à 16; au soir, de 7 à 15 au-dessus de 0.

Le ciel a été clair cinq jours, couvert deux, & variable huit jours: il y a eu six fois de la pluie, trois fois de la bruine & quatre fois du vent.

Les vents ont soufflé six jours O., deux jours N., trois jours N.-O., trois jours N.-E., & un jour S.-O.

La température qui s'étoit adoucie, s'est refroidie par N.-O. du 4 au 7; il a gelé le 5 & le 6 sans faire aucun tort; elle s'est ensuite réchauffée successivement jusqu'à la fin du mois; ce qui a aidé au développement de la végétation qui étoit en retard. Cette constitution a diminué beaucoup les affections catarrhales, les fluxions, les dévoiemens, &c. sans les faire disparaître; à celles-ci ont succédé les fièvres éruptives, les rougeoles, les scarlatines; elles ont particulièrement attaqué les enfans, & les fièvres rouges se sont même répandues sur les adultes: elles ont été bénignes & régulières; & si

elles ont manifesté quelques irrégularités, celles-ci n'ont dépendu que de défauts dans le régime, ou de quelque imprudence de la part des malades, & ces accidens ont été promptement dissipés par les moyens indiqués. Les fluxions de poitrine bilieuses ont presque toutes été compliquées d'affections rhumatismales; elles ont été longues & sujettes à des rechutes. Les fièvres intermittentes n'ont point été rebelles, elles ont facilement cédé, soit au traitement de ces fièvres printannières, soit à l'usage du quinquina. Plusieurs ne se sont manifestées que par trois ou quatre accès, & c'a été le plus grand nombre. Les fièvres méésentériques ont été très-rares. Les érysipèles ont été communs: il y a eu des petites-véroles; elles ont été bénignes. Les maux de gorge ont été fréquens, & la plupart ont eu un caractère gangréneux; ils ont cependant cédé assez promptement aux moyens indiqués. Les affections éruptives, telles que la petite gratelle, les petits furoncles, les plaques dartreuses, ont été communes, & la plupart rebelles. Il s'est manifesté beaucoup de toux sèches, quinteuses, que l'application des sangsues aux vaisseaux hémorroïdaux a dissipées promptement.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1788.

(Nota. Ce signe o- indique les degr. de froid au dessous de zéro.)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	<i>A sept heures du mat.</i>	<i>A midi</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>A sept heu- res du ma- tin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>A neuf heu- res du soir.</i>			
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	5, $\frac{1}{2}$	9,	6, $\frac{1}{2}$	28	2,	28	$\frac{3}{4}$	28	1, $\frac{1}{4}$
2	5, $\frac{1}{2}$	10, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{4}$	28	3, $\frac{1}{2}$	28	3, $\frac{1}{4}$	28	3,
3	7,	10,	6,	28	1, $\frac{1}{4}$	28	$\frac{3}{4}$	27	9, $\frac{3}{4}$
4	4, $\frac{1}{2}$	6,	2,	27	10, $\frac{1}{4}$	27	10,	27	10, $\frac{1}{2}$
5	1,	3, $\frac{1}{2}$	1, $\frac{1}{2}$	28		28	$\frac{1}{4}$	28	1, $\frac{1}{2}$
6	3, $\frac{1}{2}$	7,	5,	28	2, $\frac{1}{4}$	28	3, $\frac{1}{2}$	28	4,
7	4, $\frac{1}{2}$	10,	7,	28	4,	28	4,	28	5,
8	6, $\frac{1}{2}$	11,	8,	28	5, $\frac{1}{4}$	28	6, $\frac{1}{4}$	28	6, $\frac{1}{4}$
9	7,	15,	11,	28	6	28	6, $\frac{1}{4}$	28	6,
10	7, $\frac{1}{2}$	14, $\frac{1}{2}$	11,	28	5, $\frac{1}{4}$	28	5,	28	4, $\frac{1}{4}$
11	9,	14, $\frac{1}{2}$	11,	28	3, $\frac{1}{4}$	28	3,	28	2,
12	9,	12, $\frac{1}{2}$	9, $\frac{1}{2}$	28	3,	28	3,	28	3, $\frac{1}{2}$
13	7,	12, $\frac{1}{2}$	9, $\frac{1}{2}$	28	4,	28	4,	28	3, $\frac{1}{2}$
14	7,	15, $\frac{1}{2}$	9,	28	2, $\frac{1}{4}$	28	1, $\frac{3}{4}$	28	1,
15	7,	11, $\frac{1}{2}$	6,	28	1, $\frac{1}{4}$	28	1, $\frac{3}{4}$	28	2, $\frac{1}{2}$
16	4, $\frac{1}{2}$	10,	7, $\frac{1}{2}$	28	3,	28	3,	28	2, $\frac{1}{2}$
17	6, $\frac{1}{2}$	11,	7, $\frac{1}{2}$	28	3,	28	3,	28	3,
18	7, $\frac{1}{2}$	11,	7, $\frac{1}{2}$	28	3,	28	3, $\frac{1}{2}$	28	3, $\frac{1}{2}$
19	7, $\frac{1}{4}$	14, $\frac{1}{2}$	11,	28	4,	28	4, $\frac{1}{4}$	28	4, $\frac{1}{4}$
20	9,	15, $\frac{1}{2}$	12,	28	4,	28	4,	28	3, $\frac{1}{2}$
21	11,	16,	14,	28	2, $\frac{3}{4}$	28	2, $\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$
22	8, $\frac{1}{2}$	12,	7,	28	$\frac{1}{4}$	28	$\frac{1}{4}$	28	
23	8,	11, $\frac{1}{4}$	9,	28	1,	28	1,	28	1,
24	9,	11, $\frac{1}{4}$	10, $\frac{1}{2}$	28	1,	28	1, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$
25	9, $\frac{1}{4}$	13,	7, $\frac{1}{2}$	28	2,	28	2, $\frac{1}{2}$	28	3,
26	7, $\frac{1}{4}$	12,	8,	28	3,	28	3, $\frac{1}{4}$	28	3, $\frac{1}{4}$
27	8,	11,	9, $\frac{1}{2}$	28	3, $\frac{1}{2}$	28	4,	28	4, $\frac{1}{2}$
28	9, $\frac{1}{4}$	14,	12, $\frac{1}{2}$	28	5,	28	5,	28	4, $\frac{3}{4}$
29	10, $\frac{1}{2}$	14,	12, $\frac{1}{2}$	28	4, $\frac{3}{4}$	28	4	28	4,
30	11,	16, $\frac{1}{2}$	15,	28	4,	28	3, $\frac{1}{4}$	28	3, $\frac{1}{2}$

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>A 7 heures du mat.</i>	<i>A midi.</i>	<i>A 7 heures du soir.</i>
1	S. couv. vent.	S. pluie, vent.	Clair, vent.
2	E. clair.	E. peu de soleil	Couv. pet. pluie.
3	S-O. couv. plui.	S-O. couv. ven.	Cl. gr. v. g. p. à 5 h.
4	N-O. pl. & la nu.	N-O. giboulées.	Cl. gibo. par int.
5	N-O. clair en pa.	N-O. f. nei. l. m. v.	Cl. ve. moine. for.
6	N-N-O. couv.	N-N-O. clair par interv.	Co. pl. no; lun. à 1 h. 26' soir.
7	N-O. couv.	N-O. couvert.	Pet. pl. vers 7 h.
8	O. co. pl. aupar.	O. couvert.	Clair entièreme.
9	N. soleil pâle.	N-E. sole. nuag.	Cou. en gra. par.
10	O. clair.	O. peu de soleil	Couvert.
11	E. couv.	E. soleil, nuages.	Clair en partie.
12	N-O. un p. de v.	N-O. clair en pa.	Clair en partie.
13	S. couve. en par.	S. clair.	Clair, lune p. q. à 0 h. 1' soir.
14	N-O. clair.	N-O. clair.	Clair.
15	N. co. pl. aupar.	N. couv. vent.	Clair.
16	N. clair.	N. couv.	Couvert.
17	O. clair.	O. couvert.	Couvert.
18	N-O. couv.	N-O. couvert.	Clair.
19	N-E. clair.	N-E. clair.	Clair.
20	N. clair.	N. clair.	Clair plu. pl. lun. à 0 h. 9' soir.
21	E. clair.	S-O. clair.	Pluie.
22	O. co. pl. aup. p. v.	O. un p. de f. pl. v.	Cl. pl. à 5 h. p. v.
23	N-O. nu. u. p. d. v.	N-O. cla. en pa. v.	Pet. pl. dep. 7 h.
24	O. co. pl. aupar.	O. couv.	Couvert.
25	O. couvert.	O. un peu de f. v.	Clair, vent.
26	O. clair en par. v.	O. f. par int. br. v.	Cou. bruine, ve.
27	O. couvert, vent.	O. co. bruine v.	Couvert, vent.
28	N-E. clair d. q. à 11 h. 48' mat.	N-E. clair en pa.	Clair.
29	N-E. clair.	N-E. clair.	Clair.
30	N-O. clair.	N-O. clair.	Clair.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 16 deg. $\frac{1}{2}$

Moindre degré de chaleur. . . 1

Chaleur moyenne..... 8 deg. $\frac{3}{4}$ Plus grande élévation du *pouc. lig.*Mercure..... 28 $6\frac{1}{2}$ Moindre élév. du Mercure.... 27 $9\frac{3}{4}$ Elévation moyenne..... 28 $1\frac{3}{4}\frac{1}{2}$

Nombre de jours de Beau 12

de Couvert.. 10

de Nuages.. 4

de Vent.... 10

de Giboulées, 2

de Pluie.... 11

de Neige.... 1

Le vent a soufflé du N. 3 fois.

N-E. 4

N-O. 8

N-N-O. 1

S. 2

S-O. 1

E. 3

O. 8

TEMPÉRATURE. Elle a été sèche & assez chaude.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'avril 1788; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps, pendant le cours de ce mois, a été favorable pour dessécher les terres destinées à être ensemencées des graines de mars, qui avoient été trop humectées par la continuation des pluies qui étoient tombées pendant l'hiver, & pour favoriser la culture des *colfats*, qui fleurissoient pour la plupart à la fin de ce mois.

Nous avons eu quelques jours de chaleurs vers la fin du mois. La liqueur du thermomètre s'est élevée, le 21 & le 29, au terme de 15 degrés; le 30, elle s'est portée à celui de 17 degrés. Le premier du mois il y a eu un orage avec tonnerre & éclairs: la foudre est tombée en plusieurs endroits.

Le trois & le quatre, il est tombé un peu de grêle, & tant soit peu de neige; le mercure dans le baromètre a été observé presque tout le mois, au-dessus du terme de 28 pouces: le 8 & le 9, il est monté à 28 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 17 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7

496 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est 9 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord
 2 fois du Nord vers l'Est.
 1 fois de l'Est.
 3 fois du Sud vers l'Est.
 4 fois du Sud.
 6 fois du Sud vers l'Ouest.
 3 fois de l'Ouest.
 11 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
 9 jours de pluie.
 2 jours de grêle.
 4 jours de neige.
 1 jour de tonnerre & d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus grande au commencement qu'à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois d'avril 1788.

Les vents de nord-ouest, qui ont été durant ce mois les plus fréquens, & les alternatives répétées de froid & de chaleur, ont entrete nu les pleuropéritneumonies inflammatoires. La plupart de ceux qui en ont été attaqués, crachoient le sang; dans ce cas, & lorsque nous avons cru devoir faire trêve aux saignées, en égard à la détente du poulx, nous avons employé, avec succès, le kermès minéral, étendu dans un looch. Ce remède avoit le double avantage de lâcher le ventre, & de procurer une moiteur bienfaisante. Dans plusieurs sujets la maladie a été compli-

quée de saburre bilieuse putréfiée : quelques-uns ont rendu des vers.

Il y a eu aussi des angines & des érysipèles au visage, & quelques personnes ont été attaquées de fluxions rhumatismales goutteuses, du genre inflammatoire. Nous avons vu encore dans nos hôpitaux de charité des gens du peuple attaqués de la fièvre putride maligne & vermineuse. Peu de ceux qui ont été traités à temps, ont succombé.

La petite vérole s'est manifestée dans quelques familles : elle étoit en général de l'espèce discrète.

Les fièvres intermittentes persistoient ; dans plusieurs, elles étoient des récidives des fièvres automnales de même genre.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philosophical Transactions, &c. C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres pour l'année 1787, Vol. lxxvij, Partie I ; in-4°. A Londres, chez Davis, 1787.*

1. Cette partie ne contient aucun article de médecine ; mais comme la physique entre également dans le plan de ce Journal, nous ferons connoître les Mémoires les plus intéressans pour nos lecteurs. Ce sont :

1°. *Expériences & observations magnétiques ; par*

TIBERE CAVALLO, membre de la Société royale de Londres.

L'auteur avoit soupçonné que le cuivre étoit susceptible d'un certain degré de magnétisme; mais de nouvelles expériences, pour lesquelles il s'est servi d'une invention qui rend l'aiguille extrêmement sensible, l'ont détrompé, & convaincu que le fer se trouve beaucoup plus souvent allié au cuivre qu'on ne le pense; que le cuivre, que M. *Cavallo* regardoit comme avoir acquis une force magnétique quelconque par le martelage, l'avoit possédée auparavant; que le magnétisme est quelquefois confiné à des portions particulières de la masse; & que le fer qu'il avoit cru intimement incorporé avec le cuivre, au moyen de la fusion, n'étoit que distribué par parties dans le cuivre, sans former avec lui une masse homogène.

En faisant ces expériences, M. *Cavallo* a observé, qu'au bout d'une heure ou deux, le mercure exposé à l'air, se charge à sa surface d'une espèce de croûte, laquelle empêche l'aiguille aimantée de s'y mouvoir aussi facilement qu'elle faisoit auparavant. Le meilleur moyen de débarrasser le vif-argent de cette substance, est de le passer dans une espèce d'entonnoir fait avec du papier, & dont l'ouverture inférieure n'ait qu'un quinzisième de pouce de diamètre.

L'acier & le fer doux sont, conformément à l'expérience, les plus propres à recevoir & à perdre promptement le magnétisme, comme de l'autre côté l'acier & le fer durs le reçoivent, & le perdent difficilement. En conséquence de ces connoissances, l'Académicien a imaginé qu'une pièce d'acier rougie au feu (c'est à dire, dans l'état où le fer est le plus doux)

placée entre deux barres magnétiques, & trempée dans cette situation en répandant promptement dessus de l'eau froide, recevroit & retiendrait une force magnétique plus considérable qu'on ne pourroit lui communiquer d'aucune autre manière. Il a donc fait des essais conformément à ces idées, & s'est assuré qu'on peut, par ce moyen, communiquer à une pièce d'acier un degré de magnétisme, à la vérité considérable, mais non pas extraordinaire, surtout si l'on fait choix de petites pièces : d'où il consiste qu'il y aura un avantage réel, si en faisant des aimans artificiels, on trempe les pièces qu'on y destine de la manière qu'on vient d'indiquer avant de les polir & de les aimanter.

L'auteur s'est assuré, dans le cours de ses expériences, que les pièces d'acier étant parfaitement rouges, ne sont presque pas attirées par l'aimant ; que lorsque le degré de chaleur est diminué au point que l'acier ne paroît plus rouge au grand jour, l'attraction se rétablit, & que cette propriété est revenue à son premier point, lorsque dans l'obscurité même l'acier n'est plus rouge.

M. *Canton* est le premier qui ait observé que les aimans ont moins de force quand ils sont chauds que quand ils sont froids. M. *Cavallo* s'est assuré que lors même qu'on ne fait que les tenir dans l'eau bouillante, ils ne recouvrent pas, étant froids, leur première force, qu'ils n'affectent plus au même point l'aiguille aimantée, & n'attirent plus le même poids de fer.

La décomposition ou la déphlogistification du fer, le rend moins susceptible d'être attiré par

l'aimant. M. *Cavallo* a observé un phénomène singulier dans les expériences qu'il a faites à ce sujet; savoir, que durant l'effervescence que fait le fer avec l'esprit de vitriol ou l'esprit de nitre, son action sur l'aiguille aimantée est augmentée. Il est vrai que, pour que cette augmentation ait lieu, il faut que l'effervescence soit forte; car l'acide mariatique, qui ne cause qu'une foible effervescence, ne produit point cet effet.

L'auteur, en faisant l'application de ces expériences, s'efforce de rendre compte des variations de l'aiguille aimantée, & pense qu'elles offrent une solution aisée de ce singulier phénomène. En effet, si la direction de l'aiguille tient à l'attraction des corps magnétiques ou ferrugineux, placés dans différentes parties de la surface de la terre, une diminution ou une augmentation de l'attraction d'un côté du méridien plutôt que de l'autre, occasionnera nécessairement un changement dans la direction de l'aiguille: d'après ce principe, M. *Canton* a attribué les variations diurnes ou les petites différences observées dans cette direction à diverses heures du jour, à la chaleur du soleil, dont les rayons exercent leur pouvoir, la moitié du jour d'un côté du méridien, & l'autre moitié de l'autre côté. Cette théorie pourra paroître satisfaisante quant à cette espèce de variation; mais comment s'en servir pour expliquer les variations annuelles? Tout ce que M. *Cavallo* dit à cet égard, laisse subsister trop de difficultés pour être admissible.

2°. *Description d'un nouvel électromètre; par le révérend ABRAHAM BENNET, maître ès-arts.*

3.^o. *Appendice à la description d'un nouvel électromètre ; par le même.*

A ces Mémoires sont joints trois planches, dont deux présentent différentes faces de l'électromètre, & la troisième sert à répandre du jour sur la manière d'exécuter les différentes expériences détaillées dans ces Mémoires. L'étonnante sensibilité de cet instrument nous engage à en donner la description.

Il consiste en deux lanières d'or en feuilles, chacune d'environ trois pouces de long, sur un quart de pouce de large, suspendues près l'une de l'autre, au milieu d'un verre posé droit. Ce verre, ouvert au deux bouts, a environ un pouce & demi d'ouverture & cinq pouces de hauteur : il est enchâssé dans un pied de bois ou de métal ; son extrémité supérieure est fermée par un couvercle plat, de métal, dont le diamètre excède d'un pouce celui du verre. Autour du bord extérieur de ce couvercle, règne une gouttière d'environ trois quarts de pouce de profondeur, afin d'arrêter les gouttes de pluie ou la poussière ; & dans l'intérieur du même couvercle, on a pratiqué une autre gouttière moins profonde de moitié que celle de l'extérieur : elle est garnie de velours ou d'une autre étoffe de soie, afin de ferrer le verre sans s'opposer à la facilité d'ôter le couvercle. Du milieu de cette couverture, descend un tube mince, qui déborde un peu la gouttière interne : il est terminé en bec, auquel sont attachées, au moyen d'un peu de colle, d'eau gommée ou de vernis, les lanières de feuilles d'or. Afin d'empêcher que l'électricité communiquée au verre, n'affecte en aucune manière les feuilles d'or, on colle avec du vernis de longues pièces d'étain en feuilles,

qui descendent jusqu'au bord inférieur aux parois internes du verre , vis-à-vis des feuilles d'or. Le bord supérieur du verre est revêtu avec de la cire d'Espagne , aussi bas que descend la gouttière externe.

M. *Bennet* décrit plusieurs expériences très-curieuses qu'il a faites avec cet instrument ; mais il les a exposées avec tant de concision , qu'il est impossible de les abrégér. Nous ne pouvons faire mention que de quelques résultats généraux , qui , toutefois , suffiront pour donner à nos lecteurs une idée de l'extrême sensibilité de cet électromètre.

La craie en poudre , la fine farine de froment , & diverses autres poudres soufflées avec la bouche ou à l'aide d'un soufflet , élançées avec une brosse sur laquelle on passe la main , chassées en fermant avec vitesse un livre , la poussière qu'on fait voltiger dans les chemins , celle qui d'un plat tombe sur un autre placé sur le couvercle , en un mot , toutes les substances en poudre , soit terres , soit résines , soit métaux , communiquent aux lanières d'or en feuilles , un degré d'électricité , tantôt positive , tantôt négative , selon les circonstances , de manière néanmoins que les circonstances étant les mêmes relativement aux substances déterminées , les effets sont aussi constamment les mêmes.

Cette sensibilité est encore augmentée , en plaçant sur le couvercle une chandelle allumée. Un nuage de craie en poudre qui n'auroit fait que foiblement écarter les feuilles d'or , les tiendra collées contre le verre pendant un temps considérable , lorsque l'appareil sera renforcé de la chandelle allumée. Un nuage de craie ou de fine farine élevé dans une chambre où l'électromètre

n'est pas, affectera cet instrument ainsi disposé, en l'y transportant, & même avant qu'il se trouve dans le tourbillon

Le temps étant serein, le cordon isolé d'un dragon-volant, dépourvu de métal, étant appliqué à l'électromètre, a fait frapper les feuilles d'or contre les parois du verre. Le ciel étant nuageux, le cordon armé d'un fil d'archal, a produit des effets sensibles sur l'électromètre à la distance de dix verges & même davantage. Quelquefois l'électricité a été sensible sans dragon-volant, & dans des circonstances très-défavorables, l'instrument se trouvant placé au milieu de bâtimens dans une tour environnée de collines. Un orage passant au-dessus de ce vallon, ou a vu frapper très-vivement la paroi du verre par les feuilles d'or, toutes les fois qu'il paraitoit un éclair.

Ayant chauffé l'extrémité supérieure d'une pipe à fumer du tabac, on a renversé dans le fourneau un peu d'eau pour qu'elle tombât sur le couvercle d'un électromètre : ainsi disposé, il a indiqué une électricité négative, tandis que la vapeur de l'eau a affecté, d'une électricité positive, un autre électromètre qu'on y a exposé. Ces observations, dit M. Bennet, peuvent servir à éclaircir l'électricité des brouillards & de la pluie.

On peut combiner cet électromètre avec le condensateur de M. Volta ; & M. Bennet décrit une méthode très-simple & très-aisée de faire cette combinaison.

4°. *Relation d'un orage observé en Écosse le 19 juillet 1785, avec quelques observations météorologiques ; par PATRICE BRYDONE, écuyer, membre de la société royale de Londres.*

5°. *Remarques sur la relation de M. BRYDONE, d'un orage remarquable arrivé en Ecosse ; par le très-honorable CHARLES, comte de Stanhope, membre de la Société royale de Londres.*

Voici les circonstances qui ont rendu cet orage remarquable. Le tonnerre grondoit encore d'assez loin, pour que M. *Brydone* pût compter de vingt-cinq à trente secondes entre l'éclair & le tonnerre, & par conséquent déclarer à sa compagnie, d'après les principes de la théorie reçue, qu'il n'y avoit rien à craindre, lorsqu'à l'improviste on entendit très-près un coup de tonnerre qui ne fut ni précédé ni accompagné d'un éclair, & qui ressembloit à une décharge de plusieurs fusils tirés si près l'un de l'autre, qu'on pouvoit à peine en distinguer la succession, & sans qu'il fût suivi d'aucun roulement, comme les autres coups de tonnerre.

A une petite distance de la maison de M. *Brydone*, près de Coldstream ; deux charrettes chargées venoient de passer au gué de la Tweed, & étoient presqu'arrivées au haut d'une montée de soixante-cinq à soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la rivière. Les conducteurs étoient assis chacun sur le devant de sa charrette, ils parloient ensemble au moment que le premier, plus élevé que l'autre, fut renversé mort, ainsi que ses chevaux, aux yeux de son camarade, que le bruit étourdissoit, à la vérité, mais qui ne fut nullement affecté de la foudre, & ne vit aucune apparence d'éclair.

M. *Brydone* a décrit, en physicien éclairé, toutes les particularités qu'il a pu observer, ou dont il lui a été possible de se procurer la connoissance, tant relativement au conducteur qu'aux chevaux, la charrette & le terrain ; comme aussi à

à quelques autres effets inférieurs en force, que cette explosion a opérés.

M. le comte de *Stanhope* remarque d'abord que ces phénomènes ne sauroient être expliqués par les principes généralement reçus. Ils ne peuvent être attribués à la foudre *principale*, soit directe, soit transmise, attendu qu'on n'a vu aucun éclair tomber ni monter. Il est également impossible d'en rendre raison, en supposant qu'ils découlent d'une foudre *latérale*, attendu que sans foudre *principale*, il ne sauroit y en avoir de latérale. Ce physicien explique donc ces phénomènes, à l'aide de ce qu'il appelle *coup de retour*, dont, jusqu'ici, il avoit seulement supposé la possibilité. Ces coups de retour consistent en ce que l'électricité, soutirée d'un corps quelconque, est promptement remplacée par l'irruption de celle qui s'élance des corps adjacens. Cette conjecture, dont la réalité vient d'être démontrée par l'accident rapporté, a été exposée dans un ouvrage intitulé : *Principles of electricity, &c. C'est-à-dire, principes d'électricité, &c.* ; par *CHARLES*, vicomte Mahon, publié en 1779.

6°. *Expériences sur la production d'air déphlogistiqué de l'eau, à l'aide de diverses substances ; par Sir BENJAMIN THOMPSON, chevalier, membre de la Société royale de Londres.*

L'auteur a observé que les feuilles fraîches exposées dans l'eau à l'action de la lumière, bien qu'elles cessent, au bout de quelques jours, de fournir aucun air quelconque, recupèrent néanmoins en peu de temps cette propriété, & qu'elles fournissent, après que toutes les forces végétatives sont détruites, un air plus

abondant & plus pur qu'elles n'avoient fourni d'abord.

Que les feuilles fraîches, plongées dans l'eau saturée d'air pur, ont présenté les mêmes phénomènes que si on les eût tenues dans l'eau commune, tandis que conformément à la théorie reçue, elles auroient dû y périr sur le champ.

Que des substances dans lesquelles on ne peut supposer aucune espèce d'élaboration ni de circulation de liquides, font fournir à l'eau de l'air déphlogistiqué de la même manière que les végétaux frais, même en plus grande quantité & de meilleure qualité. Le coton du peuplier, la soie crue, par exemple, lorsqu'on les place dans de l'eau fraîche, continuent plusieurs mois consécutifs à fournir de l'air déphlogistiqué.

Il est clair, d'après cela, que la production de l'air en question ne sauroit être attribuée à l'activité d'une force végétative. L'auteur n'est pas encore en état d'en assigner la véritable origine. Toutefois ses expériences ont répandu beaucoup de jour sur cette matière, & nous présenterons à nos lecteurs ce que, selon nous, elles contiennent de plus intéressant.

Lorsqu'on expose pour la première fois dans de l'eau au soleil, de la soie crue, par exemple, ou quelqu'une des autres substances indiquées par l'auteur, il s'en dégage d'abord un peu d'air phlogistiqué, avant que l'air pur paroisse; mais si préalablement on les a bien lavées avec de l'eau, l'air pur se présente dès le commencement. Au bout d'un certain temps, il ne se produit plus d'air de la même eau; mais les mêmes substances plongées dans de

l'eau nouvelle, continueront comme auparavant à fournir de l'air. Cet air est plus pur & plus abondant lorsque le soleil est brillant, que lorsque ses rayons sont foibles ou souvent interceptés par des nuages ; cependant lorsqu'on emploie de la soie, ou du coton de peuplier, l'air qui se dégage est constamment meilleur que l'air commun, & en général, supérieur à celui que produisoient les feuilles fraîches des végétaux dans les expériences de *M. Ingenhousz*. La chaleur moyenne de l'eau, dans le temps que l'air se dégageoit le plus abondamment, étoit environ de 90°. du thermomètre de *Fahrenheit*. Le globe de verre étant à couvert de l'impresion de la lumière, mais entretenu au moyen d'un poêle au même degré de chaleur, il ne s'élevoit de l'eau qu'un petit nombre de bulles détachées. Le globe étant exposé au soleil, mais tenu à une température de 50°. à l'aide des applications réitérées d'eau glaciale, il se formoit de l'air, mais non pas si abondamment que lorsqu'on laissoit l'eau s'échauffer au soleil. Une forte lumière de chandelles avec une chaleur à 90°. , avoit le même effet que le soleil, excepté que c'étoit à un degré tant-soit-peu inférieur, probablement à raison de ce que cette clarté n'est pas assez intense.

Il paroît presque que l'eau, pour produire de l'air, a besoin de quelque chose qui l'aide. Il est vrai que ce secours, quel qu'il puisse être, se trouve souvent dans l'eau même, & dans certaines eaux plus abondamment que dans d'autres. L'eau d'étang donne le double d'air de celle des puits dans les mêmes circonstances. Le verre filé, incapable de communiquer quelque chose à l'eau, ne procure de l'air qu'en

petite quantité, & encore cet air est-il d'une qualité inférieure à l'air atmosphérique. Il est vraisemblable que c'est l'air qui étoit contenu originairement dans l'eau; ce qui prouveroit que cet air est moins bon que celui de l'atmosphère.

Toutes les fois qu'on avoit séparé de l'eau une quantité considérable d'air, elle avoit perdu un certain degré de transparence, & acquis un œil verdâtre; en même temps qu'il s'en étoit précipité une certaine quantité de terre d'un blanc jaunâtre qu'on avoit bien de la peine à détacher du verre.

On pourroit supposer, conformément à l'hypothèse de M. *Priestley*, que cette *matière verte* est de nature *végétale*, qu'elle s'attache aux corps plongés dans l'eau, & y végète comme une plante attachée à son sol; enfin, que l'air retiré dans les expériences de M. *Thompson*, est un résultat de la végétation de cette matière. Mais ayant examiné, avec la plus grande attention & à l'aide d'un excellent microscope, l'eau verte au moment qu'elle étoit le plus disposée à fournir abondamment de l'air pur, M. *Thompson* s'est assuré que dans ce moment elle ne contenoit rien qui pût raisonnablement être classé parmi les substances végétales. La matière colorante de l'eau, étoit évidemment d'origine animale: c'étoit un nombre infini d'animalcules petits, actifs, de forme ovale, qui n'avoient absolument aucune ressemblance avec cette espèce de matière verte ou de mousse d'eau, qui se forme au fond & aux parois des vaisseaux, lorsqu'on y laisse séjourner l'eau pendant un certain temps, & qui, suivant M. *Ingenhoufz*, n'est autre chose que ces animalcules rassemblés & transformés en mousse.

Il paroît , après tout , que ce sont ces animaux qui , dans les différentes expériences de l'auteur , ont produit l'air pur : car ils ont constamment accompagné ce phénomène ; & que les feuilles , la soie , &c. , ne servent qu'à faciliter le dégagement des élémens de l'air , en présentant une surface convenable pour s'y attacher , en attendant qu'il s'en soit réuni une quantité suffisante , & qu'il ait acquis son élasticité.

Traité des principales & des plus fréquentes maladies externes & internes , à l'usage des jeunes docteurs en médecine , des chirurgiens-médecins , & des praticiens qui suppléent au défaut des médecins gradués , ainsi qu'à celui des personnes éclairées , qui , par des motifs de bienfaisance , exercent la médecine dans les campagnes ; dédié à LL. EE. les souverains seigneurs de l'Etat de Berne ; par M. JEAN-FRÉDER. DE HERRENSCHWAND, docteur en médecine , associé étranger de la Société royale de médecine de Paris , & de la Société économique de Berne , ci-devant premier médecin du roi de Pologne , & conseiller intime de S. M. & de la sérén-

nissime Cour de Saxe-Gotha, médecin consultant de la ville de Berne, &c. A Berne, chez François Seizer & Compagnie, libraires, 1788; in-4°. de 694 pages.

2. Cet ouvrage, dicté par le patriotisme, n'a pas pour objet de diriger le peuple, qui ne peut guère se traiter lui-même dans les maladies, de quelque manière qu'on s'y prenne pour mettre les choses de cette nature à sa portée, mais d'instruire les personnes qui font leur profession de l'exercice de la médecine dans les campagnes, ou celles qui, sans en faire leur état, s'y dévouent par un sentiment d'humanité. Dès-lors les connoissances que l'auteur développe, peuvent d'autant plus être utiles, qu'elles ne passent pas l'intelligence & les lumières de ceux à qui l'ouvrage est destiné. Quoique les principes, en général, en soient applicables à tous les pays, on y a eu particulièrement en vue la santé des Suisses, dont l'auteur s'est appliqué à connoître & à approfondir la constitution. Mais il ne s'est pas tellement borné aux peuples fixés dans les campagnes, que ses instructions ne puissent aussi convenir aux hommes qui sont dans des positions différentes : tels que les militaires, les voyageurs, les commerçans, la noblesse, & les gens de divers autres états.

Son plan embrasse donc tous les tableaux des maladies dont les hommes de toutes les classes sont susceptibles, & ces tableaux sont très-exacts. Celui qui les a tracés n'a pu le

faire ainsi, que par le secours d'une grande masse de lumières acquises par une longue expérience, & d'un tact aussi juste qu'exercé.

M. *Herrenschwand* commence par une exposition des quatre tempéramens, pour indiquer d'avance les dispositions générales les plus fréquentes dont les maladies tirent leur source ou du moins leur caractère particulier. Cette idée des tempéramens n'est pas aussi dépourvue de fondement que bien des médecins modernes voudroient le faire croire; elle est justifiée tous les jours par les régimes opposés, auxquels les différens individus sont obligés de s'astreindre; ainsi que par les diverses affections auxquelles ils sont sujets.

Les indispositions primitives auxquelles le tempérament dispose, ou que l'on contraste par un genre de vie contraire à la constitution du corps, proviennent, selon l'auteur, de quelques vices qui se forment dans l'estomac & dans les premières voies, & qui altèrent le système des solides, ou la masse des liquides en général.

« Les principaux vices de l'estomac qui se contractent par un mauvais régime, sont les saburres, ou amas de crudités d'une qualité froide, chaude ou atrabilaire ».

Les solides sont sujets à contracter un excès ou un défaut de ressort; & les liquides peuvent pécher par la surabondance ou le défaut, l'excès de vivacité ou l'appauvrissement du sang, par les diverses acrimonies répandues dans la masse des fluides; le traitement & le régime convenables à ces vices généraux, sont très-bien indiqués par M. *Herrenschwand*, & la distin-

tion qu'il fait des différens genres d'acrimonies ; est sur-tout très-juste.

Ces vices portés jusqu'à un certain point, & par les dérangemens qu'ils occasionnent dans l'économie animale, donnent lieu à la fièvre, qui est l'affection morbifique la plus fréquente. L'auteur en décrit les genres & les espèces avec exactitude. L'exposition qu'il fait des signes qui annoncent les événemens dans les maladies en général, & dans les fièvres en particulier, est très-importante & digne d'attention.

Après avoir traité des différens genres de fièvres, il passe aux congestions catarrhales, rhumatismales, goutteuses, aux engorgemens & aux tumeurs des glandes. L'engorgement des glandes du mésentère, & les embarras de la circulation du sang dans le système des vaisseaux de la veine-porte, sont bien décrits, & les moyens curatifs qu'ils exigent bien choisis.

On portera sans doute le même jugement sur la manière dont il a traité des inflammations. Mais à l'article de la phrénésie, l'auteur reproduit, quant au siège & à la nature de cette maladie, un principe reconnu faux depuis long-temps ; c'est que la phrénésie dépend toujours d'une inflammation du cerveau : on sait à présent que cette inflammation peut avoir lieu sans la phrénésie, & que celle-ci n'est pas toujours accompagnée d'une inflammation ; le préjugé ancien à cet égard, peut tirer à conséquence, & conduire à des erreurs funestes dans la pratique, sur-tout par rapport à l'emploi des saignées. De-là l'auteur passe aux tumeurs venteuses & aux affections hydropiques ; dans celles-ci, bien loin d'interdire la boisson aux malades, il leur conseille, lorsqu'ils sont altérés, de

boire , autant qu'ils le désireront , de l'eau fraîche acidulée avec quelques gouttes d'esprit de vitriol. Ce précepte est un de ceux qu'il faut encore répéter aux habitans de la campagne, parce que chez eux les préjugés se déracinent plus difficilement.

Les affections convulsives , spasmodiques , soporeuses , apoplectiques & paralytiques , sont traitées dans l'ouvrage de M. *Herrenschwand* , avec méthode , & avec le détail nécessaire pour donner des lumières suffisantes aux personnes qu'il a en vue dans ses instructions.

Les poisons sont un objet sur lequel le peuple doit essentiellement être instruit ; lorsqu'il est , à cet égard , victime de quelque accident , il peut commettre des fautes graves , si on ne lui a appris à faire la distinction des poisons , & des remèdes qui conviennent à chacun. M. *Herrenschwand* n'a rien oublié pour le mettre à même de ne point se méprendre sur cela. On y trouvera aussi le traitement des noyés , celui des maladies de la peau , des plaies ; mais en divisant les maladies d'après leur siège prétendu , l'auteur fait souvent un double emploi , & quelquefois d'ailleurs présente comme maladie ce qui n'en est qu'un symptôme. Ainsi à l'article *des maladies qui affectent la tête* , il place les vertiges , qui sont ordinairement un symptôme d'une affection qui a son siège ailleurs. Il range parmi ces maladies les rhumes au cerveau , qui doivent se trouver parmi les congestions. A l'article *des maladies qui affectent la bouche* , l'auteur présente la perte du goût comme une maladie ; il est trop aisé de voir que la perte du goût ne sauroit être une affection locale & particulière. Nous croyons

aussi que l'auteur auroit mieux fait de rapporter l'asthme & la coqueluche à l'article des maladies convulsives, qu'à celui des maladies de la poitrine. Une division bien faite ne contribue pas peu à donner des idées justes sur la nature de chaque maladie, & par conséquent sur son traitement.

Les maladies des enfans, des femmes, les maladies vénériennes, l'onanisme, les divers régimes à suivre dans les différentes circonstances, & selon les individus, forment, dans l'ouvrage de M. *Herrenshwand*, des articles intéressans qui complètent son travail, & le rendent du plus grand prix pour les personnes qu'il s'est proposé d'instruire.

Dissertatio medica de morbis amatoriis :

Dissertation de médecine sur les maladies d'amour; par JEAN-MATTHIEU VETTER, de Stockholm, docteur en médecine. A Erlang, chez Kunstmann; à Strasbourg, chez Amand Koenig, 1787; in-4°. de 42 pag. Prix 12 s.

3. Cette Dissertation, dédiée aux sénateurs de Suède, est composée de trente paragraphes. Comme les maladies érotiques ont leur siège dans l'ame, M. *Vetter* expose le sentiment des meilleurs philosophes sur l'ame & sur son origine. Il expose ensuite les maladies causées par l'amour.



De luxu, gravissimorum morborum fonte ; par *JEAN-FRÉD. MULLER*, de *Schwartzenberg*, docteur en médecine. *A Leipsick, chez Sommer, 1787; in-4°. de 48 pag.*

4. M. *Mueller* a rassemblé dans cette dissertation tout ce que l'on a écrit sur les dangers du luxe, & sur les maladies dont il est la cause.

P. E. WAUTERS, medici, responsum ad quæsitum, quæ tum medica, tum politica præsidia adversus periculosos inhumationum præfestinarum abusus? cui palmam secundo loco detulit cæsarea regiaque Bruxellensis Academia, anno 1787.

5. Jamais on n'a été plus pénétré de l'incertitude des signes de la mort, & par conséquent du malheur auquel exposent les enterremens précipités, qu'on l'est à présent, parce qu'on fait même combien il est difficile de fixer les limites qui séparent de la mort, les derniers degrés de vie. Quoique cette matière ait été beaucoup discutée, la dissertation que nous annonçons peut encore, sur cet objet, offrir matière à de nouvelles réflexions. Les principes de l'auteur y sont quelquefois appuyés par des observations qui lui sont propres. Cependant le résultat de ses considérations se réduit à poser pour signe indubitable d'une mort réelle &

complète, l'affaiffement de la cornée, signe que pourtant on a cru n'être pas absolument certain. Quoi qu'il en foit, la difficulté de constater le véritable état des personnes qu'on regarde comme mortes, porte l'auteur de la dissertation à blâmer la légèreté avec laquelle on se hâte de les inhumér. Il voudroit qu'on n'enterrât aucune femme qui seroit dans le cas d'être soupçonnée enceinte, sans avoir auparavant fait l'opération césarienne. Il recommande aussi beaucoup de circonspection à l'égard des enfans nouvellement nés qui paroissent morts. On a beaucoup d'exemples d'enfans qui, dans ce cas, étoient regardés comme tels, & que de prompts secours ont rendus à la vie.

Quant aux adultes, il indique les réglemens de police qu'il y auroit à faire pour empêcher qu'on ne les enterre avant de s'être bien assuré qu'il ne peut plus y avoir de doute sur leur mort, & les précautions que les médecins & chirurgiens doivent prendre pour ne donner lieu à aucune erreur à cet égard.

Heelkundige mengelstoffen, &c. C'est-à-dire, Mélanges de médecine & de chirurgie ; par G. J. VAN WY, lithotomiste de la ville d'Amsterdam, &c. Vol. II, Part. II ; in-8°. de 141 pag. A Amsterdam, chez Van-Salm, 1786.

6. Nous ne donnerons ni l'analyse ni l'énumération de tous les morceaux contenus dans cette partie : nous ne nous arrêterons qu'aux articles qui nous paroîtront plutôt utiles que curieux.

Le premier qui se présente, contient une *suite des expériences faites avec l'eau de MARTINET*. Cette eau est un mélange d'esprit de sel ammoniac & de chaux vive : elle est d'une grande utilité contre les ulcères vénériens & autres de mauvaise qualité. On s'en sert à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Pour l'usage interne, on en fait d'abord prendre deux gros par jour, puis on va peu-à-peu en augmentant jusqu'à la dose d'une once. Lorsqu'on s'en sert à l'extérieur, on en humecte des compresses dont on couvre les ulcères. On lui a vu produire des effets très-heureux sur des ulcères contre lesquels le quinquina, l'opium, l'écorce de saule & d'autres remèdes efficaces en pareil cas avoient échoué.

Il ne faut pas néanmoins regarder cette eau comme inmanquable. Appliquée sur un ulcère phagédénique au pied, on fut obligé d'y renoncer, à cause des douleurs violentes qu'elle causoit au malade. Elle a été également infructueuse contre un ulcère vénérien gangréneux au fondement, lequel a ensuite cédé aux grands remèdes, & à un cataplasme de gruau cuit dans l'eau phagédénique.

Selon M. *Van Wy* ce cataplasme est d'une grande efficacité dans les ulcères vénériens, & les diverses espèces de teigne.

Il a été question, dans le premier volume de ce Recueil, d'une mâchoire inférieure régénérée en partie à la suite d'une carie qui en avoit détruit une portion considérable. Le sujet étant mort, M. *Van Wy* a trouvé que la partie régénérée étoit moins haute que l'ancienne & dénuée des dents : le condyle étoit imparfait,

le processus coronoïde, bien que très-marqué, étroit & long. Il paroissoit même qu'il y avoit un commencement de canal maxillaire.

On trouve dans ce Recueil des détails sur une hémorrhagie utérine mortelle ; ils sont intéressans relativement à la cause de cette perte. C'étoit un polype. Ces excroissances sont peut-être moins rares qu'on ne le pense ; mais le peu d'attention qu'on porte souvent à la recherche des causes des maladies, fait qu'on n'en reconnoît pas toujours l'existence. A l'ouverture du cadavre, outre le polype, on a trouvé plusieurs hydatides au fond de la matrice, diverses duretés dans le tissu cellulaire circonvoisin, l'orifice de l'utérus concret avec une fistule, qui partant de ce viscère, se terminoit au rectum.

Nous ne croyons pas devoir passer sous silence que, d'après une observation rapportée dans la suite de cet ouvrage, l'eau de Martinet, administrée à l'intérieur aussi-bien qu'en topique, a été très-utile pour combattre un cancer à la lèvre inférieure & à la joue. M. *Van Wy*, qui, à cette occasion, présente quelques réflexions sur le cancer en général, observe que le meilleur moyen d'en opérer la guérison, est d'en faire l'extirpation à temps : il déclare ensuite que le gonflement des glandes voisines n'est pas toujours une preuve certaine que le virus s'est communiqué & a gagné la masse des humeurs ; enfin que le cancer de la lèvre inférieure peut être guéri par l'usage des topiques, lors même que les glandes maxillaires voisines sont enflées.

La difficulté de se procurer autant qu'on veut de suc gastrique, a engagé M. *Van Wy* à lui substituer le sang pur de bœuf, tiré du cœur de

l'animal. Il lui attribue de grandes & sublimes propriétés contre le cancer, propriétés constatées par la guérison d'un ulcère cancéreux au visage, & de deux autres ulcères de même nature à la lèvre inférieure. Cependant, pour opérer ces guérisons, M. *Van Wy* n'a pas employé le sang de bœuf seul, il a en même-temps prescrit une décoction de quinquina, & quelquefois il a eu recours à l'eau de *Martinet*. Le sang de bœuf tiré du cœur, n'est pas néanmoins le seul sang qui possède ces qualités, celui de l'homme ne le lui cède pas en vertu. Il faut pourtant que l'un & l'autre aient déjà acquis un commencement de putréfaction, sans toutefois qu'ils soient trop vieux, car alors ils deviennent âcres, & excitent de vives douleurs.

NOTA. Le premier volume de ces *Mélanges* par M. *Van Wy*, parut en 1784. Nous l'avons fait connoître dans ce Journal, *tom. lxxvj*, p. 523.

La première partie du second volume fut publiée en 1785, & annoncée aussi dans ce Journal, *tom. lxx*, pag. 343: il y est déjà question de l'eau de *Martinet*.

Observations générales sur les hôpitaux, suivies d'un projet d'hôpital; par M. IBERTI, docteur en médecine, avec des plans détaillés, rédigés & dessinés par M. DELANNOY, architecte, & ancien pensionnaire du Roi, à Rome; broch. in-8°. de 73 pages. A Londres; & se

trouve à Paris, chez Desenne, au Palais-Royal, 1788.

7. *M. Iberti* a voyagé pour s'instruire sur la matière qu'il traite. Ce sont les hôpitaux d'Italie, d'Espagne & d'Angleterre qui lui ont suggéré les idées qu'il publie : car la France est moins avancée que ces pays à cet égard. Les réformes s'y sont faites plus lentement, malgré les lumières qu'on ne peut lui refuser. *M. Iberti*, après avoir examiné les avantages & les inconvéniens des traitemens privés, qui ne fauroient sur-tout convenir exclusivement aux grandes villes peuplées d'étrangers sans domicile, donne la préférence à un plan qui réuniroit les hôpitaux aux traitemens domestiques. Il est établi à Rome, en Angleterre, il est suivi en Espagne, mais beaucoup plus perfectionné, sous les auspices du ministre d'État (a). Ce régime mixte, fauve à celui qui a une famille, la répugnance de la quitter, & lui procure la douceur de recevoir, avec ses soins, les secours de la charité, & même, au besoin, de les partager avec elle. Il évite par-là le danger plus ou moins grand de l'air des hôpitaux, & ne contribue point, pour sa part, à l'augmenter par sa présence ; ce qui tourne au bien de ceux qui ne peuvent point se dispenser de se faire transporter dans ces asyles publics.

M. Iberti a bien discuté cet objet, & fait voir aussi les avantages qu'on pourroit retirer des hôpitaux, en les faisant servir au progrès de la médecine, par l'établissement d'écoles de

(a) *M. le comte de Florida-Blanca.*

pratique, comme on a fait à Édimbourg, à Vienne, &c.

Quant à la forme de l'hôpital, M. *Iberti* voudroit que ce fût un bâtiment vaste, carré, & divisé par des corps-de-logis formant une croix grecque, & se réunissant au centre dans une grande pièce de forme circulaire. Cette disposition offre quatre cours carrées, d'une assez grande étendue pour que l'air puisse y circuler librement. M. *Iberti* ne donne à ce bâtiment qu'un premier étage & un rez-de-chaussée, pour rendre le service plus facile, & la ventilation plus parfaite. Quoiqu'on ait déjà beaucoup écrit sur les hôpitaux depuis quelque temps, les lumières que M. *Iberti* nous apporte, pourront n'être pas inutiles, parce qu'elles vont au-delà de ce qu'il a vu, & que les instructions n'ont guère leur effet qu'après avoir été long-temps répétées.

D. JOH. ALEX. VON BRAMBILLA, über die entzündung geschwulst, &c. *Des tumeurs inflammatoires; par M. DE BRAMBILLA, chevalier du saint Empire romain, premier chirurgien des armées impériales & royales: nouvelle édit. traduite de l'italien en allemand; par M. J. A. SCHMIDT. A Vienne, chez Hoerling, 1786; in-8°. première partie de 396 pages, sans compter la dédicace*

à l'Empereur , & la préface : seconde partie de 484 pag.

8. Ce *Traité* est un des premiers ouvrages de M. *Brambilla* ; il parut, pour la première fois, en italien en 1773.

La nouvelle édition allemande a été corrigée & augmentée. On trouve, *chap. xiv*, la composition d'un emplâtre vanté comme un puissant résolutif contre l'endurcissement des mamelles : il se fait avec le suc de navet, l'huile d'olive & le minium. Dans un autre endroit est rapportée la manière dont un médecin allemand obtint une excellente infusion de quinquina ; elle consiste à mettre deux ou trois onces de cette racine pulvérisée, dans une bouteille de verre remplie d'eau jusqu'au goulot, à l'attacher aux voiles d'un moulin à vent, & à la laisser en agitation pendant vingt-quatre ou vingt-huit heures.

Traité des hernies de M. AUG. GOTTLIEB RICHTER, médecin & conseiller de la Cour de S. M. Britannique, professeur de médecine & de chirurgie en l'université, président du collège des chirurgiens, directeur de l'hôpital académique de Gottingue, membre de l'Académie royale des sciences de cette ville, de celle de Stockholm, & de la Société de médecine de Copenhague ; traduit de l'allemand sur la seconde édition ; par

JOSEPH-CLAUDE ROUGEMONT, docteur en médecine, professeur d'anatomie & de chirurgie en l'université électorale de Bonn sur le Rhin, & ancien démonstrateur d'anatomie & de chirurgie à l'hôpital de Brest. A Bonn, de l'imprimerie de Jean-Fréd. Abshoven; & se trouve à Paris, chez Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins, n°. 18, 1788; in-4° de 310 p. Prix broché 4 liv. 10 s.

9. On a d'autant plus d'obligation à M. Rougemont de transporter dans notre langue cet ouvrage de M. Richter, que les chirurgiens François ignorent, faute de traduction, les meilleurs livres étrangers, ou ne les connoissent que tard. Le traducteur, dans sa préface, témoigne sur cela ses regrets, d'après M. Peyrilhe, qui dit que nous attendons depuis plus d'un siècle les traductions de *Wisseman*, de *Roonhuijsen*, de *Purmann*, de *Solingen*, de *Sancaffani*, d'*Acrell*, de *Schmucker*. M. Rougemont a ajouté des observations en notes, & dans un *appendix* placé à la fin de l'ouvrage de M. Richter, parce qu'étant pour la plupart renfermées dans la chirurgie ou dans quelques autres ouvrages allemands, elles étoient hors de la portée du plus grand nombre des lecteurs.

Il y a dans l'original sept planches, & M. Rougemont en a supprimé quatre. La première représente l'instrument que M. *Lammersdorf*, cé-

lèbre chirurgien d'Hanovre, a inventé pour introduire la fumée de tabac dans l'anüs. C'est un instrument très-simple, mais qui a l'inconvénient de laisser repasser dans le soufflet la fumée introduite dans le *rectum*. La seconde représente le soufflet de M. *Gaubius*, perfectionné par M. *Louis*, & assez connu en France. La troisième représente l'instrument publié par M. *Hagen* de Berlin, & qui n'est qu'une correction de celui de M. *Lammersdorf*. Enfin la quatrième planche supprimée, représente le bandage de M. *Suret* pour l'exomphale, dont on trouve la description dans les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie de Paris.

M. *Rougemont*, en faisant connoître les idées de M. *Richter*, ne s'y est pas tellement asservi, qu'il ne les combatte quelquefois; cette contradiction même ne peut qu'augmenter les lumières qu'on doit attendre de la lecture de l'ouvrage de M. *Richter*.

Lehrbegriff der pferdarzney, &c. Cours d'hippiatrique, traduit du françois de LA FOSSE, en allemand; par JEAN KNOBLOCH, docteur en médecine, & professeur de l'art vétérinaire. A Prague; & à Strasbourg, chez Amand Koenig, 1788, trois volumes grand in-8°. avec beaucoup de figures. Prix 15 liv.

10. L'ouvrage de M. *La Fosse*, dont M. *Kno-*

bloch vient de donner une traduction allemande, a été traduit en plusieurs langues de l'Europe.

D. JO. FRIEDR. BLUMENBACHII, prof. med. ord. Soc. reg. scient. Göttingensis aliarumque membr. Institutiones physiologicæ, accedunt tabulæ æneæ iv ; in-8°. de 511 pag. A Göttingue, chez Dieterich, 1787.

11. Cet ouvrage a été annoncé dans ce Journal, tom. lxxij, pag. 147 ; mais on ne l'a point fait connoître : nous croyons devoir réparer cette omission.

Les sciences font de jour en jour des progrès ; il est donc nécessaire qu'on rassemble de temps en temps en un corps d'ouvrage, les nouvelles découvertes, & les nouvelles doctrines qui ont plus ou moins changé la face d'une science particulière. C'est sur-tout pour les ouvrages destinés à l'enseignement, que cette réunion devient de la plus grande utilité ; & quoique M. *Blumenbach* ait consulté & les physiologistes & les voyageurs, il ne seroit pas difficile de trouver encore bien des additions à faire pour compléter son travail. Il a divisé ses instituts en quarante-huit sections, dont nous allons présenter les titres & des notices plus ou moins étendues.

La première contient des considérations générales sur le corps humain, sur les solides & les liquides qui le composent, comme aussi sur les forces vitales dont il est doué.

Dans la *seconde*, l'auteur considère plus particulièrement les fluides, & les distribue en trois classes : 1°. les liquides grossiers ou le chyle : 2°. le sang : 3°. les humeurs séparées du sang, soit nutritives, soit récrémentitielles, soit excrémentitielles. La nature du sang est encore inconnue, & aucun art n'est parvenu jusqu'ici à composer une liqueur qui lui ressemble. On fait néanmoins, suivant M. *Blumenbach*, que les parties constitutives de cette liqueur sont, 1°. une portion aqueuse, la plus volatile de toutes les parties qui entrent dans sa composition : 2°. le sérum, qui est d'une nature gélatineuse, & jusqu'à un certain point semblable au blanc d'œuf : il se coagule au 150°. degré de chaleur du thermomètre de *Fahrenheit*, ou bien, selon *Moscatti*, au bout de vingt heures, comme aussi par l'addition de la chaux vive. Dans l'état de coagulation, il ressemble au blanc d'œuf : 3°. la partie rouge du sang ; cette partie est la plus difficile à réparer à la suite des fortes hémorrhagies. A peine en aperçoit-on quelques indices dans l'embryon, avant qu'il ait atteint l'âge d'un mois. *Leeuwenhoek* prétend que cette partie est composée de globules : selon *Della Torre*, ce sont de petits anneaux qui la composent. Notre auteur adopte le sentiment de *Leeuwenhoek*. La calcination fait découvrir des particules ferrugineuses dans cette partie : 4°. la lymphe, qui s'organise en la fouettant, & devient membrane : elle transsude de ses vaisseaux, dans certaines inflammations, & forme de fausses membranes. A ces parties constitutives du sang, il faut encore ajouter l'air qui lui est incorporé.

Dans la *troisième section*, M. *Blumenbach* traite des solides, & particulièrement du tissu

cellulaire. La substance élémentaire des solides est une matière terreuse, le plus souvent calcaire, combinée avec un acide. La portion martiale est peu considérable. A l'exception de l'émail des dents, on trouve par-tout un tissu cellulaire dont la texture varie néanmoins. La graisse, qui est versée dans ses cellules, a une certaine analogie avec les huiles grasses des végétaux. On n'en trouve dans l'embryon qu'au cinquième mois de son existence.

Les forces vitales font le sujet de la *quatrième section*. Ces forces se montrent sous différentes formes; 1°. sous celle de la contractilité; 2°. de l'irritabilité; 3°. de la sensibilité; 4°. de la vie propre (*vita propria*); 5°. de l'instinct formateur.

Dans la *cinquième section*, l'auteur, en s'occupant du corps humain en santé, traite de la connexion qui règne entre toutes les parties de l'union du corps avec l'ame, des tempéramens, des fonctions: ces dernières, suivant M. *Blumenbach*, font de quatre espèces; savoir, 1°. les vitales; 2°. les animales; 3°. les naturelles, & 4°. les génératrices.

Dans la *sixième section*, qui roule sur la circulation du sang, on dit que *Servet*, *Césalpin*, & *Francesco de la Rayna*, semblent l'avoir déjà connue.

M. *Blumenbach*, dans la *septième*, parle de la nature & des fonctions des artères, de leur texture, de la proportion des rameaux au tronc, des caractères distinctifs des vaisseaux sécrétoires.

Les détails relatifs aux différens points de vue sous lesquels le physiologiste peut consi-

dérer les veines, remplissent la *huitième section*. L'auteur avance que leurs tuniques sont minces, au point de laisser transluder le sang qu'elles charrient.

La description anatomique, & l'exposé des fonctions du cœur, sont présentées dans la *neuvième section*. L'auteur y traite des ossifications du cœur, des variations dans les pulsations, de la cessation de la constriction des ventricules du cœur, du péricarde, qui n'est qu'une membrane cellulaire très-fine dans l'hérission.

M. *Bumenbach* disserte dans la *dixième section*, sur les forces motrices de la circulation du sang. Il regarde principalement comme une de ces forces, l'irritabilité que le cœur conserve après la mort, plus long-temps qu'aucune partie musculuse. Il profite de cette occasion pour approfondir la question, si l'irritabilité du cœur dépend des fibres musculuses ou des nerfs, & déclare que cette propriété est absolument indépendante des nerfs.

Dans la *onzième section*, il s'agit de la respiration. L'auteur y parle des poumons & de leur organisation, des vaisseaux lymphatiques & des glandes des poumons; du thorax, de sa cavité & de ses parties, tant charnues, qu'osseuses & cartilagineuses; du diaphragme; des changemens que l'air atmosphérique inspiré subit dans les poumons; de la différence entre le sang artériel & le sang veineux; de la différence qu'il y a entre le fœtus & l'adulte.

La *douzième section* concerne les organes de la voix, & la manière dont ils produisent les sons. Il traite ensuite du rire, des pleurs,
des

des soupirs, de la toux, de l'éternument, du hoquet, du bâillement.

La *treizième section* contient la théorie de la chaleur animale, d'après M. *Crawfort*.

La peau & la transpiration sont les sujets de la *quatorzième*.

Les remarques sur l'épiderme, le réseau de *Malpighi*, ce siége de la couleur de la peau, les cinq variétés de l'espèce humaine, le tissu graisseux, les poils, &c. sont exposées dans la *quinzième*.

Les sujets qui sont traités dans la *seizième*, sont le *sensorium* & les nerfs, les meninges, le cerveau, son élévation & son abaissement alternatifs, isochrones avec les mouvemens de la respiration, la moelle alongée, la moelle épinière, les nerfs, les ganglions, les plexus nerveux, &c.

Les fonctions des nerfs forment une *Section* particulière. L'auteur y traite du siége de l'ame, & discute les deux principales hypothèses imaginées pour expliquer leur manière d'agir.

Les *fix sections* suivantes sont relatives aux sens du tact, du goût, (M. *Blumenbach* fait ici mention d'une personne dont le palais participoit à la faculté de goûter) de l'odorat, de la vue, aux sens intérieurs.

Il est question dans la *vingt-troisième section* des fonctions soumises à la volonté. L'auteur pense que la seule contraction de l'utérus, dans le travail de l'enfantement, est automate, & que tous les autres mouvemens, les battemens de cœur, la contraction de l'estomac, le resserrement de la prunelle, &c. dépendent de la volonté.

En dissertant dans la *vingt-quatrième section* sur le mouvement musculaire, M. *Blumenbach* remarque que l'irritabilité est une propriété réservée aux muscles, & que les muscles creux, tels que le cœur, le canal alimentaire, sur-tout les intestins grêles, la vessie urinaire, les muscles qui agissent dans la respiration, en sont particulièrement doués. Il considère comme une propriété particulière, la contractilité qui réside dans les glandes, la vésicule du fiel, l'utérus, &c. qui ne sont pas irritables. Il observe que les muscles conservent leur irritabilité lors même qu'on a intercepté l'influence que les nerfs exercent sur eux, & qu'on ne fait encore rien de positif concernant les effets du sang sur les muscles.

Les quatre *sections* suivantes, *vingt-cinquième*, *vingt-sixième*, *vingt-septième*, *vingt-huitième*, roulent, 1°. sur le sommeil & ses causes; 2°. sur la faim & sur la soif: 3°. sur la mastication & sur la déglutition: 4°. sur la digestion.

Dans la *vingt-neuvième section*, qui concerne le suc pancréatique & le pancréas, l'auteur soutient que la compression de l'estomac, distendu par les alimens, exprime le suc de cette glande.

On a dans la *trentième section*, des considérations sur la bile & sur le foie. M. *Blumenbach* y enseigne que la bile est séparée du sang de la veine-porte; que ce récrément est composé d'eau, de lymphe & de phlogistique; que son action, loin d'être analogue à celle d'une substance savonneuse & dissolvante, n'a d'autre qualité que de précipiter les parties excrémentielles de la partie nutritive; que sa portion

aqueuse retourne au sang avec le chyle, tandis que son phlogistique se mêle aux excréments, & leur donne la couleur.

La *trente-unième section* a pour objet la rate, qui, de toutes les parties du corps humain, est celle qui contient le plus de vaisseaux : il est probable qu'elle concourt à la confection de la bile, à laquelle elle fournit le phlogistique. Les animaux auxquels on a extirpé la rate, ont la bile beaucoup plus pâle que les autres, & dépourvue de phlogistique.

Il est traité dans les *sections trente-deuxième, trente-troisième, trente-quatrième & trente-cinquième*, de l'épiploon, du canal intestinal, du système des vaisseaux absorbans de la sanguification.

La *section trente-sixième* regarde la nutrition; M. Blumenbach estime que cette fonction a beaucoup d'analogie avec la faculté reproductrice, & il établit pour loi, que dans l'homme & dans les animaux à sang chaud, en général, la régénération n'a pas lieu pour les parties qui, outre la contractilité, sont encore douées de quelque autre vertu vitale, telles que l'irritabilité, la sensibilité, ou la vie propre (*vita propria*). Cette loi est évidemment erronée.

La nature & le mécanisme des sécrétions sont examinés dans la *trente-septième section*. L'auteur classe dans l'ordre suivant les liqueurs sécrétées : 1°. le lait, comme la plus simple ; 2°. l'humour aqueuse des yeux, les larmes ; 3°. l'urine ; 4°. la salive ; 5°. les liqueurs muqueuses ; 6°. les substances grasses ; 7°. celles qui sont de la nature gélatineuse, comme la liqueur de l'amnios ; 8°. les liqueurs séreuses, & enfin 9°. la semence, la bile, &c. &c.

Dans la *trente-huitième section*, l'auteur s'occupe de l'urine, & dans la *trent-neuvième* des parties génitales, & de leurs diverses conformations dans les deux sexes.

Pour donner des notions claires des sujets de la *quarantième section*, où il est traité des fonctions des organes de la génération de l'homme, M. *Blumenbach* y a joint une planche qui représente le passage du testicule par l'anneau.

Les huit dernières *Sections* sont consacrées, 1°. aux fonctions des organes de la génération des femmes; 2°. à la menstruation; 3°. au lait; 4°. à la conception & à la gestation; 5°. à l'instinct formateur; 6°. à l'accouchement; 7°. à la différence du fœtus & de l'adulte; 8°. à la croissance.

On voit sur les quatre planches qui accompagnent cet ouvrage, 1°. un cœur; 2°. un œil d'adulte & un œil d'embryon de huit mois; 3°. deux esquisses relatives au passage du testicule par l'anneau; 4°. un œuf d'environ un mois. Ces planches ont été dessinées par M. *Eberlin*, & gravées par M. *Marck*. Le dessin & la gravure font honneur à ces artistes.

Sylloge selectiorum opusculorum de mirabili sympathia quæ partes inter diversas corporis humani intercedit: edita curâ JOAN. CHRIST. TRAU-GOLT SCHLEGEL, doct. med. atque chir. & medici apud Longosalienenses; in-8°. d'un alphabet six feuilles & de-

mie. A Leipfick, chez Schneider, 1787.

12. M. *Schlegel* présente ici une nouvelle édition de quatre dissertations de médecine, soutenues en Hollande, dont M. *Sandifort* lui a fait présent, & qu'il croit dignes d'être connues en Allemagne. On ne sauroit disconvenir que la doctrine de la Sympathie est de la plus grand importance pour le médecin; & comme il règne encore sur ce point beaucoup d'incertitude, tout ce qui tend à la dissiper ne peut manquer d'être favorablement accueilli. Nous ne ferons qu'indiquer le titre de ces quatre opuscules.

1°. *JAN PETERSEN MICHELL*, *dissertatio de mirabili, quæ caput inter & partes generationi dicatas intercedit, sympathiâ.*

2°. *PETRI JUS*, *dissertatio de mirabili, quæ pectus inter & ventriculum intercedit, sympathiâ.*

3°. *DIDERICI VAGENS*, *dissertatio de sympathiâ inter ventriculum & caput, præcipuè in statu præternaturali.*

4°. *JACOBI ANEMAET*, *dissertatio de mirabili quæ mamma inter & uterum intercedit sympathiâ.*

Il est étonnant qu'aucun médecin hollandois n'ait entrepris jusqu'ici, à l'exemple des médecins de diverses autres nations, de rassembler les dissertations les plus intéressantes, soutenues dans les universités belgiques, & d'en donner une nouvelle édition. Peut-être le Recueil que M. *Schlegel* vient de publier, excitera-t-il leur émulation.



A maritime state considered as to the health of seamen, &c. C'est-à-dire, *Considérations sur un état maritime, relativement à la santé des marins, & sur les moyens efficaces de rendre plus gracieuse la situation de cette classe estimable de citoyens*; par CHARLES FLETCHER, docteur en médecine, ancien chirurgien de la marine de S. M. B.; in-8°. A Dublin; & se vend à Londres, chez Richardson, 1786.

13. Le docteur Fletcher, qui a été près de trois ans chirurgien du *Roebuck*, fait dans cet ouvrage l'énumération des différentes causes auxquelles on attribue les maladies, ou la mauvaise santé des matelots, & y joint l'exposé des moyens qu'il croit les plus propres pour y remédier. L'article *diète* l'occupe principalement. Les réflexions de l'auteur ne sont pas neuves, mais généralement justes.

Concise observations on the nature of our common food, &c. C'est-à-dire, *Observations sur la nature de nos alimens ordinaires, en tant qu'ils tendent à entretenir ou à déranger la santé*; in-8°. A Londres, chez White, 1787.

14. Le fond de cette brochure est emprunté

des leçons du docteur *Cullen* sur la matière médicale. L'auteur y a joint quelques remarques très-sensées ; mais c'est le plus petit nombre. Les autres sont ou superflues, ou douteuses, ou évidemment erronées.

Gift historie , &c. C'est-à-dire , *Histoire des poisons des règnes animal , végétal & minéral , avec les contre-poisons , & l'application medicinale des poisons suivant les toxicologues modernes ; par JEAN-SAMUEL HALLE , professeur royal du corps des Cadets ; grand in-8°. de 301 pag. A Berlin , chez Maurer , 1787.*

15. Cet ouvrage est un des meilleurs & des plus complets qui aient été écrits sur les poisons, ce qui nous détermine à l'annoncer en attendant que nous soyons en état d'en donner une notice détaillée.

REMLERS , chimische untersuchung der tamarindenſœure , &c. C'est-à-dire , *Examen chimique de l'acide des tamarins & de ses rapports aux autres corps ; par J. C. G. REMLER ; in-4°. A Erfort , 1787.*

16. C'est en conséquence de l'affertion de

M. le professeur *Hagen*; qu'on fait bouillir dans l'Inde les tamarins dans des vaisseaux de cuivre avant de les envoyer en Europe, & que pour cette raison ces fruits, tels qu'ils nous parviennent, contiennent toujours quelques particules cuivreuses; c'est en conséquence de cette assertion, disons-nous, que M. *Remler* a entrepris ce travail, par lequel il s'est en effet assuré qu'une décoction de tamarin préparée dans un pot de terre, lorsqu'on la laisse séjourner dans un vase de fer, dépose sur les parois de ce dernier, une certaine quantité de particules cuivreuses.

L'auteur a ensuite tenté des expériences particulières, afin d'acquérir des connoissances plus satisfaisantes sur la nature de l'acide des tamarins. Il a d'abord remarqué que cet acide décompose tous les sels neutres préparés avec le tartre, & en précipite ce dernier dans toute sa pureté.

De huit onces de tamarins, l'eau distillée a extrait, par une simple infusion, deux drachmes & six grains d'un sel qui se cristallisoit, avoit le goût acidule, & ressembloit aux cristaux de tartre. L'eau mère saturée, avec de la terre calcaire, a fourni une once trois drachmes deux scrupules, d'un sel très-difficile à dissoudre, que M. *Remler* appelle sélénite de tamarins, & la liqueur restante de ce dernier ayant été mise à évaporer, a fourni trois onces d'un extrait douceâtre.

La moitié de cet extrait ayant été brûlée, il en est resté une cendre d'un gris blanc, contenant douze grains de terre calcaire & deux grains d'alkali fixe. L'acide nitreux a dégagé de l'autre moitié de cet extrait, deux drachmes & demie d'acide de sucre.

En traitant la sélénite des tamarins avec l'acide vitriolique, l'auteur s'est procuré quatre drachmes d'un sel acide solide, ressemblant à l'acide pur de tartre dans les expériences faites avec les métaux, les alkalis & les terres. Il est encore parvenu à tirer de cette sélénite, de l'acide, du sucre en cristaux, en le traitant avec l'acide nitreux.

Il s'ensuit de toutes ces expériences, que l'acide pur des tamarins est un composé de tartre, d'acide de tartre & d'un peu de terre; comme la partie extractive des fruits consiste dans cet acide & dans une substance sucrée. M. *Remler* pense donc qu'on peut remplacer les tamarins au moyen d'un mélange d'une livre de raffiné de prunes, de trois drachmes de crème de tartre, de huit à dix drachmes d'acide de tartre, & d'un peu de sucre.

Il confirme enfin la justesse de l'observation de M. *Baldinger*, de ne jamais associer les sels neutres, dans lesquels entre l'acide de tartre, aux tamarins, au jus de citron, ni à d'autres acides, attendu que ces derniers les décomposent & régénèrent le tartre.

De gèi urbani utilitate in febris inter-
mittentibus, ejusque vi antisepticâ ;
nec non de causis præfractarum inter-
mittentium ad CL. ACKERMANN,
med. prof. Altorf. auctore RUDOLPHO
BUCHHAVE, doct. med. Hafniensi ;
in-8°. de 72 pag. A Marbourg, dans

*la nouvelle librairie de l'Académie ,
1786.*

17. M. *Ackermann* a révoqué en doute, ou à-peu-près nié dans le magasin pour les médecins, l'efficacité de la racine de benoite. M. *Buchhave* entreprend, dans cette brochure, de réfuter ces doutes, & expose avec beaucoup de discernement & de candeur, dans quelle espèce de fièvres intermittentes, cette racine peut convenir ou non; en sorte qu'on doit regarder cet opuscule comme un supplément à son traité intitulé: *Observationes circa radicis gei urbani, sive caryophyllatæ vires, &c. edit. altera Hassniæ & Lipsiæ 1784, in-8°. const. 260, pag. cum tabulâ.*

La première édition avoit paru en latin en 1781. C'est d'après celle-ci que fut faite la traduction allemande, annoncée avec une notice dans le Journal de médecine, tome lx. page 170.

Il s'étoit élevé de vifs censeurs contre ce premier essai de M. *Buchhave*, lequel s'est défendu dans la deuxième édition de 1784.

Memoria intorno all' olio di Ricino volgare, &c. C'est-à-dire, Mémoire sur l'huile de Ricin vulgaire; par M. le docteur JEAN BONELLI, grand in-8°. de 124 pag. A Vérone, chez les héritiers Moroni, 1785.

18. La première édition de cet opuscule parut à Rome en 1782, & son utilité a déterminé un médecin de Vérone, qui ne s'est fait

connoître que par les lettres *P. L.* à le faire réimprimer.

On y trouve à la suite d'une courte introduction :

1°. La description botanique du Ricin.

2°. L'analyse chimique du suc récemment exprimé des enveloppes de la semence, des semences mêmes, &c. de ce végétal, faite par MM. *Balassi & Conti*.

3°. Des observations sur l'usage interne de son huile. L'auteur y donne neuf observations qui attestent les bons effets de cette huile. La plupart des malades étoient atteints de coliques violentes, accompagnées de fièvres, vomissemens, constipations, dont quelques-unes avoient résisté à l'usage de l'huile d'olives, des layemens, même à celui des opiatiques. Ces coliques étoient causées ou par une bile âcre, ou par des pierres dans les reins. Un enfant d'un an, excessivement farci d'alimens, avoit contracté une constipation opiniâtre : il lui étoit même survenu des convulsions ; l'usage interne de l'huile de ricin a dissipé ces accidens. Il en a dissipé de semblables qui étoient restés à la suite d'un léger accès d'apoplexie.

4°. Des observations sur son usage externe. L'auteur n'a pas été à portée d'enrichir cette section de son propre fond. On y apprend néanmoins que des frictions avec cette huile ont eu un heureux succès contre des rhumatismes invétérés.

5°. L'utilité de cette plante dans la médecine vétérinaire & dans l'économie.

6°. La manière de la cultiver.

La traduction des écrits de M. *Cavani* & de M. *Hungerbyhler* termine cette brochure.

Geschichte bestandtheile und wirkungen des Hambacher, und Schwollener Sauerbrunnens, &c. *Histoire, qualités & effets des eaux minérales de Hambach & de Schwollen, dans la principauté de Birkenfeld, rédigée par M. MALER, suivant les ordres du prince de Bade. A Carlsruhe, chez Macklott, 1785 ; in-8°. de 102 pages.*

19. Cet ouvrage est composé dans l'intention de rendre leur ancienne réputation à ces eaux qui, depuis long-temps, sont négligées & dans l'oubli. Il contient six sections, qui présentent l'histoire, le site & les qualités de ces eaux acides, leurs parties constitutives, leurs effets, leurs usages internes & externes, leur comparaison avec les autres eaux du même genre. M. Maler est médecin à Birkenfeld.

Acidulas Cudowanas comitatus glacen-
sis, præside PETRO IMMANUELE
HARTMANNO, &c. &c. januarii
M. DCC. LXXXVII, doctoris medici su-
premam dignitatem capeffurus, disser-
tatione describit autor CAROLUS-
CHRISTIANUS BÆNISCH, &c.
in-4°. de deux feuilles & demie. A

20. Il existe déjà une analyse de ces eaux, publiée en allemand par un anonyme, dans une brochure intitulé : *Nachricht an das publicum, die gesund-brunnen zu Cadowa betreffend*. C'est-à-dire, *Avis au public, concernant les eaux minérales de Cadowa*, &c. A Breslau, 1777, d'après laquelle, ainsi que d'après le rapport concernant ces eaux, envoyé au Collège royal de médecine de Berlin, il conste que les eaux de Cadowa ont une grande conformité avec celles de Pyrmont, auxquelles, selon notre auteur, on peut les rendre parfaitement semblables au moyen d'une quantité proportionnée de sel de Glauber.

Concise account of a new chymical medicine, entitled *Spiritus æthereus anodynus*, &c. C'est-à-dire, *Courte annonce d'un nouveau remède chimique, intitulé Spiritus æthereus anodynus, ou esprit éthéré anodyn*; par GUILL. TICKELL; petit in-8°. A Londres, chez Wallis, 1787.

21. M. Tickell jouit à Londres, comme apothicaire, d'une grande réputation; il annonce ici un remède nouvellement découvert, ou plutôt une liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, préparée d'une manière particulière, & à quelques

égards différente de celle dont on est dans l'usage de la préparer. L'auteur ne communique point son procédé qui sera bientôt connu : l'art analytique est porté trop loin , pour que de pareils secrets lui soient impénétrables.

Pharmacopœa collegii regii medicorum Londinensis. A Paris, chez Théophile Barrois, libraire, quai des Augustins, n°. 18, 1788; in-8°. de 154 pages. Prix br. 2 liv. 8 s.

22. Il y a près d'un demi-siècle que la pharmacopée du collège des médecins de Londres fut rédigée avec tous les soins dont on étoit capable, & avec toutes les lumières que comportoit l'état où se trouvoit alors la médecine. On sent combien les connoissances, acquises depuis ce temps là, doivent avoir mis les nouveaux rédacteurs de cet ouvrage à même d'y faire des changemens utiles. On doit par conséquent s'attendre à y trouver plus de choix dans les remèdes, plus d'intelligence & de logique dans leurs mélanges, & par conséquent plus de simplicité dans les compositions. On n'y a rien donné aux préjugés anciens : on en a retranché tout ce qui étoit évidemment absurde; &, quant aux objets encore douteux, on a mieux aimé en laisser la réforme à faire à la postérité, qui sera sans doute plus instruite que nous. D'après cela, on a lieu de croire que cette nouvelle pharmacopée du collège des médecins de Londres, sera un travail précieux aux yeux de tous les médecins.

Entwurf eines systems der tranſzendenten chimie, &c. C'est-à-dire, *Essai d'un système de chimie transcendante*, par J. M. G. BESECKE ; in-8°. de 272 pages. A Leipſick, chez Muller, 1787.

23. Elever le chimiste au-deſſus des ſens, & l'habituer à des conſidérations abſtraites, tel eſt l'objet de M. Beſecke. Mais peut-on eſpérer d'atteindre à ce but ? Eſt-il dans la nature de l'art ? N'eſt-il pas trop dangereux d'eſſayer d'y parvenir ? La réuſſite même ſeroit-elle avantageuſe ? dédommageroit-elle des peines & des travaux qu'elle exigeroit ? Ce que l'auteur préſente dans cet ouvrage, n'eſt pas en faveur de ſon plan. Il adopte des notions diamétralement oppoſées aux notions reçues, & ſes raifonnemens paroîtront ſouvent un véritable galimatias.

Systematiſches handbuch der geſaminten chimie, &c. C'est-à-dire, *Manuel ſyſématique de toutes les branches de la chimie, à l'uſage des leçons académiques* ; par F. A. O. GREN : première partie ; in-8°. de 684 pages. A Halle, aux dépens de la maiſon des orphelins, 1787.

24. L'auteur a pris pour modèle le manuel

d'Erxleben, dont il a suivi le plan, sans négliger de rapporter aux lieux convenables les nouvelles découvertes, & d'exposer les hypothèses récemment imaginées; d'y joindre ses remarques, de proposer même les doutes qui se sont présentés; enfin, de consigner dans ce Manuel ses propres découvertes & observations. Cette première partie présente d'abord les connoissances préliminaires à l'étude de la chimie: l'auteur y traite ensuite de quelques principes ou élémens communs; des secours qu'une chaleur modérée offre pour faire l'analyse des substances végétales & animales; enfin il y est question des terres & des acides minéraux, comme aussi de leur combinaison dans les sels neutres. M. Gren croit que l'air déphlogistiqué est de l'eau très-pure, transformée en air par la grande quantité de matière de la chaleur qui lui est unie.

Chimical essays, &c. C'est-à-dire, *Essais chimiques*; par R. WATSON, doct. en théologie, membre de la Société royale de Londres, professeur royal en théologie dans l'université de Cambridge, Vol. V, in-12. A Londres, chez Evans, 1787.

25. On fait que l'auteur de ces essais a condamné aux flammes (a) tous les manuscrits relatifs à la chimie qui lui restoiem après la publi-

(a) Voyez Journ. de médec. tom. lxxviii, pag. 175.

cation de son quatrième volume ; dans le cinquième , qu'il vient de donner , on trouve des dissertations qui ont déjà paru dans les transactions philosophiques ; mais comme tout le monde ne sauroit s'en procurer la collection , les chimistes recevront avec plaisir ce nouveau volume.

Les Mémoires qu'il renferme sont, 1°. sur les eaux sulfureuses de Harrogate. Ce morceau est inséré dans le soixante-seizième volume des *Transactions philosophiques*.

2°. Expériences & observations sur divers phénomènes que présente la solution des sels. Soixantième vol. des *Transf. philosoph.*

3°. Essai sur les sujets de la chimie & sur leur division générale. Il y a environ vingt ans que cet essai a été composé. L'auteur l'a fait imprimer & tirer à un petit nombre d'exemplaires , uniquement destinés à des présens. Bien que le principal objet de ce Mémoire soit la chimie , il contient néanmoins en même temps des considérations très-profondes sur l'histoire naturelle , & M. *Watson* y examine avec beaucoup de discernement les caractères distinctifs des substances des divers règnes de la nature. Il indique les difficultés qui existent encore , malgré les efforts de plusieurs naturalistes , pour fixer les limites du règne végétal & du règne animal. Il rejette les caractères empruntés de la *forme* & du *mouvement spontané* , & observe qu'en substituant à leur place la *perception* , il reste encore un grand nombre d'exceptions à faire. Il faut lire dans l'ouvrage même les raisons chimiques , physiques & métaphysiques très-nombreuses & très-pressantes qu'il rapporte pour rendre vraisemblable la supposition que les *végétaux* sont

doués de la faculté de sentir. Il nous est impossible de les traduire toutes, & leur concision aussi-bien que leur liaison empêchent de les abrégier. Nous sommes très-persuadés que les naturalistes qui les liront, apprendront à apprécier les défauts, ainsi que les perfections des divers systèmes, & applaudiront à la pénétration de l'auteur.

4°. Remarques sur les effets du froid du mois de février 1771, publiées dans les *Transactions philosophiques*, pour la même année.

5°. Relation des expériences faites avec un thermomètre dont le bulbe étoit peint en noir, & qu'on avoit exposé aux rayons directs du soleil: publiée dans les *Transactions philosophiques*, pour l'année 1773.

6°. Plan d'un cours de chimie, imprimé à Cambridge en 1771. Ce manuel peut encore servir aujourd'hui, en y ajoutant seulement les nouvelles découvertes qui ont été faites depuis sa publication. La méthode que l'auteur a suivie, est bonne, & propre aux leçons académiques.

7°. *Institutiones metallurgicæ.* Cet opuscule, le seul que M. *Watson* ait écrit en latin, a été imprimé à Cambridge en 1768, pour servir à un cours de métallurgie. Il est en forme aphoristique.

Differtatio sistens observationes & experimenta circa genesin aëris fixi & phlogificati; auct. FR. A. C. GRÆN, &c.; in-8°. de 100 pag. A Halle, de l'im-

primerie de la maison des orphelins,
1786.

26. L'exposé des doctrines & des travaux de *Priestley*, *Scheele*, *Bergman*, *Landriani*, *Lavoisier*, *Kirvan*, de la *Métherie*, &c. relatif au sujet qui occupe notre auteur, le conduit à l'examen de leurs sentimens, & aux détails des expériences qu'il a faites pour se procurer des données, qui puissent mettre à portée de prononcer avec connoissance de cause, & pour en déduire les conclusions qui en découlent naturellement.

M. *Gren* a observé que l'air fixe ne s'engendre pas dans les procédés phlogistiques; il n'en a point obtenu par la combustion du phosphore; du soufre, de l'air inflammable métallique; par la combinaison de l'air déphlogistiqué avec l'air nitreux, des chaux métalliques au moment de la calcination; par les secousses dans l'air déphlogistiqué d'un amalgame de plomb & de mercure, &c.

L'auteur est persuadé que cet air préexiste, soit formellement, soit matériellement dans tous les corps, dont on peut le dégager, en sorte qu'il n'y a rien d'étonnant qu'il rompe ses entraves dans la combustion. Il pense que l'air inflammable végétal n'est que l'huile empyreumatique en forme d'air; ce qui explique pourquoi il donne de l'air fixe dans sa combustion. Comme l'esprit-de-vin contient de l'acide saccharin, il doit également fournir de l'air fixe. L'auteur a obtenu, de la manganèse, de l'air déphlogistiqué, soit qu'il l'exposât au feu, seule ou unie avec du plomb & du zinc; & de l'air fixe

en la précipitant des acides, au moyen d'un ... gazeux. L'air fixe, suivant M. Gren, ne se trouve qu'accidentellement dans l'atmosphère, & ne se forme ni avec la matière de la chaleur, ni avec le phlogistique de l'air du feu.

On trouve ensuite les argumens en faveur du phlogistique, & les moyens d'expliquer les phénomènes qui ont paru s'opposer directement à l'admission de ce principe. Mais nous serions obligés de nous trop étendre, si nous devions suivre l'auteur dans ces discussions. Nous invitons à les lire dans l'ouvrage même.

Extrait d'une Lettre de M. INGENHOUSZ, médecin du Corps de l'Empereur-Roi, membre de la Société royale de Londres, de la Société philosophique américaine de Philadelphie, &c. &c. à M. MOLITOR, professeur de chimie à Mayence, au sujet de l'influence de l'électricité atmosphérique sur les végétaux.

27. Cette lettre se trouve dans le Journal de physique; mai 1788; & quelque intéressante qu'elle soit pour les sciences, les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de la rapporter toute entière; nous nous contenterons d'en présenter la substance, & de rapporter quelques-unes des expériences qui en sont la base.

M. Ingenhouz, si célèbre par les brillantes expériences qu'il a publiées sur les végétaux, sur la propriété qu'ils ont d'améliorer l'air quand ils sont au soleil, & de le corrompre la nuit & quand ils sont à l'ombre, croyoit, comme tous

les physiciens, à celle qu'on supposoit à la matière électrique, d'accélérer la végétation. Des expériences publiées de toutes parts pour la confirmer, des ouvrages couronnés par des académies, où cette force accélératrice du fluide électrique dans la végétation, étoit établie comme un principe, sembloient ne plus laisser aucun doute sur cela. Il a fallu que *M. Ingenhouz* portât son regard pénétrant sur cet objet, pour réduire à sa juste valeur le sentiment des savans à cet égard.

En 1781, il plaça quelques jonquilles & quelques hyacinthes sur un isoloire, & en les tenant constamment électrisées; il en mit d'autres à quelque distance, sans les électriser. Il n'aperçut aucune différence dans la croissance de ces diverses plantes. Il commença à douter de la propriété qu'on attribue, & qu'il attribuoit lui-même à l'électricité. Les doutes que cet essai lui donna, le portèrent à répéter son expérience en 1782 & en 1783. Le résultat fut toujours le même. Comme les plantes bulbeuses croissent d'une manière peu uniforme, & que la cause de leurs progrès est difficile à déterminer, il employa des graines de moutarde & de cresson; il varia de différentes manières la façon de tenir les unes constamment électrisées, tandis que les autres étoient privées d'électricité. Il trouva toujours que les plantes électrisées, & placées exactement dans les mêmes circonstances que les autres, ne croissoient pas plus rapidement que celles qui ne furent jamais électrisées. Il observa cependant que celles qui étoient placées près de la machine électrique, croissoient plus vite que celles qui étoient placées plus près des fenêtres, indépendamment

de la force électrique ; car cette même accélération dans la végétation , avoit toujours lieu , soit qu'il électrisât celles qui étoient placées près des fenêtres , sans électriser celles qui étoient dans le voisinage de la machine électrique , soit qu'il fit tout le contraire ; de sorte qu'il étoit évident que l'électricité n'étoit pour rien dans cet effet. Les plantes électrisées & celles qui ne l'étoient point , ne présentent aucune différence , lorsque les unes & les autres étoient placées exactement à la même distance des fenêtres ; ce qui lui donna lieu de croire que la lumière étoit la véritable cause des variations qu'offroit la croissance de ces plantes , lorsqu'elles étoient placées à différentes distances des fenêtres : car il a observé qu'autant la lumière est salutaire aux plantes adultes , autant elle est nuisible au développement des semences , & à l'accroissement des plantes très-jeunes. Ainsi il soupçonne que cet effet , auquel on a fait peu d'attention dans les expériences entreprises pour prouver l'influence de l'électricité sur la végétation , a été la source de l'opinion erronée qui s'est établie sur la cause de l'accroissement subit des plantes électrisées.

M. Ingenhouz prouve , par une expérience très-simple , les différences remarquables que les divers degrés de la lumière peuvent mettre dans le développement des jeunes plantes. Il plaça deux pots de fleurs sur une table au milieu de sa chambre , de façon qu'ils n'étoient séparés que par un morceau de papier mince , qui se soutenoit droit par la pression des bords de ces pots , & dont l'effet se réduisoit à modérer un peu la vivacité de la lumière pour l'un des deux. Les graines de moutarde semées dans le pot le plus

voisin des fenêtres, germèrent moins promptement que celles qui étoient semées dans le pot caché derrière le morceau de papier ; & la différence fut si grande, qu'elle frappa tous ceux qui furent témoins de l'expérience.

M. *Ingenhoux* a répété l'expérience du sénateur *Quirini*, rapportée dans l'ouvrage de M. l'abbé *Bertholon*. On sait que ce sénateur fit planter des jasmins contigus à la chaîne d'un conducteur, pour éprouver l'influence de l'électricité sur leur végétation. On dit que ces jasmins, au bout de deux ans, se sont élevés à la hauteur de trente-deux pieds, tandis que d'autres jasmins, cultivés avec le même soin, mais dépourvus du secours du conducteur, ont à peine acquis, dans le même espace de temps, quatre pieds de hauteur. M. *Ingenhoux* n'a jamais pu apercevoir aucune différence entre l'accroissement des arbres qu'il a munis d'un conducteur & l'accroissement de ceux qui n'en avoient point. Les expériences de M. *Ingenhoux* doivent apprendre à être réservé dans le jugement qu'on porte sur la cause d'un effet même incontestable ; car il est bien difficile d'abord que des jasmins qu'on plante dans l'intention de confirmer un système, ne croissent pas à vue d'œil. Les pieds de jasmin qui ont tant crû, pouvoient être plus sains, plus robustes que ceux qui n'ont obtenu que peu de croissance ; leur situation par rapport au terrain & par rapport au soleil, a pu être plus favorable. Enfin beaucoup d'autres causes inconnues ont pu influencer sur le développement rapide de ces jasmins. C'est cependant avec des expériences si incertaines, qu'on bâtit des systèmes, en vertu desquels on veut, ou fertiliser les champs avec quelques pointes de

fer, ou dissiper toutes les maladies auxquelles l'humanité est sujette, comme avec une baguette magique. L'homme sage, comme M. *Ingenhoux*, laisse ces amusemens puérils aux hommes auxquels il ne faut que de nouvelles sensations; il observe la nature sans prévention, & se trouve fort heureux lorsqu'il est parvenu à douter.

Forfag til en Islandsk natur historie, med askillige oekonomiske samt andere Anmerkungen : *Essais d'une histoire naturelle d'Islande, avec des remarques sur l'économie & sur d'autres objets; par M. MOHR. A Copenhague; & se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique, 1786; grand in-8°. de 413 pages, avec des planches.*

28. M. *Mohr*, chargé de chercher en Islande de la terre à porcelaine, pour la fabrique royale de Copenhague, la chambre des finances lui recommanda d'observer, dans cette isle, tout ce qui auroit rapport à l'économie champêtre, & à l'histoire naturelle. Telles sont les circonstances qui ont produit cet essai, dans lequel on fait connoître une partie des animaux, des végétaux, des minéraux de l'Islande, rangés dans un ordre méthodique. M. *Mohr* joint à ses descriptions un extrait de son journal de voyages. La chambre des finances lui a accordé une gratification pour faire les frais de l'impression, & le récompenser du succès de son travail.

Collectedanea

Collectanea ad botanicam, chemiam & historiam naturalem spectantia : *Recueil concernant la botanique, la chimie & l'histoire naturelle ; par M. JACQUIN, professeur de botanique. A Vienne, chez Wappler ; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1786 ; in-4°. de 386 pag. avec vingt-deux planches de figures enluminées. Prix 48 liv.*

29. Cette collection précieuse est la suite des *Mélanges d'Autriche*, du même auteur. Elle renferme six Mémoires.

1°. Sur le celtique baldrien, qui est très-bien dessiné.

2°. Réponse à quelques accusations mal fondées de M. *Crantz*, professeur à Vienne.

3°. L'auteur rectifie quelques erreurs botaniques ; il y complète non-seulement l'histoire naturelle de plusieurs plantes connues, mais il décrit aussi très-exactement plusieurs espèces qui ne l'avoient point été par *Linneé*, ni par d'autres botanistes. Le genre des *sida*, *cassia*, *plantago*, *solanum*, *dolichos*, *euphorbia*, *orchis*, *cistus*, *geranium*, *passiflora*, *salvia*, *sisymbrium*, est enrichi de nouvelles espèces & d'observations particulières.

4°. Supplément aux plantes de la Carinthie, par M. *Wulfen*, chanoine : l'on trouve ici plusieurs végétaux inconnus. C'est à cet amateur & à M. *Jacquin*, que nous devons la connois-

554 HISTOIRE NATURELLE.

fance de la *swertia carinthiaca*, de l'*anemone fragi'era*, de la *chenalia tricolor*, de la *pedicularis rosca*, du lichen *sarcoïdes*. M. Jacquin a rendu hommage à M. le Chanoine de *Wulfen*, en donnant son nom à une plante qui forme un nouveau genre : *wulfenia carinthiaca*.

5°. Observations sur une matière verte, qui se trouve dans les conduits & les réservoirs des eaux & bains de Toeplitz, en Carinthie.

6°. M. Jacquin parle de ses excursions botaniques. Il a trouvé de la vigne sauvage avec des raisins très-âcres, à l'embouchure du Danube; ce qui toutefois ne prouve pas que la vigne soit originaire de ces lieux.

Vermium intestinalium brevis expositio
secunda, auctore PAULO CHRISTIANO
FRID. WERNERO, profectore olim in
theatro anatomico lipsiensi, post mor-
tem auctoris edita & animadversioni-
bus atque tabulis æneis II. Aucta à
JOAN. LEONHARDO FISCHER, phil.
doct. & in theatro anatomico Lipsiensi
profectore, cum tabulis IV ad natu-
ram pictis: *Deuxième courte exposition
des vers intestinaux; par PAUL-
CHRÉTIEN-FRÉD. WERNER, &c.
A Leipfick, chez Crusius; à Strasbourg,
dans la librairie académique; & se*

trouve aussi dans la même ville, chez
Amand Kœnig, 1787; in-8°. de 96 p.

30. Nous avons donné une notice de la première exposition sur les vers intestinaux, par *Werner*, dans le tom. lxj, pag. 646 du Journal de médecine.

On trouve dans cette seconde exposition un grand nombre d'observations importantes, dont quelques-unes sont absolument nouvelles.

Werner ajoute à son ouvrage un examen impartial des vermifuges les plus énergiques, & les moyens les plus salutaires pour expulser du corps humain ces dangereux ennemis.

M. *Léonard Jean Fischer*, qui remplace notre auteur pour la profecion anatomique du théâtre de *Leipsick*, a non-seulement veillé à l'édition de cette exposition, mais il l'a encore enrichie de nouvelles remarques, figures & additions.

JOH. CHRIST. FABRICII, Hist. nat.
œcon. & cameral, P. P. O. Soc. Hafn.
Norw. Lund. Petrop. œcon. & Paris.
agricult. membr. mantissa insectorum
fistens species nuper detectas, adjectis
synonymis, observationibus, descri-
ptionibus, emendationibus : *Supplé-
ment aux insectes, contenant les espèces
nouvellement découvertes ; par M.
JEAN-CHRÉTIEN FABRICIUS, &c.*

*Tome II. A Copenhague, chez Proft ;
& à Strasbourg, chez Amand Kœnig,
1787 ; in-8°. de 382. pag.*

31. Nous avons fait connoître le premier volume de cette *Mantiffa* entomologique, dans le Journal de médecine, tom. lxxiiij, pag. 162.

Huit classes forment le système des insectes de M. *Fabricius* ; le volume que nous annonçons en contient trois, & une *appendice*.

L'auteur, en correspondance avec beaucoup de personnes qui s'occupent particulièrement des insectes, en Suède, en Danemarck, en Chine, à Caïenne, en Afrique, en Espagne, en Barbarie, en Allemagne, en a reçu des genres & des espèces nouvellement découverts avec leur histoire naturelle.

Entr'autres espèces entomologiques nouvelles, dont il est fait mention dans l'appendice, on trouve le scarabée gazelle, le spérède jaune & l'ichneumon comprimé de Suède ; l'hispe denté ; la coccinelle à douze taches, & la casside cuivre de la Caïenne ; le charançon à bec fauve de Scanie ; la phalène corneille de l'Amérique septentrionale, & la punaise ferrugineuse de Suède.

Les noms génériques & triviaux de chaque insecte, sont suivis de la phrase descriptive & de la synonymie, lorsque l'insecte porte plusieurs noms, l'indication des contrées où il naît, avec l'exposition de sa forme extérieure.

Ce livre est recherché des naturalistes, & mérite de l'être.



Amerikanische gewächse nach LINNÆI-SCHER ordnung. *C'est-à-dire, Plantes américaines d'après l'ordre de LINNÉ. A Nuremberg, chez Raspe; à Strasbourg, dans la librairie académique, 1786-1787; in-fol.*

32. Ce Recueil, bien connu en Allemagne, mais très-peu en France, renferme déjà cent-cinquante plantes, qui terminent la neuvième classe du chevalier de Linné.

En 1763, le savant botaniste autrichien, M. Jacquin, offrit aux curieux ses *selectarum stirpium americanarum historia*, 2 vol. in-folio. C'est ce précieux ouvrage qu'il fait reparoître aujourd'hui en allemand.

Quoique l'auteur n'ait pu que glaner après les grands botanistes Plumier, Sloane & Brown, qui avoient voyagé & fait connoître la plus grande partie des végétaux de l'Amérique, il est parvenu, par ses vastes connoissances & ses grandes recherches, à publier quatre cent cinquante nouvelles plantes, qu'il a recueillies lui-même pendant les quatre années qu'il a résidé en Amérique; il les a destinées avec le plus grand soin.

L'édition de Vienne, publiée en 1763, étant épuisée, il préside aujourd'hui à celle qui fait l'objet de cette notice.

M. Jacquin a un fils qui marche sur les traces de son père, dans la carrière de la botanique.

A a ii

Historia salicum, &c. C'est-à-dire, *Histoire des saules, enrichie de planches; par GEORGE-FRANÇ. HOFFMANN: Fascicule quatrième. A Leipfick, chez Crusius; se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, & à la librairie académique, 1787, in-fol.*

33. Ce cahier complete le premier volume de l'histoire des saules; il ne contient que 76 pages. Ce dernier fascicule ne renferme que le *saule myrtille*, & le *saule herbacé*.

Le *saule myrtille* naît spontanément sur les Alpes de la Laponie, de la Suisse, de l'Allemagne & de l'Italie. Il fleurit en juin, & ses capsules sont mûres dans le même mois.

Le *saule herbacé* offre un excellent fourrage au cheval & au bétail. On le trouve dans les Alpes de la Laponie, de la Suisse & de l'Allemagne. Sa fleur paroît en juillet & août; ses capsules sont mûres pendant les mêmes mois.

Après les noms latins, on trouve les dénominations allemandes, angloises, norwégiennes & laponnes.

Ce premier volume ne présente l'histoire naturelle que de douze saules (a). Nous invitons M. Hoffmann à continuer ce travail.

(a) Les fascicules j & ij ont été annoncées, p. 174, du tom. lxxij de ce Journal; & le iij, pag. 549, du tom. lxx.



Mémoires couronnés en l'année 1786, par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, sur l'utilité des lichens dans la médecine & dans les arts; par MM. HOFFMANN, D. M. AMOREUX fils, D. M. & WILLEMET, professeur de chimie & de botanique. A Lyon, chez Piestre & de la Mollière; à Nancy, chez Matthieu, 1787; in-8°. avec des planches enluminées.

34. On trouve d'abord le compte que M. *Gilibert* a rendu, dans la séance de l'Académie, des Mémoires couronnés contenus dans ce volume. Il fut précédé par un discours sur les progrès de l'Histoire naturelle, & sur les malheurs qui semblent attachés aux travaux des naturalistes. Il est semé d'anecdotes & de traits historiques, qu'on lit avec plaisir. M. *Gilibert*, directeur de cette Société, s'est proposé de montrer dans ce discours, que l'étude de l'Histoire naturelle a ses peines & ses désagrémens; ce qu'il prouve par des faits & des exemples.

1°. *Linné*, dans sa jeunesse, avoit trouvé, à Upsal sa patrie, des amis & des protecteurs; après une longue absence & des voyages, il y revint dans un âge mûr, avec une réputation faite; il ne trouva que des envieux & des ennemis. Ayant voulu ouvrir un cours d'Histoire naturelle, un jeune médecin, *Roxen* de Rosen-

stein, lui fit défendre de continuer ses leçons, sous prétexte que les seuls docteurs agréés à l'Université, pouvoient enseigner. Ce coup terrassa *Linné* : il a depuis avoué à ses amis, que dans le cours de ses adversités, rien ne l'avoit tant affligé que ce décret de la Faculté d'Upsal. Avec le temps, il obtint une chaire de médecine dans l'Université. On devoit croire que le bonheur accompagneroit *Linné* dans cette nouvelle carrière. *Wallerius*, son émule en minéralogie, le jugeoit souvent avec rigueur. On lui suscitoit des ennemis dans toutes les Universités. *Siegesbeck*, à Pétersbourg, se fit un plaisir cruel d'examiner son système de botanique avec plus d'amertume que de raison. *Heister*, bon anatomiste, grand chirurgien & médecin célèbre, aspirait, à Jena, à la gloire de botaniste consommé; il crut se donner un nouvel éclat, en censurant avec fiel, la méthode & les principes de *Linné*. *Ludwig*, à Leipzick, ne le ménageoit point en chaire. *Haller*, irrité par de faux rapports, menaçoit le naturaliste suédois de sa redoutable censure : il fallut que *Linné* s'abaissât jusqu'à demander grace par trois lettres que *Haller* a eu la vanité ou la foiblesse de publier vingt ans après. Dans les écoles du midi de la France, on respectoit *Linné*, mais à Paris, on lançoit des sarcasmes sur le système sexuel. L'éloquent historien de la nature, dit M. *Gilibert*, ne laissoit échapper aucune occasion de jeter le vernis du mépris, & sur *Linné* & sur ses principes; cependant, quoique très-sensible à la censure, *Linné* eut le courage de profiter toute sa vie du conseil que lui donna le grand *Boerhave*, de garder un profond silence sur toutes les critiques de ses ouvrages;

mais son amour-propre n'en étoit pas moins blessé : il ne supportoit qu'avec la plus vive douleur, les traits de tant de critiques amères. M. *Adanson* lui parut n'avoir composé la préface des familles des plantes, que pour déprimer à chaque page ses travaux & ses principes. Enfin, victime d'un pénible travail trop longtemps soutenu, il se vit privé successivement de toutes les facultés intellectuelles. *Linné*, la dernière année de sa vie, n'étoit plus qu'un être végétant; sa mémoire s'étoit tellement affoiblie quelques années avant sa mort, que souvent il ne se rappeloit pas les objets les plus vulgaires.

Ainsi finit ce grand botaniste, dont le système est actuellement admiré, étudié, suivi & imité par tous les botanistes de l'Europe. M. *Gilibert* élève un trophée digne de cet homme immortel : il fait imprimer à Lyon une édition de ses ouvrages.

2°. *Tournefort* fut attaqué par les Miquelets, en herborisant sur les crêtes des Pyrénées.

3°. Le père *Plumier*, après avoir parcouru deux fois l'Amérique, après avoir enrichi la science botanique de plusieurs genres, d'une multitude d'espèces, succombe, des suites de ses pénibles voyages, à une inflammation de poitrine.

3°. *Joseph de Jussieu*, envoyé au Pérou par ordre de *Louis XV*, excite la jalousie de quelques Espagnols, qui, après avoir plusieurs fois attenté à sa vie, le font succomber sous l'effet d'un poison terrible, qui lui ôte ses facultés intellectuelles. M. *Gilibert* l'a vu semblable à un être végétant, n'ayant pas même le souvenir de son voyage.

5°. Le célèbre *Commerſon*, dont le génie ardent lui faisoit braver tous les périls, après avoir recueilli les productions du globe entier, va périr en Asie, sans avoir la consolation de publier ses découvertes.

6°. *M. Dombey*, dont on ne sauroit trop admirer l'aménité réunie avec de grands talens, après avoir été plusieurs années à parcourir le Pérou, revient en Europe avec plus de six cents espèces qu'il avoit découvertes; mais trois fois attaqué par l'envie, il présentoit en arrivant à ses amis alarmées, l'image de la santé la plus délabrée.

7°. *L'Écluse*, le père de la saine botanique dans le seizième siècle, en traversant les Pyrénées, se cassa un bras, quelques années après il se fractura la jambe. Sans être ébranlé par ces accidens, il entreprend, sur les Alpes du Tirol, un troisième voyage, dans lequel ayant été précipité sur des rochers, il se casse la cuisse, & demeure paralytique le reste de ses jours.

8°. *Séguier*, qui nous a donné la *Flora de Vénèrone* & des montagnes voisines, n'échappa à la mort que par un stratagème; pendant ses excursions botaniques, les bergers de ces contrées avoient résolu de le jeter au fond des précipices.

9°. *Gmelin* fut tué par les Tartares, en parcourant les montagnes de Sibérie & le mont Altaï.

10°. *Pollich*, à qui nous devons l'excellente histoire des plantes du Palatinat, en traversant les marais de cette contrée, y contracta une fièvre qui le conduisit au tombeau.

11°. Le comte de *Mattuska*, qui nous a fourni la Flore de la Silésie, puisa sur les montagnes de ce pays, les germes d'une affection de poitrine qui le ravit prématurément à ses amis, à la république des sciences & des lettres.

12°. *Scheuchzer*, après avoir souvent escaladé les plus hautes crêtes des Alpes, en y retournant pour vérifier ses observations sur un tronc d'arbre pétrifié, est attaqué d'un crachement de sang, qui l'emporte à l'âge le plus vigoureux.

13°. *Pona*, dans le seizième siècle, faillit à être tué par les bergers, en herborisant sur le mont Baldo, près de Vérone.

14°. *Hasselquist*, élève de *Linné*, se décide à parcourir l'Égypte & la Palestine, pays encore presque inconnus des naturalistes. Dans un séjour de quelques années, il détermine toutes les espèces qui fournissent les plus précieux médicaments qui nous viennent de ces contrées. C'est par ses soins que les Flores d'Égypte & de la Palestine sont aussi avancées que celles d'Europe, rien n'échappe à sa sagacité. Mais, hélas! après avoir été plusieurs fois attaqué par les Barbares, il est saisi, en revenant en Europe par la Syrie, de cette maladie qui prive de tout espoir le malheureux qu'elle attaque, & lui laisse jusqu'au dernier soupir le sentiment de ses maux: *Hasselquist* mourut phthifique à trente-sept ans.

15°. Combien de fois M. le docteur *Sparmann*, Suédois, qui vient de nous donner un charmant voyage au Cap de Bonne-Espérance, n'a-t-il pas couru risque d'être la proie des bêtes féroces?

16°. M. *Sonini* de Manoncour, Lorrain, qui revient de la basse-Égypte, où il a observé, par ordre du roi, les diverses productions rares des trois règnes de la nature, a été deux à trois fois battu, volé & dépouillé par les Barbares de cette contrée.

17°. Le docteur *Steller*, Russe, parcourt le Kamtschatka par ordre de la *Czarine* ; il y meurt en botanisant.

18°. De trente savans Suédois & Danois, trois seulement ont revu leur patrie; tous les autres sont morts encore très-jeunes.

Nous pourrions grossir cette liste des martyrs de l'Histoire naturelle, mais il faut donner une idée des trois Mémoires couronnés.

L'Académie de Lyon avoit proposé pour sujet, de déterminer quelles sont les espèces de lichens que l'on peut rendre utiles aux arts & à la médecine.

De plusieurs Mémoires envoyés au concours, trois ont particulièrement fixé l'attention des commissaires. Je vais en peu de mots, dit M. *Gilibert*, en faire l'analyse, afin que le public soit informé des principes d'après lesquels l'Académie a porté son jugement.

« Le Mémoire coté n°. 2, portant pour épigraphe : »

« De l'aurore au couchant parcourons l'univers,
« Tous les divers climats ont des lichens divers ».

« a pour titre : *Lichénographie économique, ou Histoire des Lichens utiles dans la médecine & les arts* ».

« L'auteur, dans une courte introduction, remarque que le genre des lichens est encore assez mal déterminé; que ses espèces sont in-

certaines ; que les auteurs , ou les ont trop multipliées , ou les ont trop réduites. Il propose quelques vues générales sur leur utilité dans les arts , la médecine & l'économie ».

« Après ces préliminaires , l'auteur passe à l'énumération des lichens recommandables par quelque utilité , ou réelle ou aperçue. Sa nomenclature pour chaque espèce , se réduit au nom françois , au nom générique & spécifique du chevalier *Linné* , à la phrase de *Dillen* , & à quelques citations des anciens , pour les espèces les plus vulgaires. Immédiatement après cette nomenclature , il propose en françois les attributs que les plus célèbres botanistes ont isolés pour caractériser leurs espèces , ce qui équivaut à une courte description : suivent les propriétés dans les arts & la médecine. Ici l'auteur a puisé dans les sources les plus pures ; ses assertions médicales présentent avec discernement le certain , l'arbitraire & le douteux. Quant aux usages pour les arts , on trouve dans ce Mémoire quelques vues & quelques expériences intéressantes ; aussi les commissaires , en jugeant l'ensemble du travail , l'ont considéré comme un bon traité , qui offroit avec netteté & précision , ce que l'on connoît de plus positif sur les lichens : c'est ce qui a déterminé l'Académie à accorder à ce Mémoire l'*accès*. L'auteur est M. *Willemet* père , démonstrateur de botanique à Nanci , &c. , déjà avantageusement connu de l'Académie par un Mémoire sur les médicaments indigènes , qui a remporté le prix en 1776 ».

« Le Mémoire n^o. 3 , porte pour titre : *Recherches & expériences sur les diverses espèces de lichens , dont on peut faire usage en médecine &c.*

dans les arts. L'épigraphe est tirée du septième volume des *aménités académiques* de Linné.

« Que l'on n'ose donc plus dire désormais que
 » ceux qui examinent des mouffes & des infe-
 » ctes, perdent leur temps, se livrent à une oisi-
 » veté honteuse ; car ces hommes qui nous
 » paroissent oisifs, en contemplant utilement
 » les œuvres de la création, savent en tirer
 » parti pour l'avantage de la société. »

« En général, continue M. *Gilibert*, le plan de ce Mémoire est bien conçu ; l'auteur est maître de son sujet ; les vues ingénieuses & quelquefois neuves qu'il a répandues sur plusieurs objets, une critique sage & impartiale, un style clair, méthodique & même orné, rendent la lecture de cet essai très-agréable ».

« Il a divisé sa matière, relativement à l'utilité des substances dont il avoit à parler. Dans la première partie, il expose les propriétés médicinales des lichens, après avoir rapporté pour chaque espèce les noms françois, générique & trivial, les noms latins & la phrase de *Linne*, quelques synonymes anciens ; il fait connoître la forme, la disposition, la saveur, l'odeur de chaque espèce, & son application au traitement des maladies. Cette partie a paru rédigée d'après les principes d'une philosophie médicale, sage, quoique hardie : l'auteur ne se laisse point entraîner par les préjugés, il ne prononce que sur des observations puisées dans les meilleures sources. C'est sur ce plan qu'il expose les propriétés médicinales de treize espèces de lichens ».

« Dans l'article des *usages économiques*, l'au-

teur, après avoir annoncé que l'on pouvoit employer plusieurs lichens à former des emballages, des couchettes, &c., traite du lichen des rennes ».

« Le dernier objet présente les lichens utiles pour les arts ; il s'étend principalement sur la pabelle d'Auvergne. Cet article est bien fait, il offre même une vue intéressante. La méthode d'aviver les couleurs des lichens par l'urine putréfiée, est désagréable & même dangereuse pour les ouvriers. L'auteur propose de substituer, à l'urine humaine, celle des animaux dans les étables, ou l'alkali en liqueur ».

« Vient ensuite l'*orseille*, qui offre un précis de tout ce que l'on connoît sur cette substance colorante, & quelques vues sur ses congénères. On auroit désiré que l'auteur poursuivît son aperçu sur les moyens de rendre plus stables les couleurs fournies par l'*orseille*. Tout ce qu'il rapporte des autres lichens, utiles pour les arts, est en partie extrait de la Flore de Suède, & de quelques autres ouvrages, entr'autres, de la belle dissertation de Linné, *plantæ tinctoriæ* : le tout est terminé par des aperçus généraux sur d'autres avantages des lichens ».

« Ce Mémoire contient quelques observations neuves & utiles ; il présente de l'ordre, des vues ingénieuses, & un savant extrait de tout ce qui a été publié sur les propriétés des lichens ; aussi l'Académie lui a décerné le second prix. L'auteur est M. *Amoureux* fils, de la Société royale de Montpellier, & de plusieurs autres Académies ; savant, qui a déjà mérité plusieurs couronnes académiques, & notamment dans ce Lycée, le prix sur la meilleure méthode de former les haies ».

« Le numéro 4, écrit en latin, *Commentatio de vario lichenum usu*, portant pour épigraphe ce passage de Sénèque : »

» Dans les sciences d'observation, le champ
 » est inépuisable; nos successeurs, après
 » mille siècles, découvriront encore des
 » choses neuves. »

« L'auteur de cet excellent Mémoire a considéré son sujet sous toutes les faces. La partie botanique, qui annonce un grand maître, est rigoureusement exacte, tant pour l'historique du travail des botanistes sur la famille des lichens, que pour les caractères spécifiques des espèces; il a présenté non-seulement un tableau des principes chimiques que l'on a retirés des lichens par les menstrues, mais encore le résultat de l'analyse à la violence du feu ».

« Pour annoncer les propriétés spéciales des lichens, comme l'auteur a soumis à ses expériences plusieurs espèces que le chevalier *Linné* n'a point caractérisées, il a suivi la nouvelle distribution méthodique des lichens, publiée dans l'*enumeratio lichenum*, sans annoncer ni indiquer en aucune manière qu'il fût auteur de cet estimable ouvrage. L'auteur convient de la difficulté de déterminer les vraies espèces de ce genre, & il s'en faut de beaucoup qu'il regarde comme tels tous les lichens qu'il propose ».

« Après ces généralités, l'auteur propose les moyens qu'il a employés pour développer le principe colorant des lichens. Cette partie de son travail a fixé d'autant plus l'attention de l'Académie, que les commissaires se sont aperçus que les autres parties renfermées dans le programme, n'avoient pas été négligées ».

« L'usage des lichens en médecine est confirmé par une analyse exacte de tout ce que l'expérience a proposé de plus avéré. L'auteur prononce assez fréquemment d'après ses propres observations sur les assertions des auteurs célèbres qu'il cite ; mais ce qui a paru vraiment précieux dans son travail , & ce qui étend nos connoissances économiques , c'est une suite d'expériences neuves , sur les diverses couleurs que l'on peut espérer des lichens. Le Mémoire est accompagné de soixante & dix-sept échantillons , offrant des couleurs ou nuances toutes fournies par les lichens ».

« Ce Mémoire est écrit avec méthode : sa marche est simple, claire & uniforme. L'auteur paroît posséder éminemment l'art des deux méthodes dans les recherches scientifiques. Sa première partie, toute synthétique, est un résultat lumineux de cette foule de faits énoncés dans la seconde, qui est purement analytique. D'après toutes ces considérations, l'Académie a décerné le premier prix à ce Mémoire. L'auteur est M. *Hoffmann* d'Erlang, très-avantageusement connu des Savans , par deux ouvrages latins, pleins de recherches neuves ; son *énumération méthodique des lichens* , & son *Histoire naturelle des saules*. »

NOTA. Cette énumération des lichens a été écrite en latin ; elle a pour titre : *Enumeratio lichenum* , &c. ... Elle est divisée en trois parties, ou fascicules ; la première, *fasciculus primus* , parut en 1784 ; la seconde, *fasciculus secundus* , en 1785 ; nous les avons fait connoître dans ce Journal , tom. lxxvij , pag. 177 ; la troisième, *fasciculus tertius* , fut publiée en 1786 , lorsque M. *Hoffmann* prit à Erlang le degré de docteur

en médecine : on en trouve une notice dans le tom. lxx de notre Journal, pag. 365.

Comme les Allemands ont coutume de mettre dans le commerce de la librairie, les thèses soutenues dans les écoles, en changeant seulement le frontispice, elles sont regardées par les étrangers comme des dissertations importantes & curieuses. On est souvent trompé; toutes n'ont pas le mérite de celle de M. Hoffmann; mais nous avons été induits en erreur par le changement de titre, & nous l'avons annoncée une seconde fois, tom. lxx, pag. 350. C'est cette troisième partie qui forme l'essentiel du Mémoire que l'Académie de Lyon vient de couronner si justement.

PRIX proposé par la Société royale d'agriculture de la généralité de Lyon.

C'est par erreur que quelques Journaux ont annoncé que la Société royale d'agriculture de Lyon avoit proposé, pour sujet de prix, de déterminer les plantes indigènes qui contiennent, dans leurs différentes parties, de l'huile grasse, &c.

Cette Société propose, pour le concours de 1789, la question suivante :

Quelles sont les plantes qui peuvent être cultivées en France, pour être utilement employées, comme engrais, dans les lieux où les fumiers ne sont pas suffisans, telle que le lupin, le blé sarrasin, &c. ?

Quels sont les avantages & les inconvéniens de cette culture ?

La Société demande les noms vulgaires, le

nom botanique, & la désignation précise de chaque espèce. Les auteurs en donneront une description succincte. Ils décriront, d'une manière plus détaillée, la culture qui leur convient, & les procédés au moyen desquels on les dispose le plus favorablement à fertiliser la terre. On indiquera la culture particulière des plantes qu'il faut destiner à la production des semences, en déterminant la quantité nécessaire dont il faut se pourvoir. Enfin on désignera les lieux & les climats qui conviennent à chaque espèce, en comparant leurs avantages respectifs.

Le prix est de 300 livres. Les Mémoires ne seront admis au concours que jusqu'au premier septembre 1789. Ils seront adressés, francs de port, à M. l'abbé de Vitry, secrétaire perpétuel de la Société royale d'agriculture, rue St. Dominique, ou envoyés directement à M. Terray, intendant de Lyon.

PRIX proposé par la Société de Copenhague.

Le 7 décembre dernier, la Société royale des sciences de Copenhague, adjugea le prix proposé en 1786, pour le meilleur Mémoire sur les plantes qui croissent le long des côtes occidentales de la Jutlande, & dont le Code Danois, liv. 6, chap. 17, art. 29, défend le déracinement ou le dégât sous des peines graves, à M. Erich Nissen Viborg, lecteur au jardin botanique & à l'école vétérinaire. On résolut ensuite de proposer le sujet que nous allons transcrire.

Cum aër atmosphæricus propè tellurem consistet ex unâ circiter parte aëris vitalis & tribus

partibus aëris noxii, in quo scilicet neque animalia respirantia vitam, neque candelæ flammam conservare queunt, desideratur hujus aëris noxii examen chemicum, ejusque habitus ad alias aëris species aliaque reagentia chemica, atque nova examinatio exquisita, nùm hæc aëris portio propter phlogiston quod vulgò ipsi inesse dicitur, cum nitro detonet & in aërem vitalem per detonationem mutetur.

Le prix pour celui qui aura le mieux traité ce sujet, consiste en une médaille d'or de la valeur de 100 écus, argent de Danemarck.

Tous les savans, excepté les membres de la Société résidans à Copenhague, sont invités à concourir pour ce prix. Leurs Mémoires, écrits en danois, allemand, françois, ou latin, doivent être adressés à M. Jacobi, secrétaire perpétuel de la Société.

Les concurrens sont priés de ne se point faire connoître, mais de mettre une devise à la tête du Mémoire, & d'y joindre un billet cacheté, avec la même devise, lequel renfermera leur nom & le lieu de leur résidence.

AVIS concernant un ouvrage annoncé dans le cahier de mai.

Démonstrations élémentaires de botanique, contenant les principes généraux de cette science, l'explication des termes, les fondemens des méthodes, & les élémens de la physique des végétaux ; la description des plantes les plus communes, les plus curieuses, les plus uti-

les, rangées suivant la méthode de TOURNEFORT, & celle du chevalier LINNÉ; leurs usages & leurs propriétés dans les arts, l'économie rurale, dans la médecine humaine & vétérinaire, ainsi qu'une instruction sur la formation d'un herbier, sur la dessiccation, la macération, l'infusion des plantes, &c. 1787. Troisième édition, corrigée & considérablement augmentée : trois gros volum. in-8°. Prix reliés 21 liv. A Lyon, chez Bruyset frères; & se vend à Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers ().*

(*) Ce libraire est le seul qui soit chargé de cet ouvrage, à Paris.

M. *Balin*, ancien chirurgien aux armées, chirurgien herniaire des hôpitaux & prisons de Paris, chirurgien-major de la capitainerie royale des chasses de Vincennes & de Livry, reçu au collège royal de chirurgie pour les hernies, demeurant à Paris, place de Grève, au coin de la rue de la Tannerie, au premier, au-dessus des boutiques du boulanger & du café, vient de faire de nouveaux bandages très-doux, très-légers, & supérieurs par leur élasticité, à ceux qui ont paru jusqu'à ce jour; ils prêtent à tous les mouvemens du corps, & retiennent des descentes très-anciennes & très-volumineuses, sans gêner les personnes qui les portent. Ils ne font pas plus de volume sur les

hanches que s'il n'y en avoit pas ; ils compriment à la volonté de ceux qui les portent, fans que la hernie s'échappe. Ils conviennent également aux deux sexes, & leur usage dans les enfans, guérit parfaitement peu de temps après. On trouve également chez M. *Balin* tous les bandages imaginés jusqu'ici, des suspensoirs de différentes façons & d'une nouvelle forme, fans sous-cuisses, pour monter à cheval & chasser ; des pessaires pour l'incommodité du sexe, des urinoires & ressorts pour les urines involontaires».

« M. *Balin* est auteur d'un traité sur ces maladies, intitulé : *L'art de guérir les hernies ou descentes, ouvrage utile aux personnes attaquées de ces maladies, & aux médecins & chirurgiens, avec approbation & privilège du roi*, 350 pag., 3 liv., Paris, 1783, qu'on recevra franc de port, par la poste, dans toutes les villes du royaume, en affranchissant l'argent & la lettre d'avis, & d'un extrait du même ouvrage, ayant pour titre : *Manuel des personnes attaquées des descentes*, qu'il distribue gratuitement à ceux qui sont dans le cas d'en faire usage».

« Pour se procurer ces bandages, il faut envoyer la mesure du corps, prise sur les hanches avec un fil, & marquer le côté de la descente, son volume & son ancienneté».

« Messieurs les curés & autres personnes qui liront cet avis, sont priés de vouloir bien le communiquer à ceux de leur paroisse qu'ils croiront en avoir besoin, ainsi qu'à MM. les médecins & chirurgiens de leur connoissance, tant dans leur ville ou bourg, que dans les lieux voisins de leur résidence. Les pauvres seront traités humainement, étant approuvés de leurs curés».

N^{os} 1, 6, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18,
20, 21, 23, 24, 25, 26, M. GRUN-
WALD.

2, 5, 7, 9, 22, 27, M. ROUSSEL.

3, 4, 8, 10, 19, 28, 29, 30, 31, 32,
33, M. WILLEMET.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1788, n^o. 6. Topographie médicale de la ville & de l'hôpital de Clisson en Bretagne. Par M. Du Boueix, méd.</i>	Page 385
<i>Hôpital de Clisson,</i>	412
<i>Observations sur le tétanos. Par M. Ramel, méd.</i>	417
<i>Réflexions,</i>	429

<i>Observation dans laquelle les symptômes de phthisie pulmonaire disparurent subitement, &c. Par M. Charles Holman, chir.</i>	449
<i>Observ. sur une suppression de selles & d'urine, &c. Par M. Isaac Oliphant, chir.</i>	453
<i>Observ. sur un abcès considérable à la partie posté- rieure du pharynx. Par M. Cerveau, chir.</i>	461
<i>Observ. sur deux hernies avec étranglement. Par M. Jean-Pierre Terras, chir.</i>	466
<i>Remarques & considérations sur ces deux observa- tions, & sur l'opération de la hernie,</i>	470
<i>Remarques & observations sur l'usage des calmans dans les hernies, &c. Par le même,</i>	477
<i>Observ. sur un enfant à deux têtes. Par M. de la Verque, méd.</i>	483
<i>Extérieur de l'enfant,</i>	484
<i>Intérieur de l'enfant,</i>	485
<i>Squellète,</i>	487

<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1788,</i>	489
<i>Observations météorologiques,</i>	492
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	495
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	496

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	497
<i>Médecine,</i>	509
<i>Chirurgie,</i>	521
<i>Vétérinaire,</i>	524
<i>Physiologie,</i>	525
<i>Hygiène,</i>	534
<i>Matière médicale.</i>	535
<i>Pharmacie,</i>	541
<i>Chimie,</i>	543
<i>Physique,</i>	546
<i>Histoire naturelle,</i>	552
<i>Insectologie.</i>	554
<i>Botanique,</i>	557
<i>Prix proposé par la Société royale d'agriculture de la généralité de Lyon,</i>	570
<i>Prix adjugé par la Soc. royale de Copenhague,</i>	571
<i>Avis concernant un ouvrage annoncé dans le cahier de mai,</i>	572
<i>Autre avis,</i>	575

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de juin 1788. A Paris, ce 24 mai 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.